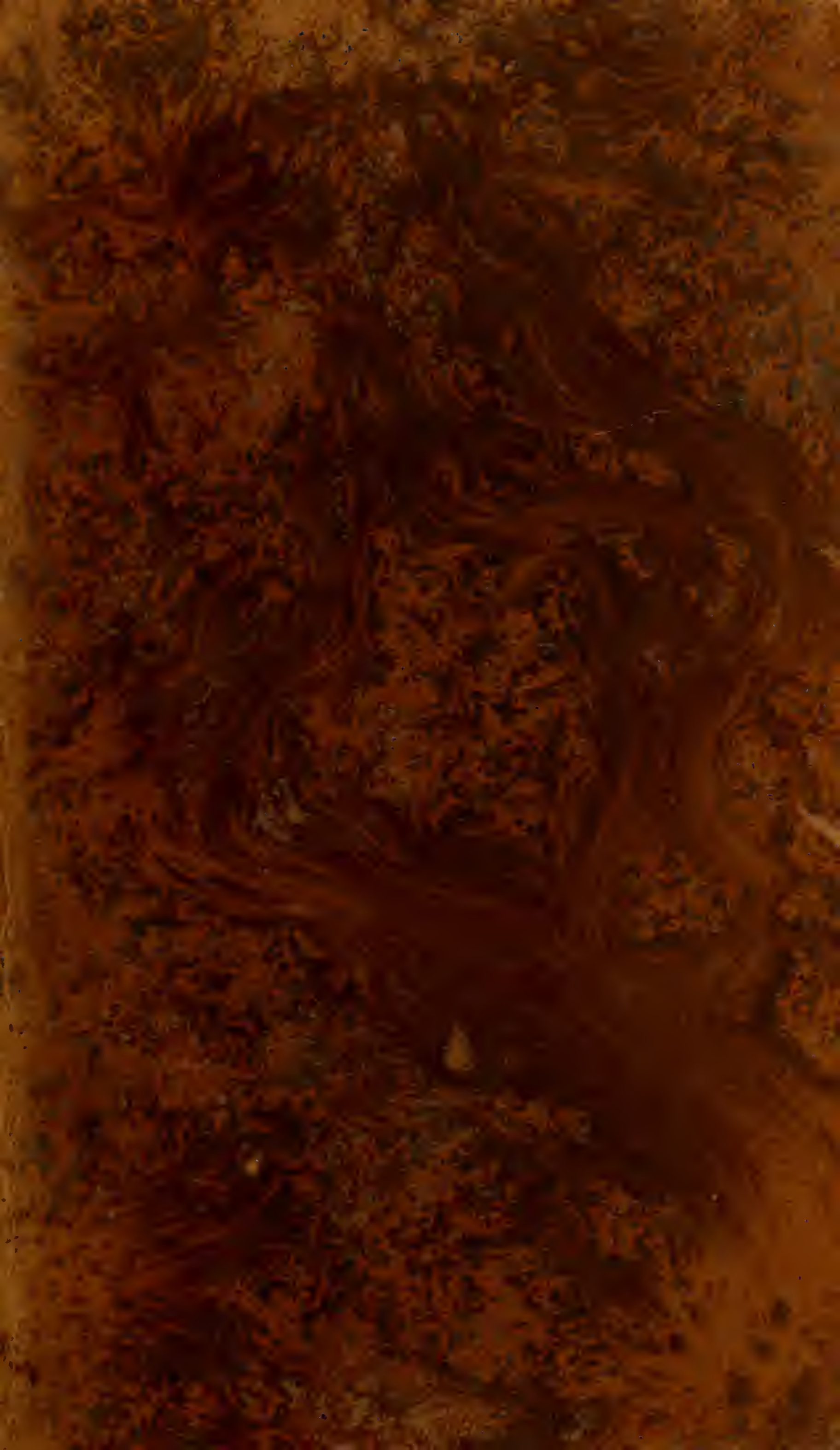
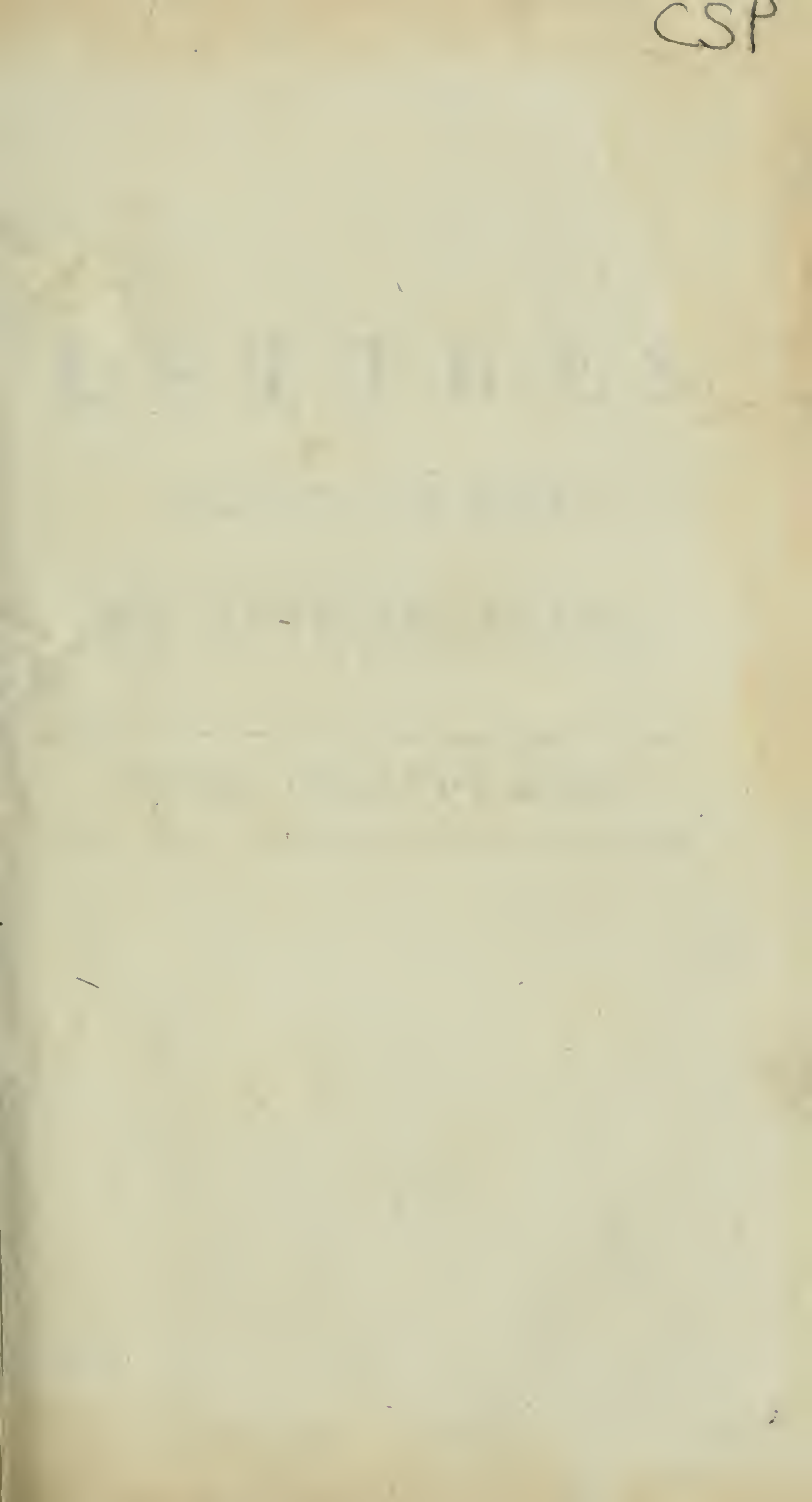



CSP

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

TOME DIX-SEPTIÈME.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DE LA CHINE.

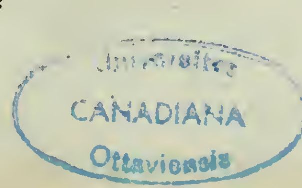
TOME DIX-SEPTIÈME.



A TOULOUSE,

Chez { NOEL-ETIENNE SENS, Imprimeur-Lib., rue Peyras, près les Changes. AUGUSTE GAUDE, Libraire, rue S.-Rome, N.° 44, au fond de la Cour.

1810.



LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DE LA CHINE.

LETTRE

Du Père de Tartre, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. de Tartre son père.

A Canton, le 17 Décembre 1701.

MON TRÈS-CHER PÈRE,

P. C.

ME voilà enfin arrivé à la Chine, après une navigation de sept à huit mois, pleine de dangers et de fatigues. La première chose que je vous demande, après que vous aurez lu cette lettre, c'est de remercier Notre-

Seigneur de m'avoir conduit dans cette terre de promission, après laquelle je soupirais depuis tant d'années. Notre voyage a été singulier en deux choses : la première est que jamais vaisseau n'était venu à la Chine en si peu de temps, puisqu'en moins de cinq mois, nous nous sommes trouvés à cent cinquante lieues des terres de la Chine : la seconde, que jamais vaisseau n'a eu tant de peine à y entrer ; car depuis plus de quatre mois que nous avons fait tout ce qui dépendait de l'industrie humaine, nous n'avōns pu gagner *Canton*, qui est le Port où le vaisseau devait hiverner. Tout ce temps-là s'est passé à essuyer des tempêtes, et à errer d'Ile en Ile, dans une attente continuelle du naufrage ; trop heureux, après tous ces dangers, d'avoir trouvé, à plus de cent lieues de *Canton*, un endroit où le vaisseau puisse être à l'abri des vents pendant l'hiver.

C'est de cet endroit que je me suis rendu ici par terre, pour me rejoindre à la troupe Apostolique, qui y était déjà depuis la Nativité de Notre-Dame. Car après que nous eûmes pensé périr la première fois, le Père de Fontaney voyant que le vaisseau fesait peu de chemin, s'était embarqué à *Sancian*, sur quelques galères que les Mandarins lui avaient envoyées, et avait mené avec lui les Pères Porquet, de Chavagnac, de Goville, le Coulteux, Jartoux, Franqui et le Frère Brocard ; tandis que le Père Contancin et moi, nous restions sur le vaisseau,

pour en suivre jusqu'au bout la destinée en qualité d'Aumôniers. C'est sur-tout depuis ce temps-là que Dieu nous a mis, mon compagnon et moi, à toutes sortes d'épreuves. Nous sommes faits à présent à voir la mort de près, et le manquement de ressource où nous nous sommes trouvés, au milieu des plus grands périls, nous a accoutumés à ne mettre jamais notre confiance que dans la bonté et dans les miséricordes du Seigneur. C'est à lui seul que nous sommes redevables d'être échappés vingt fois du naufrage ; car, quoique nous eussions un Capitaine et des Officiers très-habiles et très-expérimentés, les mers où nous étions étaient si intraitables, et les orages si violens, que toute leur habileté dans la navigation leur devenait inutile. Dieu soit béni à jamais de nous avoir préservés de tant de dangers! Nous sommes présentement au Port. Jamais je n'ai eu plus de santé ni plus de forces ; il ne me manque à présent que de savoir suffisamment la langue, pour m'employer tout entier à faire connaître ce grand Dieu à un million de Chinois, que j'ai devant les yeux, et qui ne le connaissent pas encore.

Il y a trop peu de temps que je suis ici pour parler savamment de cette Mission. Je ne veux rien mander en Europe que je n'aie vu moi-même, ou dont je ne me sois assuré par le rapport de gens dignes de foi. Dans cette lettre je ne ferai que vous rendre compte des aventures les plus singulières de

notre voyage. Vous me demandâtes à mon départ que je vous les fisse savoir ; il faut vous obéir, mon très-cher Père, et vous marquer le profond respect que je veux conserver pour vous en quelque endroit du Monde que je me trouve. Je vous avais déjà écrit de l'île de Gorée (1), près du Cap-Vert, où nous trouvâmes quelques vaisseaux Français, et entr'autres celui du Capitaine de la Rue, qui s'est rendu si fameux dans la dernière guerre par sa valeur et par ses exploits. Comme ces vaisseaux devaient bientôt retourner à Saint-Malo, nous les chargeâmes de nos lettres. Si elles vous ont été rendues, comme il faut l'espérer, vous aurez déjà appris ce qui nous était arrivé depuis le Port-Louis, d'où nous partîmes le 7 Mars 1701, jusqu'au Cap-Vert, où nous étions alors.

Mais, après tout, nous n'avions encore vu que les mers pacifiques, hormis vers le cap Finisterre (2), où elles sont assez grosses pour des gens qui ne sont pas encore emmarinés. Nous n'avions souffert que ce que souffrent les nouveaux venus, dont l'imagination n'est pas encore faite à voir s'abaisser sous leurs pas le plancher qui les soutient, ni à demeurer dans des maisons qui tournent à tous vents. La plupart en furent quittes pour cinq ou six jours d'étourdisse-

(1) Cette Ile est sur la côte d'Afrique.

(2) Ce Cap est à la pointe la plus occidentale de l'Espagne, dans la province de Galice.

ment et de maux de cœur. Il y en eut même qui ne furent pas si long-temps incommodés. Pour moi, je payai, dans une après-dînée, tout ce que je devais à la mer ; et pendant que les autres étaient encore tout languissans, et pouvaient à peine se soutenir, je m'étais déjà fait le pied marin, comme si j'eusse été un vieux navigateur ; et je me vis dès-lors en état de faire sur notre vaisseau les fonctions d'Aumônier, que j'ai toujours exercées depuis ce temps-là.

Après que nous eûmes doublé le cap Finisterre, ce ne fut plus qu'une agréable promenade de quarante ou cinquante lieues par jour, que nous fesions sans peine à la faveur des vents alisés (1). Nous étions tous les jours vis-à-vis quelque nouveau Royaume, et nous passions d'une partie du Monde en l'autre, tout en dormant. Nous allâmes reconnaître l'île de *Fer* (2), où les Géographes Français ont fixé leur premier méridien, et après y avoir commencé à régler notre estime en longitude, nous fîmes route droit au Cap-Vert, d'où nous découvrîmes, dès le 24 Mars au soir, les deux montagnes qu'on nomme *les Mamelles*. N'ayant pu gagner la rade que pendant la nuit, nous donnâmes l'épouvante à ceux de la forteresse de Gorée et à deux vaisseaux Maloüins

(1) Ce sont des vents qu'on trouve vers les Tropiques, sur la côte occidentale d'Afrique. Ces vents soufflent presque toujours entre le Nord-Nord-Est et l'Est.

(2) C'est la plus occidentale des îles Canaries.

qui étaient mouillés tout auprès. Ils appréhendaient que nous ne fussions des corsaires ou des ennemis, qui fussent venus là de nuit pour quelque mauvais dessein; et dans cette pensée ils se disposaient déjà à nous recevoir par une décharge de tous leurs canons. M. Oury, notre Capitaine en second, alla avec la chaloupe de notre vaisseau les tirer d'inquiétude, et leur apprendre qui nous étions. Le lendemain, qui était le Vendredi-Saint, M. de la Rigaudière, notre Capitaine, voulut qu'on commençât le jour par entendre prêcher la Passion de Notre-Seigneur et par adorer la Croix, ce que tout le monde fit avec de grandes démonstrations de dévotion et de religion, excepté quelques Matelots, nouveaux convertis, qui allèrent se cacher, pour n'être pas obligés d'assister à cette pieuse cérémonie.

Pendant que nous demeurâmes au Cap-Vert, nous fîmes faire les Pâques à l'équipage. C'était trop pour cela que neuf Prêtres que nous étions : on se partagea. Les uns allèrent à la forteresse de Gorée, où ils prêchèrent et confessèrent pendant tout ce saint temps, les autres s'attachèrent aux deux vaisseaux Maloüins, où ils trouvèrent de quoi exercer leur zèle : il y en eut qui se transportèrent dans le continent d'Afrique, et qui allèrent à une Ville qui s'appelle *Rufisque*, où ils instruisirent quelques Portugais Chrétiens. Je suis surpris que depuis que les Français se sont emparés de l'île de Gorée, sous Monsieur le Maréchal

d'Estrées (1), il ne soit encore venu à personne la pensée d'établir là une Mission. Il y aurait beaucoup de bien à faire ; on y trouverait des Chrétiens peu réglés à réformer, de vertueux Catholiques à entretenir dans la piété ; des esclaves qui appartiennent aux Français, à instruire et à baptiser ; des millions de Nègres Mahométans, plus faciles qu'ailleurs à convertir ; car, comme ces Peuples ne sont pas fort instruits dans leur religion, et qu'ils ne savent que ce que leurs *Marabous* (2) leur apprennent en leur lisant une espèce d'Alcoran qui n'est pas celui des Turcs, mais un tissu d'impertinences et de fables grossières ; il y a de l'apparence qu'ils écouteraient bien plus volontiers les vérités solides du Christianisme, et qu'ils n'auraient pas beaucoup de peine à l'embrasser. Ils honorent le Prophète Mahomet, et sont fort religieux à se faire circoncire. La plupart se mêlent de magie, du-moins font-ils acheter à très-grand prix des pactes écrits en caractères mystérieux qu'ils appellent *grisgris*, et qu'ils donnent comme des remèdes préservatifs contre toutes sortes de maux. Un de ces Nègres ne crut pas, après trente ans de servitude, avoir perdu son temps d'obtenir pour récompense un de ces *grisgris* ; il prétendait, en le portant, être à l'épreuve de tous les coups de mousquet et d'épée qu'il

---

(1) M. le Maréchal d'Estrées prit cette Ile sur les Hollandais le 1.er Novembre 1617.

(2) C'est le nom que les Nègres donnent à leurs Prêtres.

pourrait recevoir. Il ne voulut pas cependant que nos Français en fissent sur lui aucune expérience. En quittant cette terre infortunée, il n'y eut pas un seul Missionnaire qui ne gémît devant Dieu de l'extrême abandon où étaient ces pauvres Nègres, et qui ne fût volontiers demeuré avec eux, dans l'espérance de les gagner à Jésus-Christ.

Nous ne restâmes que huit jours au Cap-Vert, parce que nous n'avions pas encore grand besoin de rafraîchissement ni de repos, et que d'ailleurs ce n'est pas un lieu fort propre à séjourner. Gorée est une petite Ile où il n'y a de place que pour la Forteresse et pour quelques habitans ; à peine pûmes-nous y trouver assez d'eau pour remplir nos barriques.

Le bétail qu'on pourrait tirer du Continent ne vaut rien, parce qu'il n'y a point de pâturages. L'air y est toujours embrasé et la terre stérile. Dans la Campagne on voit des éléphans, des cerfs et des singes. Les habitations ne sont que de méchantes cases couvertes de roseaux ; les habitans vont presque nus, et tout leur habit consiste dans une toile de coton dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'à la moitié de la cuisse ; c'est tout ce que la chaleur du Pays leur permet de porter sur eux. Ils n'ont pour toute nourriture que du millet, point de vin, point de blé, point de fruits. Ce qui est admirable, c'est que ces malheureux ne laissent pas de croire que leur Pays est le paradis de la terre. On leur ferait une espèce d'in-

jure de paraître leur porter compassion ; aussi les voit-on toujours avec un visage gai et riant, et sans la crainte des coups de bâton que les Européens ne leur épargnent guère, ils ne changeraient pas de condition contre qui que ce fût. Ils sont de ces Peuples qui croient que le blanc est la couleur des Diables, et qui comptent parmi les prérogatives de leur Nation d'être les Peuples les plus noirs de l'Afrique. Il est certain que cette couleur ne rend point désagréable, quand c'est un noir d'ébène bien profond et bien éclatant, comme ils l'ont effectivement presque tous.

Ce fut le 31 Mars que nous sortîmes de la rade de *Gorée*, avec un bon vent. En moins de deux heures toute la côte d'Afrique disparut à nos yeux. Le Gouverneur de la Forteresse nous avait avertis de nous tenir sur nos gardes, tandis que nous serions dans ces parages ; parce qu'il avait eu avis qu'il rôdait des corsaires aux environs de *Cambie* et des côtes du *Sénégal* (1) ; mais nous fûmes assez heureux pour n'en point trouver. Vers les 7 ou 8 degrés de latitude Nord les calmes nous prirent, et nous commençâmes à ressentir d'excessives chaleurs. Nous avions le soleil presque sur nos têtes, et il ne fesait point de vent. Nos Officiers auraient bien voulu se baigner, mais on n'ose le faire dans ces mers, à cause des requins,

(1) Ce sont deux Royaumes d'Afrique, où l'on fait un grand trafic de Nègres.

ces gros poissons, qui sont si avides de la chair humaine. Nous en prîmes une assez grande quantité ; car dans les calmes on les voit d'ordinaire à la suite des vaisseaux ; mais ceux que nous pêchâmes n'avaient guère que six ou sept pieds de long, et ce n'est rien en comparaison de tant d'autres poissons plus gros qui sont dans ces mers. Nous vîmes des souffleurs de plus de vingt pieds de long. Enfin, nous passâmes pour la première fois la ligne ; c'était un Dimanche ; par respect pour ce saint jour on remit au lendemain la cérémonie à laquelle les Matelots ont donné fort mal à propos le nom de *Baptême*. Elle consiste à baigner dans une cuve d'eau ceux qui n'ont pas encore passé la ligne, à moins qu'ils ne donnent de l'argent à l'équipage pour se rédimer de cette vexation, qui est devenue depuis long-temps une espèce de droit incontestable.

Depuis la ligne jusqu'au détroit de *Java*, qui est la première terre des Indes que nous ayons reconnue, c'est-à-dire, dans l'espace de plus de quatre mille lieues, il ne nous arriva rien de remarquable, et notre navigation fut très-heureuse. Nous trouvâmes seulement quelques calmes, durant lesquels les courans nous firent approcher fort près des côtes de l'Amérique. Nous eûmes aussi quelque gros temps dans les mers du cap de Bonne-Espérance, et par le travers du banc des Aiguilles (1). Nous n'avions point encore vu

(2) Ce banc est au-delà du cap de Bonne-Espérance, à la pointe la plus méridionale de l'Afrique.

la mer si agitée ; mais nous craignions assez peu, parce que nous étions bien loin des terres. Les vents furieux, qui élevaient les vagues aussi haut que des montagnes, ne nous empêchaient pas de faire nos quatre-vingts et cent lieues par jour. Il y avait de la fatigue ; mais quel plaisir aussi de se voir avancer à si grandes journées vers son terme ! Avec cela nous avions le divertissement d'une chasse et d'une pêche toutes nouvelles. On tirait les poissons en volant, et on prenait les oiseaux à la ligne. Cela vous paraîtra extraordinaire, et rien n'est pourtant plus vrai. Les marsouins ou cochons de mer sont des poissons ; lorsqu'ils paraissaient hors de l'eau, et qu'ils s'élançaient, on les frappait à coups de dards ; et les damiers, qui sont des oiseaux, venaient se prendre sur la superficie de l'eau à des hameçons où étaient attachés des appâts. Jamais je ne vis tant d'oiseaux, sur-tout de ces damiers, que dans ces vastes mers, qui sont entre le cap de Bonne-Espérance et l'île de *Java*. Les froids qui se rendent sensibles en ces quartiers-là, après qu'on est sorti de la zône torride, causèrent le scorbut à une grande partie de notre équipage ; trois hommes en moururent assez promptement. La crainte de la mort disposa deux de nos Matelots, l'un Suédois et l'autre Hollandais, à écouter plus volontiers nos Instructions, et à faire ensuite abjuration du Luthéranisme. Enfin, nous découvrîmes les terres de *Java*.

L'endroit où nous allâmes reconnaître

cette Ile, était plus loin de soixante lieues vers l'Orient qu'il ne fallait. On voit là des montagnes aussi hautes que celles des Vosges (1) ; mais en retournant sur ses pas vers l'entrée du détroit de la *Sonde*, les terres s'abaissent, et l'on découvre de belles et grandes plaines, parsemées de bocages, d'espace en espace, et ornées d'une infinité d'arbres extraordinaires, de cocotiers, de bananiers, etc. Je ne sais si ce Pays est véritablement aussi beau qu'il nous le paraissait de loin ; car les yeux d'un homme enfermé dans un vaisseau depuis quatre mois sont bien trompeurs. Toute terre lui fait un agréable spectacle. Un rocher sur lequel il aperçoit quelque verdure, le réjouit. Enfin, rien n'est si triste que de voir toujours un vaisseau et toujours la mer. On avait ordre de mouiller à l'île du *Prince* (2) pour y faire en passant du bois et de l'eau, et non pas à l'île de *Java*, qui appartient aux Hollandais ; de peur que ces Messieurs, fortifiés de cinq ou six vaisseaux d'Angleterre et de leur Nation, dont il y en a toujours plusieurs à *Bantam* et à *Batávia* (3), ne nous inquiétassent. Néanmoins, comme l'île du *Prince* est déserte, et qu'il y a beaucoup de tigres, elle n'était propre ni à met-

(1) Ces montagnes séparent la Lorraine de l'Alsace.

(2) Elle est près de l'île de *Java*, à l'entrée du détroit de la *Sonde*.

(3) *Bantam* et *Batavia*. Ce sont les deux principales Villes de l'île de *Java*. Le Roi de Bantam est depuis quelques années tributaire des Hollandais.

tre nos malades à terre, ni à nous fournir les rafraîchissemens dont nous avions besoin. Il fallait donc à tout hasard aller à l'île de *Java*, et jeter l'ancre auprès d'une habitation des Insulaires.

Un petit brigantin garde-côte vint d'abord nous reconnaître et nous demander, de la part des Hollandais, qui nous étions. On dit au Capitaine, pour l'amuser, de nous aller chercher des bœufs, des cabris, des poules, et d'autres rafraîchissemens, pendant que nous écririons à Messieurs les Hollandais qui étaient fort de nos amis. Cependant on débarqua les malades. Ils s'occupaient déjà à s'enterrer tout vifs dans le sable ; c'est le remède le plus prompt pour guérir le scorbut, lorsqu'on vit débusquer de derrière une pointe de l'Ile un gros vaisseau qui portait pavillon Hollandais. Aussitôt nous mîmes notre pavillon en berne (1) ; c'est le signal pour avertir ceux qui sont à terre de revenir. Ces pauvres malades, qui d'abord ne pouvaient se traîner, retrouvèrent leurs jambes à la vue d'un vaisseau Hollandais, et se rembarquèrent très-lestement. Le vaisseau Hollandais s'approcha de nous ; mais voyant qu'on ne se donnait aucun mouvement à son approche, et qu'on ne daignait pas même arborer de pavillon, ni lui donner aucune connaissance de ce que nous étions, il craignit à son tour, et s'éloigna de lui-même, de peur ap-

(1) C'est-à-dire qu'on plia le pavillon autour de son bâton.

paremment qu'il ne nous prît envie de l'y obliger à coups de canon.

Après avoir fait de l'eau et quelques provisions à *Java*, on remit à la voile dès le soir du même jour avec un assez bon vent. Le lendemain à la pointe du jour nous donnâmes l'allarme au vaisseau Hollandais, qui crut que nous arrivions à toutes voiles sur lui. Il appareilla (1) en hâte pour prendre le dessus du vent, mais on se contenta de le laisser derrière, afin qu'il ne pût point donner de nos nouvelles à *Bantam*, avant que nous fussions sortis du détroit. Le calme nous retint dans un même lieu presque le reste du jour, ce qui donna le loisir à une infinité de petits canots des *Javans* de venir nous apporter des fruits et des raretés du Pays, des cocos, des bananes, des ananas, des ramplimoutes, des singes et des oiseaux fort curieux. J'y remarquai, entr'autres, des perdrix extraordinairement belles, et de petites perruches d'une gentillesse charmante. Ces perruches ont comme les beaux perroquets le plumage mêlé de vert et de rouge ; mais elles portent trois ou quatre petites plumes élevées sur la tête à-peu-près comme celles des paons et ne sont pas plus grosses qu'un tarin. Quand j'aperçus cette foule d'Indiens qui tournaient et voltigaient autour de notre vaisseau, dans des creux d'arbres qui leur servaient de bateau ; que je vis ces arbres extraordinaires

(1) Appareiller signifie, en terme de marine, mettre à la voile.

qui bordaient le rivage de part et d'autre ; que je reconnus ces Iles et ces mers dont j'avais lu les noms barbares dans la vie de saint François-Xavier, je commençai tout de bon à sentir que j'étais dans un nouveau monde; je promenais avec plaisir ma vue de tous côtés dans l'étendue immense de ces plages, que les miracles de l'Apôtre des Indes, et encore plus ses souffrances et les conversions qu'il y a faites, ont rendu si fameuses.

Nous passâmes heureusement et en très-peu de temps les détroits de *Java* et de *Banka*, qui sont deux endroits des plus critiques de la navigation de la Chine, et nous touchâmes à l'île de *Polaure*, où l'on avait résolu de prendre un peu de repos. Cette Ile est habitée par les *Malais* (1), qui sont Mahométans de religion. Ils ne dépendent que d'un Capitaine, qu'ils se choisissent eux-mêmes. C'est une espèce de petite République. Les *Malais* sont noirs, mais un peu moins que ceux que nous vîmes à *Gorée*. Ils vont presque nus; ils n'ont qu'une écharpe de toile peinte ou de tafetas qu'ils se mettent autour du corps en cent façons, toutes un peu négligées, mais toutes naturelles et d'un très-bon air. Ils portent tous à la ceinture une espèce de poignard ou de cric, dont ils se servent dans l'occasion avec une adresse

(1) Leur principal Pays est cette grande péninsule qu'on voit dans les cartes entre l'île de *Sumatra* et le golfe de *Siam*.

merveilleuse. Ils sont braves naturellement; et quand ils ont pris leur opium, qui leur cause une espèce d'ivresse, ils deviennent redoutables : nos Français l'éprouvèrent à la révolte de Siam. J'ai ouï raconter qu'un *Malais* ayant reçu un coup de pique dans le ventre, et n'étant plus en liberté de s'approcher de son ennemi, qui demeurait toujours éloigné de lui de la longueur de la pique, il se l'enfonça lui-même toute entière dans le corps à force de bras, et à travers toute sa longueur, alla tuer celui qui l'avait blessé. Ce fait est bien inventé, s'il n'est pas entièrement véritable.

Quand nous arrivâmes à *Polaure*, le Gouverneur de l'Ile pria le Capitaine de notre vaisseau de ne pas permettre à nos gens d'avancer trop dans l'Ile, parce qu'il n'y avait, disait-il, que trois ou quatre jours qu'un forban (1), qui avait pris pavillon Français, était venu piller quelques-unes de leurs habitations, et qu'il y avait à craindre que ces Insulaires voyant notre pavillon blanc, ne nous prissent pour des voleurs, et ne se jetassent, les armes à la main, sur ceux qui approcheraient de leurs cases. Que cela fût vrai ou non, pour ménager ou le ressentiment ou la jalousie de ces barbares, on se renferma dans un espace assez petit vers le rivage où l'on débarqua les malades. On

(1) C'est un vaisseau pirate qui n'a commission d'aucun Prince, et qui exerce ses brigandages indifféremment sur tous les vaisseaux qu'il rencontre, de quelque Nation qu'ils soient.

apportait là de toute l'Ile toute sorte de rafraîchissemens, et le Gouverneur lui-même y mettait le prix. Ce n'est point avec de l'argent que s'échange ici ce que l'on achète, ce métal étant regardé comme inutile à la vie ; c'est avec du fer. Ils en font des instrumens pour labourer la terre, pour bâtir leurs maisons, pour s'armer en guerre ; et avec le fer ils se passent aisément de tout ce qui ne croît pas dans leur Ile. Une armée entière de ces Indiens étant venue un jour à bord du vaisseau, chacun dans leur canot, composé seulement de trois planches, pour nous apporter des vivres ; on leur offrit d'abord en paiement de petites curiosités d'Europe, ils ne daignèrent pas seulement les regarder. On leur présenta ensuite ce qu'on crut qui leur pouvait être de plus d'usage, des chapeaux, des souliers, des vases de faïence. Ils se mirent à rire, comme pour montrer que nous étions de bonnes gens, de croire qu'ils fussent sujets aux mêmes besoins que nous. Enfin, quelqu'un s'étant avisé de leur faire voir la tête d'un gros clou rompu, aussitôt ils apportèrent, à l'envi l'un de l'autre, de leurs marchandises pour avoir ce clou.

J'avoue que je desirai plusieurs fois dans cette Ile d'avoir le don des langues, pour pouvoir expliquer à ces pauvres *Malais* quelque chose de nos mystères. A juger d'eux par les bonnes inclinations que nous leur trouvâmes, il ne serait pas difficile de les convertir. Ils sont doux, familiers, de bonne amitié et de bonne foi. On ne sait parmi eux ce que

c'est que le larcin; je les pratiquai plus que personne, pendant le séjour que nous fîmes là, parce que j'accompagnai les malades à terre, à la prière d'un Anglais, Enseigne et premier Pilote de notre vaisseau, qui était attaqué du scorbut, et qui avait beaucoup de confiance en moi. Le Gouverneur de l'Ile eut l'honnêteté de nous loger tous deux chez lui. On ne peut dire combien les enfans de ces Insulaires me fesaient d'amitiés; ils se mettaient quelquefois trois ou quatre autour de moi, m'embrassant comme si nous nous étions toujours connus, m'apportant de petits présens, et me conduisant par-tout où je voulais. J'eus même la permission du Gouverneur de parcourir avec un de nos Pères tout l'intérieur de l'Ile. Nous étions bien aises de voir s'il n'y avait point là quelques simples et quelques plantes médicinales, qui ne fussent point encore connues en Europe. Le frère du Gouverneur voulut bien se donner la peine de nous conduire par-tout. Cette Ile n'est qu'un amas de cinq ou six montagnes; il y a peu de terres basses. Par-tout on voit des cocotiers plantés à-peu-près comme les vignes en Europe; les habitations sont dispersées de côté et d'autre. On dirait à voir l'Ile sans Villes ni Villages, qu'elle est entièrement déserte; néanmoins tout y fourmille de monde, et dans ce monde on ne voit ni filles ni femmes; elles sont là, comme dans le reste de l'Asie, presque toujours renfermées.

On ne resta à *Polaure* qu'autant de temps

qu'il était nécessaire pour rétablir les malades ; après huit jours ils furent presque tous guéris. On appareilla avec un très-bon vent, et en peu de temps on s'éleva à la hauteur du *Paracel* ; c'est un effroyable rocher de plus de cent lieues, décrié par les naufrages qu'on y a fait de tout temps : il s'étend le long des côtes de la *Cochinchine* (1). L'Amphitrite, à son premier voyage de la Chine, pensa y périr. Les Pilotes croyaient en être bien loin, et il se trouva qu'ils en écornaient encore un endroit, où la mer n'avait que quatre à cinq brasses d'eau. Dans ce danger ils firent vœu, s'ils échappaient, de bâtir à *Sancian* une Chapelle sur le tombeau de saint François-Xavier ; ils furent exaucés et échappèrent au péril comme par une espèce de miracle. Nous ne jugeâmes pas à propos de nous en approcher plus près que de 80 ou de 100 lieues. Faire naufrage sur ces terribles rochers et être perdu sans ressource, n'est presque qu'une même chose. On ne sait que sept ou huit Matelots Chinois, qui en aient apporté des nouvelles par une aventure des plus surprenantes. Leur vaisseau s'étant brisé, ils gagnèrent à la nage quelques petits ilots ou rochers qui s'élevaient là au-dessus de la mer ; ce n'était que pour prolonger leurs vies de quelques jours, et ils s'attendaient bien d'y mourir de faim tôt ou tard ; mais la Providence veilla sur leurs besoins, et ne les abandonna pas dans

(1) Ce Royaume a le *Tunquin* au Nord, et les royaumes *Camboye* et de *Siam* à l'Occident.

une si grande extrémité. Des bandes d'oiseaux venaient se reposer sur ces rochers, et se laissaient prendre à la main. Le poisson ne leur manquait pas ; ils n'avaient qu'à descendre au pied de leurs rochers, où ils trouvaient toujours des huîtres ou des crabes : l'ingénieuse nécessité leur avait même appris à se faire des habits avec les plumes de ces oiseaux qui leur servaient de nourriture. Ils buvaient de l'eau qui tombait du Ciel ; quand il avait plu, ils l'allaient ramasser dans tous les creux des rochers. Ils vécurent là pendant huit ans, et ne revinrent à *Canton* que ces années dernières. Un vaisseau qui s'était brisé sur le *Paracel*, leur fournit du bois pour faire une espèce de gatimaron (1), sur lequel ils osèrent enfin braver les dangers de la mer. Ils furent assez heureux pour gagner la grande île d'*Haïnan* (2), d'où ils se rendirent ensuite ici.

Après avoir doublé le *Paracel*, il ne paraissait plus aucun fâcheux accident à craindre. Il n'y avait pas encore cinq mois que nous étions partis de France ; nous touchions presque déjà aux terres de la Chine, n'étant pas à plus de cent cinquante lieues de *Canton*. Il ne restait plus qu'une promenade ; chacun s'applaudissait d'une si heureuse navigation. Nos Pilotes disaient que

(1) C'est un radeau qu'on fait de planches et autres bois liés ensemble.

(2) Cette Ile est au milieu de la Chine, vis-à-vis la partie occidentale de la Province de *Canton*.

jamais vaisseau Européen n'était venu si vîte à la Chine. Mais tandis que chacun calculait le jour auquel nous devions arriver au Port, Dieu se préparait à exercer notre constance, plus de quatre mois, par des orages et des tempêtes ; de sorte qu'il nous devait cent fois plus coûter d'entrer à la Chine que d'y venir.

Nous étions par le travers du Golfe de la Cochinchine, lorsqu'un de ces terribles vents qui infestent les mers de la Chine et du Japon, vint fondre sur nous. Son coup d'essai fut d'abattre notre mât de beaupré (1), et ensuite celui de misaine (2), qui tombant avec un fracas épouvantable dans la mer, emportèrent tous les Matelots qui étaient dessus. C'était le matin ; je tâchais alors de réparer par un peu de sommeil le temps de la nuit que j'avais employé à assister à la mort notre premier Pilote Anglais. La secousse du vaisseau m'éveilla, j'accourus où j'entendis crier. Quel spectacle ! Un effroyable abattis de mâts et de vergues, qui flottaient pêle-mêle, et que les vagues poussaient avec impétuosité sur le flanc du vaisseau ; des cordages qui les y retenaient encore, et qu'on se hâtait de rompre à grands coups de hache ; des Matelots blessés, qui criaient miséricorde, et qui demandaient qu'on leur tendît quelque chose pour s'aider à se débar-

(1) C'est le mât qui est couché sur la proue du vaisseau.
(2) C'est le second mât du vaisseau ; il est vers la proue, entre le grand mât et le mât de beaupré.

rasser des cordages et des voiles, où ils étaient enveloppés; tout l'avant du vaisseau nu de ses ancres et de ses agrès! Je crus d'abord que la proue était fracassée, et que nous allions couler à fond; mais non. Nous retirâmes neuf ou dix Matelots de la mer à demi morts; deux furent noyés. On coupa vîte les amarres des mâts rompus, et l'on ne songea plus qu'à raffermir le grand mât, qui avait perdu ses meilleurs appuis par la chûte des deux autres.

Tandis qu'une partie de l'équipage travaillait à cette manœuvre, nous autres Missionnaires étions occupés à raffermir le courage de ceux que la crainte d'une mort présente avait abattus; on entendait des confessions, on implorait le secours du Ciel, on exhortait tout le monde à recevoir de la main de Dieu la vie ou la mort, comme il le jugerait à propos. Il me parut qu'en qualité d'Aumônier, je devais me donner encore plus de mouvement que les autres. Je courais partout avertissant les Matelots qui étaient dans le travail, de faire du fond du cœur des actes de contrition. Il suffisait de les avertir; la vue du danger supplée aux mouvemens pathétiques. Cependant le vent qui n'avait agi que par surprise, commença enfin à nous assaillir à force ouverte et à mugir de toute sa fureur dans le peu de voiles qui nous restaient. Le mât du grand hunier ne put tenir contre sa violence; il se cassa par le milieu et tomba sur la grande voile. On craignit qu'en s'agitant et frappant dessus à chaque

roulis, il ne la déchirât. Les plus hardis des Matelots montèrent à la hune pour couper les cordages qui le tenaient suspendu ; il en coûta la vie à un, sans qu'on pût conserver la grande voile ; elle fut mise en pièces aussi-bien que celle de l'artimon (1), de sorte que nous n'eûmes plus aucunes voiles pour gouverner le vaisseau dans la tempête, mais seulement des lambeaux de toile et des filasses qui pendaient aux vergues, et qui claquaient avec un bruit épouvantable, comme si le corps du vaisseau se fût fracassé de toutes parts. Le plus grand danger que l'on courut, fut quand le grand mât tomba ; car il tomba à son tour comme les autres, et cent autres plus forts seraient tombés, tant la tempête était violente. Autour du grand mât il y a quatre pompes qui descendent jusqu'au fond du vaisseau. Quand le grand mât tombe sur quelqu'une, elle crève le vaisseau par en bas, et il s'y fait ordinairement une voie d'eau, à laquelle il n'est pas possible de remédier. Heureusement pour nous le nôtre tomba comme si l'on eût dirigé sa chûte. La dunette ou la chambre des Pilotes fut emportée par le vent un moment après ; c'était à chaque instant un nouveau malheur.

Pour appaiser la colère de Dieu, et nous attirer la protection des saints Patrons à qui nous avions confiance, on me chargea

(1) Le mât d'artimon est entre le grand mât et la poupe du vaisseau.

de faire des vœux au nom de tout l'équipage. Le premier était pour *Canton*. On promettait, en cas qu'on y arrivât heureusement, de dire en l'honneur de saint François-Xavier une Messe votive, où tous ceux qui étaient dans le vaisseau feraient leurs dévotions. L'autre vœu était pour la France, où, si l'on pouvait y retourner, on s'engageait à mettre dans quelque Chapelle de la sainte Vierge un grand tableau, qui représentant l'image de notre démâtement, éternisât notre reconnaissance, et apprît à la postérité, à qui nous avions eu recours dans des dangers si évidens.

On ne réclame pas en vain le nom de la Mère de Dieu, ni du grand saint François-Xavier en des mers qui sont si fameuses par leurs miracles. Jamais vaisseau ne fut plus agité pendant près de vingt-quatre heures que dura encore la tempête. Cent fois des coups de mer, venant se briser contre les flancs du vaisseau, dûrent le mettre en pièces; cent fois nous dûmes être ensevelis sous les vagues, grosses comme des montagnes, que le vent élevait et déchargeait sur nos ponts. Enfin, c'est un miracle, que nous étant laissés dériver au gré des courans et de la tempête, à travers une mer toute hérissée de pointes de rochers, nous n'allâmes pas donner contre quelqu'un d'eux. Après la miséricorde du Seigneur nous en sommes redevables à la puissante intercession de la sainte Vierge et de l'Apôtre des Indes.

Le calme étant revenu, on remâta le

vaisseau avec des huniers de rechange ; cette nouvelle mâture était pitoyable ; nous allions pourtant, et même nous fîmes peur à un vaisseau Portugais qui nous suivit de loin quelque temps, et qui n'osa jamais avancer qu'après avoir reconnu que nous n'étions pas en état de courir après lui. Enfin on découvrit *Sancian* ; nous eussions bien voulu y aborder. Les grâces que saint François-Xavier venait de nous faire, méritaient assez que nous allassions en pélerinage à son tombeau ; il n'y eut pas moyen alors ; le vent était bon, et il fallait se hâter d'arriver à *Canton* avant le changement de *Mousson* (1).

Nous avançâmes jusqu'aux îles des Larrons (2), à l'ouverture de la passe de *Macao* (3). Avec quatre heures de vent nous étions rendus au Port ; mais un calme soudain nous arrêta là, et Dieu nous remit à de nouvelles épreuves. Sur le soir on aperçut de grandes lames de mer se déployer de l'Orient, un Ciel en feu, et tout rouge de nuages, un bruit de marée irrégulier, un vent qui n'allait que par bouffées et par tourbillons, tous funestes présages d'un ouragan prochain. La chaloupe était allée au

(1) En ce Pays-là le vent souffle pendant six mois de l'Ouest à l'Est, et pendant six autres mois de l'Est à l'Ouest, et c'est ce qu'on appelle *Mousson*.

(2) Ces Iles qui sont à l'entrée du golfe de *Macao*, sont bien différentes des Iles des Larrons, à qui la feue Reine d'Espagne, Marie-Anne d'Autriche, a donné son nom, et qu'on appelle aujourd'hui *les îles Marianes*, dont on a donné l'histoire au Public depuis quelques années.

(3) Ville de la Chine qui appartient aux Portugais.

vaisseau Portugais demander un Pilote qui sût la carte du Pays, et qui pût nous conduire au plus vîte dans quelque Port entre les Iles qui sont là aux environs. Le Capitaine Portugais se contenta de répondre que, quand il serait à *Macao*, il en enverrait un avec des bateaux à remorque, après quoi il alla lui-même se mettre à l'abri sous les Iles voisines. Notre vaisseau était trop gros pour le suivre. Le parti qu'on prit, fut de relâcher à *Sancian*, que nos Pilotes connaissaient, et dont ils avaient sondé les côtes au voyage précédent.

Ainsi donc le lendemain matin le Ciel et la mer s'étant montrés plus menaçans que jamais, on leva l'ancre et l'on fit vent arrière vers *Sancian*. Le Ciel se découvrit un peu; mais le vent n'en devint que plus violent. Il y avait de quoi voir en effet ces admirables élévations de la mer, dont parle le Prophète; car en peu de momens elle entra dans sa plus grande fureur. Mais nous n'étions pas assez tranquilles pour contempler les merveilles d'un si terrible spectacle; et c'est en y repensant aujourd'hui que nous ne saurions nous empêcher de louer et de craindre celui qui en est l'Auteur.

L'ouragan fesait un désordre effroyable au-dehors et au-dedans de notre vaisseau; il enfonçait nos voiles comme des toiles d'araignée; nos faibles antennes se brisaient; toute la mâture, qui n'était que de pièces mal assorties, se démembrait de toutes parts; on n'avait pas plutôt remédié à un mal qu'il

fallait courir à l'autre. Ceux qui étaient dans la chaloupe criaient miséricorde ; à chaque vague qui les élevait, ils croyaient que c'était fait d'eux ; parce que le vaisseau qui allait rapidement de la pointe de cette montagne d'eau, les entraînait en bas et les fesait retomber comme la foudre en culbutant sur l'arrière du vaisseau. Nos Officiers les rassuraient de dessus les galeries le mieux qu'ils pouvaient. Cependant un morne silence régnait sur le bord ; la frayeur paraissait sur les visages, et peignait ce que chacun portait au fond de l'ame. Certainement rien n'est plus terrible que d'être si près des terres, accueilli d'une tempête avec un vaisseau aussi mal en ordre et aussi délabré qu'était le nôtre. Mais ce qui alarma davantage, c'est que quand on fut près de *Sancian*, on ne vit pas où l'on pourrait se mettre à l'abri.

Il y a trois baies du côté du Midi ; les deux premières étaient trop étroites et peu sûres ; à l'entrée de la troisième, on voyait comme une barrière de brisans. Les Pilotes n'eurent jamais l'assurance d'y entrer. Monsieur de la Rigaudière, contre le sentiment de tous, jugeant que ces prétendus brisans n'étaient qu'un refoulement de marée, fit avancer hardiment tout au travers, et nous trouva un abri que nous aurions en vain cherché ailleurs. On laissa là tomber l'ancre, quoiqu'on ne se crût pas tout-à-fait hors de danger. Nous fûmes bercés encore pendant deux nuits, et nous n'eûmes point de repos, qu'un Pilote Chinois de *Sancian* ne nous eût fait

mouiller à la vue du tombeau de saint François-Xavier. On le salua en arrivant de cinq coups de canon ; on chanta le *Te Deum* avec les Litanies du Saint Apôtre. Le Père de Fontaney, revêtu de ses habits Chinois d'Envoyé de l'Empereur, lui fit le *Ko teou*, c'est-à-dire, les génuflexions et les prosternations qu'on fait à la Chine, quand on veut honorer extraordinairement quelqu'un ; cela en présence de plusieurs Chinois de *Sancian*, qui paraissaient tout extasiés, et qui s'applaudissaient d'avoir chez eux le tombeau d'un homme qui fut en si grande vénération parmi les Européens.

Le danger que nous venions de courir, car au sentiment de nos Officiers, celui du jour de notre dématement ne fut rien en comparaison ; ce danger, dis-je, détermina M. de la Rigaudière à ne plus hasarder le vaisseau sur une mer si orageuse avec une mâture aussi mal assortie. On tint conseil et il fut résolu que le Père de Fontaney irait par terre à *Canton* demander, pour le vaisseau, du secours aux Mandarins ; que Messieurs les Directeurs du commerce de la Chine l'accompagneraient ; que sans attendre que le vaisseau y arrivât, on ferait toujours travailler à une nouvelle mâture et à la cargaison, afin qu'on pût retourner en Europe dès le mois de Janvier. Le Père de Fontaney, avant que de partir, alla dire la Messe à la Chapelle que nos Pères Portugais ont élevée depuis un an sur le tombeau de saint François-Xavier, et s'embarqua ensuite pour *Coang-haï*,

où il arriva le jour de saint Laurent. Il nous envoya de cette Ville, qui est à quatre ou cinq lieues au nord de l'île de *Sancian*, une galère de vingt-quatre rameurs, afin que pendant son absence nous allassions, quand nous voudrions, au tombeau de l'Apôtre des Indes recueillir le feu sacré d'un zèle vraiment apostolique. C'est ce que nous tâchâmes de faire durant l'espace de près de trois semaines que nous restâmes dans cet ancrage, éloigné de deux lieues du tombeau. On y allait souvent dire la Messe, et nous eûmes la consolation de voir tout l'équipage y venir par bandes pour honorer le Saint, et pour y communier. La Chapelle que les Jésuites Portugais y ont fait bâtir, est assez jolie ; ce n'est que du plâtre, mais les Chinois ont répandu sur ce plâtre leur beau vernis rouge et bleu, qui rend les dedans très-propres et très-brillans.

Pour ce qui est de l'île de *Sancian*, nous ne l'avons pas trouvée ni si bien cultivée ni si peuplée qu'on l'a publié ; après avoir eu tout le loisir de la reconnaître et en-dedans et en-dehors, pendant près de deux mois que nous n'avions fait que côtoyer ses environs. *Sancian* a près de quinze lieues de tour ; il y a trois ou quatre Villages dont les habitans sont presque tous de pauvres Pêcheurs. Autour de leurs habitations ils sèment un peu de riz pour leur subsistance ; du-reste ils vivent de leur pêche. Quand ils y vont, c'est toujours de compagnie ; de loin on dirait voir une petite armée navale. Nos

Pères Portugais, depuis qu'ils y ont bâti la Chapelle, ont converti quelques habitans de l'Ile. Leur dessein est d'établir une Mission dans la ville de *Coang-haï*, qui n'est qu'à quatre ou cinq lieues, comme nous avons dit, et d'où celui des Pères qui y demeurera, fera des excursions à *Sancian* et aux Iles voisines. Ainsi ils espèrent que ce lieu, sanctifié par la mort de l'Apôtre des Indes, ne sera plus profané par le culte des Idoles et qu'ils y auront bientôt une fervente Chrétienté.

Sur la fin du mois d'Août nous aperçûmes un matin trois galères chargées de bannières, de pavillons, d'étendards, de lances, de piques, de tridents, et sur-tout de grosses lanternes, autour desquelles on lisait en caractères Chinois les titres de la dignité d'Envoyé de l'Empereur. Du milieu d'une foule de rameurs et de Soldats Chinois se fesait entendre une musique composée d'un timbre de cuivre, et d'un cornet à bouquin, qui servaient comme de basse et d'accompagnement à un fifre et à deux flûtes du Pays. C'était le Père de Fontaney avec toute sa suite de *Tagin*, c'est-à-dire, d'Envoyé de l'Empereur. Ce qui nous réjouit davantage fut qu'on nous apporta de nouveaux mâts et des vergues, qui, quoique faibles, pouvaient néanmoins, en attendant que la grande mâture fût prête, suffire pour faire les cinquante lieues qui restaient de *Sancian* à *Canton*. Pendant qu'on les plaçait le Père de Fontaney reçut la visite du Mandarin de *Coang-haï*,

qui se fit avec toutes les cérémonies Chinoises ; et nous allâmes, nous autres, contenter pour la dernière fois notre dévotion, au tombeau de saint François-Xavier.

Dès le soir on leva l'ancre, les trois galères du *Tagin* nous escortant plutôt par honneur que par nécessité. Le Père de Fontaney voulait les envoyer nous attendre à l'embouchure de la rivière de *Canton* ; mais les courans, les mauvais temps, les vents contraires, les orages même n'ayant pas permis à l'Amphitrite de s'éloigner de plus d'une lieue de *Sancian*, dans l'espace de dix jours, il se détermina à se servir de ces galères pour transporter les Missionnaires à *Canton*. Il s'agissait de voir qui demeurerait Aumônier sur l'Amphitrite. Comme j'étais celui des Missionnaires qui avait le moins besoin de repos, et que d'ailleurs j'étais en possession de cet emploi depuis notre départ d'Europe, le Père de Fontaney me laissa sur le vaisseau avec le Père Contancin. Nous dîmes donc adieu à nos chers compagnons, qui s'embarquèrent avec le Père de Fontaney, et qui en trois jours arrivèrent heureusement à *Canton*.

Comme la saison des vents d'Est n'était pas encore venue, on espérait que l'Amphitrite pourrait, en s'aidant des marées, se traîner jusqu'à *Canton*, ainsi qu'il avait fait le voyage précédent ; mais à ce premier voyage il n'était pas dans un si mauvais état. Cependant nous fîmes tout ce qui dépendait de l'art et du travail ; on appareillait plusieurs fois le jour, quelquefois on avançait, souvent

on reculait ; de sorte qu'en trois semaines nous ne pûmes venir que jusqu'auprès de *Nicouko*, à sept ou huit lieues de *Sancian*. Monsieur de la Rigaudière voyant que le voyage traînait trop en longueur, écrivit à *Canton* qu'on vînt au-devant de nous avec une *Somme* Chinoise, sur laquelle il déchargerait les présens de l'Empereur, et les effets de Messieurs de la Compagnie de la Chine. Le Père de Fontaney se disposait à faire ce que souhaitait Monsieur de la Rigaudière, lorsque nous fûmes accueillis d'une troisième tempête, plus terrible que les deux précédentes, et qui, au naufrage près, nous fit tomber successivement dans tous les malheurs qu'on peut éprouver sur la mer.

Je commence, mon très-cher Père, à me lasser de vous décrire des tempêtes, et si celle-ci n'avait quelque chose de bien particulier, je n'en parlerais pas. Mais que voulez-vous ? Ce n'est point ici un roman, où il soit libre de diversifier les aventures pour le plaisir du lecteur. J'écris celles qu'il a plu à Dieu de nous envoyer, et je ne les écris que parce que je sais que vous m'aimez assez pour être bien aise de savoir jusqu'aux plus petites circonstances de ce qui m'est arrivé si loin de vous. Nous étions donc, comme j'ai dit, à sept ou huit lieues à l'est de *Sancian*, vis-à-vis l'île de *Nicouko*, avançant tous les jours un peu, malgré les vents et les marées contraires, lorsqu'un ouragan, ou plutôt un de ces Siphons des mers de la Chine, qui sont un assemblage de tous les

vents à-la-fois, nous rejeta à plus de quarante lieues au loin.

Nous eûmes quelques présages de cette tempête, et M. de la Rigaudière voulait faire entrer le vaisseau dans un assez bon Port, qui est au nord de *Nicouko*. On l'avait sondé deux jours auparavant, en y allant enterrer notre premier Pilote Anglais. Mais le Pilote Chinois, sous la conduite de qui était alors notre vaisseau, se mit à rire de ce que nous avions peur, et nous promit pour le lendemain un vent qui nous mettrait dans le port de *Macao*. Un Capitaine est obligé de se fier à l'expérience des Pilotes côtiers. L'habileté prétendue de celui-ci nous fit demeurer fermes sur nos ancres; mais nous ne tardâmes pas à nous en repentir. Nous étions assez au large; vers les onze heures du soir il vint du Nord un vent terrible, accompagné de pluie, qui nous fit chasser sur nos ancres, et nous éloigna encore plus des terres. Tout le monde fut obligé de sortir du lit, parce qu'il pleuvait au-dedans du vaisseau comme au-dehors. On disposa jusqu'au jour ce qui était nécessaire pour s'aller mettre quelque part en lieu de sûreté; mais le matin la mer se trouvant trop grosse, on ne put jamais lever l'ancre; il fallut en couper le cable et le laisser là. Il n'était plus temps de songer à se jeter dans le port de *Nicouko*, parce que le vent venait de là. On prit donc le parti de retourner à notre ancien asile de *Sancian*; mais en y allant, notre grande voile se déchira;

bientôt après le mât de misaine se rompit, et la voile d'artimon s'enfonça ensuite. On en rechangeait à la hâte de toutes neuves ; mais les vents des mers de la Chine ne sont pas comme les autres. Nous ne pûmes jamais tenir aucune voile pour conduire le vaisseau, et nous fûmes enfin obligés de nous laisser aller au gré des vents et à la miséricorde du Seigneur.

Par surcroît de malheur, le Ciel devint si noir et la pluie si épaisse, qu'on ne voyait plus où l'on allait. Nous étions cependant abattus comme dans un cul-de-sac, ayant de tous les côtés des terres où le vent nous portait. Comment les éviter? On devait être dessus avant que de pouvoir prendre aucune précaution. M. de la Rigaudière fit mettre au hasard une grande voile toute neuve, qui pût nous servir dans l'occasion. On vit la terre qui ne paraissait pas à plus d'un quart de lieue ; ce n'était que des rochers escarpés ; la mer y brisait avec tant de fureur, que nous désespérions de pouvoir jamais nous sauver là ; mais il ne paraissait pas possible de faire route ailleurs. Chacun se crut perdu ; on se disposa à la mort, et on criait par-tout miséricorde. Nous entendîmes plusieurs confessions, et après nous être recommandés à Dieu, nous ne songeâmes plus qu'à courir de tous côtés, pour préparer les autres à bien mourir. On allait toucher, et il n'y avait plus qu'un bon coup de fusil de notre vaisseau à un horrible rocher, qui était à la pointe d'une île nommée *Ou-*

Tcheou, on tâcha de virer et de l'éluder, en prenant le vent de travers avec la grande voile ; le canot et la chaloupe retardant ce mouvement, on coupa leurs amarres, après avoir sauvé les hommes qui étaient dedans. La grande voile se déchira encore en plusieurs endroits ; mais trois ou quatre bouffées de vent qu'elle avait reçues, firent détourner le vaisseau et nous évitâmes la pointe d'*Ou-Tcheou* ; étant tombés ensuite sous le vent de cette Ile, nous ne le craignîmes plus ; mais il y en avait encore une infinité d'autres, et la tempête ne fesait que commencer ; faute de pouvoir s'aider des yeux en plein midi, à cause du temps noir et de la pluie, on se servait incessamment de la sonde pour voir, par la diminution du fond, si l'on s'approchait des Iles ou de quelque banc de sable. Notre seule ressource était une grosse ancre qu'on prétendait mouiller quand le fond ne se trouverait plus que de dix ou douze brasses d'eau ; mais toutes les ancres imaginables ne rassurent guère en ces fâcheux momens. Nous étions aux prises avec une mer furieuse et des vents déchaînés : nous ne savions où nous étions ni où nous allions ; nous savions seulement que nous étions environnés de périls et d'écueils. Nous eûmes recours tout de nouveau à celui qui commande à la mer et aux vents, et résignés à tout ce que sa justice voudrait bien ordonner de nous, nous espérâmes qu'il se souviendrait de ses anciennes miséricordes.

Après le danger d'*Ou-Tcheou*, j'avais fait, à la sollicitation et au nom de tout l'équipage, un vœu à sainte Anne d'Auray; c'est une petite ville de Bretagne, où cette Sainte est particulièrement honorée des navigateurs, quand ils reviennent de quelque grand voyage. Ils promirent, s'ils retournaient en France, d'y aller tous à pied, et d'y faire leurs dévotions dans la fameuse Chapelle de cette Sainte. Ces sortes de vœux se font toujours les larmes aux yeux et avec de grandes marques de componction dans le cœur. Il ne fallait point exciter la dévotion des Matelots, c'était eux qui, les premiers, nous conjuraient de réciter des Prières. Les plus fervens m'amenaient leurs compagnons nouveaux convertis à confesse; et quelques-uns, qui, depuis huit ou dix ans, n'avaient point voulu approcher des Sacremens, et n'étaient Catholiques que par respect humain, se convertirent sincèrement, et ont mené depuis ce temps-là une vie très-édifiante. Nous avions alors avec nous deux Missionnaires des Missions étrangères; MM. Basset et Besnard; ils s'étaient trouvés dans le vaisseau quand nous fûmes surpris de la tempête vers *Nicouko*. Comme ils ne devaient pas retourner en France, non plus que le Père Contancin et moi, nous convînmes de faire tous quatre en particulier un vœu en l'honneur de nos Anges gardiens. C'était leur fête le lendemain; nous les priâmes donc d'être nos guides en un si grand danger, et ce fut sans doute par leur assistance, et par

celle de la Sainte dont les Matelots avaient imploré le secours, que nous en sortîmes enfin.

Le reste du jour et de la nuit suivante, la guerre fut toujours horrible entre la mer et les vents. Vers le minuit, le fond ne s'étant plus trouvé que de douze brasses, on laissa tomber la grosse ancre qui nous restait. Je ne puis vous représenter les agitations de notre vaisseau. Imaginez-vous un lion en furie qui tâche de se débarrasser et de rompre sa chaîne, et qui enfin en vient à bout. Dès les cinq heures du matin le cable, quoique tout neuf, rompit, et nous nous vîmes plus que jamais à la merci de la Providence, replongés dans de nouveaux périls. On délibéra si on tâcherait de se rejeter dans la grande mer, au hasard d'être portés par des courans vers l'île d'*Haïnan*, où nos Cartes nous montraient pourtant une infinité d'écueils et de bancs de sable, ou bien si l'on ferait côte, résolus d'échouer sur le premier endroit qui nous paraîtrait favorable, afin de sauver nos vies et une partie des marchandises. Tout le monde fut de ce dernier avis. Le matin on découvrit assez loin de nous des terres, on y mit le cap (1); mais afin de pouvoir au-moins choisir l'endroit où nous voudrions faire naufrage, on tira toutes les voiles, même celles d'étai (2), et

(1) C'est un terme de marine qui signifie qu'on dirigea la route du vaisseau de ce côté-là.

(2) Ce sont des voiles triangulaires qui se mettent sans vergues aux étais du vaisseau.

on s'en servait le mieux qu'on pouvait pour gouverner le vaisseau ; la plupart furent rompues et mises en pièces, parce que la tempête ne diminuait point et ne donnait pas même un moment de relâche.

Enfin, on arriva à la vue de trois terres, dont l'une était celle de la Chine, et les autres celles de deux Iles désertes et escarpées. Il s'agissait de voir où l'on irait échouer. Ceux qui avaient le plus d'envie de se sauver, souhaitaient qu'on allât droit à la grande terre de la Chine ; mais le vaisseau ne s'y sauvait pas, et il se serait infailliblement brisé sur les rochers, qui paraissaient sur la route à plus d'une demi-lieue du bord. M. de la Rigaudière prit une résolution plus sage ; il fit tourner vers l'Ile la plus avancée en mer, ne doutant pas que derrière cette Ile il ne dût trouver quelque abri et quelque bon mouillage. Par un coup du ciel le vent se ralentit un peu dans ce moment. On prit ce temps favorable, et avec la seule civadière (1), attachée au tronc qui restait du mât de misaine, et la voile d'artimon, on cingla par le milieu du canal qui est entre les deux Iles, toujours la sonde à la main, jusqu'à ce qu'on trouvât du fond et une mer tranquille et sous le vent de la dernière Ile. Ce fut là que nous mouillâmes d'abord avec une assez petite ancre. Le lendemain on appareilla encore pour se mettre plus au large, parce qu'on s'aperçut que dans les basses

(1) C'est la voile du mât de beaupré.

marées peu s'en fallait que le gouvernail du vaisseau n'atteignît, et ne se brisât en frappant sur le fond.

Nous ne savions où nous étions, et nous n'avions ni chaloupe ni canot pour aller à la découverte. On tira quelques coups de canon pour avertir les Chinois de notre embarras, et du besoin que nous avions de leur secours. Pendant deux jours rien ne parut; néanmoins avec nos lunettes d'approche, il nous semblait voir tout le long de la côte de beaux Ports, des Villes murées et des Pagodes. Faute de chaloupe et de canot pour aller à terre, nous fîmes, avec de vieux morceaux de mâts et d'avirons brisés, une espèce de gatimaron ou de radeau. La construction n'en était pas difficile, et ne retarda pas long-temps. Comme on en fesait l'épreuve, et qu'on essayait, si, avec ce méchant amas de planches, il était possible d'aller braver les écueils et les monstres de la mer, des bateaux Chinois parurent. C'était le Mandarin d'armes, qui, ayant ouï nos coups de canon, envoyait reconnaître qui nous étions. Nous apprîmes de ces Chinois que nous étions à la rade de *Tien-Paï*; que l'Ile où nous avions mouillé s'appelait *Fanki-Chan*, c'est-à-dire, l'île des Poules, parce que les Chinois, en passant près de là dans leurs voyages de mer, avaient coutume de laisser quelques poules dans l'Ile en l'honneur d'une Idole qu'ils révèrent, pour avoir un vent favorable. Ils ajoutèrent qu'à une lieue, dans les terres, était la ville de *Tien-Paï*;

que le Mandarin d'armes s'appelait *Li-Tousse*, et qu'il n'y avait pas long-temps qu'il était arrivé de *Macao*.

Au nom de *Li-Tousse*, nous nous récriâmes, et nous bénîmes la Providence de ce qu'au fort de nos plus grands malheurs elle nous fesait tomber entre les mains du meilleur ami que les Français eussent à la Chine. Ce Seigneur étant Mandarin d'armes à *Macao*, leur avait déjà donné mille marques de bienveillance, et leur avait rendu tous les services qui dépendaient de lui ; de sorte que MM. de la Compagnie de la Chine, qui en avaient été informés en France, avaient mis entre les mains de M. de la Rigaudière un beau sabre pour lui en faire présent. MM. Basset et Besnard, qui savaient le Chinois, furent députés pour lui aller demander un bon Pilote, qui connût la côte ; des bateaux qui remplaçassent notre chaloupe ; des provisions de bouche pour nous ravitailler, car notre biscuit avait été gâté par l'eau de la mer ; de la chaux pour raccommoder le four qui avait été abattu par les grands roulis de notre vaisseau ; enfin, des Messagers qui allassent porter de nos nouvelles à MM. les Directeurs du Commerce de *Canton* et au Père de Fontaney, que nous savions devoir être fort en peine de nous, en ne nous retrouvant pas à *Nicouko* ni à *Sancian*.

On ne peut marquer plus de zèle que le Mandarin *Li-Tousse* en fit paraître pour nous donner tout ce que nous lui demandâ-

mes, et pour rendre ainsi quelque service à notre Nation ; il envoya trois galères nous saluer, et nous faire offre de sa maison, si nous voulions aller à terre. Mais il se donna de bien plus grands mouvemens encore, quand il sut que le vaisseau était chargé de magnifiques présens pour l'Empereur. Il y allait de sa tête, ou du-moins de sa fortune, s'ils fussent venus à périr dans l'étendue de sa Juridiction. Car à la Chine, plus encore qu'ailleurs, on juge de la bonne conduite des gens par le succès, et on rend souvent les Mandarins responsables des fâcheux accidens qui arrivent, quoiqu'il n'y ait pas de leur faute. Il dépêcha donc au plutôt des exprès aux Mandarins qui lui étaient supérieurs, au vice-Roi de *Canton*, au *Tson-Tou*, qui est comme le Gouverneur des deux Provinces, tant pour recevoir leurs ordres, que pour se décharger sur eux d'une partie du soin et de l'inquiétude où il se trouvait à notre occasion. Pendant qu'il prenait avec eux des mesures sur ce qui nous regardait, il nous arriva encore, dans la rade même de *Tien-Paï*, une disgrâce qui lui donna, aussi-bien qu'à nous, beaucoup d'inquiétude.

Comme l'île de *Fan-ki-Chan* nous avait servi d'abri contre les restes de la dernière tempête, on crut que nous pourrions hiverner là. On s'y était affourché avec trois méchantes petites ancres qui nous restaient, et on avait désagréé le vaisseau, comme s'il eût été dans un bon Port. On songeait déjà à

bâtir dans l'île un hôpital pour les malades, lorsque Dieu tira encore des trésors de sa colère, un de ces furieux ouragans dont il nous avait déjà plus d'une fois châtiés. Pour le coup il faut l'avouer, nous fûmes un peu abattus et humiliés sous la main puissante de Dieu. Jusqu'alors j'avais regardé d'un œil assez tranquille tous les orages; le bon effet qu'ils produisaient dans notre équipage en réveillant le souvenir des sentimens salutaires que nous avions tâché de lui inspirer durant la traversée, me consolait de toutes nos fatigues; je les animais à souffrir patiemment, dans l'espérance que Dieu y mettrait bientôt fin. Mais voyant qu'il redoublait ainsi coup sur coup, sans nous donner seulement huit jours de relâche, je n'osais plus les exciter qu'à la résignation à ses saintes volontés. Battus de cette nouvelle tempête, nos vies ne tenaient plus, pour ainsi dire, qu'à de faibles cables, encore se déchiraient-ils à vue d'œil, et à chaque demi-heure on était obligé de les regarnir et de les matelasser. S'ils se fussent rompus comme dans la dernière tempête, nous ne savions où aller échouer; car le vent venant avec une fureur épouvantable de l'île même de *Fan-ki-Chan*, ce côté nous était fermé; il aurait fallu périr au milieu de la rade de *Jien-Paï*, où tout est plein de bancs et de bas-fonds, à plus d'une lieue et demie du rivage, d'où vraisemblablement personne n'eût pu gagner la terre. Ces inquiétudes durèrent pendant plus de vingt-quatre heures. Jamais journée ne

m'a paru si longue. Ce qui m'alarmait n'était pas mon danger particulier ; grâces à Dieu les épreuves passées m'avaient préparé à tout ; et je crois que j'eusse consenti volontiers à faire naufrage, si j'avais pu, comme Jonas, délivrer à mes risques tous ceux qui étaient sur le vaisseau. Ma douleur et ma crainte étaient que Dieu ne sauvât pas tant de pauvres gens qui avaient paru l'invoquer avec beaucoup de foi, et qu'on vît périr au Port un navire chargé de toutes les ressources et de tous les fonds nécessaires pour l'établissement de notre Mission. Je me résignais néanmoins à tout ce qu'ordonnerait sa Providence, qui, parmi tant d'épreuves, ne nous avait point abandonnés.

Tandis que nous luttions de la sorte contre la mer et les vents, le pauvre Mandarin *Li-Tousse*, était sur le rivage, plus mort que vif, de la crainte qu'il avait que nous n'eussions été ensevelis sous les eaux avec les présens de l'Empereur. Dès que le temps se fut un peu éclairci, il monta sur les hauteurs de *Tien-Paï*, avec des lunettes d'approche pour nous reconnaître. Aussitôt qu'il nous aperçut, il dépêcha une barque et un petit Mandarin pour nous engager à venir dans le Port même de *Tien-Paï*, nous mettre en sûreté aussi-bien que le vaisseau. Dans ce même temps on avait député le *Siang-Kong* (1) du Père de Fontaney à *Tien-Paï*, pour prier ce Man-

(1) C'est un Lettré qui sert de Catéchiste au Père de Fontaney.

darin de nous envoyer des barques ; le Conseil ayant résolu de jeter à l'île de *Fan-ki-Chan*, et même de transporter à *Tien-Paï* tout ce qu'on pourrait de la cargaison du vaisseau. *Li-Tousse* ramassa donc à cet effet tout ce qu'il put trouver de barques, de galères, de *sommes* de bateaux pêcheurs dans le port de *Tien-Paï*, et nous les envoya. Nous fûmes surpris de voir venir si promptement à notre secours cette petite armée navale. On demanda d'abord aux Pilotes Chinois si l'Amphitrite, qui prenait dix-sept pieds d'eau, pourrait entrer dans le Port. Ils dirent que non, à moins qu'on ne prît le moment des nouvelles ou pleines lunes, pendant lesquelles les marées sont fort hautes ; qu'à l'entrée du Port il y avait une barre sur laquelle on ne trouvait souvent que quinze pieds d'eau ; mais que la haute marée y haussait quelquefois jusques à vingt pieds. Par malheur la haute marée ne venait que dans dix jours, et dans cinq jours on nous menaçait encore d'un coup de vent semblable au dernier. On résolut donc de ne perdre pas un moment, et de se servir, pour transporter les marchandises à terre, des bateaux du Mandarin *Li-Tousse*.

Dans le temps qu'on tirait les ballots des *soutes* (1) du Magasin, il se fit une révolte parmi l'équipage qui suspendit tout. Les Matelots ayant pris l'alarme pour eux-mêmes

(1) Ce sont des retranchemens qu'on fait au bas étage du vaisseau.

dans

dans la dernière tempête, trouvaient fort mauvais qu'on songeât plutôt à mettre en sûreté les marchandises que leurs vies. Ils craignaient que quand le vaisseau serait déchargé, on ne fît plus de difficulté de les hasarder encore en haute mer, et de là concluaient à ne rien laisser décharger. Cette petite sédition nous déconcerta un peu, et elle eût eu de fâcheuses suites, si Monsieur de la Rigaudière ne l'eût promptement appaisée par sa prudence et par son autorité. Cependant les ballots étaient sur le pont prêts à être déchargés sur les bateaux Chinois, qui étaient autour du vaisseau. Quand on eut remis le calme parmi l'équipage, nouveau contre-temps, il arriva une grosse pluie, qui obligea à tout remettre dans les *soutes*, parce que c'eût été perdre les marchandises que de les porter à terre, n'ayant pas encore eu le temps d'y faire bâtir un magasin.

Il semblait que Dieu prît plaisir à éprouver notre patience, en traversant successivement tous nos desseins. On alla visiter les gros bateaux Chinois, pour voir du-moins s'ils pourraient transporter quelque chose à *Tien-paï*. Les écoutilles ou les chambres se trouvèrent trop étroites pour des ballots de marchandises d'Europe, et il fallut renvoyer ces gros bateaux à vide. On retint les petits bateaux pêcheurs qui pouvaient porter le lendemain les ballots l'un après l'autre à *Fan-ki-chan*, où, dès ce soir-là même, on alla bâtir une case pour les mettre à couvert.

Pendant la nuit les pêcheurs à qui on avait donné des provisions en abondance, se souvenant que leurs familles, qui ne vivent que de la pêche, pourraient bien mourir de faim en les attendant, retournèrent sans rien dire au lieu d'où ils étaient partis, et ne reparurent plus. Ainsi tout ce qui était dans le vaisseau y demeura malgré nous, et nous fûmes obligés de nous préparer à essuyer encore en cet état la cinquième tempête dont on nous avait menacés. Nous en eûmes en effet toute la peur, et elle commença avec la même impétuosité que les autres; mais elle ne dura pas, grâces au Ciel, et ce fut là que finirent tous nos maux.

Nous ne fûmes plus en peine que de recevoir des nouvelles du Père de Fontaney. Nous lui avions envoyé à *Canton*, et à *Coang-haï* plusieurs exprès : Messieurs Basset et Besnard avec Monsieur Oury, Capitaine en second, y étaient même allés pour l'informer de nos malheurs et de nos besoins; lui de son côté courait pendant ce temps-là d'Ile en Ile, avec des périls extrêmes et de grandes inquiétudes, ne trouvant nulle part ce qu'il cherchait, pas même les débris de la chaloupe, ni du canot que nous avions abandonnés vers *Sancian*. Cependant le *Houpou* (c'est le Mandarin des douanes) arrivé de *Canton* à *Tien-paï* pour ses intérêts, nous dit que le Père Pelisson, Supérieur de notre Maison de *Canton*, en était parti par mer en même-temps que lui, pour venir enlever, au nom du Père de Fontaney, les pré-

sens de l'Empereur ; qu'en attendant on pouvait envoyer quelqu'un avec qui il pût traiter des droits pour les marchandises. Nous admirâmes que ceux qui nous venaient inquiéter, eussent été plus diligens que ceux qui nous cherchaient pour nous faire du bien.

Enfin un Dimanche au soir on vit deux galères qui paraissaient prendre la route de *Tien-paï* ; un moment après on s'aperçut qu'elles avaient le cap sur nous ; on regarde avec les lunettes d'approche, on voit un pavillon qu'on croit blanc ; après il devient jaune ; enfin on y voit de gros caractères Chinois ; c'est le *Tagin*. Une barque envoyée à la découverte nous crie que ce sont Messieurs nos Directeurs de *Canton*, avec les Pères de Fontaney et Pelisson. Aussitôt les Soldats se mettent sous les armes, on prépare une décharge de canon. La joie fut grande à l'arrivée de ces Messieurs ; nous nous embrassâmes avec plaisir. Ils nous avaient apporté des mâts, et des rafraîchissemens. Les Chinois prièrent qu'on ne tirât pas le canon qu'ils ne fussent retirés bien loin avec leurs galères. On remâta promptement le vaisseau, afin de le faire entrer plus vîte à *Tien-paï*. Le port est grand et spacieux ; mais ce ne sont presque par-tout que des sables qui se couvrent et se découvrent dans les marées ; à peine y a-t-il du fond pour les galères Chinoises. Il n'y a qu'un bassin assez étroit, où il y a six à sept brasses d'eau ; mais pour y aller, il faut passer, comme j'ai dit, sur une barre qui n'en a que trois;

On s'en approcha pourtant à la nouvelle lune, afin de la franchir à la faveur des hautes marées; mais le vent se trouva contraire.

Les Mandarins de *Tien-paï* vinrent là rendre leurs visites au Père de Fontaney. On leur fit toutes sortes d'honneurs et de bons traitemens; sur-tout on n'épargna pas la poudre. Désolés de voir que nous ne pouvions entrer dans leur port, ils nous en indiquèrent un autre, environ vingt-cinq lieues plus bas. Les Pilotes Chinois interrogés, nous en dirent des merveilles; on les y envoya sonder avec un de nos Pilotes. Cependant on retourna à l'ancrage de *Fan-ki-chan*, où le Père de Fontaney fit charger les présens de l'Empereur, et les fit transporter à *Tien-paï*, sur une galère qu'il avait amenée exprès de *Canton*. Il était convenu avec les Mandarins, qu'il les conduirait par terre; le *Tsong-tou* avait même demandé cela en grâce, et s'était offert à en faire tous les frais. On donna ordre par-tout de raccommoder les mauvais chemins, et de préparer des *Cong-koen* (ce sont des maisons où les Mandarins logent dans les voyages). Le *Houpou* sachant que le Père de Fontaney était à *Tien-paï* en délogea au plus vîte, et envoya seulement ses gens à bord de l'Amphitrite, pour en faire la visite; mais on ne daigna pas seulement les écouter. On se tenait fier des présens de l'Empereur que ce vaisseau avait apportés, et l'on ne doutait pas qu'il ne dût en reconnaissance être exempt

de tous les droits de la douane et de la vexation de cet avide *Houpou.*

Tandis que les Mandarins fesaient couvrir à *Tien-paï* avec des cordes de paille les ballots où étaient les présens de l'Empereur, et les mettaient en état d'être transportés sans risque par des crocheteurs sur des perches de bambous ; le Père de Fontaney revint à bord me prendre et faire ses adieux. Le Père Contancin fut alors déclaré Aumônier du vaisseau ; nous disputâmes quelque temps à qui demeurerait ; mais comme il est d'une mortification à ne céder à personne les occasions de souffrir, le Père de Fontaney termina le différend en sa faveur. Ce fut le 12 Novembre 1701 que je mis le pied à la Chine pour la première fois, après huit mois d'une navigation telle que je viens de marquer. Je vous laisse à penser, mon très-cher Père, avec quel transport de joie je pris possession d'une terre, après laquelle je soupirais depuis plus de huit ans. Je ne regrettai point d'avoir tant souffert en chemin, et je priai le Seigneur de continuer à me traiter, comme il a fait de tout temps ses Apôtres et les Prédicateurs de son Evangile, qui n'ont nulle part planté plus inébranlablement la Croix, que dans les endroits où ils ont trouvé plus de contradictions et de souffrances.

Dès le jour même que j'arrivai à *Tien-paï* il fallut devenir Chinois dans les formes. J'en pris l'habit et le nom ; car les Chinois ne sauraient seulement prononcer ceux que nous apportons d'Europe. Tous les Mission-

naires et les Marchands même, en arrivant, sont obligés d'adopter le nom de quelque famille du Pays. Le mien est *Tan-chan-kien.* Pour ce qui est de l'usage et des manières de cet Empire, il faut se refondre depuis les pieds jusqu'à la tête, pour faire d'un Européen un parfait Chinois. Nous fûmes reçus dans un *Cong-koen* par les Mandarins de *Tien-paï*, et régalés à la Chinoise dès le même soir. C'est une profusion de viandes et de ragoûts ; je veux croire qu'ils sont excellens, mais il me parut que nos Français ne s'en accommodaient guères. Il y avait de quoi contenter ceux qui ne cherchaient que la multitude et la diversité des mets ; car on nous en servit de plus de quarante façons différentes. Le lendemain M. de la Rigaudière, qui nous était venu conduire jusques-là, avait envie de régaler à son tour les Mandarins à l'Européenne ; mais comme tous les ballots étaient prêts pour le départ, aussi-bien que les porteurs et les Soldats d'escorte, on ne voulut pas perdre de temps, ni s'arrêter.

Deux Mandarins du *Tsong-tou* vinrent donc le lendemain ordonner la marche, et présider à la conduite des ballots de l'Empereur. Chacun des ballots portait un petit étendard jaune avec une inscription Chinoise, pour avertir le Peuple qu'on eût du respect, quand ils passeraient. Les porteurs étaient obligés de donner leur nom par écrit, et quelqu'un qui les cautionnât ; un Soldat marchait toujours à côté ; le Capitaine répondait

de lui. Outre cela les Mandarins avec leurs gens fesaient un petit escadron volant, et prenaient garde qu'on ne s'écartât pas des grands chemins. Rien n'est plus sacré parmi les Chinois que ce qui appartient à l'Empereur ; ne fût-ce qu'une bagatelle, on la traite avec révérence, on la conserve avec soin. J'admirai l'ordre qui régnait dans notre marche ; nous étions plus de quatre cens hommes en comptant le *Tagin* et les gens qui l'accompagnent ordinairement. Ces gens sont des espèces de timbaliers, de trompettes, de joueurs de cornet à bouquin, des crieurs, des porteurs de parasols et d'étendards, des valets de pied, des Officiers même de Justice destinés à châtier les coupables, etc. Le *Tagin* était porté dans un *palanquin* (1), nous le précédions, et nous lui tenions lieu de *Laoyés*. (2) C'est ainsi que nous sortîmes de *Tien-paï*, et que nous fîmes le voyage de *Canton*.

En arrivant à *Yan-chu-yen*, qui est une petite Ville fort jolie, nous crûmes que tous les habitans étaient venus au-devant de nous, tant il y en avait qui bordaient de part et d'autre le chemin. Ils nous dévoraient des yeux, ravis apparemment de voir pour la première fois de leur vie un *Tagin* Européen, et des barbes plus longues qu'elles ne sont communément à la Chine. Ce que

---

(1) C'est une espèce de brancard ou de chaise à porteurs.

(2) Les *Laoyés* à la Chine sont des Lettrés du premier ordre, qui accompagnent par honneur les Mandarins dans certaines cérémonies publiques.

j'admirais, c'est qu'il n'y eût aucun tumulte et qu'il régnât un profond silence au milieu de cette troupe infinie de Peuple assemblé, sans pourtant qu'on vît nul Officier de police qui parût prendre soin de les tenir dans le devoir ; ils ont cette retenue et cette modestie de l'éducation Chinoise, et comme j'ai dit, du respect profond que leur inspire la vue de tout ce qui appartient à l'Empereur. Le Mandarin de *Yan-chuin-yen*, qui nous avait envoyé la veille à plus de six lieues de sa Ville un souper tout apprêté, nous accabla à notre arrivée de civilités et de présens. Nous fûmes logés dans un magnifique *Congkoen*. Il fallait passer trois cours avant d'arriver à l'appartement du *Tagin* et des *Laoyés*; l'exposition de ces sortes de maisons est toujours presque au Midi ; car il faut, suivant les lois de l'Empire, qu'elle en décline un peu. Il n'y a que le Palais de l'Empereur qui ait droit d'être tourné directement au vrai Midi.

De *Yan-chuin-yen* nous vînmes à *Hotcheou* ; nous rencontrâmes en chemin une chose assez particulière. Ce sont des roches d'une hauteur extraordinaire, et de la figure d'une grosse tour carrée, qu'on voit plantées au milieu des plus vastes plaines. On ne sait comment elles se trouvent là, si ce n'est que ce furent autrefois des montagnes, et que les eaux du Ciel ayant peu-à-peu fait ébouler la terre qui environnait ces masses de pierre, les aient ainsi à la longue escarpées de toutes parts. Ce qui fortifie la conjecture, c'est

que nous en vîmes quelques-unes qui, vers le bas, sont encore environnées de terre jusqu'à une certaine hauteur.

Il y a dans cette Province-là de très-beau marbre, dont on se sert pour faire des ponts et remplir les trous qui rendraient les chemins impraticables. Un *Bonze*, qui n'avait pas de quoi vivre, s'étant avisé depuis quelque-temps de réparer de la sorte un de ces chemins, où une petite rivière fesait un très-vilain marais, le zèle qu'il a témoigné en cela pour le bien public, et pour la commodité des voyageurs, lui a attiré tant d'aumônes, qu'il se voit en état aujourd'hui de bâtir un beau pont, et auprès du pont une maison de Bonzes. A voir de loin les grosses pierres de marbre qu'il a amassées dans cette vallée pour son dessein, je crus qu'on voulait bâtir un Palais tout entier, tant il y en avait. Le marbre est d'une très-belle espèce; on le voit dans les endroits du chemin que les pieds des passans ont déjà polis.

A *Ho-tcheou* la petite armée de terre qui nous accompagnait se changea en une armée navale. On mit tous les ballots sur 9 barques. On nous en donna quatre autres; l'une où étaient les provisions et où on fesait la cuisine, l'autre pour la musique et les joueurs d'instrumens; la troisième qui portait les Soldats d'escorte, et la quatrième pour nous. Le long de la rivière, de lieue en lieue, il y avait des corps-de-gardes; les Soldats se rangeaient en haie du plus loin qu'ils nous voyaient, et nous saluaient à notre passage

de la décharge de leur mousqueterie, nos flûtes donnant le signal. La manière de tirer en ces occasions, est différente de la nôtre. Au-lieu de porter le mousquet à la main et de tirer en l'air, ou vis-à-vis d'eux comme nous, ils le portent sous le bras, la crosse en-devant, et la décharge se fait comme s'ils voulaient frapper quelque but derrière eux. Quand on voyage sur l'eau dans des barques, on descend à terre, et l'on couche au premier endroit où la nuit surprend; les Soldats se partagent en plusieurs troupes, tiennent toute la nuit des feux allumés, et font un tintamarre qui écarte les voleurs, mais qui fait bien de la peine à ceux auxquels l'appréhension des voleurs n'ôte par l'envie de dormir.

Le 20 Novembre, nous arrivâmes à *Chao-kin*. C'est une grande Ville où demeure le *Tsong-tou*, qui est bon ami du Père de Fontaney. Le port est fort spacieux, au confluant de trois rivières ou grands canaux, dont l'un va à *Ho-tcheou*, l'autre vers le *Chan-si*, le troisième conduit à *Canton*, à une lieue de *Chao-kin*. Ce troisième canal est si resserré entre des montagnes, que quand il fait des pluies, il ne manque jamais d'y avoir un déluge à *Chao-kin*. Au mois de Mars dernier, la rivière se déborda à la hauteur de quarante pieds. Nous vîmes des maisons sur le quai, le long du rivage, dont les toits avaient été emportés par l'inondation. Comme le *Tsong-tou* fesait tous les frais de notre voyage, les Mandarins qui sont

sous lui, ne manquèrent pas, dans son absence, de signaler leur zèle à nous bien recevoir, selon l'ordre qu'il leur en avait donné de *Canton*, où il nous attendait avec impatience. Ils nous firent monter sur une grande barque de Mandarin ; ces voitures sont bien commodes pour voyager ; on y est mieux logé que nous ne sommes ordinairement dans nos maisons.

De *Chao-kin* jusqu'à *Canton*, on ne voit des deux côtés de la rivière que de gros Villages ; ils sont si près, qu'on dirait qu'ils n'en font qu'un seul. C'est là que l'on commence à prendre quelque idée des beautés de la Chine. Nous laissâmes *Kian-men* à gauche ; c'est un Village fameux pour sa longueur ; il a plus de cinq lieues de long ; on y compte près de deux cens tours carrées qu'on remplit de Soldats en temps de guerre pour la défense des habitans. Nous passâmes à un bout du Village de *Fo-chan*, qui n'est pas si grand, mais où l'on compte pourtant un million d'ames. Il y a sur la rivière seule plus de cinq mille barques qui sont aussi longues que nos plus grands vaisseaux, et chaque barque loge une famille entière, avec ses enfans et les enfans de ses enfans. Je ne compte point une infinité de bateaux pêcheurs et de canots qui servent à passer d'un bord à l'autre ; car sur ces grandes rivières, il n'y a point de ponts. Dans les campagnes et sur de petites éminences près des Villages, on voit une infinité de tombeaux : ce sont des élévations de terre, terminées en pointe par

une grosse urne. Je ne crois pas que beaucoup de gens se fassent ainsi enterrer ; il faudrait bientôt autant d'espace pour loger les morts que les vivans.

Enfin le 25 Novembre, nous arrivâmes à *Canton*. Ce n'est pas une Ville, c'est un monde, et un monde où l'on voit toutes sortes de Nations. La situation en est admirable ; elle est arrosée d'un grand fleuve qui, par ses canaux, aboutit à différentes Provinces. On dit qu'elle est plus grande que Paris. Les maisons n'y sont pas magnifiques au-dehors : le plus superbe édifice qu'il y ait, c'est l'Eglise que le Père Turcotti, Jésuite, y a fait bâtir depuis deux ou trois ans.

Les Infidèles s'en étant plaints au vice-Roi, comme d'une insulte que cet étranger fesait à leurs maisons et à leurs pagodes, celui-ci, qui est un des plus sages Magistrats de la Chine, leur répondit : *Comment voulez-vous que je fasse abattre à Canton une Eglise dédiée au Dieu du Ciel, tandis que l'Empereur lui en fait élever une plus belle encore à Pekin dans son propre Palais*? En effet, nous avons appris ici que ce grand Prince continue à favoriser la Religion chaque jour de plus-en-plus. Avant qu'il envoyât le Père de Fontaney en France, il avait donné aux Jésuites Français un terrain spacieux dans l'enceinte de son Palais, pour y élever un Temple au vrai Dieu. Il leur a fourni depuis de l'argent et du marbre pour le bâtir. Quelle consolation serait-ce, si ce Prince venait lui-même l'y reconnaître et

enfin l'y adorer avec nous! L'édifice est à l'Européenne. Un de nos Frères (1), qui est très-habile Architecte, a conduit tout l'ouvrage. Nous aurons bientôt dans ces Provinces plusieurs autres Eglises, dont notre grand Monarque sera le fondateur; car il a donné au Père de Fontaney, à ce dernier voyage, ce qui était nécessaire pour en bâtir quatre, et a promis, quand elles seraient achevées, de fournir ce qu'il faudrait pour en élever encore de nouvelles; il serait à souhaiter que tous les Princes de l'Europe se fissent, à son exemple, un point d'honneur et de Religion de consacrer ainsi des Temples à Jésus-Christ dans les Pays infidèles.

Pour ce qui est de nous, nous emploierons notre vie et nos soins à faire ensorte que ces Temples soient bientôt remplis de fervens Chrétiens. Je ne sais point encore quel sera le lieu de ma Mission. Nous partons dans trois jours avec le Père de Fontaney, qui nous placera en différens endroits; les uns s'arrêteront sur la route dans les Villes où nous avons déjà des établissemens; les autres iront à *Nankin* (2), pour y établir un Séminaire. On enverra là d'abord les Missionnaires qui viendront d'Europe, afin d'y étudier et de se rendre habiles dans la langue et dans l'intelligence des livres Chinois. Nous sommes entrés neuf Missionnaires à la

(1) Le Frère de Belleville.
(2) C'est la seconde ville de la Chine.

Chine avec le Père de Fontaney. Notre troupe s'est accrue par l'arrivée des Pères Hervieu, Noëlas, Melon et Chomel, qui sont venus par la voie des Indes. Le Père de la Fontaine devait faire le cinquième; je lui avais donné rendez-vous à *Canton*; mais ayant trouvé dans le *Maduré* (1) une Mission, où l'on a le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ, comme a fait depuis quelques années le Père Jean de Brito (2), il a préféré cette Mission à celle de la Chine, où les affaires de la Religion paraissent être en trop bon état pour espérer d'y souffrir sitôt le martyre. Quand je serai un peu plus instruit de la carte du Pays, je vous en manderai des nouvelles. C'est bien assez que j'aie pu vous rendre compte de mon voyage. Je vous écris par la voie d'Angleterre, car l'Amphitrite ne saurait partir de la Chine que dans un an. Je vous écrirai amplement par ce vaisseau. Je me recommande toujours à vos prières, et suis avec toute la reconnaissance et le respect que je dois, etc.

---

(1) C'est un Royaume des Indes orientales, au milieu de la grande péninsule qui est en-deçà du Gange.

(2) L'histoire du martyre de ce grand serviteur de Dieu est dans le recueil des Mémoires des Indes.

LETTRE

Du Père de Chavagnac, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père le Gobien, de la même Compagnie.

A Cho-tcheou, le 30 Décembre 1701.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Vous apprendrez par les lettres que le Père de Tartre et nos autres Pères ont écrites en Europe, les dangers dont Dieu, par sa miséricorde, a bien voulu préserver vos amis. Etant arrivés en quatre mois et demi, le plus heureusement du monde, à deux journées de *Macao*, le 29 de Juillet, un Vendredi, jour consacré sur notre vaisseau à honorer saint François-Xavier, nous nous vîmes enlever par une horrible tempête tous nos mâts malgré les efforts de M. de la Rigaudière, notre Capitaine, qui disputa à la fureur des vents et de la mer toutes les pièces de sa mâture l'une après l'autre. Il fit dans cette occasion des prodiges aussi-bien que tout son équipage ; mais l'Amphitrite était coupable de n'avoir pas accompli le vœu qu'on avait fait dans ce lieu-là même le voyage précédent, et d'avoir manqué de re-

connaissance envers saint François-Xavier son libérateur. La première pensée qui vint à tous les Officiers et à tout l'équipage, quand on se vit à deux doigts du naufrage dans ce même endroit, fut que Dieu les voulait punir du peu de fidélité que la plupart avaient eu à s'acquitter du premier vœu, et on résolut qu'il fallait, avant que d'en faire un nouveau, commencer par s'obliger à accomplir celui qu'on avait si mal gardé. Je ne vous ferai point le détail de ce qui se passa pendant vingt-quatre heures que le vaisseau fut à la merci des vents et de la mer. Contentez-vous de remercier Dieu de nous avoir conservés.

Après que cette première tempête fut passée, nous fîmes route vers l'île de *Sancian*, que nous reconnûmes de loin, le 5 d'Août, et nous allâmes mouiller à huit lieues de *Macao*, dans l'espérance d'entrer le lendemain ou les jours suivans dans la rivière de *Canton* ; mais Dieu voulait que l'Amphitrite, redevable deux fois de son salut à l'intercession de saint François-Xavier, allât à son tombeau lui faire amende honorable de sa première infidélité, et satisfaire à son second vœu. En effet, ce jour-là même et le suivant, le vent devint contraire, et nous empêcha de doubler la pointe de *Macao*. Le 7, une seconde tempête nous obligea, bon gré, malgré, de chercher un asile. *Sancian*, était le seul endroit que l'on connût. On s'y retira, mais à travers tant d'écueils et de rochers, que tous nos Marins tombèrent d'accord qu'on avait été ce jour-là plus près du naufrage

que le jour que nous fûmes démâtés. La nuit la tempête devint si affreuse, que quoique nous fussions à couvert des vents et des flots, derrière la pointe de l'île de *Sancian*, notre cable pensa se rompre ; et les vagues furent si grandes, qu'à chaque roulis le canon de notre batterie haute trempait dans la mer. Le 9, on passa de l'autre côté entre l'Ile et les terres, et on alla mouiller à la vue du tombeau de saint François-Xavier. D'abord, après avoir fait une décharge de canon, l'on entonna solennellement les Litanies de ce grand Saint. On continua ensuite, pendant plus de quinze jours que nous fûmes arrêtés là, à honorer en diverses façons l'Apôtre des Indes. Nous allions presque tous les jours dire la Messe sur son tombeau, et tout l'équipage y fit ses dévotions avec une piété qui nous donna beaucoup de joie et de consolation.

De *Sancian*, nous sommes venus à *Canton*, sur les galères Chinoises. Le Père de Tartre et le Père Contancin, qui restèrent sur le vaisseau, essuyèrent encore deux siphons, dont l'un les prit une seconde fois à la vue de *Macao*, et les emporta à cent lieues de là, derrière une méchante Ile, où ils ont été obligés de mouiller, et d'essuyer sur une seule ancre une quatrième tempête plus horrible que les précédentes. Le canot, la chaloupe, quatre ancres, leurs voiles et leurs vergues, leur mât de misaine, tout a été perdu ou emporté par la violence du vent.

Pour nous, nous arrivâmes à *Canton* le 9 de Septembre. Nous apprîmes ce jour-là même que les Pères Hervieu et Noëlas étaient arrivés, sur un vaisseau Anglais, à l'embouchure de la rivière de *Canton*. Quelques jours après, les Pères Chomel et Melon arrivèrent aussi sur un vaisseau Français de *Surate*. Ainsi nous nous trouvâmes à *Canton* une recrue de treize Missionnaires arrivés en moins de huit jours. Nous espérions de voir aussi le Père de la Fontaine, mais il est demeuré aux Indes, pour se consacrer à la sainte et pénible Mission de *Maduré*. Cette perte nous a été sensible, mais nous comptons qu'elle sera réparée par plusieurs de nos Frères qui viendront incessamment nous joindre. Au-reste, que toutes ces tempêtes n'ébranlent personne. Dieu sait bien tirer des plus grands dangers ceux qu'il protége, et qui se confient en lui. On n'éprouve presque jamais de plus sensibles ni de plus solides consolations, que dans les momens où l'on paraît abandonné de tous les secours humains, et où tout fait connaître qu'on est absolument entre les mains de la Providence. Nous sommes obligés de rendre ce témoignage à la bonté de Dieu, après en avoir souvent éprouvé les effets.

Vous m'avez marqué, avant que je partisse, que je vous ferais plaisir de vous mander de quel caractère doivent être les Missionnaires qu'on choisit pour cette Mission. Je le pourrai faire un jour apparemment avec plus d'exactitude que je ne le puis au-

jourd'hui ; cependant depuis trois mois que je suis à la Chine, et que j'ai conféré avec des Missionnaires de divers Ordres, je crois en savoir assez pour vous dire là-dessus ce qui est de plus essentiel. Premièrement, il faut des gens déterminés pour l'amour de Jésus-Christ à se gêner en tout, et à se faire des hommes tout nouveaux, non-seulement par le changement de climat, d'habillement et de nourriture, mais plus encore par des manières entièrement opposées aux mœurs et au caractère de la Nation Française. Qui n'a pas ce talent, ou qui ne veut pas s'appliquer à l'acquérir, ne doit guère penser à venir à la Chine. Il ne faut point de gens qui se laissent dominer par leur naturel ; une humeur trop vive ferait ici d'étranges ravages. Le génie du Pays demande qu'on soit maître de ses passions, et sur-tout d'une certaine activité turbulente, qui veut tout faire et tout emporter d'assaut. Les Chinois ne sont pas capables d'écouter en un mois, ce qu'un Français est capable de leur dire en une heure. Il faut souffrir, sans prendre feu et sans s'impatienter, cette lenteur et cette indolence naturelle ; traiter sans se décourager de la Religion avec une Nation qui ne craint que l'Empereur, et qui n'aime que l'argent ; insensible par conséquent, et indifférente à l'excès pour tout ce qui regarde l'éternité. Vous êtes désolé à chaque moment, si vous n'avez une douceur, une modération et une longanimité à toute épreuve.

La difficulté de la langue et des caractères demande avec cela qu'on aime l'étude, quoique cette étude n'ait rien d'agréable et d'engageant, que l'espérance de s'en servir un jour avec succès pour glorifier Dieu. Comme il y a toujours à apprendre en cette matière, il y a toujours à étudier, et il faut s'accoutumer à passer continuellement de l'action à l'étude, et de l'étude aux fonctions du dehors. On sait encore que les Chinois se piquent d'être les Peuples les plus polis et les plus civilisés qui soient au monde; mais on ne conçoit point ce qu'il en coûte pour se rendre civil et poli, selon leur goût. Le cérémonial de ce Pays-ci est le plus gênant et le plus embarrassant pour un Francais, qu'on puisse s'imaginer; c'est une affaire que de l'apprendre, et c'en est une autre que de l'observer. Les sciences d'Europe, à proportion qu'on y excelle, disposent particulièrement les Grands à passer par-dessus le souverain mépris qu'ils ont pour tout ce qui vient des étrangers. Vous voyez donc, mon Révérend Père, combien cette gêne universelle, dont je parlais d'abord, est nécessaire en ce Pays, plus que dans nulle autre Mission. Je ne parle point des vertus chrétiennes et religieuses, sans lesquelles ici, non plus qu'ailleurs, on ne peut ni se conserver soi-même, ni rien faire de grand pour la conversion des ames. Je conseillerais à ceux qui se sentent appelés à la Chine, de lire et de relire la vie du Père Ricci, écrite par le Père d'Orléans, et d'étudier à loisir le caractère de ce

grand homme, qu'on regarde avec raison comme le Fondateur de cette florissante Mission. On voit réuni dans sa personne cet assemblage de bonnes qualités qui rendent un homme propre à faire ici un bien solide, et l'on peut se croire d'autant mieux disposé à venir travailler dans cet Empire, qu'on se trouvera plus semblable à lui, ou plus résolu, avec la grâce de Dieu, à le devenir. On se le propose particulièrement ici pour modèle, et nous avons la consolation de voir que ceux qui l'imitent plus parfaitement, sont aussi ceux au zèle et aux travaux de qui Dieu donne de plus grandes bénédictions. Quoiqu'il ne se fasse pas communément ici de ces miracles d'éclat, qui furent dans les premiers temps des preuves si éclatantes de la vérité du Christianisme, Dieu ne laisse pas d'aider la faiblesse des Idolâtres et des Néophytes, par certains évènemens qui ont quelque chose de prodigieux.

Le Père Baborier en marque plusieurs dans ses lettres que vous verrez sans doute à Paris. L'un, de la maison d'un Chrétien conservée seule au milieu d'un incendie qui consuma plus de quarante maisons autour d'elle; l'autre, d'un Idolâtre délivré de la persécution du Démon, à la prière d'un fervent Chrétien; le troisième, d'un enfant soutenu et retiré par une main invisible d'un puits où il était tombé. Le Père Fouquet, dans sa nouvelle Mission, a les plus belles espérances du monde. Il marque qu'il vient à lui tous les jours quantité d'Idolâtres, pressés les uns par

les remords de leur conscience, les autres par des songes terribles, dont Dieu se sert pour les faire penser à l'éternité; qu'il en a baptisé en un jour jusqu'à trente-cinq, et qu'il en a actuellement plus d'une trentaine qui se font instruire.

J'ai appris de deux Français qui viennent de *Pekin*, que l'Eglise de nos Pères Français est achevée. C'est un des plus beaux édifices de cette grande Ville. Les Censeurs de l'Empire (nous les nommons ainsi parce que leur emploi est le même à-peu-près que ceux des Censeurs de l'ancienne Rome); les Censeurs la voyant si élevée, représentèrent que cela était contre les Lois. *C'est moi qui ai tort*, répondit l'Empereur; *c'est par mon ordre que les Pères l'ont faite de cette manière.* Comme les Censeurs insistaient, et marquaient qu'il fallait envoyer un contr'ordre, et faire abaisser cette Eglise: *Que voulez-vous que je fasse*, repartit le Prince? *ces étrangers me rendent tous les jours des services considérables; je ne sais comment les récompenser; ils refusent les charges et les emplois; ils ne veulent point d'argent; il n'y a que leur Religion qui les touche; c'est par ce seul endroit que je puis leur faire plaisir. Qu'on ne m'en parle plus.*

M. l'Evêque de *Pekin* a donné la Confirmation à plus de douze mille Chrétiens. Le Père Bouvet est occupé depuis le matin jusqu'au soir à instruire ceux qui viennent pour embrasser notre sainte Religion. Il y a eu entr'autres un Bonze qui s'est converti d'une

manière assez particulière. Il était fort dévot dans sa fausse Religion, et il s'occupait à bâtir une Pagode sur un grand chemin, lorsque deux Chrétiens passant par-là, lui dirent qu'il se donnait bien de la peine pour une fausse Divinité ; qu'il ferait bien mieux d'aller à *Pekin* trouver les Européens qui étaient dans le Palais de l'Empereur ; qu'ils lui expliqueraient la Loi du grand Dieu du Ciel, et du souverain Seigneur de toutes choses. Le Bonze qui n'avait jamais entendu parler de la Religion chrétienne, les crut, vint à *Pekin*, se convertit, et s'en retourna achever son bâtiment, qu'il a consacré depuis à Jésus-Christ. Il est maintenant un des plus fervens Prédicateurs de la vraie Religion.

On travaille actuellement à la conversion d'un Officier Tartare, qu'une rencontre qui a fait beaucoup d'honneur au Christianisme, a engagé à se faire instruire de la Loi de Jésus-Christ. Il entrait à cheval à *Pekin*, il laissa par hasard tomber sa bourse. Un pauvre Artisan Chrétien la vit tomber, la ramassa, et courut après lui pour la lui rendre ; l'Officier regardant avec mépris ce pauvre homme, et ne sachant ce qu'il lui voulait, piqua son cheval ; le Chrétien ne le perdit point de vue, et le suivit jusqu'à sa maison. Là, le Tartare tout en colère le maltraita d'abord de paroles, et lui demanda ce qu'il lui voulait ; *vous rendre votre bourse que vous avez laissé tomber*, lui répondit le Chrétien. Le Tartare fut surpris, et chan-

geant de langage, voulut savoir pourquoi, contre les coutumes de l'Empire, qui permettent de garder ce qu'on trouve, il lui rapportait son argent. *C'est que je suis Chrétien*, repartit l'Artisan, *et ma Religion m'oblige de le faire.* Cette réponse piqua la curiosité de l'Officier; il voulut savoir quelle était cette Religion; il vint voir les Pères, il les écouta, il marqua beaucoup d'estime pour tout ce qu'ils lui dirent des mystères et des maximes de la Loi chrétienne. Il faut espérer que la grâce achevera en lui ce qu'elle a si heureusement commencé.

Le Père Castner, Jésuite Bavarois, m'a fait la grâce de me mener avec lui à cinq lieues de *Canton*, dans sa Mission. C'est à *Fochan*, qui est une Bourgade plus grande que Paris, et où l'on compte neuf cent mille ames. Pour la grandeur, j'en parle comme témoin oculaire; pour le nombre des habitans, j'en parle sur le témoignage de tous les Missionnaires de *Canton*. J'ai vu à *Fochan* une fort belle Eglise, de la forme à-peu-près et de la grandeur de celle de notre Noviciat de Paris. J'y trouvai un très-grand nombre de fervens Chrétiens, et ce Père devait, quelques jours après mon départ, baptiser trois cens Catéchumènes dans les Villages circonvoisins qui sont de son ressort.

Je pourrais vous dire bien d'autres choses des autres Missions, mais je me suis fait une loi de ne parler que de ce que j'ai vu ou appris par lettres que j'ai lues moi-même. Peut-être qu'un jour j'aurai le bonheur de

vous

vous faire part aussi du succès que la miséricorde infinie de Dieu voudra bien donner à mes faibles travaux et aux prières de mes amis. Je me recommande très-particulièrement aux vôtres, et suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du Père Fouquet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Monseigneur le Duc de la Force, Pair de France.

A Nan-Tchang-Fou, capitale de la province de Kiang-Si, à la Chine, le 26 Novembre 1702.

MONSEIGNEUR,

La paix et la grâce de J. C. N. S.

SI les lettres que j'ai reçues d'Europe cette année m'ont comblé de joie, en m'apprenant les bénédictions continuelles que Dieu verse sur la France, sur le grand Prince qui la gouverne, et sur toute la Famille royale; je n'ai pas été moins touché de ce que vous avez fait dans ces derniers temps pour l'avancement de l'œuvre de Dieu, et pour la gloire de la Religion. Pendant que nous travaillons ici de toutes nos forces à renverser les Idoles et à détruire l'empire du

Démon, il vous est bien glorieux, Monseigneur, de combattre l'hérésie, de la confondre et de la bannir de toutes vos terres, avec un succès qui désole les partisans de l'erreur, et qui vous attire l'estime du Roi, et les applaudissemens de toute la France. Il est assez surprenant qu'en moins de deux ans vous ayez engagé plus de six mille Hérétiques à se faire instruire des vérités Catholiques, et à rentrer de bonne foi dans le sein de la véritable Eglise.

Permettez-moi, Monseigneur, de prendre part à un si heureux succès, et à la satisfaction que reçoit notre auguste Maître, de vous voir répondre si fidèlement aux soins qu'il a pris pour vous donner une éducation Catholique et digne de votre illustre naissance. Quoique Dieu répande tous les jours ses grâces sur la Mission Française que nous avons établie depuis quelques années dans ce vaste Empire, aucun de nous ne compte encore, comme vous, les cinq et six mille Infidèles convertis. Depuis quatre ans que nous sommes ici, tout le temps s'est presque passé à apprendre la langue, et à faire quelques établissemens solides. Il ne faut point s'en étonner, les commencemens d'une Mission sont toujours difficiles ; il faut renverser la terre plus d'une fois avant que de semer et de recueillir. Comme vous avez la bonté de vous intéresser à ce qui nous regarde, et que vous souhaitez savoir des nouvelles de notre Mission, je vais vous rendre un compte exact de nos occupations présen-

tes, et des espérances que Dieu nous donne pour le temps à venir. Mais comme je ne veux rien vous écrire qui ne soit venu à ma connaissance par des voies assurées, je me bornerai à ce qui regarde les seuls Jésuites Français, que j'ai trouvés ici ou qui y sont venus avec moi et depuis moi.

J'arrivai à la Chine le vingt-cinquième de Juillet de l'année mil six cent quatre-vingt-dix-neuf. Nos Pères Français n'y avaient alors que deux maisons. La première à Pekin dans l'enceinte du Palais impérial, où l'on voit aujourd'hui une belle Eglise, bâtie avec la permission et par les libéralités de l'Empereur. La seconde à Canton, qui est un des plus fameux ports de cet Empire, où les Européens et plusieurs Nations de l'Orient font un grand commerce. Ces deux maisons ne suffisant pas pour le nombre de nos Missionnaires, qui augmentait tous les jours, on pensa à faire de nouveaux établissemens. On jeta les yeux sur la province de *Kiam-Si*, et les Pères de Broissia et Domenge, achetèrent trois maisons pour y faire trois Eglises. Une à *Fou-tcheou*, l'autre à *Jao-tcheou*, et la troisième à *Kieou-kiang*, qui sont trois Villes du premier ordre. Ces maisons ne coûtèrent qu'environ deux cent quatre-vingts taëls, ce qui revient à-peu-près à onze ou douze cens livres de notre monnaie. Ce n'était que de vieilles masures, qui menaçant ruine en beaucoup d'endroits, étaient devenues inhabitables. Les toits étaient ouverts de tous côtés, et

l'on y était exposé à la pluie et à toutes les injures de l'air. De plus la maison de *Fou-tcheou* ne fut d'abord engagée que pour un certain temps, et ce n'a été qu'après bien des formalités et des embarras, que nous en sommes demeurés paisibles possesseurs. Quelque grandes que fussent les incommodités que souffrirent les Pères qui nous procurèrent ces premiers établissemens, ils y furent peu sensibles; mais nous le fûmes tous infiniment aux oppositions que formèrent les Mandarins de *Kieou-kiang* et de *Jao-tcheou* à notre établissement dans ces deux Villes.

Ces oppositions durèrent près d'un an et demi; car les Gouverneurs, qui sont des Mandarins inférieurs, ne règlent pas ordinairement par eux-mêmes les affaires importantes : ainsi ils sont obligés d'en faire leur rapport aux Mandarins supérieurs, c'est-à-dire, au *Pou-Tchimssée*, que nos Européens appellent le Trésorier-général de la Province, et au *Fou-yven*, à qui nous donnons le nom de vice-Roi. Ce fut devant ces deux grands Mandarins, qui ne reconnaissent au-dessus d'eux que les Tribunaux de Pekin, que fut portée l'affaire des deux maisons que nous avions achetées. On s'opposait à notre établissement dans ces deux Villes, parce que nous étions étrangers, et parce que nous prêchions une Loi étrangère. Comme la qualité d'étranger est toujours odieuse à la Chine, il n'en fallait pas davantage pour être condamnés, et nous l'eussions été, si

le Trésorier-général n'eût pris notre défense et n'eût fait valoir le fameux Edit, qui fut porté en mil six cent quatre-vingt-douze en faveur de la Religion chrétienne. Il est vrai que cet Edit ne marque pas qu'on pourra faire de nouvelles Eglises, mais il nous maintient dans les anciennes, et nous permet d'y assembler le Peuple ; ce qui parut suffisant à des Juges affectionnés, pour ne nous point troubler dans les établissemens que nous avions faits.

Cette affaire étant heureusement terminée, le Père de Broissia reçut ordre de passer dans la province de *Tche-kiam* pour fonder une Eglise à *Nimpo*, Port de mer sur la côte Orientale de la Chine, vis-à-vis du Japon, qui n'en est éloigné que de trois ou quatre journées. Ce poste nous parut nécessaire, non-seulement pour avoir une entrée libre de ce côté-là dans la Chine, mais encore pour chercher quelque moyen de pénétrer au Japon où la Religion chrétienne a été autrefois si florissante, et où l'on dit qu'elle s'est conservée jusqu'à présent malgré les horribles persécutions qui désolent depuis si longtemps cette Eglise. Les Pères de Broissia et Gollet étant arrivés à *Nimpo*, au mois d'Août de l'année dernière, y demeurèrent trois ou quatre mois avec de grandes incommodités, et sans pouvoir trouver aucune maison qui leur convînt, parce qu'ils n'avaient pas assez d'argent pour acheter celles qu'on leur présentait. Cela les obligea à prendre un emplacement, et à bâtir quelques chambres ;

pour se loger : mais ce ne fut pas sans contradiction ; le *Tchen-hien* de la Ville (c'est l'Officier qui gouverne le Peuple) leur envoya demander qui ils étaient, d'où ils venaient, et quel était leur dessein ; et après leur réponse, il défendit de continuer l'ouvrage qu'ils avaient commencé. Il présenta même une Requête contre eux aux Mandarins, dont il dépendait. Cette Requête passa par tous les Tribunaux, et vint enfin au vice-Roi de la Province. Si ce premier Mandarin eût été aussi-bien intentionné que ceux dont nous avons parlé, il eût pu par lui-même conclure comme eux la chose en notre faveur, et nous épargner beaucoup de peines, de craintes et de frais : mais au-lieu de prononcer sur la Requête, il la renvoya à la Cour des Rites. Ce Tribunal de tout temps redoutable aux étrangers, et contraire au Christianisme, n'aurait pu suivre en cette occasion ses anciennes maximes, sans renverser tous nos établissemens, et sans ruiner entièrement notre Mission naissante : mais Dieu, en qui nous avions mis toute notre confiance, ne le permit pas. Le Père Gerbillon, notre Supérieur-général, trouva parmi les Officiers de cette Cour formidable des amis puissans et de zélés protecteurs, qui gagnèrent des voix en notre faveur, et qui firent donner au vice-Roi de *Tche-kiam* une réponse aussi favorable que nous la pouvions souhaiter.

Nous eûmes une plus rude persécution à soutenir dans la province de *Hou-coüan*.

Le Père Domenge et le Père Porquet achetèrent à *Hoan-tcheou* une petite maison pour la somme de soixante et six taëls. Ce lieu nous était commode : outre qu'il n'est pas éloigné de la capitale de *Hou-coüan*, il y avait déjà quelques anciens Chrétiens qui demandaient du secours. La maison ne devait pas faire envie ; on n'y voyait ni porte, ni fenêtres, ni meubles ; de sorte que le Père Hervieu étant venu en prendre possession, fut obligé les premiers jours de coucher à terre et presque à découvert. Cependant un Bonze ayant appris l'arrivée du nouveau Missionnaire, se mit à la tête de la canaille qu'il avait apostée, et alla le déférer aux Mandarins. Les Prêtres des Idoles souffrent impatiemment de voir élever des Eglises, parce que les Chrétiens, dès qu'ils sont Chrétiens, refusent de contribuer à l'entretien des Pagodes. Le Père Hervieu crut qu'avec un peu de patience ces mouvemens pourraient s'appaiser ; il se trompa. Le Mandarin lui fit dire de se retirer au plutôt, et envoya des *Tchai*, c'est-à-dire, des huissiers pour lui en signifier l'ordre. A la troisième sommation le Père fut contraint de céder la place, pour ne pas irriter un homme, dont la colère aurait pu avoir de fâcheuses suites. On abandonna ainsi, outre la maison de *Hoan-cheou*, celle de *Han-yan*, qu'on venait d'acheter dans la même province de *Hou-coüan*.

Les Pères comptaient beaucoup sur l'appel qu'ils pouvaient interjeter au vice-Roi, à qui des personnes de considération les

avaient recommandés; mais ce Mandarin, bien loin d'avoir quelque égard pour eux, les menaça de renvoyer cette affaire à la Cour des Rites; ce que nous appréhendions par-dessus toutes choses, dans la crainte que ce Tribunal, qui venait déjà de prononcer en notre faveur, nous voyant revenir si souvent, ne se formât quelque idée désavantageuse des établissemens que nous fesions dans les Provinces. Les préjugés eussent pu renaître contre tout ce qui s'appelle nouveauté. On eût répondu de s'en tenir à la coutume: C'est la grande raison ici, et cette raison qu'on rapporte, tient souvent la place de beaucoup d'autres, qu'on croit avoir et qu'on n'ose pas déclarer ouvertement. Les Chinois ne sauraient s'imaginer qu'on puisse se proposer, dans tout ce qu'on entreprend, une autre fin que l'intérêt: ce qu'on dit des motifs qui font agir les hommes Apostoliques, et qui les portent à quitter leur Pays, leurs parens, et tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, dans la seule vue de glorifier Dieu et de sauver les ames, ne les touche point, parce que cela leur paraît incroyable. Cependant ils nous voient traverser les plus vastes mers avec des fatigues et des dangers immenses; ils savent que ce n'est ni le besoin qui nous amène à la Chine, puisque nous y subsistons sans rien leur demander, et sans attendre d'eux le moindre secours; ni l'envie d'amasser des richesses, puisque nous les méprisons et que nous ne vendons ni n'achetons rien; ils ont recours à des des-

seins de politique, et quelques-uns sont assez simples pour s'imaginer que nous venons tramer des changemens dans l'Etat, et par des intrigues secrètes, nous rendre maîtres de l'Empire. Quelque extravagant que soit ce soupçon, il y a eu, et il est à craindre qu'il n'y ait peut-être encore des gens capables de le concevoir. *Yam-quam-siem*, ce terrible ennemi de la Religion chrétienne, qui fit souffrir au Père Adam Schall une si cruelle persécution, et qui voulait envelopper tous les Missionnaires dans la ruine de ce grand homme, leur imputa ce crime affreux. Cette accusation trouva créance dans des esprits naturellement soupçonneux et pleins d'ombrages; et si la main de Dieu, par des prodiges inespérés, n'eût déconcerté le projet de cet impie, c'en était fait de notre sainte Loi et des Prédicateurs qui l'annonçaient.

Il n'y avait pas encore long-temps que j'étais à *Fou-tcheou*, lorsqu'un Chrétien m'avertit qu'on répandait contre nous de semblables bruits. Quelque effort qu'il eût pu faire, pour détromper par de solides raisons ceux qui étaient dans une opinion si ridicule, il m'avoua qu'il n'avait pu en venir à bout. Les Bonzes, ennemis par intérêt de la sainte Doctrine que nous prêchons, sont ordinairement les premiers auteurs de ces calomnies atroces; ils les sèment adroitement parmi le Peuple, et pour nous rendre plus odieux, ils y ajoutent mille sots contes, auxquels on ne laisse pas d'ajouter foi. Mais rien ne leur

réussit mieux que ce qu'ils rebattent sans cesse aux oreilles de la Populace stupide, que les disgrâces temporelles, les maladies, mille autres accidens funestes, et la mort même sont des suites infaillibles du Baptême. Il est incroyable combien ces terreurs, quoique démenties souvent par l'expérience, empêchent de gens d'embrasser le Christianisme; sur quoi voici ce qui m'est arrivé à moi-même.

Un jour que j'allais baptiser une femme qui était à l'extrémité, un Catéchiste me vint trouver à l'Eglise, pour m'avertir de n'y pas aller, parce que le mari de cette femme, qui était venu lui-même la veille me prier de la baptiser, avait changé de sentiment. *Allez dire au Prédicateur de votre Loi*, dit cet Infidèle au Catéchiste, *qu'il se tienne en repos chez lui; je sais ses desseins, et je suis instruit de ses prétentions. Il veut avoir les yeux de ma femme, pour en faire des lunettes d'approche; qu'il s'adresse à d'autres, car je ne consentirai jamais qu'il mette le pied dans ma maison, ni qu'il la baptise.* Le Catéchiste touché de compassion, de voir un aveuglement si déplorable, tâcha de remettre l'esprit à ce pauvre homme; mais tous ses efforts furent inutiles et la femme mourut sans être baptisée. C'est ainsi que le Démon se joue de ce Peuple infortuné, dont la crédulité pour les fables les plus grossières, est excessive, pendant qu'il ferme les yeux aux vérités les plus claires, et à tout ce qui pourrait le conduire à

la connaissance de Dieu. Dans un Pays où l'on est si prévenu contre nous, et au milieu de tant d'ennemis attentifs à nous observer, vous jugez assez, Monseigneur, avec quelle circonspection doivent agir ceux qui viennent ici prêcher l'Evangile. Ce n'est pas assez d'apporter beaucoup de zèle, il faut que ce soit un zèle réglé par une grande prudence, sans quoi l'on est en danger de tout gâter, et de mettre de grands obstacles à l'œuvre de Dieu. Je ne dis point ce qu'il y a à souffrir dans les voyages et dans les courses nécessaires auxquelles notre ministère nous engage; il nous a fallu remonter des torrens rapides, où nous voyions des barques se briser à nos yeux, veiller les nuits entières pour nous défendre des voleurs, qui ne nous auraient fait aucun quartier, s'ils nous avaient pu surprendre; nous faire entendre à une Nation, dont nous ne savions encore la langue que très-imparfaitement. Ces peines et beaucoup d'autres, font que nous osons nous appliquer ces paroles du Prophète : *ils allaient et venaient, jetant le grain en terre avec beaucoup de larmes.* Mais nous espérons aussi de la miséricorde infinie de Dieu, qu'il vérifiera encore en nous les paroles qui suivent : *Ils viendront enfin avec joie, chargés des gerbes qu'ils auront recueillies.* Nous voyons déjà des commencemens qui nous consolent, et je me persuade qu'en les lisant, vous aurez vous-même, Monseigneur, une véritable consolation.

Tandis que les Missionnaires, dont j'ai

parlé, étaient occupés à la fondation des nouvelles Eglises, les autres travaillaient à remplir de Fidèles celles qui se trouvaient déjà établies. Le Père d'Entrecolles, qui fut envoyé à *Jao-tcheou*, ne trouva pas dans cette Ville un seul Chrétien lorsqu'il y arriva. A la vérité un jeune homme de *Hoi-tcheou*, Ville de la province de Nankin, avait reçu le Baptême des mains du Père de Broissia, dans la nouvelle Eglise de *Jao-tcheou*; mais comme il était étranger, il se retira bientôt dans son Pays. Ainsi le premier que le Père d'Entrecolles eut le bonheur de mettre dans le chemin du salut, fut un pauvre Maçon, du nombre de ceux qui avaient travaillé au bâtiment de la petite Chapelle. Ici, à l'exemple de Notre-Seigneur, nous pouvons vous donner pour marque de notre Mission, que nous évangélisons les pauvres. On trouve en eux à la Chine, comme par-tout ailleurs, moins d'obstacles et plus de docilité aux vérités du salut que dans les Grands et dans les puissans du siècle. Celui-ci étant tombé dangereusement malade, eut recours à toutes les superstitions des Bonzes, mais ce fut sans aucun succès. On en avertit Le Père d'Entrecolles, qui se sentit touché de l'aveuglement et du danger de ce bon manœuvre. Comme il avait apporté d'Europe quelques remèdes, il les fit offrir au malade, dans la vue de le gagner. Le malade les accepta, mais en déclarant qu'il ne prétendait nullement par-là faire société de Religion avec nous. C'était pourtant le moyen

que Dieu avait choisi pour le faire Chrétien ; les remèdes le soulagèrent, et son cœur se trouva bientôt changé. Il demanda de lui-même à être instruit ; il apprit en un jour toutes les prières, et s'étant ensuite fait traîner sur les bras de ses enfans jusqu'à l'Oratoire qu'il avait bâti, il témoigna tant de ferveur et tant de foi, qu'on crut le devoir baptiser. Peu de temps après son Baptême il retomba dans sa langueur, ce qui, bien loin de l'ébranler, ne servit, en épurant sa foi, qu'à l'affermir davantage. Il soutint cette épreuve avec une résignation admirable, et se sentant près de sa fin, il demanda les derniers Sacremens, qu'il reçut avec des marques d'un repentir très-vif de ses péchés passés, et une espérance ferme que Dieu lui voudrait bien faire miséricorde. Il expira au milieu de sa famille, qu'il exhorta fortement à embrasser la Religion dans laquelle il mourait.

Sa mort fut suivie de la conversion d'un jeune homme, qui était fils du premier mari de sa femme, et que Dieu toucha à la vue des obsèques qu'on fit au défunt. Le jour qu'on devait célébrer la Messe pour le repos de son ame, le Père d'Entrecolles fit parer sa Chapelle de divers ornemens qu'il avait apportés d'Europe. Ce spectacle extraordinaire excita la curiosité des Chinois. Comme c'était le nouvel an, temps auquel on ne pense ici qu'aux divertissemens et aux visites, le Peuple désœuvré accourut en foule à l'Eglise. De grandes et belles images, dont

elle était toute tapissée, arrêtaient les yeux des Chinois, qui n'avaient jamais rien vu de semblable; ils en demandaient l'explication. Durant près de trois semaines, ce fut chaque jour un monde nouveau et de nouvelles questions; il vint plus de dix mille personnes, et ce fut alors, dit le Père d'Entrecolles, dans la lettre qu'il écrit, que je ressentis une véritable douleur de ne pouvoir, faute d'entendre encore assez bien la langue, expliquer nos saints mystères à cette foule d'Infidèles, qui desiraient d'en être instruits. J'y suppléai, ajoute-t-il, le mieux qu'il me fut possible par mes domestiques, qui sachant bien leur créance, se fesaient écouter avec assez d'attention, et par les livres que je distribuai à ceux qui étaient capables d'en profiter. Plusieurs de ces derniers revinrent proposer des doutes, que la lecture de ces livres leur avait fait naître. Mais il est surprenant que de cette grande multitude de Peuple, à qui on annonça le royaume de Dieu, il n'y en eut que deux qui ouvrirent les yeux à la lumière, et qui demandèrent le Baptême.

Le premier était *Sieou-tsai* d'armes, c'est-à-dire, gradué; car les Chinois ont des gradués dans les armes, aussi-bien que dans les lettres. Un homme qui veut se pousser par cette route, est obligé de passer par divers examens, de faire voir son habileté à tirer de l'arc et à monter à cheval, et de donner des preuves de sa force et de son adresse dans les autres exercices militaires. Il doit aussi avoir de la science; car on leur donne à résoudre

certains problèmes, qui regardent les campemens et les autres fonctions de la guerre. Ceux qui se distinguent sont élevés au degré de *Sieou-tsai*, qui répond à-peu-près à celui de Bachelier en France. On monte ensuite au degré de *Kiu-gin*, par un examen qui se fait de trois en trois ans, en présence du vice-Roi et des Mandarins de la Province. Enfin, on devient *Tsin-ssée*, c'est-à-dire, Docteur; mais il faut avoir un rare mérite pour arriver à ce dernier degré, auquel l'Empereur nomme lui-même. Ce qui se pratique pour la guerre est aussi d'usage pour les sciences, avec cette différence, que les gradués dans les lettres sont encore plus estimés que ne le sont ceux des armes. Mais quiconque peut parvenir au titre glorieux de *Tsin-ssée*, soit dans les lettres, soit dans la guerre, doit se regarder comme un homme solidement établi, puisqu'il est à portée de tous les emplois les plus importans de l'Empire. On doit donc regarder le *Sieou-tsai* d'armes, qui fut baptisé à *Jao-tcheou*, comme la première colonne de cette nouvelle Eglise. La visite que rendirent au Père d'Entrecolles les Mandarins de la Ville, et un Docteur du Collége impérial, qui fléchirent le genou, et baissèrent la tête devant l'image de Jésus-Christ, donna de la réputation à notre sainte Loi, et fut suivie du Baptême de six personnes, dont trois étaient pères de famille. Ces conversions donnèrent encore occasion à plusieurs autres; de sorte que le nombre des Fidèles s'accrut peu-à-peu considérablement.

La difficulté principale était de convertir quelques femmes de ce lieu. Dans les anciennes Eglises, les femmes Chrétiennes instruisent les personnes de leur sexe, et les disposent au saint Baptême. Il est nécessaire d'en user ainsi à la Chine, parce que les Chinoises sont naturellement si modestes et si réservées, qu'elles n'osent presque paraître devant un homme : à plus forte raison n'oseraient-elles parler à un étranger, ni écouter ses instructions. Notre-Seigneur leva cet obstacle, qui était grand. Quelques femmes Chrétiennes étant venues par eau de la province de *Houcoüan* avec leurs maris, commencèrent à instruire de notre sainte Religion les femmes de *Jao-tcheou*. Leur barque devint bientôt un lieu d'assemblée ; le Père s'y étant rendu, en baptisa sept qu'il trouva suffisamment instruites, et celles-là serviront désormais à en instruire beaucoup d'autres. Tels ont été les commencemens de l'Eglise de *Jao-tcheou*, où il y a présentement plusieurs Chrétiens d'une ferveur admirable.

Un d'entr'eux ayant obtenu la grâce de communier, passa tout ce jour-là sans prendre aucune nourriture. Il ne pouvait contenir sa joie de posséder Jésus-Christ, et il n'eut de repos que quand il eut procuré à sa femme le même bonheur. Un autre perdit une barque qu'il avait, le jour même qu'il fut baptisé ; et son fils unique, qu'il aimait tendrement, et qui avait aussi reçu le saint Baptême, mourut peu de temps après. Il regarda ces accidens comme une épreuve de Dieu,

et bien loin d'en être ébranlé, ayant remarqué que le visage de son fils, qu'un rétrécissement de nerfs avait horriblement défiguré durant sa maladie, était devenu fort beau après sa mort, il en redoubla sa ferveur. Une si grande constance dans un Néophyte Chinois, ne peut être que l'effet d'une grâce fort extraordinaire, car ces Peuples ont un amour et un attachement extrême pour leurs enfans. Le Père d'Entrecolles espère ouvrir bientôt une nouvelle Mission dans une petite Ville voisine de *Jao-tcheou*. Il a déjà baptisé un père de famille qui est établi dans ce lieu-là.

L'Eglise de *Kieou-kiang* n'a pas eu des commencemens si heureux. Semblable à ces terres ingrates, qui répondent mal aux peines qu'on prend pour les cultiver, cette Ville infidèle n'a donné jusqu'à cette heure qu'un très-petit nombre de Chrétiens. Ce n'est pas une chose aisée à la Chine de planter la Foi dans un lieu où elle n'a jamais été établie, parce que personne ne veut commencer à l'embrasser. Les plus convaincus de nos mystères attendent un exemple, et c'est dans ces occasions qu'on sent particulièrement toute la force du respect humain.

Pour la ville de *Fou-tcheou*, où j'ai demeuré plus d'un an à différentes fois, le Christianisme y prend racine insensiblement, et j'ai lieu d'espérer que dans quelques années notre sainte Religion y sera très-florissante. Après plus de vingt mois de courses dans la province de *Fokien*, où je n'avais

pu trouver de retraite fixe, les ordres de ceux qui conduisaient notre Mission, me firent passer à *Fou-tcheou*, ville de la province de *Kiam-Si*. On me remit le soin de cette Chrétienté au commencement du mois de Mars de l'année dernière. Il n'y avait alors qu'environ cent Néophytes, il y en a maintenant une fois autant. Je fis le premier Baptême que j'eusse jamais fait en ma vie le douzième de Mars. C'était le jour de ma naissance, ce qui me fit beaucoup de plaisir; car je crus pouvoir me dire qu'il fallait renaître en quelque sorte ce jour-là pour mener une vie nouvelle qui ne fût plus occupée qu'à glorifier Dieu et qu'à procurer le salut des Chinois. La personne que je baptisai était une jeune femme dangereusement malade, qui savait parfaitement tout ce qu'il faut croire. Quand on lui demanda si elle avait encore quelque confiance dans les Idoles, elle répondit avec une espèce d'indignation qui me toucha : *Il faudrait être bien aveugle pour croire que ces morceaux de pierre et de bois eussent quelque vertu ou quelque pouvoir*. Le sacrement qui purifia son ame ne fut pas sans effet sur son corps, ainsi que je le puis croire raisonnablement, puisqu'elle se trouva guérie bientôt après. Cette femme est aujourd'hui une des plus ferventes Chrétiennes de cette Eglise.

Quelques jours après je conférai le Baptême à trois autres personnes, et ensuite à un plus grand nombre encore, de sorte qu'en peu de mois je comptai quarante-neuf fem-

mes ou hommes que j'avais baptisés, parmi lesquels il y en avait déjà plusieurs avancés en âge, et qui avaient de nombreuses familles. Les gens de lettres commencèrent à me venir voir, et à me proposer leurs doutes sur notre sainte Religion. Je me souviens d'un nommé *Yven*, de grande réputation parmi les siens, qui dans une visite qu'il me rendit, demanda fort sérieusement comment Dieu pouvait gouverner le monde, et fournir, sans se lasser, à l'application que demandait un travail aussi étendu. Je tâchai de le satisfaire, en lui développant l'idée de Dieu, et usant de comparaisons pour le lui faire connaître : c'est la meilleure manière d'instruire les Chinois ; une comparaison appliquée à propos les convainc sûrement beaucoup mieux que les démonstrations les plus solides. Ils ont pour la plupart l'esprit très-bon, mais peu capable des subtilités de la dialectique, peut-être parce qu'ils n'y sont pas accoutumés. Ce lettré me parut content de mes réponses ; il est revenu ici depuis deux mois se faire examiner pour le *Kiu-ginat*. Il m'amena avec lui son fils, qui est aussi gradué ; je les pressai tous deux d'ouvrir les yeux à la lumière, mais l'heureux moment où la grâce les doit soumettre, comme je l'espère, à l'empire de Jésus-Christ, n'était pas encore venu.

Si j'étais demeuré plus long-temps à *Foutcheou*, j'aurais, selon toutes les apparences, augmenté de cent personnes le nombre des Néophytes : mais un ordre imprévu m'obligea d'abandonner pour un temps ma chère Mis-

sion, pour venir à *Nan-tchang-fou*, d''où j'ai l'honneur de vous écrire cette lettre. J'ai eu la consolation d'y recevoir le Père de Fontaney et ses compagnons à son retour d'Europe. Quoique je fusse alors dans un grand embarras, je ne laissai pas de faire une petite Mission à la Campagne : elle ne dura que six jours ; mais pendant ce temps Notre-Seigneur me fit la grâce de baptiser trente-huit personnes dans cinq Villages différens que je parcourus. Je retournai à *Fou-tcheou* au commencement du mois de Mars : les Chrétiens qui avaient été six mois sans Pasteur, vinrent me trouver aussitôt qu'ils surent mon arrivée. Ce fut de part et d'autre une joie très-sensible de nous revoir. On m'amena un grand nombre de Catéchumènes. Je les examinai, et en peu de jours j'en baptisai près de trente. Je recommençai mes conférences avec les Lettrés. Comme c'était un temps d'examen pour eux, la Ville en était remplie, et ils venaient me rendre visite en si grand nombre, que dans une seule après-dînée j'en comptai jusqu'à quinze. Je leur distribuai quelques ouvrages de nos anciens Missionnaires, et entr'autres l'excellent livre du Père Mathieu Ricci, qui a pour titre en Chinois, *Tien-tchu-che-y*, c'est-à-dire, de la véritable intelligence du mot *Tien-tchu*, qui signifie *le Seigneur du Ciel*. Ce livre fait des effets merveilleux sur l'esprit des Chinois qui ont de la capacité, et il en est peu qui ne soient ébranlés, quand ils l'ont lu avec attention. Un autre livre que je donnai à plusieurs, est

celui du Père Jules Aleni, qui a pour titre: *Oüan oüe-tchin yven, la véritable origine de toutes choses.* Ce Missionnaire a été dans son temps une des plus fermes colonnes de cette Mission, et son ouvrage a eu un si grand cours dans toute la Chine, et est d'ailleurs si touchant et si instructif, que je crois pouvoir assurer qu'il a converti plus d'Infidèles qu'il n'a de syllabes et même de lettres. Il serait à souhaiter que chaque Missionnaire fût en état de semer dans les lieux de sa Mission un grand nombre d'instructions. Ce sont des Prédicateurs muets, mais très-éloquens et très-efficaces, qui reprochent aux Chinois les désordres de leur vie, sans blesser leur délicatesse, qui éclairent leur esprit sans les choquer, et qui les conduisent peu-à-peu, et presque sans qu'ils s'en aperçoivent, à la connaissance de la vérité. Je ne sais pas encore tout l'effet qu'auront eu ceux que j'ai répandus. Il m'est revenu seulement qu'ils avaient beaucoup contribué à la conversion d'un Lettré qui a reçu le Baptême depuis mon départ de ce pays-là.

C'est par la lecture de quelques livres de piété que le fameux Père Adam Schall donna à un Mandarin, il y a plus de quarante ans, que s'est convertie une famille entière, dont j'ai baptisé neuf personnes cette année. Ce Mandarin s'étant trouvé dans sa jeunesse à la Cour, où il avait un emploi de distinction, alla voir par curiosité le Père Adam Schall, qui s'était acquis par son mérite une grande réputation dans tout l'Empire. Le Père lui

parla de la Religion chrétienne, et le porta à l'embrasser ; mais le jeune Mandarin, qui aimait les plaisirs, et qui n'avait alors en tête que sa fortune, ne fit pas grande attention à tout ce que disait l'homme de Dieu ; il reçut néanmoins les livres de piété qu'il lui donna. Il parcourut ensuite plusieurs Provinces, où il eut des charges considérables, se livra à toutes les ridicules superstitions des Bonzes, chercha dans les livres des *Tao-ssée*, qui sont d'insignes imposteurs, les moyens de se rendre immortel, jusqu'à ce que revenu enfin de ses folies et de ses erreurs à l'âge de quatre-vingts ans, il trouva dans la lecture des livres dont le Père Adam Schall lui avait fait présent autrefois, ce qu'il avait cherché vainement ailleurs, je veux dire son salut éternel, et celui de la plupart de ses enfans.

Cet exemple, et plusieurs autres que je pourrais rapporter, montrent assez de quelle utilité sont ici les bons livres. Pendant que j'étais à *Fou-tcheou*, ne pouvant pas fournir aux frais d'en donner à tout le monde, chaque Dimanche après le service je prêtais aux Chrétiens ceux qu'ils me demandaient, afin qu'ils pussent ensuite les prêter à leurs parens et à leurs amis, ce qui produisait ordinairement la conversion de quelqu'un. Je ne demeurai en ce lieu-là que jusqu'à la mi-Juin, parce qu'outre l'Eglise de *Fou-tcheou*, je fus obligé de me charger de celle de *Nan-tchang*, et de partager mes soins entre l'une et l'autre. Je laissai à *Fou-tcheou* le Père de Chavagnac, persuadé que ce Père, beaucoup plus zélé et plus ver-

tueux que moi, deviendrait bientôt plus utile à mes Néophytes. En effet, depuis six mois que je l'ai quitté, il leur a rendu des services très-importans, les assistant dans leurs maladies et attirant un grand nombre d'Infidèles à la Foi, par les exemples de charité qu'il leur donne en toute occasion. Quoiqu'il y ait très-peu de temps qu'il est à la Chine, il a fait de si grands progrès dans l'étude de la langue Chinoise, par l'application extraordinaire qu'il y a apportée, que non-seulement il est en état d'entendre les confessions, mais aussi de prêcher et d'instruire le Peuple. Dieu a béni ses travaux, et il se passe peu de semaines qu'il ne fasse de nouvelles conversions. Il y en a eu même d'éclatantes, et dans lesquelles il paraît quelque chose de merveilleux. Dieu dont les bontés sont infinies, fait ici de temps-en-temps des coups surprenans, pour amener les Infidèles à la connaissance de la vérité; et quoique je sois en garde contre une crédulité trop facile, j'avoue qu'en certains cas je ne peux pas m'empêcher de croire. En voici un arrivé depuis quelques mois, dont le Père de Chavagnac m'écrit lui-même les circonstances qu'il a pris soin de vérifier.

Dans un village voisin de la ville de *Foutcheou*, une jeune femme de dix-sept à dixhuit ans fut attaquée d'une maladie si extraordinaire, que personne n'y connaissait rien. Elle se portait bien quant au corps, buvant et mangeant avec appétit, vaquant aux affaires de la maison, et agissant à son ordinaire.

Mais à l'heure qu'on y pensait le moins, elle se trouvait saisie d'un violent accès de fureur, pendant lequel elle parlait de choses éloignées et absentes, comme si elles eussent été présentes, et qu'elle les eût vues de ses yeux. Elle dit, dans un de ces accès, qu'un homme qui était à la Campagne arriverait bientôt, et qu'il lui parlerait de la Religion chrétienne. Une autre fois elle dit que deux Catéchistes viendraient à un certain jour qu'elle marqua, et qu'ils jetteraient je ne sais quelle eau sur elle et par toute sa maison. Elle fit en même-temps des signes de Croix, et commença à contrefaire ceux qui aspergent le Peuple d'eau bénite. Un des assistans lui ayant demandé pourquoi elle paraissait inquiète sur cette eau et sur ces signes de Croix; *c'est,* répondit-elle, *que je les crains comme la mort.* Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans cette aventure, fut que quatre hommes ou jeunes garçons, frères ou parens de cette jeune femme, avaient été attaqués de la même maladie cinq ou six mois auparavant. Leur furie devenait si grande dans des momens, qu'on était obligé de les lier, parce qu'ils se battaient rudement les uns les autres, et fesaient des extravagances, dont on avait sujet d'appréhender de funestes suites. Ces pauvres gens cherchèrent toutes sortes de remèdes pour se délivrer d'un mal si fâcheux. *Tcham*, chef des *Tao-ssée*, qui se fesait appeler *Tien-ssée*, ou le Docteur céleste, vint alors à *Fou-tcheou*. Ce beau nom est héréditaire à sa famille; ensorte que son fils, fût-il le

plus

plus ignorant et le plus stupide de tous les hommes, aura le nom de *Docteur céleste* comme son père. Celui qui gouverne aujourd'hui les *Tao-ssée*, est un homme d'environ trente ans, fort agréable et fort bien fait; il est superbement vêtu, et il se fait porter sur les épaules de huit hommes, dans une magnifique chaise. C'est ainsi qu'il parcourt de temps-en-temps toute la Chine pour visiter ses Bonzes, et pour faire une abondante récolte d'argent. Car comme les *Tao-ssée* dépendent de lui, ils sont obligés de lui faire des présens considérables pour recevoir son approbation, et pour être maintenus dans leurs priviléges. Le *Tcham-Tien-ssée* vint donc à *Fou-tcheou* avec une suite nombreuse, et dans l'équipage dont je viens de parler. Les *Tao-ssée*, fiers de l'arrivée de leur Chef, firent courir le bruit par toute la Ville que les Prédicateurs de la Loi chrétienne n'osaient paraître, et qu'ils avaient pris la fuite. Cependant nous étions tous deux à *Fou-tcheou*, le Père de Chavagnac et moi, et je demeurai encore plus de deux mois après en cette Ville. Tous les malades de *Fou-tcheou*, et tous ceux à qui il était arrivé quelque infortune, vinrent trouver le Docteur céleste, pour être soulagés de leurs maux. Le Docteur prononçait gravement ce peu de mots: *niamtching hoam tcha pao*, qui signifient *levez les yeux vers l'esprit tutélaire de votre Ville, afin qu'il connaisse vos maux et qu'il m'en fasse son rapport.*

La famille dont je viens de parler, ne

manqua pas de se présenter au Docteur céleste, comme les autres, dans l'espérance de trouver quelque remède au furieux mal qui les désolait. A force de *taëls*, ils obtinrent du Docteur céleste, et de ses Disciples, un bâton couvert de caractères diaboliques, et long à-peu-près comme le bras. Toutes les fois qu'ils seraient tourmentés, ils devaient s'en servir, en pratiquant certaines cérémonies; mais bien loin d'être soulagés, leur mal en devint plus violent. La jeune femme eut jusqu'à trois fois recours à ces imposteurs. Ils vinrent à trois reprises différentes dans sa maison, firent à chaque fois un sacrifice, où ils égorgèrent un coq, un chien et un cochon. Ces sacrifices ne furent point inutiles à ces misérables; car ils se régalèrent fort bien ensuite de la chair de ces animaux: mais ils le furent entièrement à cette pauvre femme, aussi-bien que le bâton et les caractères: elle n'en fut soulagée en aucune manière. Sa mère, touchée de l'état pitoyable où elle la voyait, la fit changer de demeure, et la mena dans sa maison. A peine y eut-elle été quelques jours, que son mal se communiqua encore à quatre jeunes gens âgés de quinze, de vingt et de vingt-cinq ans. Ceci arriva au mois de Juin.

Un Chrétien nommé Jean *Teng*, ami de cette famille, alla voir les malades. Il les assura que leur mal était une infestation visible des Démons; qu'ils devaient avoir recours à Dieu, et embrasser sa sainte Loi; que c'était le seul remède qui pût les délivrer du

mal horrible qui les tourmentait. Les paroles de ce fervent Chrétien eurent leur effet. Les malades implorèrent le secours de Dieu, et envoyèrent prier le Père de Chavagnac de vouloir bien les assister. Le Missionnaire ne crut pas devoir faire aucune démarche, qu'ils n'eussent renoncé à leur idolâtrie, et à leurs malheureuses superstitions. Ils le firent, et pour marquer qu'ils agissaient de bonne foi, ils lui apportèrent le bâton et les livres du Docteur céleste, et toutes les Idoles qui étaient dans la maison, le conjurant de ne pas abandonner une famille désolée, qui attendait sa guérison du Seigneur du Ciel. Le Père qui connaissait parfaitement le génie des Chinois, se contenta d'envoyer quelques-uns de ses Disciples dans cette maison. Ces bons Chrétiens pleins de confiance, s'y rendirent avec un Crucifix, une image de Notre-Seigneur, des chapelets et de l'eau bénite, et aussitôt toute la famille devint tranquille, sans qu'il parût les moindres restes de leur première fureur. Un Bonze qui fut témoin de cette merveille avec quelques Infidèles, au-lieu d'en glorifier Dieu, assura que cette guérison était l'effet du hasard. Mais Dieu, pour lui imposer silence, permit que les malades retombassent plus violemment que jamais, aussitôt que les Chrétiens se furent retirés. Et ce qui acheva de les confondre, c'est que dès qu'on les rappela, ces nouveaux emportemens de fureur se calmèrent encore, aux uns par le chapelet qu'on leur mit au cou, et aux autres par l'eau bénite qu'on jeta sur eux. On plaça ensuite

la croix au lieu le plus apparent de la maison, on mit de côté et d'autre des bénitiers et des rameaux bénis, ce qui, outre le mal, fit cesser encore entièrement un grand fracas, qu'on entendait souvent auparavant dans cette maison.

La famille charmée de plus en plus de cette continuité de miracles si surprenans, demanda le saint Baptême. Le Père ne voulut leur accorder cette grâce, qu'après qu'ils sauraient parfaitement la Doctrine chrétienne et les prières ordinaires. Ils les apprirent avec une ardeur dont le Missionnaire fut si pénétré, qu'il en baptisa trois le 16 de Juillet, et quatre autres quatre jours après. Le huitième de la troupe, moins docile aux attraits de la grâce, différa de se convertir. Mais Dieu qui voulait l'attirer comme les autres, le punit du retardement qu'il apportait. Un serpent l'ayant mordu au pied, en moins d'un jour il enfla jusqu'à la ceinture. On eut recours au Père, qui lui envoya un remède. Dès le lendemain l'enflure cessa, et le malade, saisi de frayeur et penétré de reconnaissance, embrassa la religion à laquelle il se sentait déjà redevable de tant de biens. Il n'y eut que la jeune femme, qui avait été le sujet et l'occasion de tant de merveilles, qui ne se rendit point. Elle avait marqué d'abord un assez grand desir d'être baptisée ; elle remit ensuite sous divers prétextes. Le plus apparent était que son mari étant allé à *Nankin*, il trouverait mauvais qu'elle embrassât une religion étrangère en son absence. Ce fut

en vain que son beau-père la pressa d'adorer le vrai Dieu, et de suivre son exemple et celui de ses parens; rien n'eut la force de l'ébranler, et elle est demeurée jusqu'à présent dans son infidélité, tant les jugemens de Dieu sont impénétrables; il choisit l'un et abandonne l'autre, sans que personne puisse se glorifier ni se plaindre. Voilà quelles sont les véritables croix d'un Missionnaire; rien n'afflige plus sensiblement, que de trouver de ces ames indociles qui résistent à la grâce, et qui tournent à leur damnation les travaux et le sang de Jésus-Christ.

Avec le peu de zèle que je puis avoir, je ne laissai pas l'année dernière de sentir toute l'amertume de ces croix à l'occasion d'une personne mourante. Son mari vint me prier de l'assister dans ce dernier passage. Je le suivis sur l'heure en bottes chinoises, qui sont une chaussure très-incommode, et je fis cinq grandes lieues à pied par une chaleur excessive, dont je fus très-incommodé. Mais les dispositions où je trouvai la malade, me dédommagèrent bientôt de toutes mes fatigues. Je l'interrogeai sur les mystères de notre Religion; elle me répondit comme une personne qui en était parfaitement instruite, et me demanda avec de grandes instances que je la baptisasse. Comme elle était dans un péril évident, je lui accordai la grâce qu'elle me demandait. Elle mourut en vraie prédestinée quelques jours après, et l'on m'assura qu'après sa mort, elle avait apparu à son mari et qu'elle l'avait averti, d'une voix dis-

tincte et très-intelligible, de se faire Chrétien, pour la suivre au Ciel où elle allait. Son mari vint effectivement demander le Baptême; mais comme on ne voulut pas le lui accorder, à moins qu'il ne renonçât à certains engagemens criminels, et à des manières de gagner du bien, qui ne s'accordent point avec les maximes de l'Evangile, il n'eut pas assez de courage pour se faire cette sainte violence, qui ravit le Ciel, et il vit la vérité sans la suivre. La perte de cet homme, que je croyais gagné, me causa une douleur d'autant plus vive, que sa conversion me fesait espérer celle de plus de cinquante de ses parens, qui étaient établis dans le même lieu.

J'ai encore eu cette année un déplaisir à-peu-près semblable. Pendant que j'étais absent, il mourut un Chrétien que sa ferveur et sa piété me rendaient cher. Je l'avais nommé Augustin, en l'exhortant à combattre l'erreur avec le même zèle que saint Augustin son patron l'avait combattue. Toute sa famille se disposait à recevoir le Baptême; c'était l'effet de ses soins. Un de ses enfans âgé de quinze à seize ans, avait déjà été baptisé, et je l'avais nommé Ignace. Ce jeune homme, qui a de l'esprit et qui est habile dans les lettres, travaillait à l'exemple de son père à instruire sa mère, ses frères et ses sœurs. Son père qui a conservé jusqu'au dernier soupir un attachement sincère pour sa religion, voyant qu'il ne pouvait avoir de Prêtres pour l'aider à bien mourir, fit venir des Catéchistes; il les pria de réciter les prières de l'Église, qui

ont été traduites en Chinois. Il y répondit avec beaucoup de dévotion, et après avoir donné toutes les marques d'une piété vraiment chrétienne, il rendit son ame à Dieu. Cet homme n'étant encore que catéchumène, eut une fluxion très-fâcheuse sur un œil. Un Infidèle de ses amis, lui dit que les Dieux du pays se vengeaient par-là de ce qu'il voulait embrasser une religion étrangère. Augustin se moqua de l'aveuglement de son ami, et lui dit qu'il n'y avait rien dans son mal d'extraordinaire et de surnaturel; qu'il ne craignait point la colère des Dieux chimériques qu'on adore à la Chine, et que la Religion chrétienne étant la veritable religion, il l'embrasserait, quand il devrait lui en coûter les deux yeux et la vie. Il vint quelques jours après me raconter l'entretien qu'il avait eu, et me demander le Baptême. Depuis la mort de ce fervent Chrétien, il ne m'a pas été possible de rien gagner sur l'esprit de sa femme et de ses enfans, parce qu'un oncle, homme violent et entêté des superstitions des Bonzes, les a tous pervertis. Je craindrais même pour la foi du jeune Ignace, le seul de cette famille qui soit Chrétien, s'il n'avait jusqu'à présent témoigné une fermeté et un courage beaucoup au-dessus de son âge. Nous serions trop heureux dans nos Missions, si les conversions se fesaient à milliers, et qu'on n'y trouvât point d'obstacles. Le salut des hommes a infiniment coûté à Jésus-Christ; nous n'avons pas lieu de nous plaindre, s'il nous en coûte aussi un peu.

Je reviens à la jeune femme dont j'ai parlé, et qui a donné lieu à cette longue digression. Si son incrédulité affligea le Père de Chavagnac, la ferveur de ses parens, qui s'étaient convertis, fut pour lui le sujet d'une grande consolation. Leur zèle pensa même les porter trop loin ; car peu s'en fallut qu'ils n'allassent en troupe dans la Pagode de leur Village, renverser et briser l'Idole que l'on y adore ; mais le Père qui en fut averti, prévint les suites fâcheuses qu'aurait eu ce zèle indiscret. Il leur représenta que ces violences ne pouvaient qu'attirer sur eux et sur tous les Chrétiens une cruelle persécution, et rendre les Païens encore moins traitables, et que pour l'acquit de leur conscience, il suffisait qu'ils fussent prêts à faire profession, et à rendre raison de leur Foi, lorsqu'on les en interrogerait. Mais pour signaler leur zèle d'une manière aussi agréable à Dieu et moins dangereuse, il leur proposa un expédient, qu'ils goûtèrent fort ; ce fut d'ériger dans leur maison un monument, qui conservât la mémoire de la grâce qu'ils avaient reçue, et dont la vue les excitât eux et leur postérité à en témoigner à Dieu leur sincère reconnaissance. Il fut donc résolu que l'on ferait une inscription qui expliquerait nettement la maladie dont cette famille avait été attaquée, sa délivrance miraculeuse, les noms et le nombre des personnes, les suites qu'avait eues cette faveur divine, l'année et le jour que cela était arrivé, et que cette inscription serait placée dans le lieu le

plus honorable de la maison, ce qui fut exécuté.

Les dernières nouvelles que j'ai reçues de ce pays-là, marquaient que Notre-Seigneur continuait de répandre ses grâces sur cette Chrétienté naissante : car les maladies qu'il envoie à plusieurs de ces Infidèles, sont de véritables faveurs, puisqu'elles les conduisent ordinairement à la connaissance de Dieu. A la porte du nord de la ville de *Fou-tcheou*, il n'y avait pas un seul Chrétien. Trois familles qui logent ensemble, composées de trente-cinq à quarante personnes, furent attaquées du flux de sang à la fin du mois d'Octobre. Un jeune enfant de la première famille, en mourut en moins de dix jours, malgré les prières et les sacrifices des Bonzes. A peine celui-là était-il mort, qu'un enfant de la seconde famille se trouva à l'extrémité : les parens allarmés coururent à l'Eglise demander qu'on le vînt baptiser. Le Père envoya un Catéchiste pour l'instruire, et peu de jours après, il alla lui-même pour le baptiser, parce que le mal augmentant, il y avait lieu de craindre qu'on ne fût surpris. Le Baptême sembla le soulager; et le Père de Chavagnac ayant offert à Dieu le saint sacrifice de la Messe pour lui, le sang s'arrêta ce jour-là même, et l'enfant se trouva guéri. Cet évènement frappa si vivement toute cette famille, qui consistait en neuf personnes, qu'elle se fit instruire, et reçut le saint Baptême. Le flux de sang s'étant communiqué depuis à la troisième famille, il y a lieu d'es-

pérer qu'elle profitera du bon exemple de ses voisins. Voilà, Monseigneur, une partie de ce qui s'est passé depuis un an et demi dans la ville de *Fou-tcheou.*

Le Père Baborier, un de nos chers Compagnons, qui a soin de l'ancienne Eglise de *Tin-tcheou*, dans la province de *Fokien*, travaille avec bien plus de succès. Ce Père, avec lequel je partis de France, eut le bonheur d'arriver un an plutôt que moi, parce que je fus obligé, suivant mes ordres, de passer par les Indes; au-lieu que s'étant embarqué sur l'Amphitrite, que nous trouvâmes au Cap de Bonne-Espérance, il vint ici en droiture et sans s'arrêter. Le Père Baborier est donc depuis quatre ans à la Chine, où il a eu la consolation de baptiser plus de cinq cens personnes. Je souhaiterais pouvoir vous envoyer un détail exact de tout le bien qu'il fait; vous en seriez assurément édifié. Un Chrétien de son Eglise, qui a passé par ici depuis peu de jours, m'a raconté des choses merveilleuses de la charité et du zèle de ce fervent Missionnaire, qui a un grand soin de cacher tout ce qui pourrait inspirer de l'estime pour sa personne. J'ai reçu de lui un petit Mémoire, où il ne me parle que de quelques évènemens extraordinaires, qui sont des marques de la bonté et de la miséricorde de Dieu sur ces Peuples.

Les infestations des Démons sont assez ordinaires à la Chine, comme généralement dans tous les pays où Jésus-Christ n'est point connu; ce qui n'est pas une petite preuve

de la victoire que le Sauveur du monde a remportée sur l'enfer. Une famille Païenne de la petite ville de *Cham-ham*, dépendant de *Tchin-tcheou*, souffrait une persécution, dont le Démon seul paraissait pouvoir être l'auteur. Des mains invisibles renversaient et brisaient les meubles de la maison à l'heure qu'on y pensait le moins. Tantôt on voyait un grand feu allumé dans une chambre, où un moment auparavant il n'y avait pas une étincelle, et tantôt des figures humaines monstrueuses et capables d'imprimer de la terreur, paraissaient peintes sur du papier, et attachées aux murailles, sans qu'on pût deviner qui les y avait mises. Il se passait beaucoup d'autres choses aussi surprenantes, auxquelles on ne croyait pas que les hommes pussent avoir aucune part. Le chef de cette famille, inquiet et impatient de se voir ainsi tourmenté, n'oublia rien de ce que la superstition la plus aveugle peut suggérer pour se délivrer de ces mauvais hôtes. Il s'adressa d'abord à une espèce de Bonzes qu'on appelle *Hochans*. Ce sont les adorateurs de l'Idole *Foé*, les Prédicateurs de la Métempsycose, et les auteurs de cent ridicules fables qu'ils ont apportées à la Chine avec leurs Idoles, soixante ou quatre-vingts ans après la naissance de Jésus-Christ. Les *Hochans* n'ayant pu donner de secours à cette famille affligée, on fit venir une autre espèce de Bonzes, qu'on appelle *Ssée-congs*. Je ne sais ce que ce mot signifie. Ceux-ci firent, dans la maison infestée, plusieurs cé-

rémonies mystérieuses : mais ce fut à leur confusion. Ils attribuèrent à leur petit nombre, le mauvais succès de leurs opérations diaboliques; ainsi, de trois qu'ils étaient d'abord, ils y vinrent dix pour être plus forts, disaient-ils, contre l'esprit qu'ils voulaient chasser. C'était chaque jour une comédie nouvelle ; le Peuple y accourait en foule, et la maison était toujours pleine de toute sorte de gens. Un Chrétien s'y trouva par hasard ; il ne put voir toutes les extravagances que fesaient les *Ssée-congs*, sans être touché de l'aveuglement de ceux qui se laissaient ainsi tromper par ces malheureux. *Qu'on est à plaindre dans cette maison*, dit assez haut ce Chrétien! *on y fait bien de la dépense inutilement. Si l'on avait reçours au Dieu des Chrétiens, qui est le souverain Seigneur du Ciel et de la Terre, et la terreur des Démons, on aurait bientôt la paix, sans qu'il en coûtât la moindre chose.* Personne ne parut faire attention à ce que le Chrétien venait de dire. On le remarqua cependant. Les Bonzes continuèrent leurs jongleries, l'Esprit maléfique tint ferme et s'en moqua ; de sorte que les *Ssée-congs* n'en pouvant venir à bout, il fallut appeler les *Tao-ssée* : c'est une troisième espèce de Bonzes, dont j'ai déjà parlé. Ceux-ci, fiers de se voir ainsi recherchés dans une si heureuse conjoncture, entrèrent orgueilleusement dans cette maison, promettant, d'un air fanfaron, qu'ils sauraient bientôt réduire ce malin Esprit. Leur fierté ne dura pas : car à peine

eurent-ils mis le pied dans la maison, qu'une grêle de pierres fondit sur eux, sans qu'on pût découvrir ceux qui les lançaient. Les *Tao-ssée*, peu accoutumés à un pareil traitement, se retirèrent plus vîte qu'ils n'étaient venus, et laissèrent ces pauvres affligés dans un nouveau trouble. Le chef voyant que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors était inutile, s'avisa de changer de demeure, croyant qu'il pourrait ainsi trouver le repos qu'il cherchait depuis si long-temps. Il alla donc loger dans une nouvelle maison; l'Esprit mauvais l'y poursuivit, ce qui le jeta dans une espèce de désespoir. Accablé de chagrin et de tourmens, il rencontra dans la rue le Chrétien dont j'ai parlé : *N'est-ce pas vous*, lui dit-il, *mon ami, qui vous moquiez dernièrement des Bonzes dans ma maison, et qui prétendiez que le Dieu des Chrétiens pouvait seul me secourir? C'est moi-même*, reprit le Chrétien, *et il ne tiendra qu'à vous d'éprouver la vérité de ce que je vous ai dit. Il y a dans votre voisinage, des Chrétiens pleins de piété et de ferveur : invitez-les à se joindre aux autres Chrétiens de cette Ville, et à venir chez vous prier tous ensemble le Dieu que nous adorons, et j'espère que ce Dieu plein de bonté exaucera les vœux qui lui seront offerts pour vous. Pécheur et nouvellement Chrétien que je suis, je n'ose pas aller seul chez vous, parce que je ne mérite pas d'être écouté. Mais pour mes frères, leurs prières seront agréables, et vous en sentirez sûrement les effets.*

Au-reste, que la multitude ne vous épouvante pas; il ne vous en coûtera ni repas ni argent, car, dans la Loi que nous professons, le désintéressement est parfait.

L'Infidèle écouta ce que le Chrétien lui disait, et parut en être content; mais le moment de sa conversion n'était pas encore venu : Dieu l'y disposait seulement par cette entrevue. Quelques jours après, les vexations du Démon ayant redoublé, ce pauvre homme, tout hors de lui, se lève à minuit, court à la maison du Chrétien qui lui avait donné de si salutaires conseils, le force de lui ouvrir sa porte, et le conjure, au nom du Dieu qu'il adore, de lui donner promptement quelque assistance. Le Chrétien voulait attendre le jour : mais l'Infidèle fit de si grandes instances, que le Chrétien fut obligé de le suivre. Après s'être recommandé à Dieu, il prit son chapelet et de l'eau bénite; et se confiant uniquement en la miséricorde de Notre-Seigneur, il entra dans la maison de l'Infidèle, et y fit sa prière à genoux et le visage contre terre. Il arracha ensuite les affiches et les écriteaux des Bonzes, foula aux pieds ces figures monstrueuses, auxquelles personne n'osait toucher, les jeta au feu, et, après avair fait enlever tout ce qu'il y avait de superstitieux, il procura à cette maison une paix et une tranquillité si parfaite, qu'elle n'a point été troublée depuis ce temps-là. Le chef de la famille, pénétré d'une vive reconnaissance de la grâce qu'il venait de recevoir, déclara qu'il voulait être

Chrétien. Il commença dès-lors à garder les jeûnes et les abstinences de l'Eglise, et à faire faire en commun, le matin et le soir, les prières des Chrétiens, que sa famille apprit en peu de temps. Il en ajouta encore plusieurs autres en l'honneur de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge. Le Père Baborier étant venu à *Cham-ham*, on lui présenta ce fervent Catéchumène, et il eut la consolation de le baptiser avec toute sa famille. Ce nouveau Chrétien n'a rien diminué de sa ferveur depuis ce temps-là, et il est aujourd'hui le modèle et l'exemple des Néophytes. Il n'y a pas long-temps que quelques Infidèles ayant voulu l'engager à écrire son nom sur une planche qu'on devait porter devant une Pagode, il prit la planche des mains de celui qui la tenait, et la mit en pièces en présence de ces Idolâtres, qui le menacèrent de le déférer au Mandarin. *Allons*, dit-il, *devant lui*, *et voyons qui de nous a raison.* Les Infidèles étonnés de sa fermeté, se retirèrent, et le laissèrent en repos.

La conversion que je viens de raconter n'est pas la seule merveille que Dieu ait faite dans cette Mission. Le Père Baborier marque, dans la Relation qu'il m'a envoyée, d'autres faits assez remarquables. Plusieurs malades guéris par l'invocation du nom de Dieu ; un Infidèle, âgé de 26 ans, de furieux qu'il était, rendu traitable et remis en son bon sens, au moment qu'un Chrétien lui jette de l'eau bénite, et lui fait prononcer les

noms de Jésus et de Marie ; deux femmes en travail, tout-à-coup délivrées par l'application des saintes Reliques, qu'on leur attacha au cou ; un enfant Chrétien, âgé de 11 ans, qui était tombé dans un puits profond, soutenu par une main invisible, qui le porte, d'une manière dont il s'aperçoit lui-même, sur un rebord pratiqué à côté de la surface de l'eau, d'où l'on le retira ensuite sans qu'il eût le moindre mal ; enfin je trouve une maison conservée au milieu d'un violent incendie, qui en consume cent quarante et une autres. Cette maison appartenait à un Chrétien ; le feu l'effraya, il s'enfuit et abandonna la maison. Un autre Chrétien de ses amis, plein de courage et de foi, y va, y jette de l'eau bénite, et préserve cette maison par les ferventes prières qu'il fit à Dieu. Le Père Baborier, qui a été sur les lieux, et qui a vu cette maison, assure que le feu l'épargna seule, et que toutes les autres qui la touchaient et qui l'environnaient, ont été entièrement détruites et consumées. J'aurais un peu de peine à raconter tant de prodiges à ces hommes profanes, qui font gloire de leur incrédulité ; mais à vous, Monseigneur, dont je connais depuis si longtemps la Foi et la Religion, je me ferais un scrupule de vous en rien cacher, afin qu'admirant avec nous les miséricordes du Seigneur, vous nous aidiez à le remercier de ce qu'il veut bien encore, dans ces derniers temps, faire éclater sa puissance, pour animer la foi des Néophytes.

Lorsque j'allai à *Fou-tcheou*, je laissai les Pères le Couteulx, de Tartre, et Franki à *Nan-tchang*. Ils n'y demeurèrent pas inutiles pendant les quatre mois que je fus absent. Il n'y avait que très-peu de temps qu'ils étaient arrivés à la Chine, et à peine pouvaient-ils dire deux mots en Chinois : ils ne laissèrent pas cependant, à force de travail et d'application, d'apprendre les termes les plus nécessaires pour parler aux Chrétiens des choses de Dieu. Ils fesaient venir nos domestiques, répétaient devant eux ce qu'ils avaient appris par cœur ; et quand ils en étaient entendus, ils se hasardaient de dire les mêmes choses dans une assemblée. Dieu. bénit leur travail et leurs bonnes intentions : je trouvai à mon retour qu'ils avaient baptisé quarante-neuf personnes, et qu'ils avaient assisté à plusieurs assemblées de femmes Chrétiennes pour les instruire, les confirmer dans la Foi, et baptiser les Catéchumènes. Il serait difficile de marquer ici la piété avec laquelle les Chrétiens passèrent la Semaine-Sainte. Le Dimanche, le concours fut extraordinaire ; l'Eglise se trouva trop petite, quoique d'ailleurs elle soit assez grande ; on bénit des rameaux, des parfums et des bougies, que les Chrétiens ont coutume de brûler durant le cours de l'année, devant les saintes Images. Le Jeudi-Saint, on conserva le saint Sacrement, comme on a coutume de le faire en Europe. Pendant tout le temps qu'il fut exposé, les Chrétiens se partagèrent pour venir l'adorer, de sorte

que toute l'après-dînée, et la nuit suivante, il y en eut toujours plusieurs en prières. Ils récitaient d'heure en heure le chapelet à haute voix, ou bien certaines prières en forme de litanies en l'honneur du très-saint Sacrement. Le Vendredi, l'Eglise se trouva encore trop petite. On fit l'adoration de la Croix de la même manière que nous la fesons en Europe. Tout ce qu'il y eut de particulier, fut qu'après cette sainte cérémonie, ces fervens Néophytes prirent une rude discipline. Le Samedi on fit les cérémonies ordinaires de l'Eglise, et le jour de Pâques, plus de cent personnes communièrent, et l'Eglise fut presque toujours pleine depuis le matin jusqu'au soir.

Je ne crois pas pouvoir mieux finir cette longue lettre, qu'en ajoutant ici une petite Relation de ce qui s'est passé dans les Missions *de Kien-tchang*, et de *Nan-fang*, depuis le mois de Février jusqu'au mois d'Août de l'année 1702. Cette Relation est du Père Premare, qui était alors chargé de ces deux Eglises, où il a baptisé plus de six cens personnes : et comme elle est écrite avec une naïveté qui persuade, je la transcris sans y rien changer. Elle vous donnera, Monseigneur, une idée des petites excursions que nous fesons quelquefois à la Campagne, et des biens qu'on en retirerait, si les Missionnaires étaient en état de faire plus souvent de ces sortes de voyages. Voici donc ce que dit ce Père.

« Je partis de *Nan-tchang-fou* au com-

» mencement du mois de Février, pour me
» rendre à mon Eglise de *Kien-tchang*.
» J'arrivai à *Fou-tcheou*, qui était sur mon
» passage, assez à temps pour assister à la
» mort d'un saint vieillard nommé Paul,
» qui avait été un des premiers et des plus
» zélés Chrétiens de cette nouvelle Eglise. Ce
» bon homme attendait la venue de quelque
» Père, avec une ardeur et une confiance ad-
» mirables. Quoiqu'il baissât tous les jours,
» et qu'il se vît près de mourir, il disait
» toujours qu'il ne mourrait pas sans rece-
» voir les Sacremens. Il n'y avait cependant
» guère d'apparence qu'il pût avoir ce bon-
» heur, lorsque j'arrivai. Dès le lendemain,
» je lui portai le saint Viatique, qu'il reçut
» avec des sentimens de dévotion dont je
» fus attendri. Dans ce moment, il se répan-
» dit sur son visage un certain air de joie,
» qui fut comme un présage du bonheur
» dont son ame alla jouir dans le Ciel,
» deux ou trois jours après, comme j'ai tout
» sujet de le croire. C'est ainsi que Dieu
» aime à se communiquer aux pauvres, et
» à les récompenser dès cette vie de la fidé-
» lité avec laquelle ils l'ont servi.

» Je passai ensuite par *Kien-tchang*, mais
» sans m'y arrêter, et je me rendis à *Nan-
» foug*, avec les Pères de Goville et Noëlas
» qui m'accompagnaient.

» Nous arrivâmes quelques jours avant le
» Carême. Comme nous ne pouvions pas y
» demeurer long-temps, j'exhortai les hom-
» mes à approcher des Sacremens, et je pres-

» sai les femmes d'achever leurs assemblées.
» Je puis dire, à la gloire de Notre-Sei-
» gneur, que la plupart s'acquittèrent de leur
» devoir avec beaucoup de religion, venant
» assidûment à l'Eglise, et se tenant prêts
» pour s'approcher des Sacremens à leur
» rang. Si je leur avais donné de meilleurs
» exemples, c'est-à-dire, si j'avais eu plus de
» zèle, plus de recueillement et plus de
» vertu, leur ferveur eût été encore plus
» grande. C'est particulièrement dans les
» assemblées des femmes qu'un Missionnaire
» a besoin d'une patience et d'une égalité
» inaltérables. On y baptise les enfans, et
» quelquefois aussi des filles et des femmes
» adultes. Celles-ci sont pour l'ordinaire des
» Païennes, qui ayant eu le bonheur d'en-
» trer dans une maison Chrétienne, n'y sont
» pas long-temps sans s'instruire de la Reli-
» gion, et sans souhaiter le Baptême. Je
» tins six ou sept de ces assemblées pendant
» le Carême.

» L'application avec laquelle on instruit
» les Chrétiens qui sont dans les Villes, ne
» nous doit pas faire négliger ceux de la
» Campagne. J'ai éprouvé que c'est dans les
» Villages qu'on fait le plus de fruit, et
» qu'y trouvant des ames mieux disposées,
» c'est-à-dire, plus saintes et plus innocen-
» tes, on y goûte aussi une plus grande con-
» solation. La première Semaine de Carême,
» j'allai à un Village nommé *Lou-kang*, à une
» petite journée de *Nan-fong*. Ce sont trois
» ou quatre Hameaux, si peu éloignés les

» uns des autres, qu'ils paraissent n'en faire
» qu'un. Sur le chemin je laissai dîner à
» loisir ceux qui m'accompagnaient, et
» j'avançai toujours en attendant qu'ils me
» joignissent. Je trouvai, sur une petite col-
» line, un homme qui fesait le même che-
» min que moi. Il me regarda fort atten-
» tivement, surpris sans doute de voir un
» étranger seul et à pied. Il me suivit d'a-
» bord sans rien dire ; à la fin, il ne put
» s'empêcher de me parler. Je profitai de
» l'occasion ; je lui annonçai le Royaume
» de Dieu, et je l'exhortai à se convertir.
» Tout ce que je lui dis fit impression sur
» son cœur, et par un effet merveilleux de
» la grâce du Seigneur, il en fut si vivement
» touché, qu'il résolut de se faire Chré-
» tien.

» Aussitôt que je parus à *Lou-kang*, la
» nouvelle de mon arrivée se répandit de
» maison en maison. Le lendemain, après
» avoir dit la Messe, j'allai dans un petit
» bois, pour y prier Dieu : mais à peine
» y fus-je entré, que plusieurs de ces bon-
» nes gens vinrent m'y trouver. Je les rece-
» vais avec amitié, et je les envoyais à la mai-
» son, où mon Catéchiste fesait l'instruc-
» tion. Comme il parlait d'une manière plus
» intelligible pour eux que je n'aurais pu
» faire dans le jargon du Pays, il était plus
» capable de les instruire que moi. Dans
» cette première visite, je ne conférai le
» Baptême qu'à dix-huit personnes que je
» trouvai très-bien disposées ; mais je promis

» aux autres, qui souhaitaient de le recevoir,
» de revenir les voir dans quatre ou cinq
» mois, et d'en baptiser alors un plus grand
» nombre. Avant que de quitter *Lou-kang*,
» je fis quelques règlemens, et je nommai
» quatre de ces nouveaux Chrétiens pour
» instruire les Catéchumènes, et pour avoir
» soin du petit troupeau. Une charité assez
» légère que je fis alors à une pauvre femme
» malade, donna de l'estime pour le Christia-
» nisme. Elle languissait depuis trois ou
» quatre ans, abandonnée de ses plus pro-
» ches parens, qui étaient rebutés de la
» voir si long-temps dans cet état, et qui
» d'ailleurs n'avaient pas le moyen de la sou-
» lager. Après qu'elle eut été instruite, j'al-
» lai la baptiser dans sa cabane, où je la trou-
» vai couchée sur un peu de paille; il n'y
» a point de bête en Europe qui n'en ait de
» meilleure. Les Chrétiens la consolèrent
» le mieux qu'ils purent. Je mis une pièce
» de trente sous entre les mains d'un des
» plus vertueux, pour fournir à cette pau-
» vre femme quelque petit secours, ou pour
» la faire enterrer si elle venait à mourir;
» leur fesant entendre qu'en cela j'envisa-
» geais encore plus le bien de son ame,
» que celui de son corps. Je lui recomman-
» dai de ne la point quitter et de lui par-
» ler souvent de Dieu. Deux jours après
» mon départ, j'appris qu'elle était morte
» dans de grands sentimens de piété. Il ne
» faut qu'une petite aumône, faite à pro-
» pos, pour gagner quelquefois à Jésus-

» Christ, ou pour conserver dans la Foi
» tout un Village.

» Les Chrétiens que j'avais baptisés à » *Lou-kang*, vinrent à *Nan-fong*, passer » les fêtes de Pâques, et m'amenèrent qua- » tre ou cinq personnes que je baptisai. Il » y avait parmi eux un jeune homme de » dix-sept à dix-huit ans, qui me parut être » dans des dispositions admirables. Je n'ai » point encore trouvé à la Chine de meilleur » cœur. Comme il est riche, sa mère et » son aïeule donnaient tous les ans dix *taëls* » aux Bonzes, afin qu'il eût du succès dans » ses études. Il me promit que sa femme, » sa mère, sa grand'mère et tous ses parens » embrasseraient la Religion chrétienne, et » qu'il n'aurait point de repos, qu'ils n'eus- » sent tous reçu le Baptême. Quand on fera » une petite Eglise à *Lou-kang*, ce qu'il faut » faire au plutôt, ce jeune Chrétien pourra » sans peine en faire les frais. Voilà mon » voyage de *Lou-kang*.

» J'ai toujours cru que les Chinois, du » génie dont je les connaissais, seraient » charmés des cérémonies de l'Eglise, si » nous pouvions les faire avec un peu plus » d'éclat. Comme nous étions trois Jésuites à » *Nan-fong*, nous résolûmes de faire toutes » les cérémonies de la Semaine Sainte. Nous » commençâmes donc le Jeudi : il y eut ce » jour-là environ quarante personnes qui » communièrent, nous dîmes une grande » Messe avec Diacre et Sous-diacre. Avant » la Communion, je prononçai tout haut les

» actes qu'on fait faire en approchant de ce
» divin Sacrement. Quoique la langue Chi-
» noise ne soit pas féconde en affections du
» cœur, cela eut beaucoup de succès ; car,
» soit par la nouveauté, soit par l'air et la
» manière dont cela se passa, je remarquai
» sur le visage de ces bons Chrétiens, une
» dévotion que je n'avais pas encore vue.
» Les Chinois ne se servent que de prières
» vocales ; je crois qu'il serait très-avanta-
» geux de les disposer peu-à-peu à l'oraison
» mentale, en fesant d'abord à haute voix,
» devant eux, les réflexions et les actes qu'ils
» ne sont pas capables de produire d'eux-
» mêmes. La Chapelle où nous plaçâmes le
» saint Sacrement, était très-bien parée, et
» les belles Images de la passion, qu'on m'a
» envoyées cette année de France, touchè-
» rent sensiblement tous les Chrétiens. Je fis
» le soir le lavement des pieds de la manière
» qui est marquée dans le Rituel. J'avais eu
» un peu de peine à résoudre quelques-uns
» de nos Néophytes à cette sainte cérémonie,
» plusieurs disant, comme saint Pierre, qu'ils
» ne pourraient jamais souffrir qu'on s'hu-
» miliât ainsi devant eux. Après une prière
» à Notre-Seigneur, on tira au sort douze
» noms, et il arriva par un effet de la Pro-
» vidence, que tous ceux dont on tira les
» noms, étaient les plus fervens et les plus
» vertueux. Il y en eut un sur-tout qui par
» humilité priait Dieu de tout son cœur que
» son nom ne vînt pas. Les Chinois sont
» propres à remarquer ces petites circons-
tances,

» tances, et celle-ci servit beaucoup à leur » rendre cette cérémonie plus vénérable. » De plus, les habits sacrés que je pris avec » les deux autres Pères, les cierges allumés, » les prières en Chinois et en Latin, la mo- » destie que je crus nécessaire en cette occa- » sion plus qu'en aucune autre; tout cela » fit sur eux de si vives impressions, qu'ils » se crurent obligés de vivre encore avec » plus de ferveur qu'auparavant, et d'imiter » autant qu'ils pourraient les douze Apôtres, » qu'ils avaient eu l'honneur de représenter.

» Le Vendredi-Saint, l'adoration de la » Croix se fit à l'ordinaire, et elle fut suivie » d'une longue et rude discipline qu'on prit » à la vue de Jésus-Christ en Croix, et en » répandant beaucoup de larmes. Le soir » nous dîmes Ténèbres. On expliqua ce que » signifiaient ces quinze cierges qu'on met » sur un triangle, et qu'on éteint l'un après » l'autre; le dernier qu'on cache sous l'Au- » tel, et qu'on montre ensuite tout allumé, » et ce bruit qu'on fait à la fin des Ténèbres. » Cette explication les contenta fort, et ils » furent charmés de voir qu'il n'y avait pas » une seule de nos cérémonies, qui ne ren- » fermât quelque sens mystérieux.

» Après avoir baptisé cinquante-cinq per- » sonnes à *Nan-fong*, je fus obligé de me » rendre à *Kien-tchang*, où j'ai fait à-peu- » près les mêmes exercices. J'assistai là à » sept ou huit assemblées de femmes Chré- » tiennes, et je parcourus tous les Villages » où il y a des Chrétiens. De plus, j'eus le

» bonheur d'ouvrir le chemin à l'Evangile,
» dans un lieu où il n'avait point encore été
» prêché. Une bonne Chrétienne qui est
» dans le Palais du Gouverneur de la Ville,
» m'envoya un *taël* pour l'employer à quel-
» que œuvre de piété, selon que je le jugerais
» plus à propos. Je crus que je ne pouvais
» mieux employer cette aumône qu'à faire
» une petite Mission à *Siaoche*. C'est une
» grosse Bourgade à six lieues de *Kien-tchang*
» sur la route de *Sing-tchin-hien*. Les habi-
» tans sont de bonnes gens francs, sincères
» et vivant dans une grande innocence.
» Comme *Siaoche* est sur le bord de la ri-
» vière, les hommes y sont presque tous
» Pêcheurs. Je fus surpris, en entrant dans
» la Bourgade, de ne rencontrer personne
» et de ne voir que des enfans aux portes.
» C'est que les femmes sont renfermées dans
» les maisons, où elles travaillent, tandis
» que les maris sont occupés à la pêche, ou
» à cultiver leurs champs, qu'ils labourent
» deux ou trois fois l'année. *Loukang* m'avait
» donné du goût pour les Missions de la
» Campagne. Je sortis de la Bourgade, et
» je trouvai tous ces pauvres gens qui tra-
» vaillaient de côté et d'autre. J'en abordai
» un d'entr'eux, qui me parut avoir la phy-
» sionomie heureuse, et je lui parlai de
» Dieu. Il entra sans peine dans tous les
» sentimens que je voulus lui inspirer; il
» me parut content de ce que je disais, et
» m'invita par honneur à aller dans la salle
» des Ancêtres. C'est la plus belle maison

» de toute la Bourgade ; elle est commune » à tous les habitans, parce que s'étant fait » depuis long-temps une coutume de ne » point s'allier hors de leur Pays, ils sont » tous parens aujourd'hui, et ont les mê- » mes aïeux. Ce fut donc là que plusieurs, » quittant leur travail, accoururent pour » entendre la sainte Doctrine. J'en fis expli- » quer les principaux articles par mon Ca- » téchiste ; je leur laissai quelques livres ; » et ne pouvant demeurer avec eux bien » long-temps, je partis après avoir baptisé » dix-neuf Catéchumènes. Pendant environ » trois mois que nous avons demeuré à » *Kien-tchang*, nous avons conféré le Bap- » tême à quatre-vingt-dix-huit personnes, » en sorte que depuis notre arrivée à *Nan-* » *fong*, jusqu'à ce que je reçus l'ordre de » mes supérieurs de quitter *Kien-tchang*, » nous comptions, les Pères et moi, que » nous avions eu justement autant de bap- » têmes que de jours. » Voilà, Monseigneur, ce que le Père de Premare m'a écrit de sa Mission. Je suis fâché de n'avoir pas une relation entière de tout ce qu'il a fait ; elle serait curieuse et très-capable de vous édifier.

Tandis que nous travaillons de toutes nos forces dans les Provinces à la conversion des ames, les Pères qui demeurent à la Cour, ne s'épargnent pas. Outre les services que l'Empereur exige d'eux, et que l'amour de la Religion les engage de rendre à ce Prince, ceux qui sont arrivés depuis peu d'Europe,

s'appliquent à l'étude de la langue et des caractères, ce qui est très-long et très-pénible. Je puis assurer qu'il n'y a point de travail plus difficile ni plus rebutant que celui-là. C'est un grimoire que ces caractères Chinois, qu'il paraît d'abord impossible de déchiffrer. Cependant à force de regarder et de se fatiguer l'imagination et la mémoire, cela se débrouille, et l'on commence à y voir clair. Les difficultés qu'on y trouve, sont incomparablement plus grandes, par rapport aux Européens, que par rapport aux naturels du Pays; ceux-ci s'effraient moins de ce qu'ils ont vu cent fois, et ils n'ont pas cette grande vivacité d'esprit, qui rend un peu ennemi d'une gêne constante. Mais la charité de Jésus-Christ est plus forte que tous ces obstacles; elle seule nous anime, elle nous soutient dans cette pénible application; on en dévore avidement le travail, par l'espérance qu'étant habiles dans ce que les Chinois estiment le plus, on les gagnera plus aisément à Notre-Seigneur. Les Pères qui sont à la Cour ont beaucoup d'avantages pour cette étude, qu'on n'a pas dans les Provinces. Car, pour les caractères, ils y trouvent les plus excellens maîtres; et pour la langue, ils sont sans cesse environnés de gens qui la parlent avec toute la politesse possible. Mais il faut avouer aussi que cette science leur est absolument nécessaire: quelque esprit et quelques talens qu'on ait d'ailleurs, ce n'est que par-là qu'on a entrée chez tout ce qu'il y a de Grands dans l'Empire. Ils nous invitent, ils

conversent avec nous, ils souffrent quelquefois que nous leur parlions de la science du salut; et s'ils ne se convertissent pas toujours, au-moins sont-ils dans l'occasion les protecteurs d'une Religion qu'on estime à proportion qu'on la connaît dans elle-même et dans ceux qui viennent la prêcher si loin, bien qu'ils eussent pu demeurer avec agrément dans leur Pays. Le Père de Fontaney qui retourne en France, vous instruira, Monseigneur, de tout le bien qu'on fait à Pekin. Il n'est pas croyable combien le nombre d'enfans que les parens abandonnent et qu'on expose chaque année dans cette grande Ville, est considérable. Il n'y a guère de jour qu'on n'en baptise plusieurs; c'est un des plus solides biens que l'on puisse faire en ce Pays. Car ceux que nous convertissons, quand ils sont adultes, peuvent se démentir et changer, et il ne s'en trouve que trop qui sont peu fidèles à la grâce qu'ils ont reçue; au-lieu que ces enfans abandonnés, mourant immédiatement après le Baptême, vont infailliblement au Ciel, où ils prient sans doute pour ceux qui leur ont procuré ce bonheur inestimable. C'est ici, où, sans vouloir approfondir un si grand mystère, nous pouvons admirer la conduite de Dieu sur les hommes. Il va choisir dans une Cour Idolâtre, qui peut être regardée comme le centre de tous les vices, des enfans de péché, pour les faire participans de l'héritage céleste, tandis qu'il livre à l'emportement volontaire de leurs passions, les parens de ces enfans mêmes, et une infi-

nité d'autres hommes, qui seront un jour les victimes de sa justice.

Il y a environ un an que le Frère Fraperie, que l'Empereur estime fort pour son habileté dans la Médecine et dans la Chirurgie, eut le bonheur de baptiser un petit-fils de ce grand Prince, et de le mettre dans le Ciel, puisqu'il mourut un ou deux jours après, âgé de trois à quatre ans. Je ne puis douter que cette ame prédestinée, n'implore dans ce moment la miséricorde de Dieu, pour le salut de ceux qui lui ont donné la vie, et pour tous les pauvres Chinois. Les Médecins désespérant de pouvoir guérir ce petit Prince, on appela le Frère Fraperie. L'état où il le trouva lui fit juger qu'il n'en pouvait pas revenir; c'était une petite vérole rentrée, à laquelle il n'y avait plus de remède; ce Frère rempli de zèle, ne pouvant plus guérir le corps, pensa à sauver l'ame. Il s'approcha du Prince sous prétexte de l'examiner de plus près, et d'en pouvoir rendre compte à l'Empereur, qui l'appelait à une maison de campagne, où il va ordinairement; mais en effet, pour baptiser l'enfant mourant et lui procurer le salut éternel, ce qu'il fit le plus heureusement du monde et sans que personne s'en aperçût. Ce cher Frère, tout pénétré de ce qui venait de lui arriver, m'écrivit qu'il ne pouvait contenir sa joie, et qu'il ne concevait pas qu'on en pût goûter une plus grande ni une plus pure dans ce monde. Je parlais tantôt des Croix de nos Missionnaires; voilà quels sont

leurs plaisirs. Ils ne vous sont pas inconnus ces plaisirs-là, Monseigneur, et je suis persuadé que vous les avez goûtés, lorsque vous avez ramené à l'Eglise un si grand nombre d'hérétiques qui s'en étaient séparés, et que vous avez fait brûler dans la cour de votre château de la Force cette multitude de livres pernicieux, qui les entretenaient dans leurs erreurs. Je sais, Monseigneur, les éloges quele Roi a faits de votre zèle, et les marques qu'il vous a données de sa bienveillance et de son estime; mais je suis persuadé que vous avez été moins touché de ces marques de distinction, qui vous sont si honorables, que de la satisfaction de voir rentrer des ames presque désespérées dans le chemin assuré du salut.

Pardonnez-moi, Monseigneur, la liberté que j'ai prise de vous écrire une si longue lettre, ayant si peu de choses à vous dire. Les commencemens d'une Mission sont difficiles; on ne peut trop le répéter. Quand nous aurons plus de maisons, quand nous saurons mieux la langue, quand nous serons plus faits aux manières du Pays, et quand nous aurons enfin beaucoup de secours, qui nous manquent encore, nous espérons de la souveraine bonté de Dieu, que les conversions seront plus nombreuses. J'avais dessein de vous dire un mot sur les disputes qui se sont élevées ici; je ne sais comment ce point m'est échappé. Je pourrai l'an prochain vous développer ce que c'est que les honneurs que l'on rend à Confucius et aux

parens. Les Chrétiens de ce Pays ont été bien étonnés quand ils ont su qu'on les accusait d'Idolâtrie. Ils adressent cette année des plaintes au Saint-Père, et lui envoient des témoignages authentiques de la pureté de leur Foi et de l'innocence des cérémonies qu'ils croient pouvoir pratiquer sans impiété et sans superstition ; j'ai traduit quelques-uns de ces témoignages. Je suis avec un très-profond respect, etc.

MÉMOIRE

Sur l'état des Missions de la Chine, présenté en latin à Rome, au Révérend Père Général de la Compagnie de Jésus, l'an 1703, *par le Père François Noël, Missionnaire de la même Compagnie, et depuis traduit en Français.*

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'OBÉIS à l'ordre de Votre Paternité, et j'emploie à lui rendre compte de l'état présent de nos Missions, le temps que me laisse la grande et importante affaire des honneurs qu'on rend à la Chine à Confucius et aux morts, pour laquelle j'ai été envoyé ici avec le Père Gaspard Castner, comme députés l'un et l'autre de Messeigneurs les Evêques de Nankin, de Macao, d'Ascalon et d'Andreville, et

de tous les Jésuites Missionnaires de la Chine. Comme je n'ai su mon départ de ce grand Empire qu'au temps précisément qu'il fallait s'embarquer, je n'ai pas eu le loisir d'attendre toutes les lettres de nos Pères, qui eussent contenu sans doute plusieurs choses édifiantes et curieuses, touchant l'état particulier de chacune de leurs Eglises ; mais je n'ai pas laissé d'avoir des nouvelles de plusieurs qui m'avaient écrit auparavant, et qui m'avaient fait connaître en partie leurs occupations, et les biens que Dieu fait par leur ministère. Je n'avancerai rien dans ce Mémoire dont je ne sois bien instruit ; et sans chercher à grossir les objets, je vous marquerai, autant qu'il me sera possible, le nombre exact et précis des conversions et des Baptêmes qui se sont faits depuis quelques années dans plusieurs de nos Provinces. Je ne dirai rien de la situation et de la vaste étendue de cet Empire ; de la multitude de ses Villes, du nombre de ses habitans ; des mœurs, des sciences, du gouvernement, de la police et de la Religion de ces Peuples avec lesquels j'ai demeuré près de vingt ans. Je m'en rapporte à ce qu'en a écrit le Père le Comte dans ses *nouveaux Mémoires de la Chine*, ne pouvant rien dire de plus nouveau ni de plus curieux. Je viens à ce qui regarde notre Mission.

Nos Pères Portugais, qui sont les premiers fondateurs de cette Mission, avaient déjà ici un grand nombre de belles Eglises, quand nos Pères Français y arrivèrent, il y a près

de vingt ans. On comptait à *Cham-hay*, à *Sum-kiam*, et à *Cham-cho*, dans la seule province de *Nankin*, plus de cent Eglises, et plus de cent mille Chrétiens. Mais le bonheur qu'ont eu les Jésuites de France de se rendre agréables à l'Empereur, et de le rendre favorable à la Religion, a mis les uns et les autres en état de faire bien de nouveaux établissemens. Les Portugais ont acquis des maisons dans les villes de *Paotin*, de *Chin-tin*, et dans plusieurs autres, où l'on n'avait point encore prêché Jésus-Christ; et dans la capitale de l'Empire, à *Pekin*, ils ont bâti une Eglise pour les femmes, ce qui était fort nécessaire, et ce qu'on souhaitait depuis long-temps; car il n'en est pas à la Chine comme en Europe, où les Eglises sont communes aux deux sexes. La bienséance et la coutume ne permettent pas que les hommes et les femmes se trouvent ensemble dans un même lieu. On regarderait ces assemblées comme quelque chose de monstrueux. Ainsi les Dames ont de petites Chapelles particulières, où les Missionnaires vont avec beaucoup de circonspection et de grandes précautions les prêcher au travers d'une grille ou d'une séparation de barreaux, et leur administrer les Sacremens. Comme elles sont naturellement vertueuses et fort innocentes, la Religion s'insinue aisément dans leur cœur et dans leur esprit, et elles en pratiquent les devoirs avec une ferveur et une modestie charmantes. Celles de Pekin ont signalé particulièrement leur zèle à enrichir leur nou-

velle Eglise de ce qu'elles avaient de plus précieux, plusieurs ayant donné pour les ornemens d'Autel leurs perles, leurs diamans, et leurs autres bijoux, comme firent autrefois les Dames de l'ancienne Loi.

Les Pères Français, de leur côté, ont ouvert de nouvelles Eglises à *Jao-tcheou*, à *Kiou-kiang* et à *Vou-tcheou* dans la province de *Kiam-Si*, sans compter celles qu'ils sont prêts à fonder dans les provinces de *Hou-coüam*, de *Tche-kiam*, et de *Nankin*. Mais rien n'approche de la belle Eglise qu'ils ont fait bâtir à Pekin dans la première enceinte du Palais de l'Empereur. Ce grand Prince, qui protège depuis long-temps la Religion chrétienne, ne s'est pas contenté de leur donner la permission d'élever ce superbe monument à la gloire du vrai Dieu, il a voulu encore y contribuer par ses libéralités, et le Roi très-Chrétien, à qui cette Mission a des obligations très-particulières, a eu la bonté d'y envoyer une magnifique argenterie et de riches paremens d'Autel.

Quoique nous ayons déjà trois Eglises à Pekin, elles ne suffisent pas, et nous avons résolu d'en bâtir une quatrième dans la partie Orientale de cette grande Ville, aussitôt que nous aurons les fonds nécessaires. Cela n'est pas infini comme en Europe, parce que les ouvriers et les matériaux se trouvent ici à assez bon marché. Comme on a déterminé de la dédier à saint Joseph, le Patron et le Protecteur de cette Mission, nous espérons que Dieu pourra inspirer à quelque zélé

serviteur de ce grand Saint d'en vouloir faire la dépense. On ne peut dire les bénédictions pleines de merveilles que nous avons plusieurs fois reçues du Ciel sous les auspices de ce puissant intercesseur. Ce fut le jour même que l'Eglise célèbre sa fête, qu'après bien des peines et des travaux nous obtînmes enfin en 1692 cet Edit fameux enregistré dans tous les Tribunaux de la Chine, par lequel l'Empereur nous accordait la permission de prêcher la Loi de Jésus-Christ dans toutes les terres de son obéissance. Nous avions eu plusieurs années auparavant le présage heureux de quelque grande grâce, qui nous arriverait par les prières du Chef de la sainte Famille. L'Empereur ayant pris une Image de saint Joseph que l'Empereur *Chunchi* son père avait autrefois reçue de l'illustre Père Adam Schall, l'avait par respect élevée au-dessus de sa tête, et en avait ensuite fait présent au Père Antoine Thomas, son Mathématicien. C'est cette Image que le Père Thomas envoya depuis à Votre Paternité, comme un des plus beaux monumens des bontés de l'Empereur de la Chine pour nos Pères, et de son respect pour la Religion chrétienne. Je ne dis rien ici davantage sur ce qui regarde cet Edit. On a dû être instruit de ce grand évènement dans toute l'Europe, par l'histoire qu'en a écrite le Père le Gobien, et qui a été traduite en diverses langues.

Outre les Eglises dont j'ai parlé, il faut compter encore celles d'*Ou-ho* et de *Fousie*, dans la province de *Nankin*; celles des pro-

vinces de *Hou-coüam*, de *Fokien* et de *Canton*, qu'ont bâties nouvellement nos Pères, et les deux belles Eglises que le R. P. Charles Turcotti, de notre Compagnie, nommé par le saint Siége Evêque d'Andreville et Vicaire Apostolique, a fait faire dans *Canton* même, et dans *Fochan*, cette grosse Bourgade, où l'on compte plus d'un million d'ames.

Je pourrais ajouter enfin la Chapelle, magnifique pour le Pays, qu'on a élevée dans l'île de *Sancian*, sur le premier tombeau de saint François-Xavier; mais mon Compagnon, le Père Gaspard Castner, en a présenté à Votre Paternité un récit imprimé à la Chine, avec le plan de l'édifice et l'histoire de la nouvelle Chrétienté de cette Ile, où il n'y avait eu jusqu'ici que des Infidèles. Je souhaiterais maintenant, mon très-Révérend Père, connaître toutes nos Eglises de la Chine, comme j'en connais quelques-unes, pour vous rendre un compte exact de tout ce qui s'y passe. Il y a présentement plus de soixante-dix Missionnaires de notre Compagnie à la Chine; c'est-à-dire, qu'il y a beaucoup plus de Jésuites qu'il n'y a d'Evêques, d'Ecclésiastiques et de Religieux des autres Ordres, en les comptant tous ensemble.

Les Jésuites de Pekin baptisèrent cinq cent trente personnes en 1694, six cent quatorze en 1695, et six cent trente-trois en 1696, et à-peu-près autant les années suivantes. Je ne parle que des adultes. Pour

les enfans, on en baptise beaucoup plus, surtout de ceux qui se trouvent tous les matins exposés dans les rues(1). C'est une conduite étonnante dans un Pays aussi-bien policé que la Chine, qu'on souffre un si criant désordre. Comme le Peuple est infini à Pekin, et que ceux qui se croient surchargés d'enfans, ne se font aucun scrupule de les abandonner dans les rues et dans les places publiques, où les uns meurent misérablement, et les autres sont dévorés des bêtes ; un de nos premiers soins est d'envoyer tous les matins des Catéchistes dans les différens quartiers de cette grande Ville, baptiser tous les enfans qui sont encore en vie, et qu'ils rencontrent sur leur chemin. De vingt à trente mille qu'on expose chaque année, nos Catéchistes en baptisent environ trois mille. Si nous avions vingt ou trente Catéchistes qui n'eussent que ce seul emploi, il en échapperait assez peu à notre zèle. En 1694, on baptisa trois mille quatre cens de ces enfans. En 1695, deux mille six cent trente-neuf, et en 1696, trois mille six cent soixante-trois, et de même à-peu-près les années suivantes.

C'est ici une récolte certaine pour le Paradis, qui n'est point exposée, comme la conversion des adultes, à bien des rechûtes dans le péché, ou dans l'Idolâtrie. Il ne nous

(1) Le Gouvernement envoie tous les matins des chariots qui parcourent les rues, recueillent les enfans qui respirent, et les transportent dans un hôpital où des Médecins et des Matrones sont chargés de les soigner, et où ceux qui échappent à la mort sont élevés.

serait pas difficile de trouver des Catéchistes pour cet emploi, qui ne demande qu'un peu de peine et de bonne volonté : mais il nous faut des fonds pour leur payer une pension dont ils puissent vivre et s'entretenir, et c'est ce qui nous manque. Il nous est souvent venu en pensée qu'ici, à Rome, dans la Capitale du monde Chrétien, et par-tout dans les grandes villes d'Europe, beaucoup de gens qui sont obligés à de fortes restitutions pour du bien d'Eglise qu'ils ont dissipé, ou qui ont de grandes réparations à faire envers la Majesté divine qu'ils ont tant de fois offensée ou fait offenser par d'autres, devraient se croire heureux de trouver une manière si sûre de lui rendre ame pour ame, et de dédommager les fondateurs de leurs bénéfices, du mauvais usage que, contre leurs intentions, ils pourraient avoir fait de leurs libéralités. Ils entretiendraient à Pekin un de ces Catéchistes pour six ou sept pistoles par an.

Le progrès que fait la Religion est encore plus considérable dans les Provinces qu'il ne l'est à Pekin. Le Père Pinto baptisa lui seul près de quinze cens personnes en 1696 et 1697. Le Père Provana, qui demeure à *Kiam-tcheou*, en la province de *Kiam-Si*, en baptisa plus de mille ces deux mêmes années. Le Père Simoens un pareil nombre dans la ville de *Chintin*, en une seule année ; le Père Laureati en baptisa environ neuf cens en dix mois dans la ville de *Sin-gnan-fou*, Capitale de la province de *Chensi*, et le

Père Vanderbeken cinq cens en moins de cinq mois dans la ville de *Can-tcheou* en la Province de *Kiam-Si*. Les Pères Simon Rodriguez et Vanhamme, qui ont leur Mission dans les villes de *Cham-chou* et de *Vou-cham*, baptisent régulièrement chaque année cinq à six cens personnes. Dans les Villes où les Chrétientés sont plus anciennes et plus nombreuses, comme à *Cham-hay*, dont je vous ai déjà parlé, on en baptise chaque année onze à douze cens. Je ne vous dis rien des autres Eglises, parce que je ne suis pas assez instruit de ce qui s'y passe.

Si nous avons de la joie de voir chaque jour le troupeau de Jésus-Christ s'augmenter, nous n'en avons pas moins d'apprendre avec quelle ferveur la plupart des Chrétiens s'acquittent de leurs devoirs. Les associations de a Passion de Notre-Seigneur, et les Congrégations de la sainte Vierge, ne contribuent pas peu à les entretenir dans de si saintes dispositions. On tient ces assemblées tous les mois, et quelquefois plus souvent. Après les exercices de dévotion accoutumés, on choisit cinq ou six Congréganistes des plus fervens et des plus habiles, qu'on charge d'aller visiter les maisons des Chrétiens, et de s'informer si tout le monde est baptisé, si l'on fait exactement la prière du matin et du soir, si l'on approche des Sacremens, si l'on assiste les malades, si l'on a de l'eau bénite; enfin si l'on travaille à gagner les Infidèles à Jésus-Christ par de bons discours et par de saints exemples. Dans l'assemblée suivante, ces

Députés rendent un compte exact de leur commission, et nous voyons, par une expérience constante, que rien n'entretient davantage l'union et la piété dans les Eglises où ces saintes Associations sont établies. Les femmes animées par l'exemple des hommes ont fait aussi entr'elles des Sociétés, où elles pratiquent à-peu-près les mêmes exercices. Il y a environ huit cens Dames à Pekin qui s'assemblent en différens quartiers de la Ville, et qui s'apprennent les unes aux autres à instruire et à gagner à Dieu les personnes de leur sexe autant qu'elles en sont capables.

La fréquentation des Sacremens ne contribue pas peu à fortifier la Foi et la dévotion de ces fervens Néophytes. Il m'est arrivé plus d'une fois de pleurer de joie, quand je les voyais venir de trente et quarante lieues à mon Eglise, avec des fatigues incroyables, pour avoir le bonheur de se confesser et de recevoir la sainte Communion. Quoique la plupart des Chrétiens soient ou Artisans ou Laboureurs, ils ne laissent pas dans leurs assemblées, à l'imitation des premiers Fidèles, de ramasser des aumônes, qu'on emploie à secourir les malades et ceux qui sont dans une extrême pauvreté, et à imprimer des livres de piété pour la conversion des Idolâtres et l'édification des Fidèles, qui n'en pourraient pas acheter.

Vous me demanderez peut-être, mon très-Révérend Père, à l'occasion de ce que je dis, que la plupart des Chrétiens sont gens du Peuple, si l'on ne convertit pas aussi à la

Chine des personnes de qualité, des Savans et des Mandarins. Pour répondre juste à une question que l'on m'a faite souvent ici et ailleurs, je vous prie de remarquer que, selon les idées que nous en avons en Europe, tout est Peuple à la Chine, et qu'il n'y a point de Noblesse, si ce n'est les Princes du sang, un petit nombre de Princes Tartares et quelques familles particulières, que l'Empereur a honorées d'un titre d'honneur. Comme toutes ces personnes demeurent ordinairement à la Cour ou dans la Tartarie, on ne doit pas s'étonner si dans les Provinces on voit peu de Chrétiens qui soient gens de distinction. Je ne connais hors de la Cour qu'un seul Prince Tartare qui ait embrassé depuis quelques années notre sainte Religion, avec sa femme et plus de cinquante de ses domestiques. Sa maison est illustre et fort distinguée parmi les Tartares, son oncle ayant épousé la tante du feu Empereur *Chunchi*. Il ne peut donc y avoir que du Peuple qui se fasse Chrétien dans l'étendue de l'Empire. Pour ce qui est des gens de la Cour, on éprouve à la Chine, comme par-tout ailleurs, qu'il est difficile à un homme puissant et en faveur, sur-tout s'il est Païen, d'entrer dans le Royaume des Cieux. Cependant outre les Marchands, les Soldats, les Artisans, les Laboureurs et les Pêcheurs qui remplissent ordinairement nos Eglises, il ne laisse pas d'y avoir quelques Bacheliers, quelques Docteurs et même quelques Mandarins; mais en petit nombre, si ce n'est dans

le Tribunal des Mathématiques de Pekin.

Les grands Mandarins, les Officiers-généraux d'armées et les premiers Magistrats de l'Empire, ont de l'estime pour le Christianisme : ils le regardent comme la Religion la plus sainte et la plus conforme à la raison. Ils honorent ceux qui la prêchent; ils leur font amitié ; ils prennent plaisir à les entendre parler des maximes de notre morale : ils les louent, ils les admirent; mais quand nous leur parlons de les suivre, et de quitter la Religion du Pays, ils ne nous entendent plus. L'attache aux plaisirs des sens, et la crainte de se distinguer des personnes de leur condition, empêchent la grâce d'achever son ouvrage, et de faire impression sur ces ames enveloppées dans la chair.

On m'a demandé souvent encore, depuis que je suis ici, s'il se fait des miracles à la Chine, et quelle sorte de miracles. Comme nous ne sommes pas crédules, et que nous ne donnons le nom de miracles qu'à des choses qui le méritent dans la plus grande rigueur, nous nous contentons d'appeler évènemens miraculeux certains faits qu'on ne peut guères attribuer qu'à quelque opération extraordinaire de la vertu divine : et les Lettres et les Relations de nos Pères se trouvent toutes remplies de ces sortes d'évènemens. En voici quelques-uns plus récens pour servir d'exemples d'une infinité d'autres que je pourrais rapporter.

Une jeune femme Païenne, mais qui avait toute sa famille Chrétienne, étant allée voir

ses parens, tomba malade d'une maladie violente. Sa famille alarmée envoya aussitôt quérir un Catéchiste nommé Paul, homme d'une vie très-innocente et d'un zèle ardent pour le salut des ames et pour la conversion des Infidèles. Au nom de Paul, la malade comme transportée s'écria. *vous allez quérir Paul avec un grand empressement*; *mais assurez-vous qu'il ne se pressera pas, et qu'il sera long-temps à venir.* En effet les occupations du Catéchiste ne lui permirent pas de se rendre où on l'appelait, aussi promptement qu'il l'eût desiré. On était incertain du jour et de l'heure de son arrivée, quand au moment qu'on y pensait le moins, la malade parut troublée et cria par deux fois de toute sa force : *retirons-nous, retirons-nous, le voilà qui approche.* On sortit de la maison, et comme on courut à la rivière par où le Catéchiste devait venir, on fut fort étonné de le voir arriver : mais on le fut encore davantage, quand, à son entrée dans la maison, la jeune femme se sentit entièrement guérie. Paul l'ayant interrogée sur ce qu'elle pensait d'une guérison si prompte et si extraordinaire, elle répondit que des hommes d'un regard affreux et capable d'imprimer de la terreur, l'avaient saisie, et la tenaient liée si fortement avec des chaînes, qu'elle était hors d'état d'agir : mais que dès qu'il s'était montré, ils avaient pris la fuite, et l'avaient laissée en liberté. Elle ajouta qu'elle souhaitait d'être Chrétienne, et qu'elle priait instamment qu'on la baptisât au plutôt. Le Caté-

chiste l'instruisit et la baptisa avec son mari.

Une fille de douze à quinze ans tomba malade près la ville de *Cham-hay*. Sa mère, qui était Chrétienne, la voyant en danger, la fit baptiser et passa la nuit auprès d'elle, l'avertissant de temps-en-temps d'implorer le secours de la sainte Vierge. L'enfant obéit, et vers le matin dit à sa mère : *mes prières sont exaucées, et j'ai le bonheur de voir la sainte Vierge ; priez-la, ma fille*, lui dit sa mère, *de vous rendre la santé. Ah ! ma chère mère*, repartit la jeune fille, *la sainte Vierge n'est pas venue pour cela, mais pour me conduire au Ciel.* Et dans ce moment elle expira au grand étonnement de sa mère.

La magie et l'infestation des Démons sont très-communs à la Chine : mais les Néophytes s'en délivrent aisément par le signe de la Croix et par la vertu de l'eau bénite. Un Catéchumène, quoique persuadé de la vérité de la Religion chrétienne, différait de se faire baptiser, parce qu'il avait commerce avec un Magicien, et qu'il était attaché à quelques superstitions, qui l'aidaient à gagner sa vie. Instruit du pouvoir du signe de la Croix sur les Démons, il voulut éprouver un jour si par son moyen il arrêterait l'effet des enchantemens de son maître. Ainsi au milieu d'une opération diabolique du Magicien, le Catéchumène fit le signe de la Croix en secret et sans qu'on s'en aperçut, et arrêta l'enchantement. Le Magicien étonné recommença son opération ; mais il ne fut pas plus heureux, et le signe de la Croix en empêcha

l'effet pour la seconde fois. Le Catéchumène en fut si vivement touché, que dès ce moment il renonça à toutes ses superstitions, et demanda le Baptême, qu'il reçut avec beaucoup de foi et de piété. Il n'y a pas encore long-temps que dans un Village de la dépendance de la ville de *Chim-tin* dans la province de *Pé-Tche-Li* plus de cinquante maisons furent délivrées de l'infestation des Démons par la vertu de l'eau bénite.

Les occupations ordinaires de nos Pères dans les lieux de leur demeure, sont d'entendre les confessions des Fidèles, d'administrer les Sacremens aux malades, d'instruire les Idolâtres, et de disputer quelquefois avec des Lettrés. Leur travail est beaucoup plus grand dans les Missions qu'ils font à la Campagne. Aussitôt qu'un Missionnaire arrive dans une Bourgade, tous les Chrétiens s'assemblent à l'Eglise, s'il y en a une; et s'il n'y en a pas, dans la maison de quelque Chrétien des plus considérables. Après la prière, le Père fait une exhortation et entend les confessions, pendant que ses Catéchistes disposent les Fidèles à participer aux Sacremens de la Pénitence et de l'Eucharistie, et les Catéchumènes à recevoir le Baptême. Le lendemain après la Messe le Père baptise ceux qu'il trouve suffisamment instruits, et reçoit au nombre des Catéchumènes les Infidèles qui se veulent convertir. L'après-dînée le travail recommence, et le Père ne quitte point la Bourgade que tout le monde ne soit content.

Dans les Eglises plus nombreuses, comme dans l'île de *Tsommin*, où l'on compte plus de trois mille Chrétiens, on distribue son temps d'une autre manière; on donne les premiers jours aux hommes et les suivans aux femmes. Les Catéchumènes viennent après; on les examine, on les baptise, s'ils en savent assez, et on les admet à la participation des divins Mystères. On s'applique ensuite à terminer les différends, s'il y en a quelques-uns. En chaque lieu on choisit deux ou trois des principaux Chrétiens pour conduire les autres et pour les instruire en l'absence du Missionnaire. En chaque maison on fait afficher une conduite de vie, sur laquelle toute la famille se doit régler, avec un calendrier qui marque, outre les Dimanches et les Fêtes qu'il faut s'assembler, les jours de jeûne qui sont d'obligation. Enfin on distribue des Catéchistes, des livres de piété, de l'eau bénite, des chapelets, des images, et tout ce qui est capable d'entretenir la piété des Fidèles, et d'animer leur foi.

La Religion s'établit plus aisément à la Campagne que dans les Villes, parce qu'on y a plus de liberté. Dans les Villes on dépend du Gouverneur et des Mandarins; il faut les visiter, ce qui ne se peut, selon le cérémonial, sans présens et sans frais; au-lieu que dans les Villages, pour exercer librement ses fonctions, on n'a besoin de l'agrément de personne. La ferveur est grande parmi les Chrétiens, sur-tout dans les commencemens. Aussi est-ce un temps favorable, et dont il

faut bien profiter. Je l'ai éprouvé moi-même plus d'une fois, et particulièrement dans la petite ville d'*Ouho*, et dans les Villages qui en dépendent. A la première visite que j'y fis, je baptisai cent seize personnes, et à la seconde cinq cent soixante, parmi lesquelles il y avait dix-huit à vingt Bacheliers et un Mandarin qui avait été dix ans Gouverneur d'une petite Ville. Un succès si heureux me porta à bâtir une Eglise dans cette petite Ville, et deux autres moins considérables avec quelques Chapelles dans les Villages circonvoisins.

Il y a à la Chine non-seulement un grand nombre de Villes, mais des Provinces entières, où l'on n'a point encore annoncé Jésus-Christ. Dans la province de *Nankin*, il y a cinq Villes du premier ordre, et plus de quatre-vingts du second, où il n'y a ni Eglises ni Missionnaires. Nous n'avons que quatre ou cinq maisons dans les provinces de *Honan* et de *Chensi*, quoiqu'il y ait en chacune huit Villes du premier ordre, et plus de cent du second. Nous n'avons aucun établissement dans les provinces de *Sou-tchoüen*, de *Quitcheou* et de *Leaton*, où il y a plusieurs Villes et Bourgades très-peuplées. C'est aux Missionnaires à bâtir les Eglises, et à faire tous les autres frais, s'ils veulent avancer les affaires de la Religion : car si l'on exigeait quelque chose des Chrétiens du Pays, ce serait ruiner bientôt l'œuvre de Dieu, mettre un obstacle invincible à la conversion des Infidèles, et se confondre avec les Bonzes, qui obligent

obligent leurs Disciples à leur faire des aumônes pour vivre, et pour loger leurs fausses divinités. Ainsi les hommes Apostoliques, qui n'ont à la Chine pour vivre qu'une petite pension qu'on leur envoie chaque année d'Europe, ne peuvent former de grandes entreprises, ni faire tous les voyages qu'ils jugeraient nécessaires pour la conversion des Peuples ; et avec tout le zèle dont ils brûlent, il faut souvent que, faute de secours, ils demeurent dans un même endroit bien plus long-temps qu'ils ne souhaiteraient.

Si la Chine était Chrétienne, nous porterions la Foi dans la Tartarie ; c'est un vaste champ où l'on pourra travailler avec le temps. La Tartarie orientale se peuple tous les jours. L'Empereur y fait bâtir des Villes, et l'on y voit des Villages fort peuplés. Pour la Tartarie occidentale, il n'y a ni Villes ni Villages que du côté des *Yousbecks*, et de la mer Caspienne ; ce qui n'empêche pas que cette étendue de Pays ne soit habitée par différentes Nations que l'Empereur de la Chine a soumises depuis quelques années à son Empire. Toutes les richesses de ces Peuples ne consistent qu'en de nombreux troupeaux, avec lesquels ils errent de côté et d'autre. Ils ne s'arrêtent guères plus de trois mois dans un même lieu. Quand ils en ont consumé les fourrages, ils décampent et passent dans un autre endroit, où ils font la même chose. La conversion de ces Tartares errans sera difficile, parce qu'ils sont fort entêtés des *Lamas*,

qui sont leurs Docteurs, et pour qui ils ont une soumission aveugle.

Il y a déjà quelques années que nos Pères ont formé le dessein de s'établir à *Chin-yam*, Capitale du *Leaoton*, et de toute la Tartarie orientale. Cette Ville est considérable, et l'Empereur y a établi quatre Tribunaux souverains pour y juger en dernier ressort toutes les affaires des Tartares; car le *Leaoton* passe aujourd'hui pour être de la Tartarie, et on n'en regarde plus les habitans comme Chinois, mais comme de véritables Tartares. Je ne doute pas que le Prince Tartare qui s'est converti, et dont je vous ai parlé, n'emploie tout son crédit pour faire réussir ce projet. Il s'est retiré depuis deux ans à *Chin-yam* avec toute sa famille, qui est plus fervente que jamais. Si l'on établissait une Mission solide en cette Ville, on pourrait passer de là dans le royaume de *Corée*, qui est aussi tributaire de l'Empire de la Chine, et qui est beaucoup plus grand que nos cartes ne le représentent; et peut-être trouverait-on ensuite quelque entrée au Japon, qui n'en est séparé que par un petit détroit.

Voilà de grands projets que nous vous proposons, mon très-Révérend Père, mais ils ne passent, ni les vues que doit former pour la gloire de Dieu un Général de la Compagnie de Jésus, successeur de saint Ignace, ni le courage que doivent avoir hérité de saint François-Xavier les successeurs de son Apostolat.

Dieu nous fasse la grâce d'en voir l'accom-

plissement, et que comme Votre Paternité ne nous a jamais laissé manquer d'ouvriers jusqu'ici, le cœur des personnes riches veuille aussi s'ouvrir de tous côtés pour ne pas laisser manquer les Missionnaires des moyens nécessaires pour avancer l'œuvre de Dieu, et par eux-mêmes, et par les Catéchistes sur qui ils se déchargent d'une partie de leurs travaux, auxquels, dans l'abondance d'une si grande moisson, ils ne peuvent pas suffire.

LETTRE

Du Père de Chavagnac, Missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au Père le Gobien, de la même Compagnie.

A Fou-tcheou-fou, le 10 de Février 1703.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

CE fut le premier jour de Mars de l'année dernière que je partis de *Nantchang-fou*, pour me rendre auprès du Père Fouquet dans cette Ville, d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Il s'en faut bien que toute la Chine réponde à l'idée que je m'en étais formée d'abord. Je

n'avais encore vu qu'une partie de la province de Canton quand je vous en fis une description si magnifique. A peine eus-je fait quatre journées de chemin dans les terres, que je ne vis plus que montagnes escarpées, et d'affreux déserts remplis de tigres et d'autres bêtes féroces. Mais quoique cette partie de la Chine soit différente de la plupart des autres Provinces, on y trouve cependant quelques Villes assez belles, et un assez grand nombre de Villages.

De *Nanhiung*, qui est la dernière Ville de la province de Canton, nous nous rendîmes par terre à *Nangan*; c'est la première Ville de la province de *Kiam-Si* : elle est grande comme Orléans, fort belle et fort peuplée. De *Nangan* à *Cantcheou-fou*, ce ne sont plus que des déserts. *Cantcheou* est une Ville grande comme Rouen ; elle est fort marchande, et on y voit un grand nombre de Chrétiens.

De *Cantcheou* à *Nantchang* le Pays est charmant, très-peuplé et très-fertile. Une de nos barques pensa périr à une journée de cette Ville, dans un courant très-rapide qui a près de vingt lieues de longueur : ce qui le rend encore plus dangereux, c'est qu'il faut passer au travers d'une infinité de rochers qui sont à fleur d'eau ; mais aussi quand on l'a une fois passé, on se trouve dans une belle rivière, six fois plus large que n'est la Seine vis-à-vis de Rouen, et si couverte de vaisseaux, qu'à quelque heure du jour que vous jetiez les yeux aux environs, vous comptez

plus de cinquante bâtimens de charge à la voile.

Ce grand nombre de vaisseaux ne doit point surprendre. Il est vrai que les Chinois ne commercent guère hors de leur Pays, mais en récompense, le commerce qu'ils font dans le sein même de l'Empire, est si grand, que celui d'Europe ne mérite pas de lui être comparé. L'Empire de la Chine a une très-grande étendue ; les Provinces sont comme autant de Royaumes ; l'une produit du riz, l'autre fournit des toiles, chacune a des marchandises qui lui sont propres, et qu'on ne trouve point ailleurs : tout cela se transporte non par terre, mais par eau, à cause de la commodité des rivières qui sont en très-grand nombre, et si belles, que l'Europe n'a rien qui en approche.

Ce qui me remplit de consolation, mon Révérend Père, ce fut de voir, dans toutes les Villes qui se trouvèrent sur ma route, un grand nombre d'Eglises érigées au vrai Dieu, et une Chrétienté très-fervente. La Religion fait ici chaque jour de nouveaux progrès ; il semble même que le temps de la conversion de ce vaste Empire est enfin arrivé ; et pour peu que nous soyons aidés des Fidèles d'Europe, qui ont du zèle pour la propagation de la Foi, tout est à espérer d'une Nation qui commence à goûter nos maximes saintes, et qui est touchée de tant d'exemples de vertu que donnent les nouveaux Fidèles.

Pour moi je vous avoue que je suis frappé de leur innocence et de leur ferveur. Plu-

sieurs viennent tous les Dimanches de huit à dix grandes lieues pour assister aux saints Mystères : ils s'assemblent en grand nombre tous les Vendredis dans l'Eglise, où ils récitent certaines prières en l'honneur de la Passion de Jésus-Christ ; et ils ne se retirent qu'après s'être demandé pardon les uns aux autres du mauvais exemple qu'ils ont pu se donner : leurs austérités et leurs pénitences seraient indiscrètes, si l'on n'avait soin d'en modérer les excès.

Nous avons ici un jeune enfant qui, au milieu d'une famille Idolâtre, ne manque jamais de faire tous les jours ses prières devant son Crucifix, tandis que tous ses parens sont prosternés devant leurs Idoles. Sa mère et ses frères ont fait bien des efforts pour le pervertir ; mais sa constance a été à l'épreuve de leurs menaces et de leurs mauvais traitemens ; il leur a toujours répondu avec une fermeté mêlée de tant de douceur, qu'ils sont eux-mêmes sur le point d'embrasser le Christianisme.

Vous ne sauriez croire toutes les industries que le zèle fait imaginer aux nouveaux Chrétiens pour la conversion des Infidèles : j'en ai été mille fois surpris. Il n'y a pas longtemps qu'un pauvre homme, aveugle, et qui vit d'aumônes, vint me prier de lui donner deux ou trois livres : je ne pouvais me figurer l'usage qu'il en voulait faire, c'était pour les donner à lire à douze Infidèles qu'il avait à demi instruits des Mystères

de notre sainte Religion. J'ai vu des enfans venir nous demander comment il fallait répondre à certaines difficultés que leur fesaient leurs parens Idolâtres, et il est souvent arrivé que le fils a converti sa mère, et tout le reste de sa famille.

Cependant, on ne peut disconvenir que les Missionnaires qui travaillent à la conversion de ces Peuples, n'y trouvent des obstacles bien difficiles à surmonter. Le mépris que les Chinois ont pour toutes les autres Nations, en est un des plus grands, même parmi le bas Peuple. Entêtés de leur Pays, de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leurs maximes, ils ne peuvent se persuader que ce qui n'est pas de la Chine mérite quelque attention. Quand nous leur avons montré l'extravagance de leur attachement aux Idoles; quand nous leur avons fait avouer que la Religion chrétienne n'a rien que de grand, de saint, de solide; on dirait qu'ils sont prêts de l'embrasser : mais il s'en faut bien. Ils nous répondent froidement : « Votre » Religion n'est point dans nos livres, c'est » une Religion étrangère : y a-t-il quelque » chose de bon hors de la Chine, et quel» que chose de vrai que nos Savans aient » ignoré ? »

Souvent ils nous demandent s'il y a des Villes, des Villages et des maisons en Europe. J'eus un jour le plaisir d'être témoin de leur surprise et de leur embarras à la vue d'une mappemonde. Neuf ou dix Lettrés, qui m'avaient prié de la leur faire voir, y cher-

chèrent long-temps la Chine ; enfin ils prirent pour leur Pays un des deux hémisphères qui contient l'Europe, l'Afrique et l'Asie : l'Amérique leur paraissait encore trop grande pour le reste de l'Univers. Je les laissai quelque temps dans l'erreur, jusqu'à ce qu'enfin un d'eux me demanda l'explication des lettres et des noms qui étaient sur la carte. Vous voyez l'Europe, lui dis-je, l'Afrique et l'Asie ; dans l'Asie, voici la Perse, les Indes, la Tartarie. Où est donc la Chine, s'écrièrent-ils tous? C'est dans ce petit coin de terre, leur répondis-je, et en voici les limites. Je ne saurais vous exprimer quel fut leur étonnement : ils se regardaient les uns les autres, et se disaient ces mots Chinois, *Chiao-te-Kin*, c'est-à-dire, elle est bien petite.

Quoiqu'ils soient bien éloignés d'atteindre à la perfection où on a porté les arts et les sciences en Europe, on ne gagnera jamais sur eux de rien faire à la manière Européenne. L'autorité de l'Empereur a été même nécessaire pour obliger les Architectes Chinois à bâtir sur un modèle Européen notre Eglise qui est dans son Palais. Encore fallut-il qu'il nommât un Mandarin pour veiller à l'exécution de ses ordres.

Leurs vaisseaux sont assez mal construits : ils admirent la construction des nôtres ; mais quand on les exhorte à l'imiter, ils sont tout surpris qu'on leur en fasse même la proposition. C'est la construction de la Chine, nous répondent-ils. Mais elle ne vaut rien, leur dit-on. N'importe, dès-là que c'est celle de

l'Empire, elle nous suffit, et ce serait un crime d'y rien changer.

Pour ce qui est de la langue du Pays, je puis vous assurer qu'il n'y a que pour Dieu qu'on puisse se donner la peine de l'apprendre. Voici cinq grands mois que j'emploie huit heures par jour à écrire des Dictionnaires. Ce travail m'a mis en état d'apprendre enfin à lire, et il y a quinze jours que j'ai ici un Lettré, avec qui je passe trois heures le matin et trois heures le soir à examiner des caractères Chinois, et à les épeler comme un enfant. L'alphabet de ce Pays-ci a environ quarante-cinq mille lettres; je parle des lettres d'usage, car on en compte en tout jusqu'à soixante mille. Je ne laisse pas d'en savoir assez pour prêcher, catéchiser et confesser.

La conversion des Grands, et sur-tout des Mandarins, est encore plus difficile. Comme ils vivent la plupart d'exactions et d'injustices, et que d'ailleurs il leur est permis d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, ce sont comme autant de chaînes qu'il ne leur est pas aisé de rompre. Un seul exemple vous en convaincra.

Il y a environ quarante-cinq ans qu'un Mandarin lia amitié avec le Père Adam Schall, Jésuite Bavarois. Ce Missionnaire avait fait tous ses efforts pour le convertir; mais ce fut inutilement. Enfin le Mandarin étant sur le point d'aller en Province où la Cour l'envoyait, le Père lui donna quelques livres de notre sainte Religion, et il les reçut

simplement par honnêteté ; car loin de les lire, il se livra plus que jamais aux Bonzes (1) ; il en logea quelques-uns chez lui, il se fit une bibliothèque de leurs livres, et s'efforça par ces sortes de lectures d'effacer entièrement l'impression que les discours du Missionnaire avaient faite sur son esprit ; il en vint à bout. Mais quarante ans après étant tombé malade, il se rappela le souvenir de ce que le Père Schall lui avait dit tant de fois ; il se fit apporter les livres dont il lui avait fait présent, il les lut, et touché de Dieu il demanda le Baptême. Avant que de le recevoir, il voulut lui-même instruire toute sa famille : il commença par ses concubines, à qui il apprit les Mystères de notre sainte Religion ; et en même-temps il leur assigna à chacune une pension, afin qu'elles pussent vivre chrétiennement le reste de leurs jours. Il instruisit ensuite tous ses enfans, et reçut le saint Baptême. J'ai eu la consolation, depuis que je suis ici, de voir baptiser les femmes et les enfans de deux de ses fils.

L'usure qui règne parmi les Chinois, est un autre obstacle bien difficile à vaincre : lorsqu'on leur dit qu'avant que de recevoir le Baptême, ils doivent restituer des biens acquis par ces voies illicites, et ainsi ruiner en un jour toute leur famille, vous m'avouerez qu'il faut un grand miracle de la grâce pour les y déterminer. Aussi est-ce là ce

(1) Prêtres des Idoles.

qui d'ordinaire les retient dans les ténèbres de l'Infidélité. J'en eus il y a peu de jours un exemple bien triste.

Un riche Marchand vint me voir et me demanda le Baptême : je l'interrogeai sur le motif qui le portait à se faire Chrétien. « Ma » femme, me dit-il, fut baptisée l'année » dernière, et depuis ce temps-là elle a vécu » très-saintement. Peu de jours avant sa » mort elle me prit en particulier, et me dit » qu'à un tel jour et à une telle heure elle » devait mourir, et que Dieu le lui avait fait » connaître, afin de me donner par-là une » preuve de la vérité de sa Religion. Elle » est morte en effet à l'heure et de la ma- » nière qu'elle me l'avait prédit; ainsi ne » pouvant plus résister à la prière qu'elle » m'a faite en mourant de me convertir, je » viens vous trouver à ce dessein, et vous » demander le saint Baptême. » De si belles dispositions ne semblaient-elles pas m'assurer que j'aurais le bonheur de le baptiser dans peu de jours? mais ces bons sentimens s'évanouirent bientôt; lorsque dans l'instruction je vins à toucher l'article du bien d'autrui, et que je lui fis voir la nécessité indispensable de la restitution, il commença à chanceler, et enfin il me déclara qu'il ne pouvait s'y résoudre.

Les Chinois ne trouvent pas moins d'opposition au Christianisme dans la corruption et le déréglement de leur cœur; pourvu que l'extérieur paraisse réglé, ils ne font nulle difficulté de s'abandonner en secret

aux crimes les plus honteux. Il y a environ quinze jours qu'un Bonze vint me prier de l'instruire : il avait, ce semble, la meilleure volonté du monde, et rien, disait-il, ne devait lui coûter. Mais à peine lui eus-je expliqué quelle est la pureté que Dieu demande d'un Chrétien; à peine lui eus-je dit que sa Loi est si sainte, qu'elle défend jusqu'à la moindre pensée et au moindre desir contraire à cette vertu : *Si cela est*, me répondit-il, *il n'y faut plus penser*; et là-dessus, tout convaincu qu'il était de la vérité de notre sainte Religion, il abandonna le dessein de l'embrasser.

Voici maintenant, mon Révérend Père, quelques coutumes par rapport aux Dames de la Chine, qui semblent leur fermer aussi toutes les voies de conversion. Elles ne sortent jamais de la maison, ni ne reçoivent aucune visite des hommes; c'est une maxime fondamentale dans tout l'Empire, qu'une femme ne doit jamais paraître en public, ni se mêler des affaires du dehors. Bien plus, pour les mettre dans la nécessité de mieux observer cette maxime, on a su leur persuader que la beauté consiste, non pas dans les traits du visage, mais dans la petitesse des pieds; ensorte que leur premier soin est de s'ôter à elles-mêmes le pouvoir de marcher; un enfant d'un mois a le pied plus grand qu'une Dame de quarante ans.

De là il arrive que les Missionnaires ne peuvent instruire les Dames Chinoises ni par eux-mêmes, ni par leurs Catéchistes. Il faut qu'ils

commencent par convertir le mari, afin que le mari lui-même instruise sa femme, ou qu'il permette à quelque bonne Chrétienne de venir dans son appartement lui expliquer les mystères de la Religion.

D'ailleurs, quoiqu'elles soient converties, elles ne peuvent se trouver à l'Eglise avec les hommes. Tout ce qu'on a pu obtenir jusqu'ici, c'est de les assembler six ou sept fois l'année, ou dans une Eglise particulière, ou dans la maison de quelque Chrétien, pour les y faire participer aux Sacremens. C'est dans ces assemblées qu'on confère le Baptême à celles qui y sont disposées. J'en baptiserai quinze dans peu de jours.

Ajoutez à cela que les Dames Chinoises ne parlent que le jargon de leur Province ; ainsi elles ont bien de la peine à se faire entendre des Missionnaires dont quelques-uns ne savent que la langue mandarine. On tâche, autant qu'on peut, de remédier à cet inconvénient. Je me souviens d'un expédient que trouva la femme d'un Mandarin peu de jours après mon arrivée dans cette Ville. Comme elle ne pouvait être entendue du Missionnaire à qui elle voulait se confesser, elle fit venir son fils aîné, et elle lui découvrit ses péchés, afin qu'il en fît le détail au confesseur et qu'il lui redît ensuite les avis et les instructions qu'elle en aurait reçus. Trouverait-on en Europe ces exemples de simplicité et de ferveur ?

Enfin la dépendance où ces Dames sont de leurs maris, fait qu'on ne peut guères compter

sur leur conversion, sur-tout si le mari est Idolâtre; en voici un exemple bien triste. Une femme Infidèle qui avait trouvé le secret de se faire instruire de nos saintes vérités, pria son mari, dans une grande maladie qu'elle eut, d'appeler un Missionnaire pour la baptiser. Le mari, qui l'aimait tendrement, y consentit de peur de la chagriner, et dès le lendemain matin elle devait recevoir la grâce après laquelle elle soupirait avec tant d'ardeur. Les Bonzes en furent avertis; ils vinrent aussitôt trouver le mari, ils lui firent de grands reproches sur la faiblesse qu'il avait eue d'accorder son consentement, et ils lui dirent cent extravagances des Missionnaires.

Le lendemain, comme le Missionnaire se disposait à aller baptiser cette femme mourante, le mari lui envoya dire qu'il le remerciait de ses peines, et qu'il ne voulait plus que sa femme fut baptisée. On n'omit rien pour l'engager à permettre ce qu'il avait accordé d'abord, et des Chrétiens de ses amis allèrent le voir exprès; mais ils ne purent rien gagner: « Je connais votre finesse, leur » dit-il, et celle du Missionnaire; il vient » avec son huile arracher les yeux des mala- » des, pour en faire des lunettes d'approche. » Non, il ne mettra point le pied dans ma » maison, et je veux que ma femme soit en- » terrée avec ses deux yeux. » Quelque chose qu'on fît, on ne put jamais le détromper, et sa femme mourut sans recevoir le Baptême.

Je ne puis finir cette lettre, mon Révérend Père, sans vous rapporter un exemple de la Foi de nos fervens Chrétiens; c'est par leur moyen que j'ai eu le bonheur d'administrer le saint Baptême à plusieurs Idolâtres.

Dans l'absence du Père Fouquet, qui était allé à *Nantchang-fou*, un Infidèle vint me prier d'aller secourir une famille entière, qui était cruellement tourmentée du Démon. Il m'avoua qu'on avait eu recours aux Bonzes, et que durant trois mois, ils avaient fait plusieurs sacrifices; que ces moyens s'étant trouvés inutiles, on s'était adressé au *Tcham-tien-ssée*, Général des *Tao-ssée* (1); qu'on avait acheté de lui, pour vingt francs, des sauvegardes contre le Démon, dans lesquelles il défendait au malin Esprit de molester davantage cette famille; qu'enfin on avait invoqué tous les Dieux du Pays, et qu'on s'était dévoué à toutes les Pagodes; mais qu'après tant de peines et de dépenses, la famille se trouvait toujours dans le même état, et qu'il était bien triste de voir sept personnes livrées à des accès de fureur si violens, que si l'on n'avait pris la précaution de les lier, elles se seraient déjà massacrées les unes les autres. Je jugeai par l'exposé que ce pauvre homme me fit avec beaucoup d'ingénuité, qu'en effet il pouvait y avoir en tout cela de l'opération du malin Esprit. Je lui demandai d'abord quelle raison le portait à avoir recours à

(1) Espèce de Bonze.

l'Eglise : « J'ai appris, me répondit-il, que
» vous adorez le Créateur et le Maître ab-
» solu de toutes choses, et que le Démon n'a
» aucun pouvoir sur les Chrétiens ; c'est ce
» qui m'a déterminé à vous prier de venir
» dans notre maison, et d'invoquer le nom
» de votre Dieu pour le soulagement de tant
» de personnes qui souffrent. »

Je tâchai de le consoler par mes réponses ; mais pourtant je lui fis entendre qu'il n'y avait rien à espérer du vrai Dieu, tandis qu'ils conserveraient dans leur maison les symboles de l'Idolâtrie ; qu'il fallait se faire instruire de nos saints Mystères et se disposer au Baptême, qu'alors je pourrais leur accorder ce qu'ils me demandaient ; qu'au reste cette maladie pouvait être purement naturelle, et qu'avant toutes choses, je voulais examiner avec une sérieuse attention quel pouvait être ce mal. Je le mis ensuite entre les mains d'un Chrétien zélé, pour lui donner une idée générale des mystères de la Religion.

L'Infidèle s'en retourna chez lui assez satisfait ; dès le lendemain il revint à mon Eglise, et m'apporta un sac dont il tira cinq Idoles, un petit bâton long environ d'un pied, et épais d'un pouce en carré, où étaient gravés quantité de caractères Chinois, et un autre morceau de bois haut de cinq pouces, et large de deux, qui était semé par-tout de caractères, excepté d'un côté où l'on voyait la figure du Diable transpercé d'une épée, dont la pointe était piquée dans un cube de bois,

qui était aussi tout couvert de caractères mystérieux. Il me donna ensuite un Livre d'environ dix-huit feuillets, qui contenait des ordres exprès du *Tcham-tien-ssée*, par lesquels il était défendu au Démon, sous de grosses peines, d'inquiéter davantage les personnes dont il s'agissait. Ces arrêts étaient scellés du sceau du *Tcham-tien-ssée*, signés de lui et de deux Bonzes. J'omets beaucoup d'autres minuties qui pourraient vous ennuyer.

Mais peut-être ne serez-vous pas fâché de savoir comment ces Idoles étaient faites. Elles étaient d'un bois doré et peint assez délicatement : il y avait des figures d'hommes et de femmes ; les hommes avaient la physionomie Chinoise, mais les femmes avaient les traits du visage Européen. Chaque Idole avait sur le dos une espèce d'ouverture fermée d'une petite planche. Je levai cette planche, et je trouvai que l'ouverture était assez étroite à l'entrée, mais qu'elle allait en s'élargissant vers l'estomac. Il y avait au-dedans des entrailles de soie, et au bout un petit sac de la figure du foie de l'homme. Ce sac était rempli de riz et de thé, apparemment pour la subsistance de l'Idole. A la place du cœur, je trouvai un papier plié fort proprement ; je me le fis lire ; c'était le catalogue des personnes de la famille ; leur nom, leur surnom, le jour de leur naissance, tout y était marqué. On y lisait aussi des dévouemens et des prières pleines d'impiété et de superstition. Les figures des fem-

mes avaient outre cela, dans le fond de cette petite chambre, un peloton de coton plus long que gros, lié proprement avec du fil, et à-peu-près de la figure d'un enfant emmailloté.

L'Infidèle qui me vit jeter au feu toutes ces Idoles, crut que je ne ferais plus de difficulté d'aller chez lui. Plusieurs Chrétiens qui se trouvèrent présens, se joignirent à lui pour m'en prier. Mais Dieu qui voulait que je dusse à leur Foi le miracle qu'il avait dessein d'opérer, permit que je persistasse à leur refuser ce qu'ils me demandaient, jusqu'à ce que je fusse mieux instruit de la nature du mal : je me contentai de leur envoyer quelques Chrétiens pour m'en faire le rapport.

Ils partirent pleins de Foi, et portèrent avec eux un Crucifix, de l'eau bénite, leurs chapelets, et les autres marques de la Religion. Plusieurs Infidèles, un Bonze entre autres, qui se trouva là, les suivirent par curiosité.

Dès qu'ils furent arrivés dans la maison, ils firent mettre toute la famille à genoux. Ensuite un d'eux prit le Crucifix en main, un autre prit l'eau bénite, un troisième commença à expliquer le Symbole des Apôtres. Après l'explication il demanda aux malades s'ils croyaient tous ces articles de la Foi des Chrétiens, s'ils espéraient en la toute-puissance de Dieu, et aux mérites de Jésus-Christ crucifié ; s'ils étaient prêts à renoncer à tout ce qui pouvait déplaire au vrai Dieu ; s'ils voulaient observer ses Commandemens,

vivre et mourir dans la pratique de sa Loi. Quand ils eurent répondu qu'ils étaient dans ces sentimens, il leur fit faire à tous le signe de la croix, il leur fit adorer le Crucifix, et commença les prières avec les autres Chrétiens. Tout le reste du jour ils n'eurent aucun ressentiment de leur mal.

Les Infidèles qui étaient accourus en foule, furent extrêmement surpris de ce changement : les uns l'attribuaient à la toute-puissance du Dieu des Chrétiens, les autres, et sur-tout le Bonze, disaient hautement que c'était un pur effet du hasard.

Dieu pour les détromper, permit que le lendemain les malades ressentissent de nouvelles attaques de leur mal ; le Bonze et ses partisans en triomphèrent ; mais ils furent bien surpris de voir qu'autant de fois qu'ils étaient saisis de ces transports violens de fureur, autant de fois un peu d'eau bénite qu'on leur jetait, un chapelet qu'on leur mettait au cou, un signe de croix qu'on fesait sur eux, le nom de Jésus qu'on leur fesait prononcer, les calmait sur l'heure, et les mettait dans une situation tranquille, et cela non pas peu-à-peu, mais dans l'instant ; non pas une seule fois, mais à dix ou douze reprises en un même jour.

Ce prodige ferma la bouche aux Bonzes et aux Infidèles : presque tous convinrent que le Dieu des Chrétiens était le seul véritable Dieu : il y en eut même plus de trente qui dès-lors se convertirent. Le lendemain un de nos Chrétiens plaça une croix fort

propre dans le lieu le plus apparent de la maison ; il mit aussi de l'eau bénite dans toutes les chambres, et depuis ce temps-là toute cette famille n'a eu aucun ressentiment de son mal, et elle jouit d'une santé parfaite. Il y a trois mois que je suis continuellement occupé à instruire ceux que ce miracle a convertis.

Au-reste pour éterniser la mémoire d'une si insigne faveur, ils ont mis dans la salle destinée à recevoir les étrangers, une grande Image de Notre-Seigneur, dont je leur ai fait présent ; au-dessous ils ont gravé cette inscription en gros caractères : *En telle année et tel mois cette famille fut affligée de tel mal : les Bonzes et les Dieux du Pays furent inutilement employés. Les Chrétiens vinrent tel jour, invoquèrent le vrai Dieu, et le mal cessa à l'instant. C'est pour reconnaître ce bienfait que nous avons embrassé sa sainte Loi ; et malheur à celui de nos descendans qui serait assez ingrat pour adorer d'autre Dieu que le Dieu des Chrétiens.* On y voit écrit ensuite le Symbole et les Commandemens de Dieu.

Depuis ce temps-là j'ai toujours eu environ quarante Catéchumènes à instruire : à mesure que j'en baptise quelques-uns, ils sont remplacés aussitôt par un plus grand nombre.

Je ne sais si vous aurez appris que deux Missionnaires de notre Compagnie ont eu l'honneur de mourir dans la Cochinchine, chargés de fers pour Jésus-Christ.

Le Père le Royer me mande du Tunquin, que lui et quatre autres Missionnaires de notre Compagnie, ont eu aussi le bonheur de baptiser l'année dernière cinq mille cent soixante-six Infidèles. Pour moi j'attends qu'on me donne une Mission fixe ; on m'en promet une au premier jour, et on me fait espérer qu'elle sera dure, pauvre, laborieuse, qu'il y aura beaucoup à souffrir, et de grands fruits à recueillir ; priez le Seigneur que je corresponde à toutes les grâces que je reçois de sa bonté, et dont je me reconnais très-indigne. Je suis avec beaucoup de respect, etc.



LETTRE

Du Père de Fontaney, Missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au Révérend Père de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.

A Tcheou-chan, port de la Chine, dans la province de Tche-kian, à dix-huit lieues de Nimpo, le 15 de Février 1703.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

RETOURNANT une seconde fois en Europe, pour rendre compte à notre Révérend Père Général de l'état présent de nos Missions de la Chine, j'ai destiné les six ou sept mois que doit durer notre navigation, à vous faire une Relation générale de ce qui nous est arrivé, depuis près de vingt ans que nous sommes sortis de France, comme à la personne du monde à qui, après Dieu, nous sommes le plus redevables de nos progrès dans ces vastes Provinces. Je m'acquitte de ce devoir beaucoup plus tard que je n'eusse desiré ; mais une multitude d'occupations pressantes, et qui se sont succédées jusqu'ici les unes aux autres, m'ont toujours ôté le loisir de satis-

faire ma reconnaissance, et de conférer avec vous de ce qui pourrait avancer de plus-en-plus l'œuvre de Dieu, et la conversion des Infidèles.

Je ne vous parlerai point, mon Révérend Père, de tout ce qu'il nous a fallu souffrir. Quand on vient dans les Missions, outre les travaux inséparables de nos fatigans emplois, il faut s'attendre encore et se préparer à mille évènemens pénibles, qu'il est impossible de prévoir. Notre Révérend Père Général nous en avertissait ordinairement dans ses lettres. *Comptez*, disait-il, *que pour gagner des ames à Jésus-Christ dans le Pays des Infidèles où vous êtes, vous devez vous résoudre à souffrir beaucoup, et à souffrir indifféremment de tous. Bene patientes erunt ut annuntient* (1). Il faut être patient et courageux dans les contradictions les plus inespérées ; autrement vous serez inutiles à l'Eglise, et l'œuvre de Dieu ne se fera point.

Ce fut sur la fin de l'année 1684, comme vous pouvez vous en souvenir, que Dieu fit naître l'occasion d'envoyer des Missionnaires Français à la Chine. On travaillait alors en France, par ordre du Roi, à réformer la Géographie. MM. de l'Académie Royale des Sciences, qui étaient chargés de ce soin, avaient envoyé des personnes habiles de leur Corps dans tous les ports de l'Océan et de la Méditerranée, en Angleterre, en Danemarck, en Afrique et aux iles de l'Améri-

(1) Psal. 91.

que, pour y faire les observations nécessaires. On était plus embarrassé sur le choix des sujets qu'on enverrait aux Indes et à la Chine, parce que ces Pays sont moins connus en France, et que MM. de l'Académie couraient risque de n'y être pas bien reçus, et de donner ombrage aux étrangers dans l'exécution de leur dessein. On jeta donc les yeux sur les Jésuites, qui ont des Missions en tout ce Pays-là, et dont la vocation est d'aller par-tout où ils espèrent faire plus de fruit pour le salut des ames.

Feu M. Colbert me fit l'honneur de m'appeler un jour avec M. Cassini, pour me communiquer ses vues. Ce sage Ministre me dit ces paroles que je n'ai jamais oubliées : *Les sciences, mon Père, ne méritent pas que vous preniez la peine de passer les mers, et de vous réduire à vivre dans un autre monde, éloigné de votre patrie et de vos amis. Mais comme le desir de convertir les Infidèles, et de gagner des ames à Jésus-Christ porte souvent vos Pères à entreprendre de pareils voyages, je souhaiterais qu'ils se servissent de l'occasion ; et que dans le temps où ils ne sont pas si occupés à la prédication de l'Evangile, ils fissent sur les lieux quantité d'observations, qui nous manquent pour la perfection des sciences et des arts.*

Ce projet n'eut alors aucune suite, et la mort de ce grand Ministre le fit même perdre de vue pendant quelque temps : mais le Roi ayant résolu, deux ans après, d'envoyer un

un Ambassadeur extraordinaire à Siam, M. le Marquis de Louvois, qui venait de succéder à M. Colbert dans la charge de Sur-Intendant des Bâtimens, et de Directeur des Sciences, Arts et Manufactures de France, demanda à nos Supérieurs six Jésuites habiles dans les Mathématiques, pour les y envoyer.

J'enseignais depuis huit ans les Mathématiques dans notre Collége de Paris, et il y en avait plus de vingt que je demandais avec instance les Missions de la Chine et du Japon. Mais soit qu'on m'en jugeât peu digne, ou que la Providence me réservât pour un autre temps, on me laissait toujours en France. Je tâchais d'y vivre dans la pratique exacte de tous les exercices de la vie religieuse, persuadé que les desseins miséricordieux de Dieu sur nous s'accomplissent infailliblement, quand nous suivons fidèlement ce chemin. Je ne fus point trompé: car cette heureuse occasion s'étant présentée, je m'offris le premier à nos Supérieurs, qui m'accordèrent enfin ce que je souhaitais depuis si long-temps, et me chargèrent de chercher des Missionnaires pour m'accompagner.

Je ne vous puis dire, mon Révérend Père, la consolation que je sentis en ce moment. Je m'estimais mille fois plus heureux d'aller porter nos sciences aux extrémités du monde, où j'espérais gagner des ames à Dieu, et trouver des occasions de souffrir pour son amour et pour la gloire de son saint Nom,

que de continuer à les enseigner à Paris, dans le premier de nos Colléges.

Dès qu'on sut que je cherchais des Missionnaires pour la Chine, il se présenta un grand nombre d'excellens sujets. Les Pères Tachard, Gerbillon, Lecomte, de Visdelou et Bouvet furent préférés aux autres.

Comme ils étaient tous capables de remplir en France nos emplois les plus distingués, bien des personnes zélées parurent surprises de la conduite des Supérieurs, qui laissaient aller aux Missions leurs meilleurs sujets, et qui ôtaient par-là à l'Europe des personnes propres à y rendre des services importans. *Ne vaudrait-il pas mieux*, disait-on, *les y retenir*, *et envoyer dans ces Pays éloignés ceux qui, avec une capacité plus médiocre, ont assez de forces pour soutenir les fatigues des Missions, et assez de zèle pour travailler à la conversion des Infidèles?* Ils appuyaient leur sentiment de l'autorité de saint François-Xavier, qui ne demandait à saint Ignace, pour la Mission des Indes, que ceux qu'il ne jugeait pas si nécessaires en Italie. *Vous avez* (1), dit-il, *plusieurs hommes auprès de vous, qui, quoiqu'ils ne soient ni grands Théologiens ni Prédicateurs, serviraient admirablement l'Eglise en ce Pays-ci, s'ils ont les autres qualités nécessaires pour y faire du fruit, si ce sont des hommes sûrs qu'on puisse envoyer seuls aux Moluques, au Japon et à la Chine, s'ils*

---

(1) Lib. 2, Epist. 9.

sont doux, prudens, charitables, et d'une si grande pureté de mœurs, que les occasions de pécher, qui sont plus fréquentes ici qu'en Europe, ne les ébranlent jamais.

Je conviens, mon Révérend Père, qu'il n'est pas nécessaire d'envoyer toujours aux Missions des sujets d'un esprit si éminent, et d'une capacité si étendue. Les premières qualités auxquelles il faut avoir égard, sont celles que saint François-Xavier vient de marquer : toutes les autres sont inutiles sans celles-là. *Quorum virtus in ærumnis et in sectationibus spectata non est, is nihil magnum certè committitur* (1). *En vain*, dit ce grand Apôtre, *vous leur confierez les emplois importans de convertir les ames, s'ils ne sont laborieux, mortifiés, patiens : s'ils ne savent souffrir la faim et la soif, et les plus rudes persécutions avec joie.* Mais quand il fait tant de fond sur la vertu, on me permettra d'ajouter qu'il n'exclut nullement ceux qui ont d'autres talens, et qui s'appliquant aux sciences dans les Universités ou dans nos Séminaires d'Europe, y méritent, comme lui, l'estime et l'approbation des Savans, par les grands progrès qu'ils y font. Quand il parle du Japon et de la Chine, ne demande-t-il pas des hommes pleins d'esprit et habiles dans toutes les subtilités de l'Ecole, pour découvrir les erreurs et les contradictions des Bonzes ? Ne veut-il pas des Philosophes qui rendent raison des météores, et des

(1) Lib. 4, Epist. 9.

effets les plus cachés de la nature ; des Mathématiciens qui connaissent le Ciel, et qui prédisent les éclipses? *Ils nous admiraient*, dit-il, *quand nous leur expliquions ces choses; et la seule pensée que nous étions des gens savans, les disposait à nous croire sur les matières de la Religion. Nos tanquam viros doctos suscipiebant, quæ doctrinæ opinio aditum nobis patefecit ad Religionem in eorum animis ferendam* (1). En parlant même des Indes, où une profonde science ne lui paraissait pas si nécessaire, parce que les Peuples n'y sont pas toujours si éclairés, il ajoute ces paroles remarquables : *Quamquam probitas, litteris ornata scilicet, palmam ferat. Néanmoins*, dit-il, *des gens de lettres et de vertu sont ceux que nous recevons ici avec plus de joie; parce qu'ils y seront plus utiles à la conversion des Peuples.* L'envie qu'il eut d'écrire des lettres vives et touchantes aux Universités de France, d'Italie et de Portugal, pour inviter les Docteurs de ces fameuses Ecoles à venir travailler avec lui au salut des ames, marque bien quels Missionnaires il desirait.

Saint Ignace était dans les mêmes sentimens. Et c'est pour cela qu'ayant ajouté dans la Compagnie, aux autres Vœux de Religion, un quatrième Vœu pour les Profès, par lequel ils s'engagent d'aller, avec la permission de leur Souverain, dans tous les lieux où le Vicaire de Jésus-Christ jugera à propos de

(1) Lib. 4, Epist. 1.

les envoyer, sans rien même demander pour leur subsistance, il a voulu qu'on n'admît à ce degré que ceux en qui on remarquerait plus d'esprit et plus de talens naturels, et de capacité pour les sciences; et il n'eût pas, sans doute, réglé les choses de cette manière, lui qui cherchait en tout la plus grande gloire de Dieu, s'il n'eût été persuadé que de travailler à la conversion des Infidèles, c'était un ouvrage tout divin, auquel il devait consacrer au-moins en partie, ce qu'il avait de meilleur et de plus choisi dans son Ordre.

Tout ce que je rapporte ici, vous est parfaitement connu, mon Révérend Père; vous savez combien ce zèle d'aller porter la Foi dans les Pays les plus éloignés, est essentiel et universel en notre Compagnie, et que les plus grands talens n'y sont pas une raison pour retenir en Europe ceux que Dieu appelle véritablement aux Missions. Vous savez même quelle est la délicatesse de conscience de nos premiers Supérieurs sur cet article; et nous en vîmes un grand exemple, il y a trois ans, lorsque je me préparais à retourner à la Chine avec des sujets d'un mérite fort distingué, que notre Révérend Père Général eut la bonté de m'accorder. Quelques personnes regardant plus l'avantage de nos Provinces de France que le besoin des Missions, lui représentèrent la perte qu'elles fesaient. *Je la ressens vivement*, répondit-il, *mais il m'est impossible de résister aux lettres pleines de ferveur et de l'esprit de Dieu, qu'ils*

m'écrivent eux-mêmes. Non possum resistere Spiritui Sancto, qui loquitur in eorum litteris. Nous ne devons donc pas regarder le départ de ces Missionnaires comme des pertes, mais plutôt comme des avantages pour la Religion, dont l'Eglise se réjouit. Ce sont des ordres éternels de la Providence, qui reprend ceux qu'elle n'avait mis dans nos maisons que pour les préparer par l'étude et par l'acquisition des vertus solides à la conversion du nouveau Monde. Enfin ce sont des grâces pour nous-mêmes, dont nous devons remercier Dieu, qui choisit parmi nous des personnes pour un emploi si saint, et qui nous excite par leurs exemples à mépriser le monde, et à mener ici une vie qui approche, autant qu'il se peut, de celle de nos chers Frères.

Ces Pères, que je viens de nommer, s'étant rendus à Brest avec moi, nous en partîmes le 3 Mars de l'année 1685, après avoir été reçus dans l'Académie des Sciences, et pourvus par ordre du Roi des instrumens de Mathématiques nécessaires pour faire nos observations. Quand nous eûmes passé la ligne, nous découvrîmes toutes les constellations de la partie méridionale. Il n'y a presque point d'étoiles remarquables proche le pôle Antarctique; mais le Ciel en est tout rempli le long de la voie lactée, depuis le Scorpion jusqu'à *Sirius.* On ne voit rien de sensible dans la partie septentrionale. Le grand et le petit nuage sont deux choses singulières. Le petit paraît aussi grand que la

Lune, quoiqu'il ne soit guères que la moitié du grand nuage. Quand on les regarde avec des lunettes d'approche, ils ne paraissent point un amas de petites étoiles, comme le *Præsepe Cancri* et la voie lactée, ni même une blancheur obscure, comme la nébuleuse d'Andromède et la tête des comètes; tout y paraît beau, comme dans le reste du Ciel.

Le pied du *Cruzero*, marqué dans Bayer, est une étoile double, composée de deux petites étoiles fort claires, qui sont éloignées l'une de l'autre d'environ leur diamètre : il en contient une troisième un peu plus éloignée des deux autres, mais beaucoup plus petite.

Nous fîmes quelques observations au Cap de Bonne-Espérance, et dans notre traversée du Cap au Détroit de la *Sonde*, dont on a déjà rendu compte au public. Nous en avons fait plusieurs autres à la Chine, que j'ai envoyées en Europe, et dont on trouvera une partie dans les voyages de Tartarie du Père Gerbillon, qu'on doit mettre bientôt au jour. Vous avez vu, mon Révérend Père, dans la Relation du premier voyage du Père Tachard, la manière obligeante dont Messieurs les Hollandais nous reçurent au Cap de Bonne-Espérance et à Batavia. Il est vrai, et je dois encore marquer ici par reconnaissance, qu'on ne peut rien ajouter aux honnêtetés que nous firent ces Messieurs. Nous y trouvâmes plusieurs Catholiques, dont quelques-uns eurent le bonheur de se confesser, après avoir

passé plusieurs années sans le pouvoir faire. Ces pauvres gens sont bien à plaindre : ils quittent leur Pays inconsidérément, et vont en Hollande, où ils s'engagent au service de la Compagnie, qui les fait passer aux Indes, d'où ils n'ont plus la liberté de revenir : mais leur plus grand malheur, c'est qu'en ce Pays-là il n'y a plus pour eux d'exercice de Religion ; plus de Messes, de Confessions ni de Communions, plus de Prêtres pour les faire souvenir de leur devoir, et pour les assister à la mort. Messieurs les Hollandais trouveraient peut-être plus de gens qui s'engageraient à leur service, et qui les serviraient même plus fidèlement, s'ils permettaient aux Catholiques le libre exercice de leur Religion en ce Pays-là, ou du-moins s'ils leur procuraient les secours qui leur sont si nécessaires. Après les avoir consolés le mieux qu'il nous fut possible, nous les exhortâmes à persévérer dans la Foi, à garder inviolablement les Commandemens de Dieu, et à souffrir leurs maux avec patience. Les Catholiques que le malheur ou la nécessité contraignent de quitter ainsi leur Pays, doivent faire réflexion à quels dangers ils exposent leur salut éternel, et se persuader que la plus grande punition du péché est de s'engager en des occasions de pécher encore davantage, et de se mettre dans un état où les moyens de se convertir et de retourner à Dieu ne se trouvent presque plus.

Nous arrivâmes à Siam à la fin du mois de Septembre de la même année 1685, après

une navigation fort heureuse. On ne peut être mieux reçu que nous le fûmes du Roi et de son Ministre, M. Constance. Pendant notre séjour en ce Royaume, nous tâchâmes de n'y être pas inutiles. Les Pères Gerbillon et de Visdelou prêchèrent l'Avent et le Carême dans l'Eglise des Portugais, et quand nous n'étions point à *Louvo*, nous entendions régulièrement les confessions dans cette Eglise les Dimanches et les Fêtes.

Avant que de partir de Paris, j'avais pris des mesures avec M. Cassini, pour observer une éclipse de Lune qui devait arriver à Paris le 10 Décembre de l'année 1685, sur les neuf heures du soir, et dans le Royaume de Siam, le 11 du même mois, sur les trois à quatre heures du matin. Comme elle devait être totale, et qu'on la pouvait voir en même-temps à Paris et à Siam, elle était fort propre pour déterminer au vrai la différence des longitudes de ces deux méridiens, et c'est ce qui nous porta à faire avec soin cette observation. Le Roi de Siam, averti de notre dessein, voulut que ce fût en sa présence. Il était alors à *Tsée-poussone*, à une lieue au-dessus de *Louvo*; c'est une Maison royale qu'il avait fait bâtir sur le bord d'un étang, à l'entrée d'une forêt, où il se divertissait à la chasse des éléphans.

Nous avions préparé pour le Roi de Siam une excellente lunette de cinq pieds, par laquelle ce Prince regardait l'éclipse, pendant que nous l'observions à quatre pas de

lui avec M. Constance, qui l'entretenait, et qui lui servait d'interprète quand il nous fesait quelques questions. Le Roi ayant vu la veille un des types de la lune qu'on a gravé à l'Observatoire de Paris, s'écria d'abord en regardant la lune par la lunette : *Voilà justement ce que vous me fîtes voir hier dans le type.* La lune s'étant éclipsée notablement, il nous demanda pourquoi elle paraissait renversée dans la lunette, et après l'immersion totale, pourquoi le corps de la lune paraissait encore, puisquelle ne recevait plus aucune lumière du soleil? Ces questions judicieuses font voir quelle était la solidité d'esprit de ce Prince, qui nous témoigna en cette occasion une bonté particulière, dont il nous aurait donné plus de marques, si sa mort, qui arriva peu de temps après, de la manière que tout le monde a su, n'eût renversé tous les grands desseins qu'il avait formés pour l'avantage de la Religion, et pour la gloire de notre Nation.

Ce fut au mois de Juillet de l'année 1686 que nous partîmes de Siam pour aller à la Chine. Il y avait à la rade plusieurs vaisseaux, dont les uns allaient à *Macao* (1), les autres à *Canton* (2), et en d'autres ports de cet Empire. Monsieur Constance nous les offrit tous : mais il n'était nullement d'avis que nous allassions à *Macao*. M. l'Evêque

---

(1) Ville de la Chine qui appartient aux Portugais.
(2) Ville capitale d'une Province de la Chine qui porte le même nom.

de Metellopolis et le Père Maldonade, Supérieur de la maison des Jésuites Portugais, nous détournaient aussi de prendre cette route.

Lorsqu'on a des intentions droites et qu'on estime une Nation, on se persuade aisément qu'elle a pour nous les mêmes sentimens, et qu'on peut s'y fier sans rien risquer. Ainsi les défiances qu'on s'efforça de nous donner des Portugais en cette occasion, firent peu d'impression sur nos esprits, et nous nous déterminâmes à prendre la route de *Macao*. M. Constance nous voyant fixes en cette résolution, crut que nous avions de ce côté-là des assurances que nous ne disions pas. Il ne pensa donc plus qu'à nous procurer de fortes recommandations auprès des Officiers de la Ville. Le Roi de Siam eut la bonté d'écrire lui-même au Gouverneur, pour l'engager à nous être favorable. Il se croyait d'autant plus en droit de lui demander cela, qu'il traitait bien les Portugais qui venaient trafiquer tous les ans en ses Etats.

Mais Dieu qui veillait sur nous, ne permit pas que ce voyage réussît. Le vaisseau sur lequel nous nous embarquâmes passait pour être bon, et ne valait rien en effet. Dès le cinquième jour il fit eau de toutes parts. Il était conduit par un Pilote qui avait déjà fait quatre ou cinq naufrages, et qui ne craignant rien tant que de ne pas arriver cette année-là à *Macao*, s'obstinait à tenir le vent quoiqu'il nous fût contraire, et qu'il augmentât à chaque moment. Nous ne fesions

que dériver du côté de *Camboge* (1) où en peu d'heures nous aurions péri misérablement, si notre Capitaine n'eût forcé le Pilote de céder, et d'aller vent arrière chercher le premier asile qu'on pourrait trouver. Le danger où nous fûmes en cette occasion est un des plus grands que j'aie courus sur toutes ces mers.

Comme il n'y avait que six ou sept jours que nous avions mis à la voile, nous crûmes qu'il était encore temps de gaguer la barre de Siam, et de nous embarquer dans un autre vaisseau pour arriver à la Chine cette année-là. Nous prîmes donc des guides pour nous y mener par le chemin le plus court, à travers les forêts; mais nos efforts furent inutiles. Ces guides, après un mois de détours, nous ramenèrent épuisés de fatigues à notre vaisseau, qui se rendit à petites voiles dans la rivière de Siam, au mois de Septembre, lorsque la mousson pour aller à la Chine était entièrement passée. Nous trouvâmes sur notre chemin les galères du Roi de Siam, que ce Prince, plein de bonté pour nous, avait envoyées pour nous chercher, dès qu'il apprit le mauvais succès de notre voyage.

Notre retour donna de la joie à M. Constance, qui ne nous avait laissé partir qu'avec peine. La crainte qu'on ne nous maltraitât à *Macao*, n'était pas sans fondement; car quel-

(1) C'est un Royaume qui est entre le Royaume de Siam et celui de la Cochinchine.

ques mois après, les vaisseaux de la Chine étant revenus à Siam, nous apprîmes qu'on avait reçu ordre de Portugal d'arrêter à *Macao* les Vicaires Apostoliques, et les Missionnaires qui viendraient sur d'autres vaisseaux que sur ceux des Portugais. Nous vîmes cette année-là même l'exécution de cet ordre. Un Père Franciscain de *Manille* (1), parti de Siam en même-temps que nous, fut mis en arrêt à son arrivée avec le Capitaine qui l'avait amené ; on l'envoya ensuite à Goa, d'où il eut bien de la peine à sortir pour retourner aux Philippines.

Nous nous abandonnâmes l'année suivante à la sage conduite de M. Constance. Ce Ministre nous honora toujours d'une protection et d'une amitié particulières. Ce que nous estimions davantage en lui, c'était un fond de piété et de Religion qui le portait à former de grands projets pour la propagation de la Foi. Il protégeait tous les Missionnaires et les Vicaires Apostoliques, et les aidait à passer dans le lieu de leurs Missions, engageant les Capitaines des vaisseaux qui partaient de Siam, à les porter sûrement à *Camboge*, à la Cochinchine, au Tonquin et à la Chine. Il leur distribuait à tous des charités considérables. Il a rebâti les Eglises des Jésuites et des Dominicains de Siam. MM. nos Ecclésiastiques Français pourront dire eux-mêmes tous les biens qu'il leur a faits.

(1) C'est la Ville capitale des Philippines.

Nous avons souvent déploré la mort tragique de cet homme extraordinaire, et nous y avons été d'autant plus sensibles, qu'il ne lui a pas été impossible de l'éviter ; mais Dieu qui l'attendait en ce moment, lui avait donné un courage capable de soutenir une si rude épreuve. Les Siamois, qui l'ont traité avec tant de cruauté, n'auront point manqué de lui reprocher ses grandes aumônes, et tout ce qu'il avait entrepris pour établir solidement la Religion chrétienne dans les Indes. Mais ce qui pouvait le rendre coupable devant eux, est ce qui nous donne le plus sujet de croire que Dieu lui aura fait part de ses grandes miséricordes ; car le Fils de Dieu a promis de se déclarer hautement devant son Père, pour ceux qui n'auront point rougi de lui devant les hommes ; et Dieu a des grâces et des ressources infinies, pour mettre dans les voies de salut ceux qui ont été véritablement zélés, et pour y en faire entrer beaucoup d'autres.

Je ne parle point ici de l'illustre Madame Constance ; il est impossible de penser à ce qu'elle a souffert dans cette triste révolution, sans être pénétré d'une vive douleur. On n'ignore pas en France l'extrême misère à laquelle elle est encore réduite, et l'on est bien à plaindre de vouloir et de ne pouvoir pas la soutenir, comme on le souhaiterait.

Nous partîmes de Siam, pour la seconde fois, le dix-neuvième Juin de l'année 1687, sur un navire Chinois qui allait à *Nimpo*. Outre que nos mesures étaient bien prises,

Dieu donna encore visiblement sa bénédiction à notre voyage.

Les Chinois qui nous conduisaient nous parurent fort superstitieux. Ils avaient une petite Idole à la poupe de leur vaisseau, devant laquelle ils entretenaient jour et nuit une lampe allumée : ils lui offraient assez souvent, avant qu'ils se missent à table, les viandes préparées pour le repas. Mais comme ils s'apercevaient que nous n'y touchions point, toutes les fois qu'on les avait ainsi offertes, ils en firent mettre à part, et on ne présentait point à l'Idole ce qui était destiné pour nous. Le culte qu'ils rendaient à cette fausse divinité ne se bornait pas là : sitôt que la terre paraissait, celui qui avait soin de l'Idole, prenait des papiers peints et coupés en ondes, et les jetait dans la mer, après avoir fait une profonde inclination de côté-là. Quand le calme nous prenaït, tout l'équipage poussait de temps-en-temps des cris, comme pour rappeler le vent. Dans le gros temps ils jetaient au feu des plumes, pour conjurer la tempête et pour chasser le Démon, ce qui répandait par-tout le vaisseau une puanteur insupportable. Mais leur zèle, ou plutôt leur superstition, redoubla à la vue d'une montagne qu'on découvre en passant le canal de la Cochinchine; car outre les inclinations et les génuflexions ordinaires, et tous les papiers à demi brûlés qu'ils jetaient dans la mer, les Matelots se mirent à faire un petit vaisseau de quatre pieds; il avait ses mâts, ses cordages, ses voiles et ses ban-

deroles, sa boussole, son gouvernail, sa chaloupe, son canon, ses vivres, ses marchandises, et même son livre de compte. On avait disposé à la poupe, à la proue et sur les cordages, autant de petites figures de papier peint qu'il y avait d'hommes sur le vaisseau. On mit la petite machine sur un brancard; on la leva avec beaucoup de cérémonies; on la promena par le vaisseau au bruit du tambour et d'un bassin d'airain. Un Matelot habillé en Bouze conduisait la marche et s'escrimait avec un long bâton en jetant quelquefois de grands cris. Enfin on le fit descendre doucement dans la mer, et on le suivit des yeux aussi loin que l'on put. Le Bonze monta sur la dunette, pour continuer ses clameurs, et apparemment pour lui souhaiter un heureux voyage.

Nous eûmes un calme de quatre jours à la hauteur d'*Emouy* (1). L'horizon couvert de nuages fort noirs, et les vents de Nord et de Nord-Est, qui soufflaient de temps-en-temps, étaient des présages d'une grande tempête. Les Chinois alarmés invoquèrent leur Idole avec plus de ferveur que jamais, et dans la crainte d'être surpris de ces furieux siphons, qui désolent ces mers, ils tâchèrent plusieurs fois de gagner la terre; mais ce fut en vain. Ils gardaient tous un morne silence, et ils trouvaient mauvais que nous parlassions entre nous autres Missionnaires. Notre interprète nous en avertit en

(1) Ville de la Chine.

secret, et nous marqua que notre tranquillité leur paraissait d'un aussi mauvais augure, que le calme même. Nous fîmes un vœu à saint François-Xavier, Patron de ces mers, pour obtenir un vent favorable. Dieu nous le donna dès le lendemain, et nous passâmes heureusement entre la terre ferme de la province de *Fokien*, et l'île *Formose*, dont nous vîmes quelques montagnes à l'horizon.

A trente ou quarante lieues de *Nimpo*, on entre dans un labyrinthe d'Iles élevées, parmi lesquelles on ne se reconnaît plus. Le parti que nous prîmes fut d'observer le chemin que fesait notre vaisseau, les terres entre lesquelles il passait, et sur lesquelles il portait le cap, et d'en faire une carte particulière, qui pût être utile à ceux qui navigueront dans ces mers. Cette carte ne marque que notre route, quoiqu'il y en ait d'autres aussi bonnes entre ces Iles, et peut-être meilleures pour les grands vaisseaux; car je me souviens que nos Pilotes sondaient souvent, et qu'en certains endroits ils ne trouvaient que quatre brasses d'eau.

C'est à Messieurs les Anglais qu'il faut s'adresser, si l'on veut avoir une plus grande connaissance de cette mer; car depuis trois ans ils en ont fait une carte générale. Ils ont sondé par-tout; ils ont visité toutes les Iles: ils savent celles qui sont habitées et celles où l'on peut se pourvoir d'eau. C'est un travail de six mois, digne de l'application et de la curiosité de ces Messieurs. J'ai vu une de ces cartes à grands points, et fort bien des-

sinée, entre les mains de M. Catchepolle, homme de mérite, qui est à présent à la Chine Consul, et Président de la Compagnie Royale d'Angleterre, pour tout le commerce que les Anglais y font.

Nous mouillâmes enfin devant la ville de *Nimpo*, le 23 de Juillet de l'année 1687, trente-quatre jours après avoir quitté la barre de Siam, et deux ans et demi depuis notre départ de France. Je ne vous dirai point, mon Révérend Père, la joie dont nous fûmes pénétrés, et les actions de grâces que nous rendîmes à Dieu, lorsque nous nous vîmes heureusement arrivés au terme de nos plus ardens desirs. Il faut être appelé aux Missions, et y venir dans la seule vue de servir Dieu, et de travailler au salut des ames, pour se former une juste idée de ce qu'on éprouve dans ce moment. Il faut bien dire que nous changeons alors de force, *mutabunt fortitudinem* (1); car nous ne songions plus à la France, ni à ce que nous avions pu y laisser d'espérances et de douceurs. Cette paix même, dont nous jouissons dans les Maisons religieuses, et les facilités que nous avons d'y vivre dans le recueillement qui peut tenir l'ame unie à Dieu, n'étaient plus des objets qui nous touchassent. La multitude des ames que nous avions devant les yeux, le choix que Dieu avait fait de nous pour leur porter sa connaissance, et les occasions de souffrir que nous espérions trouver, occupaient entiè-

(1) Isaïe, 40.

rement nos esprits, et paraissaient devoir amplement nous dédommager de tout.

Nimpo, que quelques Européens ont appelé *Liampo*, est une Ville du premier ordre de la province de *Tche-kiam*; et un très-bon port sur la mer orientale de la Chine, vis-à-vis du Japon. Elle est, selon nos observations, à vingt-neuf degrés cinquante-six minutes de latitude septentrionale, éloignée de cinq ou six lieues de la mer. On y va dans une seule marée par une fort belle rivière, large pour le moins de cent cinquante toises, et profonde par-tout de sept ou huit brasses, bordée de salines des deux côtés, avec des Villages et des Campagnes cultivées, que de hautes montagnes terminent à l'horizon. L'embouchure de la rivière est défendue par une forteresse et par une petite Ville du troisième ordre, nommée *Tin-hay*, environnée de tours et de bonnes murailles. Il y a là un bureau, où l'on reconnaît tous les vaisseaux qui entrent. Les Marchands Chinois de Siam et de Batavia viennent tous les ans à *Nimpo* pour y chercher des soies; car c'est dans cette Province que se trouvent les plus belles de la Chine. Ceux de *Fo-kien* et des autres Provinces voisines y abordent aussi continuellement.

Les Marchands de *Nimpo* font un grand commerce avec le Japon, où ils allaient dès le temps de S. François-Xavier; et c'est d'eux apparemment qu'il apprenait ces particularités de la Chine, qu'il écrivait en Europe sur la fin de sa vie. Il paraît même qu'il avait

songé à passer à la Chine sur leurs vaisseaux. *Liampo* (1), dit-il, *est une grande Ville de la Chine, éloignée du Japon de cent cinquante lieues seulement. J'ai de fortes raisons de croire que ce sera la porte par où les Missionnaires de notre Compagnie entreront dans ce grand Royaume, et que les autres Religieux y pourront venir ensuite contenter le desir ardent que Dieu leur inspire de travailler au salut des Infidèles. Je prie donc ceux qui desirent la conversion de ces Peuples, de recommander l'affaire à Dieu* (2). C'est en ce temps-là très-probablement qu'il songeait à s'adresser à l'Empereur du Japon même, et à lui demander un passe-port ; car on disait que ce Prince avait alors une liaison si étroite avec l'Empereur de la Chine, qu'il avait même un de ses sceaux pour sceller des patentes et des passe-ports aux vaisseaux, et aux personnes qu'il voudrait y envoyer.

Nous sommes, je crois, les premiers, mon Révérend Père, qui avons pris ce chemin marqué, dès les premiers temps de notre Compagnie, par l'Apôtre des Indes, et par où apparemment il eût voulu entrer lui-même à la Chine, si l'ambassade de Jacques Pereïra n'eût pas manqué, par l'avarice et la jalousie du Gouverneur de Malaca, et qu'il eût pu préférer la route de *Nimpo* à celle de *Sancian*, où il mourut.

Le Père Martini rapporte que de son temps

---

(1) Lib. 4, Epist. 1.
(2) Lib. 3, Epist. 5.

notre Compagnie avait une Eglise à *Nimpo*. Il faut que cette Eglise ait été entièrement détruite dans l'irruption des Tartares ; car nous ne trouvâmes en y arrivant aucun vestige ni d'Eglise ni de Christianisme. On était même si peu accoutumé à y voir des Européens, que le Peuple accourait de toutes parts pour nous regarder, comme si nous eussions été des hommes de quelque nouvelle espèce.

Les Mandarins ayant su notre arrivée, voulurent nous voir en particulier, et nous reçurent avec civilité. Ils nous demandèrent ce que nous prétendions, et quel était le sujet de notre voyage. Nous répondîmes que la grande réputation de l'Empereur par toute la terre, et la permission qu'il donnait aux étrangers de venir dans ses Ports, nous avait déterminés à entreprendre ce voyage ; que notre dessein était de demeurer avec nos frères pour y servir le vrai Dieu ; que nous avions appris, à notre grand regret, que plusieurs d'entr'eux étaient déjà morts, et que la plupart des autres, accablés de vieillesse et d'infirmités, demandaient du secours.

J'ajoutai que le Père Ferdinand Verbiest s'était donné la peine de m'écrire lui-même en Europe pour m'inviter à venir à la Chine, et qu'il avait donné sa lettre au Père Philippe Couplet, qui me l'avait fidèlement rendue. Il nous parut que ces Officiers avaient une considération particulière pour le Père Verbiest; que nos réponses leur fesaient plaisir ; et que s'ils eussent été les maîtres, ils nous auraient volontiers accordé la permission que nous leur

demandions, de nous retirer en quelqu'une des Eglises de notre Compagnie. Mais le vice-Roi, qui haïssait notre Religion, fut cause que nous ne pûmes profiter de leurs bonnes dispositions. Il les blâma d'avoir souffert que nous prissions une maison à *Nimpo*, quoique les chaleurs fussent alors si violentes, qu'il eût été impossible de demeurer sur les vaisseaux. Il écrivit ensuite contre nous au Tribunal des Rites, priant qu'on défendît aux vaisseaux Chinois, qui trafiquaient dans les Royaumes voisins, d'amener jamais aucun Européen à la Chine. Peut-être espérait-il que la réponse du Tribunal des Rites nous étant contraire, il pourrait confisquer à son profit le vaisseau qui nous avait amenés et se saisir de tout ce que nous avions apporté.

Cependant, sans perdre de temps, nous mandâmes notre arrivée au Missionnaire de notre Compagnie qui demeurait à *Ham-Tcheou*, capitale de la Province, sans savoir encore son nom. Nous accompagnâmes nos lettres de celles que vous aviez eu la bonté de nous donner pour le Père Verbiest. Par une providence particulière de Dieu, il se trouva que le Missionnairè de *Ham-Tcheou* était le Père Prosper Intorcetta, Sicilien de nation, qui avait eu le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ la prison et l'exil dans la dernière persécution. Comme il était venu en Europe en 1672 pour les affaires de la Mission, je lui avais dès-lors écrit pour me joindre à lui, et me consacrer au service de l'Eglise de la Chine. Ainsi sa joie fut grande

quand il apprit que nous étions si proches de lui. (1) *Dieu soit béni*, nous dit-il dans la lettre qu'il nous écrivit, *de ce qu'il nous a fait enfin miséricorde. Il vous a sauvé du naufrage, afin de sauver par votre moyen cette Mission affligée, qui périssait tous les jours faute d'ouvriers et de secours.* Il nous envoya sur-le-champ un de ses Catéchistes, qui était Bachelier, avec deux de ses domestiques, et nous manda de quelle manière nous devions nous comporter avec les Mandarins.

Ayant appris ensuite, par le Mémoire que nous lui envoyâmes, quelles étaient nos vues et nos desseins, il nous répondit encore, en nous ouvrant son cœur : *Vous m'avez pleinement éclairci*, dit-il, *sur-tout ce que je voulais savoir. Dès que j'appris votre arrivée à Siam, je pensai toutes les choses que vous me marquez ; je ne sais si ce fut par une inspiration particulière, ou par une simple conjecture ; ce que je vous puis dire, c'est que je vous attendais avec impatience. Et présentement que vous êtes arrivés, je suis comblé de consolation.*

La résolution qu'avait prise le vice-Roi de *Tche-kiam*, d'écrire à la Cour des Rites, pour nous faire renvoyer de la Chine, était la seule chose qui troublait la joie de ce saint homme. Il eut recours à Dieu, et fit faire pour nous

---

(1) *Benedictus Deus qui fecit nobiscum misericordiam suam. Liberavit vos à naufragio, ut prope naufragam Missionem nostram operariis destitutam vestrâ operâ ac laboribus ab aquis lachrymarum summique mœroris eriperet.*

des prières publiques dans son Eglise. Il obligea jusqu'aux petits enfans à implorer le secours du Ciel. Quand ils étaient prosternés devant l'image du Sauveur, il leur fesait prononcer ces paroles : *Seigneur*, *en votre saint nom*, *conservez les Pères qui viennent travailler au salut de nos ames.*

Pendant que nous demeurâmes à *Nimpo*, nous eûmes plus d'une occasion de parler aux Mandarins de la grandeur et de la puissance de Dieu. Il y avait trois ou quatre mois qu'il ne pleuvait point dans tout le Pays ; ce qui ruinait les moissons, et fesait craindre une famine générale. On avait ordonné des jeûnes dans la Ville, et des prières dans toutes les Pagodes. Le Gouverneur inquiet s'avisa de nous consulter sur les causes de cette sécheresse. Il nous demanda si nous en avions aussi quelquefois en Europe, et ce que nous fesions alors pour en être délivrés. Nous lui répondîmes que le Dieu que nous adorions étant tout puissant, nous avions recours à lui, et que nous allions dans nos Eglises implorer sa miséricorde. *Mais il y a plus d'un mois*, répliqua-t-il, *que nous fesons la même chose : nous allons à la porte du Midi*, *et à toutes les Pagodes de la Ville sans pouvoir rien obtenir. Nous n'en sommes point surpris*, *Seigneur*, lui répondîmes-nous, *et si vous nous permettez de vous dire librement nos pensées*, *nous vous en découvrirons la véritable cause.* Nous commençâmes alors à lui parler de Dieu, et à lui faire connaître qu'il avait créé le Ciel et la Terre, les

les hommes et tout ce qui était dans l'Univers ; que tout dépendait de lui, les pluies et la sécheresse, la famine et l'abondance, les biens et les maux, avec lesquels il châtiait ou récompensait les hommes, selon qu'il le jugeait à propos ; que nous adressant à lui, comme nous fesions en Europe, nous priions celui qu'il fallait prier véritablement, parce qu'étant le souverain Seigneur de toutes choses, il avait le pouvoir d'exaucer nos prières. *Mais il n'en est pas ainsi de vos Dieux*, lui dîmes-nous ; *ils ont des yeux*, *et ne voient point ; ils ont des oreilles et n'entendent point ; parce que ces fausses divinités ayant été autrefois des hommes mortels*, *ils n'ont pu s'exempter de la Loi commune de mourir*, *ni des suites ordinaires de la mort : ainsi n'ayant plus ni sentiment ni pouvoir*, *il ne faut pas être surpris s'ils ne vous écoutent point. Le titre de divinité qu'ils tiennent de la libéralité des Empereurs*, *ou de la superstition des Peuples, n'ajoute rien à ce qu'ils étaient d'eux-mêmes, ni ne leur donne aucun pouvoir réel et véritable de disposer des pluies*, *ou de commander sur la terre aux autres hommes.*

Le Gouverneur nous écouta paisiblement, et nous pria de demander à notre Dieu qu'il leur accordât de la pluie. *Nous le ferons volontiers*, lui répondîmes-nous ; *mais tout le Peuple ayant besoin de cette grâce*, *il n'est pas juste que nous la demandions seuls. Eh bien*, dit-il, *j'irai demain chez vous pour adorer le Dieu du Ciel*, *et pour lui*

présenter des parfums. J'admirai en cette occasion la ferveur de nos Pères, et je fus charmé de voir qu'ils étaient remplis de cette foi vive que Notre-Seigneur recommandait à ses Apôtres : *Habete fidem Dei* (1). Nous nous préparions à la cérémonie, lorsque nous apprîmes que le Gouverneur devait le lendemain, en sortant de notre maison, aller avec tous les autres Mandarins de la Ville à une montagne voisine sacrifier au Dragon des eaux. Nous jugeâmes qu'un culte partagé ne serait pas agréable à Dieu ; ainsi nous envoyâmes notre interprète lui dire qu'on ne pouvait servir deux maîtres ; et que s'il voulait nous faire l'honneur de venir adorer le vrai Dieu chez nous, il ne fallait point qu'il allât ailleurs. Le Gouverneur répondit que ne pouvant se dispenser de se trouver le lendemain au rendez-vous de la montagne, il ne viendrait pas chez nous. Il fit quelques jours après un peu de pluie ; mais elle fut suivie d'un orage si violent et d'un vent si furieux, que les Campagnes en furent désolées, et qu'un grand nombre de vaisseaux périrent sur la côte. C'est ainsi que Dieu punit quelquefois les pécheurs ; permettant que les remèdes même qu'ils souhaitent le plus ardemment, deviennent pour eux une seconde punition et un mal plus grand que tous les autres.

Le second jour de Novembre nous apprîmes que l'Empereur nous appelait à Pekin,

(1) Marc, chap. 11, v. 22.

par cet ordre plein de bonté : *Que tous viennent à ma Cour. Ceux qui savent les Mathématiques demeureront auprès de moi pour me servir ; les autres iront dans les Provinces où bon leur semblera.* Aussitôt qu'on nous eut remis l'ordre Impérial, les principaux Mandarins de *Nimpo* nous rendirent des visites de congratulation, sur l'honneur que nous fesait l'Empereur. Nous partîmes incontinent, et nous prîmes notre route par la ville de *Ham-Tcheou*, Capitale de la Province, où nous eûmes la consolation de voir le Père Intorcetta, et de passer quelques jours avec lui. Les Chrétiens envoyés de sa part vinrent nous recevoir au bord de la rivière, et nous accompagnèrent jusqu'à l'Eglise, où le Père attendait notre arrivée. Il nous conduisit devant le grand autel, où, prosternés devant l'image du Sauveur, nous adorâmes le Seigneur qui nous comblait de tant de grâces. Nous nous tournâmes ensuite vers le Père, et nous l'embrassâmes tendrement. Nos larmes, plus que nos paroles, lui marquèrent notre joie, et la vive reconnaissance dont nous étions pénétrés. Ce Père, qui est mort depuis quelques années, était alors vice-Provincial de notre Compagnie à la Chine. Quoiqu'il fût tout blanc, et âgé d'environ soixante ans, il était encore d'une santé forte et vigoureuse. J'apporte son portrait en France ; c'est celui qu'on peignit après sa mort, et que selon la coutume des Chinois on porta dans la pompe funèbre, lorsqu'on conduisait son corps à la sépulture.

Les autres Villes par où nous passâmes depuis *Ham-tcheou* jusqu'à Pekin, nous reçurent avec honneur. Nous étions accompagnés d'un Mandarin, qui avait soin de tout ce qui nous était nécessaire. Je sais qu'il y a des gens en France qui blâment, et qui condamnent les honneurs que les Missionnaires permettent qu'on leur rende dans les Pays Infidèles. Ce que je puis assurer, c'est que nous ne les cherchons pas, et que nous les évitons autant qu'il est possible. Mais on n'est pas maître de refuser de pareilles distinctions à la Chine, quand on va ou qu'on vient par ordre de l'Empereur. On serait regardé comme des imposteurs dans les Villes par où l'on passe, si l'on ne gardait pas cet article du cérémonial, et qu'on se dît cependant Envoyé ou Appelé du Prince. L'avantage que nous en retirons, et que personne, à ce que je crois, ne pourra mépriser, c'est que les Misssionnaires qui vont avec ces marques d'honneur, recommandent aux Mandarins des Provinces par où ils passent, les autres Missionnaires qui travaillent dans leur district; c'est qu'ils appaisent les persécutions que la malice des Infidèles leur suscite quelquefois; c'est enfin que les Chrétiens, appuyés de leur crédit, vivent en paix, et que les Infidèles ne craignent point d'embrasser notre sainte Religion, quand ils la voient si bien protégée. Je ne parle point des bons offices qu'on rend aussi aux Marchands Européens, qui ont quelquefois besoin de recommandation dans un Pays où

ils sont exposés à l'avarice et à la perfidie de certains Officiers, qui ne sont pas toujours fort équitables.

Nous n'arrivâmes à *Pekin* que le 7 Février de l'année 1688. Toute la Cour était alors en deuil pour la mort de l'Impératrice, aïeule de l'Empereur. Nos Pères étaient plongés aussi dans la douleur, pour la perte qu'ils venaient de faire du Père Ferdinand Verbiest, décédé dix jours auparavant d'une langueur qui le consumait depuis quelques années. Ce serviteur de Dieu avait beaucoup souffert pour la Foi dans la dernière persécution. Il fut mis en prison, et chargé de pesantes chaînes, qu'il porta plus longtemps que les autres Confesseurs de Jésus-Christ. Dieu se servit de lui pour les faire rappeler de leur exil de Canton, et les rétablir dans leurs Eglises, où ils travaillèrent à ramasser leur troupeau, que la crainte des bannissemens et de la perte des biens avait dissipé. Il fut depuis ce temps-là le protecteur de la Foi, et l'appui des Missionnaires que les Mandarins inquiétaient ou persécutaient dans les Provinces. C'est ainsi qu'en parle le Pape Innocent XI dans le Bref qu'il lui fit l'honneur de lui envoyer en 1681.

Nous n'oublierons jamais que nous lui sommes redevables de notre entrée à la Chine, et d'avoir rompu, par son crédit, les pernicieux desseins du vice-Roi de *The-kiam*. Notre joie eût été complète, si, comme il le desirait, nous eussions pu le voir avant sa mort, lui communiquer nos desseins, pro-

fiter de ses lumières, et prendre des règles de conduite d'un homme que tous les Chrétiens de la Chine regardaient avec raison comme leur père et le restaurateur de notre sainte Religion en leur Pays. Mais Dieu nous fesait d'ailleurs assez d'autres grâces. Comme nous ne pensions point à demeurer à la Cour, mais à nous répandre dans les Provinces pour travailler au salut des ames, nous nous résignâmes plus aisément à la volonté de Dieu. Le Père Gerbillon comptant sur ses forces, que l'excès du travail a beaucoup diminuées depuis ce temps-là, demanda instamment d'aller aux extrémités de la province de *Chan-Si*, dans l'ancienne Eglise du saint homme le Père Etienne Faber, Français de Nation. C'est la Mission la plus rude et la plus laborieuse de la Chine, et celle où l'on est plus destitué de toute consolation humaine. Le Père Bouvet souhaitait de passer dans le *Leao-ton*, et dans la Tartarie Orientale, où l'on n'a point encore prêché l'Evangile : les autres n'avaient point encore pris de parti.

Cependant nous demeurions tous dans la maison de nos Pères de Pekin. J'y trouvai le Père Antoine Thomas, que j'avais vu autrefois à Paris, quand il y passa pour aller à la Chine. Je tâchai de le consoler sur la mort du Père Verbiest, dans qui, outre les raisons communes, il perdait un véritable ami. Il nous disposa, de son côté, à soutenir avec courage les contradictions auxquelles nous devions nous attendre, en ajoutant que

chaque Missionnaire devait s'appliquer ces paroles de saint Paul (1) : *Omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur :* Tous *ceux qui veulent vivre dans la piété*, *selon* Jésus-Christ, *souffriront persécution.*

Le Père Joseph Tissanier, Français, m'écrivit en ce temps-là de *Macao* à-peu-près la même chose. C'était un excellent Religieux, qui avait été Provincial et Visiteur de la Mission. Ces avis ne nous intimidèrent point, par la grâce de Dieu, parce qu'on ne nous promettait que ce que nous étions venus chercher dans les Missions.

Les obsèques du Père Verbiest se firent le 11 Mars 1688. Nous y assistâmes ; et voici l'ordre qu'on garda en cette cérémonie. Les Mandarins que l'Empereur avait envoyés pour honorer cet illustre défunt, étant arrivés sur les sept heures du matin, nous nous rendîmes dans la salle où le corps du Père était enfermé dans son cercueil. Les cercueils de la Chine sont grands, et d'un bois épais de trois ou quatre pouces, vernissés et dorés par dehors, mais fermés avec un soin extraordinaire, pour empêcher l'air d'y pénétrer. On porta le cercueil dans la rue, et on le posa sur un brancard au milieu d'une espèce de dôme richement couvert, et soutenu de quatre colonnes. Les colonnes étaient revêtues d'ornemens de soie blanche (c'est à la

(1) 2 Tim., chap. 3, v. 12.

Chine la couleur du deuil), et d'une colonne à l'autre pendaient plusieurs festons de soie de diverses autres couleurs, ce qui fesait un très-bel effet. Le brancard était attaché sur deux mâts d'un pied de diamètre, et d'une longueur proportionnée à leur grosseur, que soixante ou quatre-vingts hommes arrangés des deux côtés devaient porter sur leurs épaules. Le Père Supérieur, accompagné de tous les Jésuites de Pekin, se mit à genoux devant le corps au milieu de la rue. Nous fîmes trois profondes inclinations jusqu'à terre, pendant que les Chrétiens, qui étaient présens à cette triste cérémonie, fondaient en larmes et jetaient des cris capables d'attendrir les plus insensibles. La marche commença ensuite dans cet ordre :

On voyait d'abord un tableau de vingt-cinq pieds de haut sur quatre de large, orné de festons de soie, dont le fond était d'un taffetas rouge, sur lequel le nom et la dignité du Père Verbiest étaient écrits en Chinois en gros caractères d'or. Cette machine, que plusieurs hommes soutenaient en l'air, était précédée par une troupe de joueurs d'instrumens, et suivie d'une autre troupe qui portait des étendards, des festons et des banderoles. La croix paraissait ensuite dans une grande niche ornée de colonnes, et de divers ouvrages de soie. Plusieurs Chrétiens suivaient, les uns avec des étendards comme les premiers, et les autres le cierge à la main. Ils marchaient deux à deux au milieu des vastes rues de Pekin, avec une modestie que les Infi-

dèles admiraient. On voyait après dans une niche l'image de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus, tenant le globe du monde en sa main. Les Chrétiens qui suivaient avaient aussi à la main des cierges ou des étendards, comme ceux qui précédaient.

Un tableau de l'Ange Gardien venait encore, accompagné de la même manière, et suivi du portrait du Père Verbiest, qu'on portait avec tous les symboles qui convenaient aux charges dont l'Empereur l'avait honoré. Nous paraissions immédiatement après avec nos habits de deuil, qui sont blancs à la Chine, comme j'ai dit; et d'espace en espace nous marquions la tristesse dont nous étions pénétrés, par des sanglots réitérés, selon la coutume du Pays. Le corps du Père Verbiest suivait accompagné des Mandarins que l'Empereur avait nommés pour honorer la mémoire de ce célèbre Missionnaire. Ils étaient tous à cheval : le premier était le beau-père de l'Empereur, le second son premier Capitaine des Gardes, le troisième un de ses Gentilshommes, et d'autres moins qualifiés. Toute cette marche qui se fit avec un bel ordre et une grande modestie, était fermée par cinquante cavaliers : les rues étaient bordées des deux côtés d'un Peuple infini, qui gardait un profond silence en nous voyant passer.

Notre sépulture est hors de la Ville dans un jardin qu'un des derniers Empereurs Chinois donna aux premiers Missionnaires de notre Compagnie. Ce jardin est fermé de

murailles, et on y a bâti une Chapelle et quelques petits corps de logis.

Quand nous fûmes arrivés à la porte, nous nous mîmes tous à genoux devant le corps, au milieu du chemin, et nous fîmes trois fois les mêmes inclinations. Les pleurs des assistans recommencèrent. On porta le corps auprès du lieu où il devait être inhumé; on y avait préparé un Autel, sur lequel était la Croix avec des cierges. Le Père Supérieur prit alors un surplis, récita les prières, et fit les encensemens ordinaires marqués dans le Rituel. Nous nous prosternâmes encore trois fois devant le cercueil, qu'on détacha du brancard pour le mettre en terre. Ce fut alors que les cris des assistans redoublèrent, mais avec tant de violence, qu'il n'était pas possible de retenir ses larmes.

La fosse était une espèce de caveau profond de six pieds, long de sept et large de cinq: il était pavé et revêtu de briques de tous côtés, en forme de muraille. Le cercueil fut placé au milieu comme sur deux tréteaux de briques, hauts d'environ un pied. On éleva ensuite les murailles du caveau jusqu'à la hauteur de six ou sept pieds, et on les termina en voûte, avec une croix au-dessus.

Enfin, à quelques pieds de distance du tombeau, on plaça une pièce de marbre blanc de six pieds de haut, en comprenant la base et le chapiteau, sur lequel étaient écrits, en Chinois et en Latin, le nom, l'âge et le Pays du défunt, l'année de sa mort, et le temps qu'il avait vécu à la Chine.

Le tombeau du Père Matthieu Ricci est le premier au bout du jardin, dans un rang distingué, comme pour marquer qu'il a été le Fondateur de cette Mission. Tous les autres sont rangés sur deux lignes au-dessous de lui, comme on le voit dans la figure suivante :

Le Père [ ] Ricci.

Le P.	[ ]	Rho.	Le P.	[ ]	Terentio.
	o			o	
Le P.	[ ]	Coronado.	Le P.	[ ]	Lombard.
	o			o	
Le P.	[ ]	Magellaens.	Le P.	[ ]	Seguira.
	o			o	
Le P.	[ ]	Verbiest.	Le P.	[ ]	Buglio.
	o			o	

Le Père Adam Schall est d'un autre côté, dans une sépulture vraiment Royale, que

l'Empereur qui règne aujourd'hui lui fit faire quelques années après sa mort, lorsqu'on rétablit la mémoire de ce grand homme.

Avant les obsèques du Père Verbiest, l'Empereur, qui venait de finir son deuil pour la mort de l'Impératrice son aïeule, avait envoyé demander nos noms, et s'informer de nos talens et de notre capacité. La paix dont jouissait alors son Empire, par ses soins, depuis les deux derniers voyages qu'il avait faits en Tartarie, et dont nous avions lu la Relation étant encore à Paris, nous donna occasion de répondre, entr'autres choses, qu'on admirait en France son esprit et sa conduite, et qu'on y estimait extrêmement sa valeur et sa magnificence. Il s'informa de l'âge du Roi, des guerres qu'il avait soutenues, et de la manière dont il gouvernait ses Etats. Nous satisfîmes à toutes ses questions en Sujets fidèles, et véritablement pénétrés des hautes qualités de notre auguste Monarque. L'Officier qui parlait de la part de l'Empereur, nous dit que, quoique son Maître ne nous connût pas encore, il avait néanmoins déjà pour nous la même bienveillance que pour les autres Pères; qu'il regardait le courage avec lequel nous quittions nos parens et notre Patrie, pour venir à l'extrémité du monde prêcher l'Evangile, comme une preuve sensible de la vérité de notre Religion; mais que, pour en être parfaitement convaincu, il voudrait voir à la Chine quelques miracles semblables à ceux

qu'on racontait avoir été faits autrefois ailleurs pour la confirmer. Le Prince n'en demeura pas là : il nous fit l'honneur un jour de nous envoyer de son thé, et du meilleur vin de sa table. Nous apprîmes qu'il voulait me retenir à sa Cour avec mes compagnons, et qu'il pensait dès ce temps-là à nous donner une maison dans son Palais. Mais Dieu, qui nous demandait ailleurs, ne permit pas que ce dessein s'exécutât sitôt. Nous ne savions point encore assez de Chinois, et nous n'aurions pu dans ces premiers commencemens, lui donner la satisfaction qu'il attendait.

C'était au Tribunal des Rites à nous présenter à l'Empereur, parce que c'était ce Tribunal qui avait reçu l'ordre de nous faire venir à la Cour. Il nous appela donc après les obsèques du Père Verbiest, c'est-à-dire, aussitôt que, selon le cérémonial de la Chine, il nous fut libre de sortir. Nous vîmes ce redoutable Tribunal, où, quelques années auparavant, tous les Missionnaires avaient paru chargés de chaînes. Il n'avait rien de grand ni de magnifique pour le lieu. Les Mandarins, assis sur une estrade, nous reçurent avec honneur, et nous parlèrent après nous avoir fait asseoir. Le premier Président Tartare, ayant reçu les ordres de l'Empereur, nous dit que ce Prince souhaitait nous voir le lendemain, et que c'était le Supérieur de notre maison qui nous présenterait.

Ce fut donc le 21 Mars 1688, que nous eûmes l'honneur de saluer l'Empereur. Ce

grand Prince nous témoigna beaucoup de bonté ; et après nous avoir fait un reproche obligeant de ce que nous ne voulions pas tous demeurer à sa Cour, il nous déclara qu'il retenait à son service les Pères Gerbillon et Bouvet, et qu'il permettait aux autres d'aller dans les Provinces prêcher notre sainte Religion. Il nous fit ensuite servir du thé, et nous envoya cent pistoles, ce qui parut aux Chinois une gratification extraordinaire. Après cette visite, nous ne songeâmes plus, le Père le Comte, le Père de Visdelou et moi, qu'à nous partager dans les Provinces, pour y travailler à la conversion des Infidèles. Mais avant que de quitter *Pekin*, nous fûmes bien aises de voir ce qu'il y a de plus curieux dans cette Ville fameuse.

Pekin est composé de deux Villes : la première, au milieu de laquelle est le Palais de l'Empereur, s'appelle la Ville des Tartares ; et la seconde, la Ville des Chinois. Elles sont jointes l'une à l'autre, et ont chacune quatre lieues de tour. Il y a une si grande multitude de Peuple, et tant d'embarras, qu'on a peine à marcher dans les rues, quoiqu'elles soient très-larges, et que les femmes n'y paraissent point.

Nous allâmes voir la fameuse cloche de *Pekin*, qui pèse, à ce qu'on nous assura, cent milliers. Sa forme est cylindrique, et elle a dix pieds de diamètre. Sa hauteur contient une fois et demi sa largeur, selon les proportions ordinaires de la Chine. Elle est élevée sur un massif de briques et de pierres

de figure carrée, et couverte seulement d'un toît de nattes, depuis que celui de bois a été brûlé.

Nous vîmes aussi l'Observatoire, et tous les instrumens de bronze, qui sont beaux et dignes de la magnificence de l'Empereur. Mais je ne sais s'ils sont aussi justes qu'il faudrait pour faire des observations exactes, parce qu'ils sont à pinnules, que les divisions en paraissent inégales à l'œil, et que les lignes transversales ne joignent pas en plusieurs endroits.

Les portes de la Ville ont quelque chose de plus grand et de plus magnifique que les nôtres : elles sont extrêmement élevées, et enferment une grande cour carrée, environnée de murailles, sur lesquelles on a bâti de beaux salons, tant du côté de la Campagne que du côté de la Ville. Les murailles de *Pekin* sont de briques, hautes d'environ quarante pieds, flanquées, de vingt en vingt toises, de petites tours carrées, à égale distance, et très-bien entretenues. Il y a de grandes rampes en quelques endroits, afin que la cavalerie y puisse monter. Nous prîmes souvent la hauteur du pôle de *Pekin* en notre maison, qu'on nomme *Si-tan*, c'est-à-dire, l'Eglise occidentale, et nous la trouvâmes de trente-neuf degrés cinquante-deux minutes cinquante-cinq secondes.

Le Père Thomas nous raconta ce qu'on savait à *Pekin* du royaume de *Corée*. Il nous dit que sa Capitale s'appelait *Chau-sien* ; qu'elle était à cent dix lieues du fleuve *Yalo*,

qui sépare la Tartarie de la *Corée* ; que de ce fleuve jusqu'à la ville de *Chin-yan*, Capitale de la province de *Leao-ton*, on compte soixante lieues ; de *Chin-yan* à *Chaïn-haï*, qui est l'entrée de la Chine du côté du *Leao-ton*, quatre-vingt ; et depuis *Chaïn-haï* jusqu'à *Pekin*, soixante-sept ; que le royaume de *Corée* s'étendait du côté du Nord jusqu'au quarante-quatrième degré de latitude septentrionale ; qu'il était fort peuplé et divisé en huit Provinces ; que les hommes y sont sincères et courageux ; que d'Orient en Occident, il y avait cent quarante lieues, et qu'on n'y pouvait aller de la Chine sans une permission expresse de l'Empereur.

Après seize jours de marche, nous arrivâmes, le 14 Avril 1688, qui était cette année-là le Mercredi de la Semaine Sainte, à *Kiam-tcheou*, Ville du second ordre de la province de *Chan-Si*, où notre Compagnie a une belle maison et une nombreuse Chrétienté répandue dans les Villages et dans les Villes d'alentour. Nous y célébrâmes l'Office le lendemain, où beaucoup de Chrétiens assistèrent. Le Vendredi Saint, il s'en trouva un bien plus grand nombre à l'adoration de la Croix, qui se fit avec toutes les cérémonies de l'Eglise ; mais le concours augmenta considérablement le jour de Pâques : cependant il y eut peu de Communions, parce que nous ne savions pas encore assez de Chinois pour entendre indifféremment les Confessions de toutes sortes de personnes.

Les Mandarins de la Ville nous vinrent

visiter ; quelques-uns même entrèrent dans l'Eglise, et y adorèrent Notre-Seigneur en se mettant à genoux, et s'inclinant profondément devant son image. Il y en avait un qui pensait à embrasser notre sainte Religion, et qui nous communiqua son dessein. Deux Bacheliers Chrétiens, mais qui ne fesaient plus, depuis quelques années, aucun exercice du Christianisme, parce qu'ils avaient pris des engagemens criminels, nous vinrent voir aussi. Après les avoir embrassés, nous leur dîmes, *que nous les regardions toujours comme nos frères ; que s'ils avaient des difficultés*, *nous les aiderions avec plaisir à les surmonter; qu'il ne fallait point se décourager ; que le Démon fesait tous ses efforts pour nous perdre, mais que Dieu voulait toujours notre salut*, *et ne nous refusait jamais les grâces nécessaires pour y travailler.* Nous les reconduisîmes par l'Eglise où ils firent leurs prières, et adorèrent Jésus-Christ.

Pendant mon séjour à *Kiam-tcheou*, qui ne fut que de quinze jours, je baptisai deux personnes, et le Père de Visdelou alla à quatre lieues, où il baptisa cinq enfans, et administra les Sacremens à une femme qui se mourait. Le Père le Comte et lui se séparèrent quelque temps après mon départ. Le Père de Visdelou demeura dans la province de *Chan-Si*, et y parcourut souvent, avec beaucoup de fatigue, les Chrétientés les plus éloignées. C'est dans ces emplois Apostoliques, qui sont capables d'occuper un homme tout entier, que redoublant son travail, et

se servant du génie heureux que Dieu lui a donné pour les langues, il commença cette étude difficile des caractères et des livres Chinois, dans laquelle il a fait depuis de si grands progrès. Le Père le Comte passa dans la province de *Chan-Si*, et y travailla pendant deux ans à la conversion des Peuples. On voit dans les Mémoires qu'il a donnés au Public, et qui sont écrits avec tant de politesse, une partie des Bénédictions que Dieu versa sur ses travaux. Nous prîmes la hauteur du pôle de *Kiam-tcheou*, que nous trouvâmes être à trente-cinq degrés trente-six minutes et dix secondes. Les cartes du Père Martini la mettent à trente-six degrés cinquante minutes.

La route depuis *Pekin* jusqu'à la province de *Chan-Si*, est une des plus agréables que j'aie vues. On passe par neuf ou dix Villes, et entr'autres par celle de *Paotim-fou*, qui est la demeure du vice-Roi. Tout le Pays est plat et cultivé, le chemin uni et bordé en plusieurs endroits d'arbres, avec des murailles pour couvrir et garantir les Campagnes. C'est un passage continuel d'hommes, de charrettes et de bêtes de charge. Dans l'espace d'une lieue de chemin on rencontre deux ou trois Villages, sans compter ceux qu'on voit des deux côtés à perte de vue dans la Campagne. Il y a sur les rivières de beaux ponts à plusieurs arches : le plus considérable est celui de *Lou-ko-kiao*, à trois lieues de *Pekin*. Les garde-fous en sont de marbre ; on compte de chaque côté cent quarante-

huit poteaux, avec des lionceaux au-dessus en différentes attitudes, et aux deux bouts du pont quatre éléphans accroupis.

Je partis de *Kiam-tcheou* le 5 Mai de l'année 1688, pour aller à *Nankin*. Le Père le Comte et le Père de Visdelou voulurent m'accompagner jusques hors de la Ville. Nous rencontrâmes là nos principaux Chrétiens, qui, à notre insçu, avaient préparé sur le chemin une table couverte de fleurs et de parfums, avec une collation fort propre. C'est la coutume de la Chine d'en user ainsi, quand on veut marquer du respect et de l'attachement à une personne qui s'en va. Il fallut s'arrêter pour répondre aux civilités et aux remercîmens qu'ils nous fesaient d'être venus les visiter. Comme nous parlions avec cordialité, tous nos sentimens furent pleins de tendresse et d'affection. Je me séparai d'eux avec regret; et prenant congé dans le même lieu des deux Pères, mes fidèles compagnons de voyage depuis plus de trois ans, je partis seul pour me rendre où la divine Providence m'appelait, après avoir lu dans l'Office de ce jour-là ces paroles de saint Paul (1) : *Et nunc ecce alligatus ego spiritu vado in Jerusalem, quæ in ea ventura sunt mihi ignorans.* Mon voyage dura vingt-sept jours, et j'en marquerai ici quelques particularités.

Après qu'on a passé la rivière de *Fuenho*, qui est à l'orient de la ville de *Kiam-tcheou*, on trouve pendant dix lieues un Pays plat,

---

(1) Act. 20.

couvert d'arbres et fort bien cultivé, avec un grand nombre de Villages de tous côtés, et terminé, à l'horizon, par une chaîne de hautes montagnes. On passe par deux Villes du troisième ordre, et l'on entre ensuite dans des montagnes, où, en cinq jours de marche, je fis quarante lieues. Je montai presque toujours, et souvent avec peine. Ces montagnes, dans l'endroit où je les ai passées, étaient quelquefois stériles; mais le plus souvent elles étaient de bonnes terres, et cultivées jusques sur le bord des précipices. On y trouve quelquefois des plaines de trois ou quatre lieues, environnées de collines et d'autres montagnes, de sorte qu'on croirait être dans un bon Pays. J'ai vu quelques-unes de ces montagnes, coupées en terrasse depuis le bas jusqu'au haut. Les terrasses, au nombre de soixante et de quatre-vingt, sont les unes sur les autres, à la hauteur seulement de trois ou quatre pieds. Quand les montagnes sont pierreuses, les Chinois en détachent des pierres, et en font de petites murailles pour soutenir les terrasses : ils applanissent ensuite la bonne terre, et y sèment du grain. C'est une entreprise infinie, qui fait voir combien ce Peuple est laborieux. Je n'ai vu qu'une Ville du troisième ordre dans ces montagnes, mais j'ai trouvé par-tout beaucoup de Villages et des hameaux sans nombre. J'y ai vu de la faïence comme la nôtre; on y fait en plusieurs endroits de la poterie, qui se transporte dans les Villes et dans les Provinces voisines. Je me trouvai un jour dans un chemin étroit

et profond, où il se fit en peu de temps un grand embarras de charrettes. Je crus qu'on allait s'emporter, s'entredire des injures, et peut-être se battre, comme on fait souvent en Europe ; mais je fus surpris de voir des gens qui se saluaient, et qui se parlaient doucement, comme s'ils se fussent connus et aimés, et qui ensuite s'entr'aidaient mutuellement à se débarrasser, et à passer. Cet exemple doit bien confondre nos Chrétiens d'Europe, qui savent si peu garder la modération dans de pareilles rencontres.

Quand on vient à la fin de ces montagnes, dont la descente est fort rude, quoique taillée dans le roc, on découvre la province de *Honan* et le *Hoam-ho*, c'est-à-dire, *le Fleuve Jaune*, qui serpente fort loin dans la plaine. Le cours de cette rivière est marqué par des vapeurs blanches, ou par une espèce de brouillard que le soleil attire. Les blés étaient déjà fort hauts dans ces plaines, et les épis tout formés, au-lieu que dans les montagnes, et à cinq ou six lieues au-delà, ils étaient en herbe, et six doigts seulement hors de terre.

Je fis quatre-vingts lieues dans cette Province, en marchant toujours dans un Pays plat, mais si bien cultivé, qu'il n'y avait pas un pouce de terre perdu. J'y vis des blés semés à la ligne comme le riz ; il n'y avait que cinq ou six pouces entre chaque ligne. J'en vis d'autres qui étaient semés indifféremment et sans ordre, comme nous fesons en France. Leurs Campagnes n'avaient pas

des sillons comme les nôtres. Je ne passai que par sept Villes, mais je découvris de tous côtés, soit dans le chemin, soit dans les Campagnes, un si grand nombre de Bourgs et de Villages, que je crois que le *Honan* est une des plus belles Provinces de la Chine. Je passai le *Hoam-ho* à neuf lieues de *Cay-fum-fou*, Capitale de la Province. C'est la rivière la plus rapide que j'aie trouvée. Ses eaux sont d'une couleur jaune, parce qu'elle entraîne beaucoup de terre ; celle qu'on voyait sur les bords était de la même couleur. Ce fleuve est peu profond dans l'endroit où nous le passâmes ; mais il est large de près d'une demi-lieue.

J'admirai en ce lieu la force d'un Batelier Chinois, lorsqu'il fallut embarquer mes hardes. J'avais deux caisses de livres qui pesaient deux cent cinquante livres Chinoises, c'est-à-dire, plus de trois cens livres poids de France. Le Muletier avait fait de grandes difficultés de les recevoir à *Kiam-tcheou*, disant qu'elles étaient trop pesantes, et que son mulet ne pourrait pas les porter pendant un si long voyage. Le Batelier vint, les prit, et les chargea sur ses épaules toutes deux, avec l'attirail qui servait à les lier, et les porta gaiement dans sa barque. Je n'entrai point dans la ville de *Cay-fum-fou*, parce que les portes en étaient fermées, et qu'on cherchait avec grand soin soixante à quatre-vingts voleurs, qui, quelques jours auparavant, avaient forcé et pillé la maison d'un Man-

darin, qui garde les tributs de l'Empereur.

De la province de *Honan*, on entre dans celle de *Nankin*, et on y marche pendant environ soixante lieues, avant que d'arriver à la Capitale. La province de *Nankin* n'est pas si belle ni si peuplée de ce côté-là, que du côté du Midi. Après avoir passé par quatre Villes, je vins à *Pou-keou*, qui est une petite Place environnée de bonnes murailles, et située sur le *Kiam*, ce grand fleuve qui traverse toute la Chine d'Occident en Orient, et qui la séparant en deux parties à peu-près égales, dont l'une contient les Provinces du Nord, et l'autre celles du Sud, porte l'abondance par-tout, par la facilité qu'il y a d'y naviguer en tout temps et en toutes sortes de barques. Ce fleuve est large de près d'une lieue devant *Pou-keou*, et profond en certains endroits de vingt-quatre et de trente-six *tchams*, à ce qu'on m'assura, quand je le passai. Un *tcham* est une perche de la Chine, qui vaut dix de nos pieds.

La ville de *Nankin* n'est pas sur le *Kiam*, mais à deux ou trois lieues dans les terres. On peut s'y rendre par plusieurs canaux qui sont couverts de bateaux, parmi lesquels il y a un grand nombre de barques Impériales, qui ne le cèdent presque point aux vaisseaux pour la grandeur. Elles sont très-propres, vernissées au-dehors, dorées en-dedans, avec des salles et des chambres très-bien meublées, pour les Mandarins qui viennent à la Cour, ou qui sont obligés de faire quelques voyages dans les Provinces.

Au-reste, *Nankin* ne s'appelle plus de ce nom, qui signifie en Chinois *la Cour du Sud*, comme *Pekin* signifie *la Cour du Nord*. Pendant que les six grands Tribunaux de l'Empire étaient également en ces deux Villes, on les appelait Cours ; mais présentement qu'ils sont tous réunis à *Pekin*, l'Empereur a donné le nom de *Kiam-nim* à la ville de *Nankin*. On ne laisse pas cependant, dans le discours, de l'appeler souvent de son ancien nom, mais on ne le souffrirait pas dans les actes publics.

J'arrivai à *Nankin* le 31 Mai de l'année 1688, et j'y demeurai plus de deux ans. Durant ce temps-là j'allai voir la fameuse Chrétienté de *Cham-haï*. Elle est proche de la mer orientale, à huit journées de *Nankin*, quoiqu'elle soit de la même Province. Cette florissante Eglise doit son commencement à la conversion du Docteur Paul, qui par son mérite et par sa grande capacité parvint à la dignité de *Colao*, du temps du Père Ricci. Comme il était dans ce Pays-là, et qu'il avait un grand zèle pour la Religion, il attira une infinité de gens au Christianisme ; car les Chinois ont une si grande estime pour les Savans, que quand quelqu'un d'eux se convertit, c'est toujours pour plusieurs autres un exemple auquel ils ne résistent guère. *Nos Lettrés*, disent-ils, *préfèrent la loi du Seigneur du Ciel à celle des Bonzes, et à toutes les autres Religions de la Chine ; il faut donc qu'elle soit la meilleure.* Et ce n'est pas seulement dans le territoire de *Cham-*

Cham-haï, mais par toute la Chine que le Peuple raisonne de la sorte. Aussi avons-nous remarqué que dans tous les lieux où il y a quelques Bacheliers et quelques Licenciés Chrétiens, nous y avons une nombreuse Chrétienté. D'où l'on voit de quelle conséquence il est, pour le bien de la Religion, de gagner à la Chine les Gens de lettres, d'apprendre leurs livres et leurs sciences, de s'accommoder, autant que la Religion le peut permettre, à leurs cérémonies et à leurs usages, pour s'insinuer plus aisément dans leur esprit; car en les méprisant, on les perd, et avec eux beaucoup d'autres qui se seraient convertis.

Pendant mon séjour à *Cham-haï*, je visitai plusieurs fois le tombeau du Père Jacques le Favre, illustre par son éminente vertu et par sa grande capacité. Il était fils d'un Conseiller au Parlement de Paris, et enseignait avec beaucoup de succès et d'applaudissement la Théologie dans l'Université de Bourges, quand Dieu l'appela aux Missions de la Chine, où il a travaillé pendant plusieurs années à la conversion des ames, et où il est mort en odeur de sainteté.

Je ne vous parlerai point, mon Révérend Père, du peu de bien que j'ai fait à *Nankin*, où je demeurais avec le Père Gabiani, qui me donnait de grands exemples de vertu. J'instruisais les Chrétiens, j'entendais les confessions, et j'administrais avec lui les autres Sacremens. Monseigneur l'Evêque de Basilée, Dom Grégoire Lopez, Domini-

cain, et son Provicaire le Révérend Père Jean-François de Leonissa, Franciscain, aujourd'hui Evêque de Berite, demeuraient avec nous en cette grande Ville. Monseigneur l'Evêque d'Argolis, Franciscain, et le Révérend Père Basile de Glemona, son compagnon, y vinrent ensuite, et j'eus la consolation de les y voir pendant plus d'un an. Quoiqu'on m'eut fait de grands éloges de ces illustres Prélats, je puis assurer que leur vertu et leurs grandes qualités surpassaient tout ce qu'on m'en avait pu dire. Leur gouvernement était aimable, et ils fesaient aimer celui de la sacrée Congrégation par leur douceur et par leur sage conduite. Comme ils n'envisageaient que le bien de la Mission; et comme c'était aussi uniquement ce que nous cherchions, ils commencèrent bientôt à protéger les Jésuites Français, et à leur donner des marques de cette affection solide qu'ils ont toujours eue pour eux, comme on le peut voir par les lettres qu'ils ont souvent écrites en leur faveur au Pape et à la sacrée Congrégation.

Au commencement de l'année 1689, l'Empereur fit un voyage dans les Provinces du Midi. Il passa par les villes du *Sou-tcheou*, de *Ham-tcheou* et de *Nankin*. La veille qu'il arriva à *Nankin*, nous allâmes, le Père Gabiani et moi, à deux lieues de la Ville sur la route qu'il devait tenir. Nous passâmes la nuit dans un Village, où il y avait soixante Chrétiens d'une même famille : nous leur fîmes une instruction, et plusieurs d'entr'eux

se confessèrent. Le lendemain nous vîmes passer l'Empereur, qui eut la bonté de s'arrêter et de nous parler de la manière du monde la plus obligeante. Il était à cheval, suivi de ses Gardes-du-Corps, et de deux ou trois mille Cavaliers. La Ville le vint recevoir avec des étendards, des drapeaux de soie, des dais, des parasols, et d'autres ornemens sans nombre. De vingt pas en vingt pas on avait élevé dans les rues des arcs de triomphe revêtus de brocard, et ornés de festons, de rubans, et de houpes de soie, sous lesquels il passait. Il y avait dans les rues un Peuple infini, mais dans un si grand respect, et dans un silence si profond, qu'on n'entendait pas le moindre bruit. L'Empereur avait résolu de partir dès le lendemain. Tous les Mandarins l'ayant supplié de demeurer quelques jours, et de faire cet honneur à la Ville, il ne voulut pas les écouter; mais le Peuple étant venu ensuite demander la même grâce, l'Empereur l'accorda, et demeura trois jours avec eux.

On ne sera pas surpris de cette conduite, si l'on en considère la raison. Le soulèvement des Villes et la révolte des Provinces viennent presque toujours des avanies et des vexations injustes que les Mandarins exercent sur les Peuples. Ainsi il est de la bonne politique que les Empereurs, dans ces sortes de voyages, se concilient, autant qu'il se peut, l'esprit des Peuples, même au préjudice des Grands-Seigneurs. Pendant le séjour de l'Empereur à *Nankin*, nous allâmes

tous les jours au Palais, et il nous fit l'honneur d'envoyer aussi tous les jours chez nous un ou deux Gentilshommes de sa Chambre. Il me fit demander si l'on voyait à *Nankin* le *Canopus*; c'est une belle étoile du Sud, que les Chinois appellent *Lao-gin-sing*, l'étoile des vieillards, ou des gens qui vivent long-temps; et sur ce que je répondis qu'elle paraissait au commencement de la nuit, l'Empereur alla un soir à l'ancien Observatoire, nommé *Quan-sing-tai*, uniquement pour la voir.

Ces bontés de l'Empereur nous firent beaucoup d'honneur, parce qu'il nous les témoignait à la vue de toute la Cour et des premiers Mandarins des Provinces voisines, qui s'en retournaient ensuite dans leurs gouvernemens, prévenus en faveur de notre sainte Loi, et des Missionnaires qui la prêchent. Il partit de *Nankin* le 22 Mars, pour s'en retourner à *Pekin*. Comme notre devoir nous obligeait de lui faire cortège pendant quelques jours, nous fîmes environ trente lieues à sa suite, après quoi nous l'attendîmes au bord d'une rivière. Il nous aperçut, et eut la bonté de faire approcher notre canot, que sa barque traîna durant plus de deux lieues. Il était assis sur une estrade; il lut d'abord notre *cheou-puen*, c'est-à-dire, le remercîment que nous lui fesions par écrit, selon la coutume de la Chine. Ce *cheou-puen*, était écrit en caractères fort menus; c'est ainsi que les inférieurs en usent à la Chine à l'égard de leurs Supérieurs; et plus la

dignité des Supérieurs est élevée, plus les caractères dont les inférieurs se servent doivent être petits et déliés ; ce qui paraît être très-incommode pour l'Empereur.

Ce grand Prince nous traita dans cette dernière visite avec beaucoup de familiarité; il nous demanda comment nous avions passé le *Kiam*, et s'il trouverait sur sa route quelques-unes de nos Eglises. Il nous montra lui-même ce qu'il avait de livres avec lui, et donna en notre présence divers ordres aux Mandarins qu'il avait appelés ; et après avoir fait mettre dans notre canot du pain de sa table, et quantité d'autres provisions, il nous renvoya comblés d'honneur.

Cependant le Père Gerbillon et le Père Bouvet ne manquaient pas d'occupation à *Pekin*. Comme les Pères Pereyra et Thomas étaient obligés depuis la mort du Père Verbiest d'aller tous les jours au Palais, et de prendre soin du Tribunal des Mathématiques, les deux Pères Français étaient chargés de presque toute la Chrétienté de cette grande Ville. Ils sortaient tous les jours pour entendre les confessions des malades, et leur administrer les derniers Sacremens. Les Dimanches et les Fêtes ils étaient occupés à confesser les Fidèles, à instruire et baptiser les Catéchumènes, et à faire les autres fonctions propres de notre Ministère. L'Empereur qui les avait fort goûtés tous deux avant son voyage, les engagea à son retour à apprendre la langue Tartare, afin de pouvoir s'entretenir avec eux. Il leur donna pour cela des Maîtres, et prit

un soin particulier de leur étude, jusqu'à les interroger et à lire lui-même ce qu'ils avaient composé, pour voir le progrès qu'ils fesaient en cette langue, qui est beaucoup plus aisée à apprendre que la Chinoise.

Ce fut en ce temps-là qu'on parla de faire la paix avec les Moscovites. Nous fûmes fort surpris d'apprendre que cette Nation, qui est proche de nous en Europe, fût en guerre avec les Chinois. Ils avaient trouvé le moyen de se faire un chemin depuis Moscou jusqu'à 300 lieues de la Chine, s'avançant d'abord par la Sibérie, et sur diverses rivières, comme l'*Irtis*, l'*Oby*, le *Genissée*, et l'*Angara* qui vient du lac *Païcal*, situé au milieu de la Grande Tartarie. Ils entrèrent ensuite dans la rivière de *Selenga*, et pénétrèrent jusqu'à celle que les Tartares apellent *Sangalien-oula*, et les Chinois *Helon-kian*, c'est-à-dire, *la rivière du Dragon Noir*. Ce grand fleuve traverse la Tartarie, et se jette dans la mer orientale au nord du Japon.

Les Moscovites ne se contentèrent pas de faire ces découvertes; ils bâtirent de distance en distance des Forts et des Villes sur toutes ces rivières, pour s'en assurer la possession. Les plus proches de la Chine étaient *Selenga*, *Nipchou* et *Yacsa*. La première de ces places était bâtie sur la rivière de *Selenga*, la seconde sur le *Helon-kian*, au cinquante-deuxième degré de latitude septentrionale, et presque dans le même méridien que *Pekin*. La troisième était sur le même fleuve, mais beaucoup plus à l'Orient.

Les Tartares orientaux, sujets de l'Empereur, qui occupent toute cette vaste étendue de terre, qui est entre la grande muraille et la rivière de *Helon-kian*, furent étonnés de voir les Moscovites venir leur disputer la chasse des martres zibelines, dans un pays dont ils prétendaient être les Maîtres, et bâtir des forts pour s'en emparer. Ils crurent qu'ils devaient s'y opposer, et c'est ce qui les obligea de prendre deux fois *Yacsa*. Les Moscovites s'opiniâtrèrent à conserver ce fort, et à le rétablir autant de fois; de sorte que les sujets de querelles et de disputes augmentant tous les jours, il fallut en empêcher les suites. On proposa de part et d'autre de régler les limites des deux Empires. Les Czars de Moscovie envoyèrent leurs Plénipotentiaires à *Nipchou*. L'Empereur y envoya aussi des Ambassadeurs avec le Père Thomas Pereyra, Portugais, et le Père Gerbillon, qui devaient leur servir d'Interprètes. Et afin de faire voir l'estime qu'il avait pour ces deux Pères, il leur donna deux de ses propres habits, et voulut qu'ils fussent assis avec les Mandarins du second ordre; mais comme ces Officiers portent au cou une espèce de Chapelet, qui est la marque de leur dignité, et qu'on ne croit pas tout-à-fait exempt de superstition, il permit aux Jésuites de mettre leur propre Chapelet à leur cou, au-lieu de celui des Mandarins, afin que par la Croix et les Médailles qui y sont attachées, on pût facilement les reconnaître et discerner ce qu'ils étaient.

Il se trouve des occasions importantes, où des manières engageantes avec un peu d'usage du monde, ne sont pas inutiles à un Missionnaire. Le Père Gerbillon s'en servit avantageusement en celle-ci. Comme il venait de France, où l'on parle souvent des intérêts des Princes, et où les guerres continuelles et les traités de paix font faire mille réflexions sur ce qui est préjudiciable ou avantageux aux Nations, il eut le bonheur de trouver des expédiens pour concilier les Chinois et les Moscovites, qui ne s'accordaient sur rien, et qui étaient prêts à rompre leurs conférences. Les Moscovites étaient fiers, et parlaient avec hauteur; les Chinois de leur côté croyaient être les plus forts, parce qu'ils étaient venus avec une bonne armée, et qu'ils en attendaient une autre de la Tartarie orientale, qui montait le fleuve *Helon-kian*. Leur intention néanmoins n'était pas de faire la guerre, car ils craignaient que les Tartares occidentaux ne se joignissent aux Moscovites, ou que ceux-ci ne donnassent du secours aux autres, s'ils formaient quelque dessein contre la Chine; ainsi ils souhaitaient la paix et ne la pouvaient conclure. Les deux Pères les voyant dans cet embarras, et s'entretenant avec les Chinois sur les difficultés qui arrêtaient la négociation, apprirent d'eux que l'Empereur permettrait volontiers aux Moscovites de venir à *Pekin* tous les ans pour faire leur commerce. *Si cela est*, répliqua le Père Gerbillon, *tenez pour certain, Messieurs, qu'il n'est pas difficile de faire la*

paix avec eux, et de les ramener dans tous vos sentimens. Les Plénipotentiaires Chinois l'entendirent avec plaisir, et le prièrent de passer dans le camp des Moscovites, et de leur proposer les mêmes choses qu'il venait de leur dire. Il y alla, et Dieu bénit son entreprise; car les Moscovites ayant conçu que la liberté de venir trafiquer tous les ans à *Pekin*, était le plus grand avantage qu'ils pouvaient espérer, comme le Père le leur montra clairement, ils cédèrent *Yacsa*, et acceptèrent les limites que proposait l'Empereur. Cette négociation ne dura que peu d'heures: le Père revint au commencement de la nuit, avec un Traité de paix tout dressé, que les Plénipotentiaires signèrent deux jours après, et jurèrent solennellement à la tête de leurs troupes, prenant à témoin le Dieu des Chrétiens, vrai Seigneur du Ciel et de la Terre, qu'ils le garderaient fidèlement.

Cette paix fit beaucoup d'honneur aux deux Missionnaires; toute l'armée les en félicita; mais celui qui leur fit plus de caresses fut le Prince *Sosan*, chef de l'Ambassade. Il les remercia plusieurs fois de l'avoir tiré d'un grand embarras, et leur dit en particulier qu'ils pouvaient compter sur lui, s'il avait jamais occasion de leur faire plaisir. Le Père Gerbillon prit ce moment pour lui découvrir nos sentimens. *Vous savez, Seigneur*, lui dit-il, *quels sont les motifs qui nous obligent de quitter tout ce que nous avons de plus cher en Europe, pour venir en ce Pays-ci; tous nos desirs se terminent à faire*

connaître le vrai Dieu, et à faire garder sa sainte Loi; mais ce qui nous désole, c'est que les derniers Edits défendent aux Chinois de l'embrasser. Nous vous supplions donc, puisque vous avez tant de bonté pour nous, de faire lever cette défense quand vous y verrez quelque jour; nous sentirons plus vivement cette grâce, que si vous nous combliez de richesses et d'honneurs, parce que la conversion des ames est l'unique bien auquel nous soyons sensibles. Ce Seigneur fut édifié de ce discours, et promit de nous servir efficacement en toute rencontre. Il nous tint parole quelques années après fort généreusement, quand on crut qu'il fallait demander ouvertement à l'Empereur la liberté de la Religion chrétienne.

Le Père Verbiest, et les autres Pères de *Pekin*, avaient toujours ardemment desiré d'obtenir cette grâce. Ils avaient souvent pensé aux moyens dont ils devaient se servir pour en venir à bout; mais l'affaire leur avait toūjours paru si délicate qu'ils n'avaient osé la proposer, dans la crainte de faire confirmer peut-être les anciens Edits, et de réduire la Religion à de plus fâcheuses extrémités; mais Dieu dont la conduite est toujours merveilleuse, disposa l'esprit de l'Empereur à leur accorder cette grâce. Voici comme la chose se passa.

Ce Prince voyant tout son Empire dans une profonde paix, résolut, ou pour se divertir, ou pour s'occuper, d'apprendre les sciences de l'Europe. Il choisit lui-même

l'Arithmétique, les Elémens d'Euclide, la Géométrie pratique, et la Philosophie. Le Père Antoine Thomas, le Père Gerbillon et le Père Bouvet eurent ordre de composer des Traités sur ces matières. Le premier eut pour son partage l'Arithmétique, et les deux autres les Elémens d'Euclide et la Géométrie. Ils composaient leurs démonstrations en Tartare : ceux qu'on leur avait donnés pour maîtres en cette langue les revoyaient avec eux ; et si quelque mot leur paraissait obscur ou moins propre ; ils en substituaient d'autres en la place. Les Pères présentaient ces démonstrations, et les expliquaient à l'Empereur, qui comprenant facilement tout ce qu'on lui enseignait, admirait de plus-en-plus la solidité de nos sciences, et s'y appliquait avec une nouvelle ardeur.

Ils allaient tous les jours au Palais et passaient deux heures le matin et deux heures le soir avec l'Empereur. Il les fesait ordinairement monter sur son estrade, et les obligeait de s'asseoir à ses côtés pour lui montrer les figures, et pour les lui expliquer avec plus de facilité.

Le plaisir qu'il prit aux premières leçons qu'on lui donna fut si grand, que quand même il allait à son Palais de *Tchan-tchun-yüen*, qui est à deux lieues de *Pekin*, il n'interrompait pas son travail. Les Pères étaient obligés d'y aller tous les jours, quelque temps qu'il fît. Ils partaient de *Pekin* dès quatre heures du matin, et ne revenaient qu'au commencement de la nuit. A peine

étaient-ils de retour, qu'il fallait se remettre au travail, et passer souvent une partie de la nuit à composer et à préparer les leçons du lendemain. La fatigue extrême que ces voyages continuels et ces veilles leur causaient, les accablait quelquefois; mais l'envie de contenter l'Empereur, et l'espérance de le rendre favorable à notre sainte Religion les soutenaient, et adoucissaient toutes leurs peines. Quand ils étaient retirés l'Empereur ne demeurait pas oisif; il répétait en son particulier ce qu'on venait de lui expliquer: il relisait les démonstrations, il fesait venir quelques-uns des Princes ses enfans pour les leur expliquer lui-même, et il ne se donnait aucun repos qu'il ne sût parfaitement ce qu'il avait envie d'apprendre.

L'Empereur continua cette étude pendant quatre ou cinq ans, avec la même assiduité, sans rien diminuer de son application aux affaires, et sans manquer un seul jour à donner audience aux grands Officiers de sa maison, et aux Cours souveraines. Il ne s'arrêtait pas à la seule spéculation, il y joignait la pratique; ce qui lui rendait l'étude agréable, et lui fesait parfaitement comprendre ce qu'on lui enseignait. Quand on lui expliquait, par exemple, les proportions des corps solides, il prenait une boule, la fesait peser exactement, et en mesurait le diamètre. Il calculait ensuite quel poids devait avoir une autre boule de même matière, mais d'un plus grand ou d'un plus petit diamètre, ou quel diamètre devait avoir une boule d'un plus grand ou d'un plus

petit poids. Il fesait ensuite tourner une boule qui avait ces diamètres ou ces poids, et il remarquait si la pratique répondait à la spéculation. Il examinait, avec le même soin, les proportions et la capacité des cubes, des cylindres, des cônes entiers et tronqués, des pyramides et des sphéroïdes.

Il nivela lui-même, durant trois ou quatre lieues, la pente d'une rivière. Il mesurait quelquefois géométriquement la distance des lieux, la hauteur des montagnes, la largeur des rivières et des étangs, prenant ses stations, pointant ses instrumens dans toutes les formes, et fesant exactement son calcul. Ensuite il fesait mesurer ces distances, et il était charmé, quand il voyait que ce qu'il avait trouvé par le calcul, s'accommodait parfaitement à ce qu'on avait mesuré. Les Seigneurs de sa Cour, qui étaient présens, ne manquaient pas de lui en marquer de l'admiration : il recevait avec plaisir leurs applaudissemens, mais il les tournait presque toujours à la louange des sciences d'Europe et des Pères qui les lui enseignaient. L'Empereur s'occupait ainsi, et vivait avec eux dans une espèce de familiarité qui n'est pas ordinaire aux Princes de la Chine, lorsque la persécution de *Ham-tcheou* éclata : elle ne pouvait arriver dans une conjoncture plus favorable.

On avait tâché dans les commencemens de l'assoupir, par des lettres de recommandation que le Prince Sosan, à la prière du Père Gerbillon, écrivait lui-même de Tar-

tarie, où il était avec l'Empereur; mais ces lettres arrivèrent trop tard. Le vice-Roi de *Tche-kiam*, qui était l'auteur de cette persécution, ne pouvait plus reculer avec honneur. Il avait fait une déclaration injurieuse au Christianisme, ordonné aux Fidèles de la Ville et de toute la Province de retourner à la Religion du Pays, fait fermer notre Eglise, et afficher à la porte une copie de sa déclaration.

Le Père Intorcetta fut appelé par son ordre dans les Tribunaux inférieurs, et interrogé par quelle permission il demeurait dans la Ville. Ce fidèle Ministre de Jésus-Christ souffrait patiemment tous les mauvais traitemens du vice-Roi, mais il était extrêmement sensible aux maux de son troupeau. *Ce qui m'afflige le plus*, m'écrivait-il un jour, *ce sont les violences qu'on exerce contre mes pauvres Chrétiens; on tire d'eux de l'argent, on va dans leurs maisons, on les maltraite, on leur arrache les saintes Images, et il n'est point de jour qu'on ne leur fasse de nouvelles vexations.*

Les Pères de *Pekin* ayant reçu des copies de tous les actes et de toutes les procédures du vice-Roi, et voyant que la persécution ne cessait point, consultèrent leurs amis sur ce qu'ils avaient à faire. Tous furent d'avis qu'ils devaient recourir à la clémence de l'Empereur, et lui présenter ces copies mêmes qu'on leur avait envoyées. Le Prince qui était fort content d'eux, les écouta favorablement : il offrit d'abord d'étouffer sans

bruit cette persécution, en ordonnant au vice-Roi de se désister de son entreprise, et de laisser le Père Intorcetta et tous les Chrétiens en paix. *Mais ce sera toujours à recommencer*, reprirent avec respect les Pères, *si Votre Majesté n'a la bonté cette fois-ci d'y donner un remède durable; car si maintenant que nous approchons tous les jours de sa personne, et qu'on voit les bontés qu'Elle a pour nous, on ne laisse pas de traiter nos frères et notre sainte Loi d'une manière si violente, que ne devons-nous point craindre quand nous n'aurons plus cet honneur?*

Comme le Père le Gobien a raconté fort au long tout ce qui s'est passé en cette persécution, dans l'*histoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine en faveur de la Religion chrétienne*, qu'il a donnée au public, et qui fait le troisième tome des *Nouveaux Mémoires de la Chine*, je ne le répéterai point ici. L'Empereur permit donc aux Pères de lui présenter une Requête, afin que cette affaire fût jugée solennellement par la voie des Tribunaux, et qu'on se réglât ensuite sur cette décision dans les Provinces.

Ils en dressèrent deux, pour choisir celle qui conviendrait le mieux. Ce Prince les voulut voir, et après les avoir lui-même examinées, il leur fit dire que ces Requêtes ne suffisaient pas pour obliger les Tribunaux à leur accorder ce qu'ils demandaient; mais il n'en demeura pas là, car, par une bonté qu'on ne peut assez admirer, il leur en fit donner secrètement une, capable de faire

l'effet qu'on prétendait. On avertit ensuite les Pères Pereyra et Thomas, qui avaient soin alors du Tribunal des Mathématiques, de la venir présenter publiquement un jour d'audience. L'Empereur, comme s'il n'en eût rien su, la reçut avec divers autres Mémoires, et ordonna à la Cour des Rites de l'examiner selon la coutume, et de lui en faire son rapport. J'ai ouï dire qu'on leur insinua de sa part qu'il fallait avoir égard aux Pères Européens en cette occasion. Cependant les Mandarins n'en firent rien; car après avoir rapporté tous les Edits qu'on avait faits pendant sa minorité contre la Religion chrétienne, avec ce qu'ils contenaient de plus odieux, ils conclurent que l'affaire dont il s'agissait était déjà décidée, et qu'on ne devait point permettre l'exercice de cette Religion à la Chine. L'Empereur peu satisfait de leur réponse la rejeta, et leur ordonna d'examiner une seconde fois la Requête qu'on leur avait mise entre les mains : c'était leur marquer assez clairement qu'il souhaitait une réponse favorable, mais ils n'eurent pas plus de complaisance dans le second rapport que dans le premier; ils rejetèrent encore notre Religion, et persistèrent à ne vouloir pas qu'elle fût authentiquement approuvée dans l'Empire.

On s'étonnera peut-être qu'un Tribunal ait osé faire plusieurs fois de pareilles résistances, vu la déférence parfaite que tous les Mandarins ont à la Chine, non-seulement pour les ordres, mais même pour les moin-

dres inclinations de l'Empereur. L'aversion que les Chinois ont toujours eue pour les étrangers, peut bien en cette occasion en avoir porté quelques-uns d'entr'eux à se déclarer si ouvertement contre la liberté de la Religion chrétienne. Mais je crois, pour moi, que la fermeté qu'ils firent paraître alors venait encore d'un autre principe. Lorsque l'Empereur interroge les Tribunaux, et qu'ils répondent selon les Lois, on ne peut les blâmer ni leur faire le moindre reproche, au-lieu que s'ils répondent d'une autre manière, les Censeurs de l'Empire ont droit de les accuser, et l'Empereur a droit de les faire punir pour n'avoir pas suivi les Lois. Ce qui me confirme dans ma pensée, c'est que le Prince *Sosan* dit nettement à l'Empereur, qu'il fallait qu'il usât de son autorité pour révoquer et abroger les Edits qui proscrivaient la Loi de Dieu. De plus, la suite nous a fait connaître que la Cour des Rites, bien loin de nous être contraire, comme elle était autrefois, a paru disposée dans ces derniers temps à nous faire plaisir.

Quoi qu'il en soit, l'Empereur voyant qu'il n'obtiendrait rien par la voie des Tribunaux, prit le parti d'approuver ce que la Cour des Rites avait jugé. Cette Cour permettait au Père Intorcetta de demeurer à *Ham-tcheou*, et aux Européens seulement d'adorer le Dieu du Ciel dans leurs Eglises, et de faire profession de la Religion chrétienne; mais elle défendait aux Chinois de l'embrasser, et confirmait les anciens Edits.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour les Pères, et elle les jeta dans une si grande consternation, que l'Empereur en fut surpris et touché. Il tâcha donc de les consoler; mais leur affliction était trop grande pour être soulagée par des paroles ou par des caresses. *Nous sommes*, disaient-ils à ceux qui leur parlaient de sa part, *comme des gens qui ont continuellement devant les yeux les corps morts de leurs pères et de leurs mères* (c'est une expression qui frappe beaucoup les Chinois.) L'Empereur leur offrit d'envoyer quelqu'un d'entr'eux dans les Provinces, avec des marques d'honneur, qui convaincraient tout le monde de l'estime qu'il fesait des Pères Européens, et de l'approbation qu'il donnait à leur Loi. Enfin, voyant que leur douleur, bien loin de diminuer, semblait s'augmenter chaque jour, et qu'ils paraissaient ne plus s'affectionner à rien, il envoya quérir le Prince *Sosan*, pour le consulter sur les moyens qu'il pourrait y avoir de les contenter.

Ce Ministre zélé se souvint alors de la parole qu'il avait donnée au Père Gerbillon à la paix de *Nipchou*. Après avoir fait l'éloge des Pères, il représenta à l'Empereur les services considérables qu'ils avaient rendus à l'Etat, et ceux qu'ils rendaient encore tous les jours à Sa Majesté; que leur profession leur fesant mépriser les dignités et les richesses, on ne pouvait les récompenser qu'en leur permettant de prêcher publiquement leur Loi par-tout l'Empire; que cette Loi était

sainte, puisqu'elle proscrivait tous les vices, et qu'elle enseignait la pratique de toutes les vertus. L'Empereur convenait de tout ce que lui représentait le Prince *Sosan*. *Mais quel moyen de les satisfaire*, dit ce grand Prince, *si les Tribunaux s'obstinent à ne vouloir pas approuver leur Loi ? Seigneur*, répondit-il, *il faut leur montrer que vous êtes le maître. Si vous me l'ordonnez, j'irai trouver les Mandarins, et je leur parlerai si fortement, qu'il n'y en aura aucun qui s'éloigne des sentimens de Votre Majesté.*

Je ne rapporterai point ici la harangue qu'il leur fit, parce qu'on la trouve dans le livre dont j'ai déjà parlé (1). Rien n'est plus vif, plus fort, ni plus digne de ce Grand homme; son esprit, son cœur, sa droiture et sa grandeur d'ame y paraissent également. Les Mandarins Tartares se rendirent les premiers à la force de ses raisons, les Chinois suivirent, et consentirent à ce qu'il voulut. L'acte fut dressé sur-le-champ, et il y fit mettre de si grands éloges de la Loi chrétienne, que l'Empereur, dit-on, en effaça quelques-uns lui-même; il laissa néanmoins les points essentiels qui regardaient la sainteté de la Religion, la vie exemplaire des Missionnaires qui la prêchaient à la Chine depuis cent ans, la permission qu'on donnait aux Chinois de l'embrasser, et la conservation des Eglises qu'on avait déjà faites. Il

(1) L'Histoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine en faveur de la Religion chrétienne.

ratifia tous ces points, et la Cour des Rites les envoya selon la coutume par toutes les Villes de l'Empire, où ils furent affichés publiquement, et enregistrés dans les Audiences.

Voilà de quelle manière on obtint la liberté de la Religion chrétienne, qu'on desirait depuis tant d'années, et pour laquelle on avait fait tant de prières en Europe et à la Chine. Et par une disposition particulière de la Providence, Dieu permit que les Sciences dont nous fesons profession, et dans lesquelles nous avons tâché de nous rendre habiles avant que de passer à la Chine, furent ce qui disposa l'Empereur à nous accorder cette grâce, tant il est vrai qu'il ne faut pas négliger ces sortes de moyens, tout humains qu'ils sont, quoiqu'on ne doive pas s'y appuyer comme sur des secours infaillibles ou absolument nécessaires, puisque l'établissement de la Religion et la conversion des Infidèles est toujours l'ouvrage de la grâce toute-puissante du Seigneur.

On nous a rapporté plusieurs fois que quelques Missionnaires avaient témoigné faire peu de cas de cet Edit, parce qu'ils n'avaient pas toute la liberté qu'ils auraient souhaitée pour s'établir en divers lieux, et que quelques Mandarins s'opposaient encore à la prédication de l'Evangile, et détournaient les Infidèles de se faire Chrétiens. Ces sentimens me paraissent peu raisonnables; car quand l'Empereur aurait permis de bâtir des Egli-

ses par-tout, ce que son Edit ne déclare pas, un Missionnaire doit toujours se souvenir que les persécutions sont inséparables de son état, et des entreprises qu'il formera pour la gloire de Dieu. On pourrait demander à ces personnes s'il leur serait aisé de s'établir à leur choix dans toutes les Villes d'Europe, où cependant les Gouverneurs et les Magistrats sont Chrétiens, et disposés à favoriser tout ce qui regarde la gloire et le service de Dieu. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on trouve quelques oppositions à la Chine, où les Mandarins sont Païens, et quelquefois amis particuliers des Bonzes, et fort éloignés du Christianisme. Il est vrai néanmoins que ces Mandarins-là même sont beaucoup retenus par cet Edit, et que depuis que nous l'avons obtenu, les Missionnaires vivent plus en repos dans les Provinces. On ne les inquiète plus sur les Eglises qu'ils ont déjà; et s'ils en veulent faire de nouvelles, pour peu de soin qu'ils prennent de s'attirer l'amitié des Gouverneurs et des autres Officiers des lieux, soit en leur fesant quelque présent, soit en cherchant des recommandations auprès d'eux, ils réussissent toujours. Pour les Mandarins qui nous sont affectionnés, ils se prévalent à toute occasion de la déclaration de l'Empereur, pour nous soutenir contre ceux qui veulent mettre obstacle à nos établissemens. Enfin il est certain que l'Empereur croit nous avoir fait une grande faveur de nous l'accorder; car lorsqu'on lui annonça que tous les Pères étaient

venus pour avoir l'honneur de le remercier : *ils ont grande raison*, répliqua-t-il ; *mais avertissez-les qu'ils écrivent dans les Provinces à leurs compagnons, de ne se prévaloir pas trop de la permission qu'on leur donne, et de s'en servir avec tant de sagesse, que je ne reçoive jamais aucune plainte de la part des Mandarins ; car s'ils m'en fesaient*, ajouta-t-il, *je la révoquerais sur-le-champ, et alors ils ne pourraient s'en prendre qu'à eux-mêmes.*

Après que cette affaire de l'Edit fut achevée, l'Empereur reprit ses études, et les Pères continuèrent à le servir avec une nouvelle ardeur. Il eut envie d'avoir des instrumens de mathématiques ; nous lui envoyâmes les nôtres, qu'il avait déjà vus ; mais il n'en connaissait pas alors l'usage. Il les trouva si beaux et si justes (car ils étaient faits par les plus habiles maîtres de Paris), qu'il desira d'en avoir davantage. Les Mandarins en firent chercher dans tous les Ports, et envoyèrent à Pekin tout ce qu'ils en purent trouver. L'Empereur au commencement les recevait tous, de quelque nature qu'ils fussent, et ce n'était pas un petit travail pour les Pères de la Cour, que d'en deviner l'usage ; car il fallait le mettre par écrit clairement, et le montrer à ce Prince, qui est exact, et qui ne laisse rien passer.

Nous n'étions en ce temps-là que cinq Pères Français à la Chine, deux à la Cour et trois dans les Provinces. J'étais à *Nankin* avec le Père Gabiani, et MM. les Evèques

de Basilée et d'Argolis, comme j'ai déjà dit. Le Père de Visdelou et le Père le Comte travaillaient avec beaucoup de fruit dans les provinces de *Chan-Si* et de *Chen-Si*, lorsque le Démon, ennemi de la paix, nous vint donner un autre sujet d'affliction. Les Portugais de *Macao* se saisirent d'un jeune Peintre Français, qui nous apportait nos pensions, avec quelques livres et quelques instrumens de mathématiques. Ils le mirent en prison, et l'envoyèrent sous bonne garde à *Goa*, où il mourut quelque temps après. La perte que nous souffrîmes en cette occasion nous réduisit à de si grandes extrémités, que le Père le Comte et le Père de Visdelou furent obligés de quitter leurs Missions, et de s'approcher des Ports pour y pouvoir subsister. J'allai avec le Père le Comte à *Canton*, dans le dessein de nous faire rendre justice, et d'empêcher qu'il n'arrivât rien de semblable à l'avenir. Nous fîmes dans notre voyage et à *Canton* quelques observations assez curieuses, et entr'autres celle du passage de Mercure sous le soleil. Le Père le Comte fit aussi une carte à grands points de la rivière, depuis *Nankin* jusqu'à *Canton*. Nous prîmes en passant par *Nan-tchan-fou*, *Nan-gan-fou* et *Can-tcheou-fou*, la hauteur du pôle de ces Villes.

Le *Tçonto* de la province de Canton ayant appris que nous y étions arrivés, nous fit l'honneur de nous envoyer un de ses Officiers, pour nous inviter à l'aller voir à *Tchao-kin*, Ville du premier ordre, où il

fait sa résidence ordinaire. C'est un Seigneur de mérite, honnête homme, généreux, respecté des Mandarins, adoré du Peuple et ami des Français, qu'il a toujours traités avec beaucoup de distinction et d'honneur. Dans les quatre voyages que j'ai faits à *Canton*, soit pour nos affaires particulières, soit par ordre de l'Empereur, j'ai eu lieu de le voir souvent, et de lier avec lui commerce d'amitié.

On va par eau de *Canton* à *Tchao-kin*. Après cinq lieues de chemin, on trouve *Fo-chan*, le plus grand Village qui soit au monde. Je l'appelle Village, parce qu'il n'est point revêtu de murailles, et qu'il n'a point de Gouverneur particulier, quoiqu'il s'y fasse un fort grand commerce, et qu'il y ait plus de peuple et plus de maisons qu'à *Canton* même. On y compte au-moins un million d'ames. Les Jésuites de la province du Japon y ont une belle Eglise et une nombreuse Chrétienté. Douze lieues au-dessus de *Fo-chan* la rivière se divise en trois bras; l'un vient du Nord; l'autre va à *Tchao-kin*, et le troisième à *Canton*. On rencontre dans ce confluent une Villé du troisième ordre, nommée *Sant-choüy*, c'est-à dire, *les trois rivières* ou *les trois eaux*. Quand quelque Envoyé de distinction vient de la Cour, le *Tçonto* et le vice-Roi vont le recevoir dans cette Ville, et le conduisent jusques-là à son retour. C'est ce qui les a obligés de bâtir sur le bord de l'eau une maison, dont la vue est charmante. Les

Pères

Pères Augustins ont une Mission à *Tchao-kin*. J'ai logé souvent dans leur maison, et c'est là que j'ai connu le Père Michel Rubio, homme droit, sincère, savant, et de bon conseil, ce qui lui attirait l'estime et la confiance de tous les Missionnaires.

Quand nous fûmes de retour à *Nankin*, où nous avions laissé le Père de Visdelou, nous résolûmes d'envoyer le Père le Comte en Europe pour les affaires de notre Mission. Monseigneur Grégoire Lopez, Evêque de Basilée, Vicaire Apostolique de *Nankin*, de *Pekin*, et des autres Provinces septentrionales de la Chine, mourut en ce temps-là dans de grands sentimens de piété : nous assistâmes à ses obsèques, qui se firent avec les mêmes cérémonies que celles du Père Verbiest. Le R. Père Jean-François de Leonissa, son Provicaire, fit son éloge dans une lettre circulaire qui fut répandue par la Chine, et qu'il envoya l'année suivante à la sacrée Congrégation. Je la joindrais à cette lettre, si j'en avais une copie ; ce serait un témoignage bien authentique de la vertu et du mérite de ce saint Prélat, qui avait un zèle incomparable pour la conversion de ses compatriotes. Il m'a souvent parlé de la manière dont les Missionnaires se doivent comporter à la Chine, s'ils veulent y établir solidement la Foi. Il prouvait par des exemples sensibles tout ce qu'il me disait ; et comme il savait parfaitement les coutumes de sa Nation, et qu'il avait beaucoup d'expérience et de bon sens, je l'écoutais avec respect.

Sur la fin de l'année 1692, nous retournâmes à *Canton*, le Père de Visdelou et moi. Il fallait y faire un établissement solide, pour recevoir les Missionnaires que nous attendions. La maison fut achetée; mais à peine commencions-nous à la meubler, que nous reçûmes ordre de l'Empereur de venir tous deux à la Cour. Cet ordre portait que le Père le Comte y vînt aussi à son retour d'Europe, et nous fûmes chargés de l'en avertir. Les Vicaires Apostoliques et les Missionnaires se réjouirent de cette nouvelle, et la regardèrent comme un coup du Ciel, non-seulement pour nous, mais encore pour toute la Mission. *Qui sait*, m'écrivit un des plus zélés d'entr'eux, *si Dieu n'a pas permis toutes les peines que vous avez souffertes pour être à portée d'aider l'Eglise dans le besoin : Ut in tali tempore parareris* (1) *?* En passant par la province de *Nankin*, nous eûmes la consolation d'embrasser le Père Gabiani pour la dernière fois, car il sentait déjà les infirmités dont il mourut deux ans après, accablé de travaux, et plein de mérites devant Dieu. Nous vîmes aussi Monseigneur l'Evêque d'Argolis, et le Révérend Père de Leonissa, Vicaire Apostolique de *Nankin* et de *Pekin*, par la mort de Monseigneur l'Evêque de Basilée. Ils comptaient beaucoup sur nous, et sur les services que nous leur pourrions rendre quand nous serions à la Cour.

---

(1) Esther, chap. 4, vers. 5.

L'Empereur était malade lorsque nous y arrivâmes ; le Père Gerbillon et le Père Pereyra passaient les nuits au Palais par son ordre. Ce grand Prince ne laissa pas de penser à nous, et d'envoyer à quelques lieues de la Ville au-devant de nous les autres Pères, avec un Gentilhomme de sa chambre, qui nous dit, de sa part, que s'il eût été informé de notre route, il les aurait envoyés encore plus loin. Nous allâmes descendre au Palais, et nous y passâmes le reste du jour dans un appartement qui était près de celui de l'Empereur. Le Prince son fils aîné nous fit l'honneur de nous y venir trouver, et de nous marquer mille bontés. Le *Hoang-tai-tce*, qui est le Prince héritier et le second de ses enfans, y vint aussi. Comme il est habile dans les livres Chinois, il témoigna une affection particulière au Père de Visdelou, qui avait la réputation d'y être savant. Après quelques entretiens, le Prince fit apporter des livres anciens, et les montra au Père. A l'ouverture du livre, le Père les expliqua avec tant de facilité et de netteté, que le Prince en fut surpris, et dit deux ou trois fois aux Mandarins qui l'accompagnaient : *Ta-toug, il les entend parfaitement.* Il lui demanda ensuite ce qu'il pensait des livres Chinois, et s'ils s'accordaient avec notre Religion. Le Père après s'être excusé modestement, répondit que notre Religion pouvait s'accorder avec ce qu'on trouvait dans les anciens livres, mais non pas avec ce que les Interprètes avaient écrit. *Il faut avouer aussi*, repartit

le Prince, *que les nouveaux Interprètes n'ont pas toujours bien pris le sens de nos anciens Auteurs.* Depuis cette conférence, le Prince héritier a eu une estime particulière pour le Père de Visdelou, et il lui en a même donné des marques éclatantes, dont nous espérons que la Religion tirera de grands avantages. Ce Prince nous parla des livres du Père Matthieu Ricci, et nous fit de si grands éloges de l'esprit et de l'érudition de ce Père, qui est le fondateur de la Mission de la Chine, que les plus habiles Chinois s'en seraient tenus honorés.

Depuis deux ans l'Empereur avait beaucoup examiné nos remèdes d'Europe, et particulièrement les pâtes médicinales que le Roi fait distribuer aux pauvres par tout son Royaume. Nous lui avions marqué toutes les maladies qu'elles guérissent en France, et il avait vu par des expériences réitérées, qu'elles fesaient en effet des cures si merveilleuses et si promptes, qu'un homme à l'extrémité, et dont on n'attendait plus que la mort, se trouvait souvent le lendemain hors de danger. Des effets si surprenans lui firent donner à ces pâtes le nom de *Chin-yo* ou *de remèdes divins.* La maladie qu'il avait alors était un commencement de fièvre maligne. Quoiqu'il sût par plusieurs exemples certains que les pâtes guérissaient son mal, les Médecins Chinois ne jugèrent pas à propos de lui en faire prendre, et ils le traitèrent d'une autre manière : mais l'Empereur voyant que le mal augmentait, et craignant un transport

au cerveau, prit son parti, et se fit donner une demi-prise de ces pâtes. La fièvre le quitta sur le soir, et les jours suivans il se porta mieux : il eut ensuite quelques accès de fièvre tierce, peut-être pour ne s'être pas purgé suffisamment. Quoique ces accès ne fussent pas violens, et qu'ils ne durassent que deux heures, il en eut de l'inquiétude. Il fit publier par toute la Ville, que si quelqu'un savait quelques remèdes contre la fièvre tierce, il eût à en avertir incessamment, et que ceux qui en étaient actuellement malades vinssent au Palais pour en être guéris. On ne manqua pas de faire tous les jours quantité d'expériences. Un Bonze se distingua particulièrement : il fit tirer d'un puits un sceau d'eau fraîche, qu'on lui apporta devant quatre des plus grands Seigneurs de la Cour, Députés de l'Empereur pour recevoir tous les remèdes qu'on apporterait, et pour assister aux épreuves, afin d'en faire ensuite leur rapport. Ces quatre Seigneurs étaient le Prince *Sosan*, *Mim-ta-gin*, un oncle de l'Empereur, et un oncle du Prince, tous quatre Ministres d'Etat, et d'une sagesse consommée. Le Bonze remplit une tasse de cette eau, et sortant de la salle, il la présenta au soleil, en élevant les mains et les yeux au Ciel; et se tournant ensuite vers les quatre parties du monde, il fit cent postures qui paraissaient mystérieures aux Païens; quand il eut achevé, il fit avaler l'eau à un fébricitant, qui attendait sa guérison à genoux, et qui la souhaitait ardemment; mais

le remède n'eut aucun effet, et le Bonze passa pour un imposteur.

On en était là, lorsque nous arrivâmes à la Cour, le Père de Visdelou et moi. Nous apportions une livre de quinquina, que le Père Dolu, plein de charité pour nous, nous avait envoyé de *Pondichery*. Ce remède était encore inconnu à *Pekin*. Nous allâmes le présenter comme le remède le plus sûr qu'on eût en Europe, contre les fièvres intermittentes. Les quatre Seigneurs, dont nous avons parlé, nous reçûrent avec joie; nous leur dîmes la manière dont il fallait le préparer et s'en servir conformément à l'imprimé fait en France par ordre du Roi. Ils ne se contentèrent pas de cela, ils voulurent savoir d'où venait le quinquina, quels en étaient les effets, quelles maladies il guérissait, comment le Roi l'avait rendu public pour le soulagement de ses Peuples, après avoir donné à celui qui en avait le secret une récompense digne d'un si grand Monarque.

On fit le lendemain l'expérience de ce remède sur trois malades. On le donna à l'un après son accès, à l'autre le jour de l'accès, et au troisième le jour qu'il avait du repos. Je ne sais si Dieu voulut faire paraître sa puissance en cette occasion, ou si ce fut un effet naturel du remède. Ces trois malades, qu'on gardait à vue dans le Palais, furent guéris tous trois dès cette première prise. On en donna avis sur-le-champ à l'Empereur, qui aurait pris ce jour-là même du quinquina, si le Prince héritier, qui était extrê-

mement inquiet de la maladie d'un père qu'il aime tendrement, n'eût craint quelque mauvais effet d'un remède qu'on ne connaissait pas encore. Il appela les Grands, et leur fit des reproches d'en avoir parlé sitôt à l'Empereur. Ceux-ci s'excusèrent modestement : mais pour montrer qu'il n'y avait rien à craindre (car de tout ce que nous leur avions raconté, ils avaient jugé que le quinquina ne fesait aucun mal), ils s'offrirent tous quatre d'en prendre, et le Prince y consentit. Incontinent on apporta des tasses avec du vin et de quinquina ; le Prince fit lui-même le mélange, et les quatre Seigneurs en prirent devant lui, sur les six heures du soir. Ils se retirèrent ensuite, et dormirent tranquillement, sans ressentir la moindre incommodité. L'Empereur, qui avait fort mal passé la nuit, fit appeler sur les trois heures du matin le Prince *Sosan* ; et ayant appris que lui et les autres Seigneurs se portaient bien, il prit le quinquina sans délibérer davantage. Il attendait la fièvre ce jour-là, sur les trois heures après midi ; mais elle ne vint point : il fut tranquille le reste du jour, et la nuit suivante. La joie fut grande dans le Palais ; les quatre Seigneurs nous firent le lendemain des conjouissances sur la bonté de notre remède. Nous en rapportâmes toute la gloire à Dieu, qui lui avait donné sa bénédiction. L'Empereur continua tous les jours suivans à prendre du quinquina, et à se porter mieux de jour-en-jour.

Quand il fut entièrement rétabli, il ré-

compensa tous ceux qui l'avaient servi pendant sa maladie, ou qui lui avaient apporté quelques remèdes, quoiqu'il ne les eût pas pris. Mais il punit rigoureusement trois de ses Médecins, pour avoir été d'avis, dans la violence de son mal, de ne lui donner aucun remède. *Quoi*, leur dit-il, *vous m'abandonnez dans le danger, de peur qu'on ne vous impute ma mort; et vous ne craignez pas que je meure, en ne me donnant aucun secours!* Il ordonna au Tribunal des Crimes d'examiner leur conduite, et de les juger suivant les Lois. Ce Tribunal les condamna à mort; mais l'Empereur leur fit grâce, et les envoya en exil.

Il ne nous oublia pas en cette occasion. Il dit publiquement, que les pâtes médicinales du Père Gerbillon et du Père Bouvet lui avaient sauvé la vie, et que le quinquina que nous lui avions apporté, le Père de Visdelou et moi, l'avait délivré de la fièvre tierce, et qu'il voulait nous en récompenser. Dans cette vue il se fit apporter le plan de toutes les maisons qui lui appartenaient dans la première enceinte de son Palais : il choisit la plus grande et la plus commode (c'était celle d'un Mandarin, qui avait été Gouverneur du Prince héritier); mais cet Officier ayant commis une faute qui méritait la mort, tous ses biens avaient été confisqués, et on l'avait exilé en Tartarie.

Le 4 Juillet de l'année 1693 l'Empereur nous fit venir au Palais, et nous fit dire par un des Gentilshommes de sa chambre ces

paroles : *L'Empereur vous fait don d'une maison à vous quatre dans le Hoang-Tchin*, c'est-à-dire, *dans la première enceinte de son Palais.* Après avoir entendu ces paroles à genoux, selon le cérémonial de la Chine, nous nous levâmes, et cet Officier nous conduisit dans l'appartement de l'Empereur pour y faire notre remercîment, sans que le Prince fût présent. Plusieurs Mandarins qui se trouvèrent là par hasard, assistèrent à cette cérémonie aussi-bien que le Père Pereyra et un autre Père de notre Compagnie, lesquels étaient venus au Palais pour quelques autres affaires. Ils se rangèrent tous à droite et à gauche se tenant debout et dans un grand silence un peu éloignés de nous, pendant que les Pères Gerbillon, Bouvet, de Visdelou et moi rangés sur une même ligne au milieu d'eux, fîmes trois génuflexions et neuf inclinations profondes, jusqu'à toucher la terre avec le front, pour marquer notre reconnaissance. Nous recommençâmes cette cérémonie le lendemain devant l'Empereur, qui eut la bonté de nous appeler en particulier, et de nous parler dans les termes du monde les plus obligeans. Il fit mettre entre les mains du Père Bouvet les présens qu'il envoyait en France, et le chargea d'informer le Roi de la faveur qu'il venait de nous faire.

Nous prîmes possession de notre maison le 12 Juillet ; mais comme elle n'était pas accommodée à nos usages, l'Empereur ordonna au Tribunal des édifices, d'y faire faire toutes les réparations que nous souhaiterions ;

ce qui fut exécuté sur-le-champ. Ce Tribunal envoya quatre Architectes, avec tous les matériaux nécessaires, et nomma deux Mandarins pour conduire l'ouvrage. Tout étant prêt le 19 Décembre, nous dédiâmes notre Chapelle à l'honneur de Jésus-Christ mourant sur la Croix, pour le salut des hommes, et nous en fîmes le lendemain l'ouverture avec cérémonie. Plusieurs Chrétiens s'y rendirent le matin, et remercièrent Dieu avec nous de ce qu'il voulait être honoré dans le Palais de l'Empereur, où jusqu'alors on n'avait offert que des sacrifices impies. Le Père de Visdelou fit un discours sur l'obligation de sanctifier les Dimanches et les Fêtes, et de venir ces jours-là à l'Eglise.

Depuis ce temps-là le Père Gerbillon prêcha tous les Dimanches, et expliqua aux Fidèles les principaux devoirs du Chrétien. Nous baptisâmes plusieurs Catéchumènes qui nous apportaient leurs Idoles et les jetaient sous les bancs et sous les tables, pour montrer le mépris qu'ils en fesaient. Tous les Dimanches et les Fêtes nous avions quelque Baptême. Le Père de Visdelou se chargea du soin d'instruire les prosélytes, et nous eûmes en peu de temps une florissante Chrétienté. Les plus fervens Chrétiens nous amenaient leurs amis, pour leur parler de la Loi de Dieu. Le fameux *Hiu-cum*, ancien Eunuque du Palais, se distinguait parmi les autres en cette œuvre de charité. Ce saint homme avait beaucoup souffert dans la dernière persécution; il avait été long-temps en prison avec les Pères,

et on l'avait chargé aussi-bien qu'eux de neuf grosses chaînes. Ce rude traitement ne fit qu'animer son zèle : jamais homme ne rougit moins de l'Evangile : il soutenait devant les Juges la cause de Dieu et le parti de la Religion ; et il leur parlait avec une sainte liberté, qu'il conserva jusqu'à la mort. Dieu lui avait donné des biens considérables ; il les employa tous au soulagement des pauvres. Si les Chrétiens qui venaient à *Pekin* des Provinces éloignées ou des Villes voisines, n'avaient point de lieux où se retirer, il les recevait avec charité dans sa maison ; et quand ils étaient pauvres, il les nourrissait. Il porta si loin cette sainte hospitalité, qu'il tomba lui-même dans la misère, et qu'il se vit réduit à recevoir l'aumône, après l'avoir faite si souvent et si libéralement aux autres. Il avait un si grand talent pour parler de Dieu, que les plus grands Seigneurs se fesaient un plaisir de l'entendre. Il inspirait à tout le monde une dévotion tendre pour la sainte Vierge, qu'il honorait particulièrement. Dans ses visites il se fesait un honneur de porter son chapelet au cou, avec les médailles que les anciens Missionnaires lui avaient données. Il avait une affection particulière pour notre maison ; et quoiqu'il en fût éloigné de près d'une lieue, il venait souvent prier Dieu dans notre Chapelle. Une de ses occupations les plus ordinaires, était d'aller à la Campagne visiter les Chrétiens, les instruire et les entretenir dans la ferveur. Il y fesait presque toujours de nouveaux prosélytes, qu'on baptisait chez

nous ou dans les autres Eglises après qu'ils étaient suffisamment instruits.

Un des plus considérables que nous baptisâmes en ces commencemens dans notre Chapelle, fut un Colonel Tartare de la maison de l'Empereur. Cet Officier demeurait près de notre maison : il avait épousé une dame Chrétienne fort vertueuse, qui ne cessait depuis long-temps de prier Dieu pour la conversion de son mari. Elle lui parlait souvent de la sainteté de notre Religion, et des biens que le Seigneur du Ciel préparait dans l'autre vie, à ceux qui le servaient fidèlement en celle-ci. Une autre fois elle lui expliquait nos principaux mystères, et ce qu'il faut croire pour être Chrétien. Il l'écoutait volontiers ; mais les soins et les embarras du siècle étouffaient incontinent le grain de la divine parole, qui tombait dans son cœur sans y prendre racine. Il n'avait presque pas un moment à lui ; sa charge l'obligeait d'aller tous les matins au Palais; il y demeurait tout le jour, et il n'en revenait que bien avant dans la nuit. S'il eût su lire, il aurait pu s'instruire par la lecture de nos livres ; mais on n'en demande pas tant à un Officier Tartare, dont tout le mérite est de savoir bien monter à cheval et tirer de l'arc, et d'être fidèle et prompt à exécuter les ordres du Prince. Dieu néanmoins le toucha, dans le temps que l'Empereur partait pour un voyage de Tartarie. Comme l'Officier le devait suivre, il résolut de se faire baptiser avant que de partir. Il vint

donc nous trouver à six heures du soir, pour nous demander le Baptême. Quelque bonne volonté que nous eussions de le contenter, nous nous trouvâmes d'abord arrêtés, parce qu'il ne savait aucune des prières que nous fesons toujours réciter aux Catéchumènes avant que de leur conférer le Baptême.

Mon Père, me dit-il, *ne demandez pas de moi que je sache toutes ces prières par cœur, car je n'ai ni assez de mémoire pour les retenir, ni personne pour me les répéter continuellement; je ne sais point lire non plus pour les apprendre dans un livre; mais je crois tous les mystères de la Religion, un Dieu en trois personnes, la seconde personne qui s'est faite homme, et qui a souffert la mort pour notre salut. Je crois que ceux qui gardent la Loi seront sauvés, et que ceux qui ne la gardent pas, seront damnés éternellement. Je n'ai aucun empêchement pour me faire Chrétien; car je n'ai qu'une femme, et je n'en veux jamais avoir qu'une : il n'y a point d'Idoles dans ma maison, et je n'en adore aucune. J'adore seulement le Seigneur du Ciel, et je veux l'aimer et le servir toute ma vie.*

Tout cela ne nous contentait point, parce que nous voulions qu'il sût ses prières; et nous commencions à lui persuader qu'il différât son Baptême jusqu'après son retour, parce qu'alors on l'aiderait à les apprendre. *Mais, mon Père*, me répliqua-t-il, *si je meurs dans ce voyage, mon ame sera perdue, et vous pouvez la sauver en me baptisant à pré-*

sent. Car, qui est-ce qui me baptisera si je tombe malade ? Vous voyez que je suis prêt à tout, que je crois tous les articles de votre Loi, et que je la veux garder toute ma vie. J'ai laissé le Palais, et je suis venu ici à la hâte, pour vous prier de me faire cette grâce. Je n'ai que deux heures pour me préparer à mon départ ; car il faut que je marche cette nuit. Mon Père, continua-t-il, *au nom de Dieu, ne me refusez pas cette grâce.*

La sincérité de cet Officier nous plut : nous crûmes, tout bien examiné, qu'il fallait agir avec lui, comme on fait avec ceux qui sont en danger de mort. Après donc lui avoir recommandé d'apprendre les prières le mieux qu'il pourrait, quand il serait de retour, et d'adorer tous les matins et tous les soirs le Seigneur du Ciel, et qu'il nous eut promis de garder fidèlement sa sainte Loi, je le baptisai dans notre Chapelle, en présence de nos Pères et de nos domestiques, et je lui donnai le nom de Joseph. Je ne saurais dire avec quelle joie et quelle consolation il reçut cette grâce : il nous embrassa et se jeta à nos genoux ; il frappa souvent la terre de son front, pour nous marquer sa reconnaissance. Ce qu'il avait prévu arriva ; car ayant beaucoup fatigué pendant ce voyage, il tomba malade, et mourut huit jours après. J'espère que Dieu, qui lui avait donné ce sentiment, lui aura fait miséricorde.

Nous baptisâmes encore le fils d'un jeune Seigneur, qui portait la ceinture rouge, pour

signifier qu'il était allié à la Famille Royale. Cet enfant étant auprès du feu, fit tomber sur lui une chaudière d'eau bouillante. Il criait et souffrait des douleurs très-violentes : son père alarmé vint nous apprendre cette nouvelle. Le Père de Visdelou allant voir l'enfant, et le trouvant en danger de mort, résolut de le baptiser. Il en parla à son père, qui était de nos amis particuliers. *Seigneur*, lui dit-il, *puisque vous ne pouvez plus faire de bien à votre enfant en cette vie, ni empêcher les douleurs qu'il souffre, mettons-le dans le chemin du Ciel, où il sera éternellement heureux, et d'où il attirera sur vous et sur votre famille la bénédiction de Dieu.* Le Père y consentit de tout son cœur, et fut présent à son Baptême. L'enfant, qui n'avait que trois ans, mourut trois jours après, et son père vint lui-même nous en apporter la nouvelle.

Ce Baptême fut suivi d'un autre de la même famille ; car une de ses petites filles étant tombée malade quelque temps après, d'une maladie dont elle mourut, il vint lui-même nous prier de l'aller baptiser, afin qu'elle pût jouir du Ciel avec son petit frère. La femme de ce Seigneur s'est convertie depuis ce temps-là, avec une de ses filles suivantes, et nous espérons que Dieu fera la même grâce au mari. Il nous assure souvent qu'il n'invoque plus que le vrai Dieu, Créateur du Ciel et de la Terre. Quelques obstacles ont retardé jusqu'ici sa conversion. Il faut espérer qu'il les surmontera. C'est un

Seigneur qui a beaucoup de politesse et d'honnêteté ; il possède dans la Milice une charge considérable, qui est héréditaire dans sa famille.

Je ne parle point de quelques autres Baptêmes que nous avons conférés secrètement à des enfans de la plus grande considération, et qu'il n'est pas nécessaire de nommer ici. L'envie de les guérir fait que leurs parens nous prient de les voir, pour savoir si en Europe nous n'avons pas de remèdes contre leurs maladies. On en a baptisé quelques-uns de cette manière, qui prieront Dieu dans le Ciel pour nous, et pour la conversion d'un Pays où ils eussent tenu les premiers rangs s'ils eussent vécu.

Un an après que l'Empereur nous eut donné notre maison, il nous fit une seconde grâce qui ne le cédait point à la première, et qui fesait autant d'honneur à la Religion ; ce fut de nous donner un grand emplacement pour bâtir notre Eglise. Il y avait à côté de notre maison un terrain vide, long de trois cens pieds et large de deux cens : les Grands-Maîtres de sa maison ayant résolu d'y faire élever quelques corps-de-logis pour des Eunuques du Palais, nous crûmes qu'il fallait les prévenir, et tâcher d'obtenir cette place pour y bâtir la maison du Seigneur. Après avoir donc recommandé cette affaire à Dieu, nous allâmes, le Père Gerbillon, le Père de Visdelou et moi, présenter notre Requête : elle disait, dans les termes les plus respectueux, que nos maisons n'étaient jamais sans

Eglises, et que les Eglises en étaient la principale partie ; que si les maisons étaient belles et spacieuses, l'Eglise les devait surpasser ; (car quel honneur aurions-nous, si dévoués par nos vœux et par notre profession à chercher la plus grande gloire de Dieu, nous étions mieux logés que le Seigneur du Ciel) ? que ne manquant rien à la maison que l'Empereur avait eu la bonté de nous donner, il fallait une Eglise magnifique pour accompagner un si grand don ; mais que n'ayant point de place pour la bâtir, nous ne le pouvions faire, si l'Empereur ne nous donnait un espace convenable dans ce terrain.

Celui que nous avions chargé de notre Requête l'ayant présentée, et fait valoir nos raisons, l'Empereur envoya les Grands-Maîtres de sa maison visiter le terrain que nous demandions ; et après avoir ouï leur rapport, il nous en accorda la moitié, fesant marquer expressément dans son ordre, qui fut inséré dans les registres du Palais, qu'il nous donnait cet emplacement pour bâtir une Eglise magnifique à l'honneur du Seigneur du Ciel. On y a travaillé depuis ce temps-là, et elle est maintenant presque achevée : on y entre par une grande cour qui est environnée de galeries ; on en donnera le plan et la description quand nous aurons appris que les peintures, auxquelles M. Gherardini, Peintre Italien fort estimé, travaillait quand je suis parti de *Pekin*, seront achevées, et qu'on en aura fait l'ouverture.

Ce grand Prince nous fesait encore d'au-

tres grâces, que des étrangers comme nous ne peuvent assez estimer : quand nous venions au Palais, il nous recevait avec une bonté extrême, ou quand il ne pouvait pas nous parler, il nous envoyait toujours faire quelque honnêteté. Au commencement de l'année, c'est la coutume de la Chine que l'Empereur envoie aux grands Seigneurs de sa Cour deux tables, l'une couverte de viandes, et l'autre de fruits et de confitures. Il nous fesait les mêmes honneurs, et nous invitait à son beau Palais de *Tchan-Tchun-yuen*, pour y voir les feux d'artifice.

Je sais qu'un Missionnaire ne doit estimer ces honneurs qu'autant qu'ils sont utiles à la parole de Dieu. Je vous assure, mon Révérend Père, que nous étions bien dans cette disposition, et que le Seigneur qui nous conduisait, voulait aussi que nous y fussions ; car nous ne manquions pas en ce temps-là même de tribulations, et de ces occasions de souffrir où l'on a besoin de toute sa patience, et d'une sagesse plus que naturelle, pour se soutenir et se bien conduire. La parole de Jésus-Christ sera toujours véritable, que ses envoyés auront beaucoup de contradictions à vaincre dans le monde. Dieu nous a appelés aux Missions pour faire son œuvre ; il veut bien la faire par notre moyen, et nous en donner tout le mérite ; mais il veut aussi que la gloire en retourne toute à lui ; et afin que la première pensée ne nous vienne pas de nous en attribuer la moindre partie, il rend souvent inutiles les plus sages mesures que

notre zèle nous fait prendre, et permet que les hommes renversent nos projets les mieux concertés. Enfin, quand nous avons bien souffert, et reconnu tout-à-fait notre faiblesse, il montre sa force, convertissant les obstacles même qu'on nous avait opposés, en autant de moyens pour exécuter ses desseins, avec plus d'avantage pour la Religion, que n'eût pu faire tout ce que nous avions nous-mêmes imaginé. Il n'est pas nécessaire de dire combien ces sortes d'expériences instruisent un Missionnaire, ou pour l'humilier, quand il fait quelque bien, ou pour lui donner de la défiance de ses forces quand il travaille, ou pour le soutenir quand il est traversé. Les persécutions qui font trembler les plus assurés, ne l'étonnent plus ; il les regarde comme des ressorts supérieurs et divins, dont la Providence se sert pour arriver à ses fins. Son principal soin est de souffrir avec patience, et d'attendre du Seigneur, se souvenant de ce que dit le Texte sacré (1), qu'Isaac, Jacob et Moïse accomplirent tout ce que Dieu voulait faire par eux, parce qu'ils furent fidèles dans la tribulation, et que ceux qui ne l'ont pas été, ont tout perdu par leur impatience, et ont été livrés à l'exterminateur.

Nous eûmes en ce temps-là deux sujets d'affliction qui nous causèrent bien de l'inquiétude, mais dont il plut à la miséricorde divine de nous délivrer. Premièrement, nous

---

(1) Judith. 23.

pensâmes perdre l'illustre *Sosan*, oncle de la dernière Impératrice, et grand oncle du Prince héritier, un des premiers Ministres de l'Empire, respecté par toute la Chine, pour l'estime que l'Empereur fait de son mérite, et digne d'être honoré de toutes les personnes zélées, pour la protection qu'il a toujours donnée à la Religion. Il tomba malade en sa maison de *Than-tchun-yuen* : dès le troisième jour il nous envoya quérir, le Père de Visdelou et moi ; car le Père Gerbillon était alors en Tartarie. Nous fûmes sensiblement affligés de le trouver dans un état très-dangereux ; mais nous le fûmes bien davantage le lendemain, quand nous le vîmes souffrant des douleurs très-aiguës par-tout le corps, et prêt à succomber à la violence de son mal. Il nous tendait la main avec des démonstrations d'une affection tendre, mais il ne pouvait parler, tant il était accablé. l'Empereur ayant appris qu'il se mourait, lui fit l'honneur de le venir visiter le troisième jour, et de lui offrir tout ce qu'il avait de remèdes. Nous ne le vîmes point ce jour-là, ni les jours suivans, parce qu'on l'avait transporté dans les appartemens les plus intérieurs de sa maison, où les femmes demeurent. Nous fesions des prières continuelles tout le jour et une partie de la nuit, pour lui, dans notre Chapelle. Il était bien douloureux pour nous, après toutes les obligations que nous avions à ce Seigneur, de le voir mourir sans Baptême, lui qui avait été le protecteur de notre sainte Re-

ligion, et qui nous avait si souvent dit qu'il n'adorait que le Seigneur du Ciel.

Nous allions l'un après l'autre demander chaque jour de ses nouvelles, et nous instruisions un de ses domestiques, qui était Chrétien, de ce qu'il fallait lui dire de notre part sur la Religion; mais cet homme après quelques jours nous répondit qu'il ne pouvait plus lui parler seul, ni même s'approcher de lui, parce que les femmes ne le quittaient pas un moment. Les difficultés augmentaient notre tristesse. *Est-il possible, Seigneur*, disions-nous en redoublant nos prières, *que vous laissiez mourir un homme en qui nous avons trouvé tant de ressources pour le soutien des Missionnaires, et pour la publication de votre sainte Loi?* Dieu eut pitié de nous, il nous rendit ce Seigneur, qui vint quelque-temps après dans notre Eglise, le remercier de la santé qu'il lui avait rendue. C'était un Dimanche matin, dans le temps que tous les Chrétiens étaient assemblés à l'Eglise et qu'ils y fesaient leur prière; il y entra, se mit à genoux, et fit plusieurs inclinations jusqu'à terre; après quoi il vint nous visiter dans nos chambres, et nous remercier de la part que nous avions prise à sa maladie.

Nous pensâmes perdre aussi le Père Gerbillon, dont nos Missions avaient un extrême besoin dans ces commencemens. L'Empereur l'avait envoyé en Tartarie, avec le Père Thomas, pour en faire une carte exacte. Comme il savait la langue des Tartares, et

qu'il pouvait les interroger et lier conversation avec eux, il en devait tirer beaucoup de connaissances touchant les Provinces qui ne dépendent pas de la Chine. Il tomba malade vers la source du *Kerlon*, à plus de trois cens lieues de *Pekin*. Sa maladie, qui était accompagnée d'un dégoût affreux et d'un vomissement continuel, le réduisit bientôt à une si grande extrémité, qu'il crut mourir. Il s'y prépara donc, après nous avoir écrit ses derniers sentimens. Comme *Selonga*, qui est une des habitations que les Moscovites ont de ce côté-là, n'était éloignée que de trente lieues de l'endroit où il se trouvait, on parla de l'y transporter; mais il eut de la peine à prendre ce parti, et les Mandarins Chinois qui étaient du voyage l'en détournèrent, parce qu'ils ne se fiaient pas trop aux Moscovites, et qu'ils ne savaient pas si l'Empereur le trouverait bon. Il fallut donc que le Père, tout accablé qu'il était, reprît le chemin de *Pekin*; et comme il n'avait plus assez de force pour se tenir à cheval, on le coucha sur un chariot de bagage, où il souffrit beaucoup durant trois cens lieues; car il lui fallut passer par des solitudes effroyables, par des chemins souvent raboteux et pleins de pierres, sur des collines et sur des pentes de montagnes, ce qui lui donnait de violentes secousses, et le mit souvent en grand danger de sa vie; outre que le chariot versa plusieurs fois durant le voyage. Il serait mort infailliblement, sans les soins que prit de lui un Seigneur, qui est aujourd'hui le premier *Colao*

de la Chine, et qui avait été alors envoyé en Tartarie, pour juger et terminer tous les différends des *Kalkas* de ce Pays-là, qui sont sujets de l'Empire de la Chine.

Nous le reçûmes avec une extrême joie, et il se rétablit doucement à *Pekin* : mais un mois après voulant sortir pour la première fois, dans le dessein d'aller voir les Pères de nos deux autres maisons, qui l'étaient souvent venus visiter durant sa maladie, un accident plus fâcheux pensa nous l'enlever subitement. Comme il montait à cheval à la porte, ayant un pied dans l'étrier et le corps en l'air, il fut frappé tout-à-coup d'apoplexie. Il tomba entre les bras de nos domestiques, qui le rapportèrent dans la première cour. Etant accourus au bruit, le Père de Visdelou et moi, nous le trouvâmes sans connaissance et sans sentiment, la tête penchée sur l'estomac, avec un râlement qui nous paraissait le pronostic d'une mort très-prochaine. Dieu sait quelle fut notre douleur, en le voyant dans ce triste état. Pendant qu'on le portait à sa chambre, le Père de Visdelou alla prendre les saintes huiles, et moi les remèdes, dont nous avions expérimenté si souvent les merveilleux effets. Je lui en fis avaler deux prises avec bien de la peine, pendant que le Père de Visdelou se préparait à lui donner l'extrême-onction. Il revint un peu à lui, et nous reconnut; mais un moment après il perdit encore connaissance. Nous redoublâmes nos prières; enfin le remède qu'on lui avait donné fit de si grands effets, qu'il se trouva guéri une ou

deux heures après l'avoir pris ; mais il lui resta une si cruelle insomnie, qu'il ne pouvait prendre aucun repos, ce qui nous causait une nouvelle inquiétude. Un Médecin Chinois l'en délivra, et Dieu nous l'a conservé depuis ce temps-là en parfaite santé pour le bien de la Religion à laquelle il a rendu et rend encore tous les jours des services très-considérables.

Nous n'étions, en ce temps-là, que trois Pères Français à la Chine, et tous trois enfermés à la Cour. Dieu nous envoya du secours par le retour du Père Bouvet, qui nous amena de France plusieurs excellens Missionnaires sur l'Amphitrite ; c'est le premier vaisseau de notre Nation qui soit venu à la Chine. L'Empereur qui était en Tartarie à la chasse, apprit avec joie l'arrivée de ce Père. Il envoya trois personnes de sa Cour à *Canton* pour le recevoir, et pour le conduire à *Pekin*. Les présens qu'il apporta lui furent très-agréables, et en sa considération il exempta l'Amphitrite de ce qu'il devait payer, soit pour les marchandises, soit pour les droits de mesurage. Les Mandarins de leur côté firent de grands honneurs à M. le Chevalier de la Rocque, comme étant Officier du Roi ; ils lui préparèrent un hôtel, lui permirent d'aller par la ville de *Canton*, accompagné de six de ses Gardes : les envoyés de l'Empereur le visitèrent en cérémonie. Ils firent aussi beaucoup d'honneurs à Messieurs les Directeurs de la Compagnie de la Chine. Les grands Mandarins de la Province

vince, ayant à leur tête le vice-Roi, les invitèrent à un magnifique festin. Enfin tout ce qui se peut faire pour l'honneur, la satisfaction et l'avantage de ces Messieurs, le Père Bouvet à *Canton* et nous à *Pekin*, nous tâchâmes de le leur procurer. Mais à la Chine, où l'on regarde toujours les étrangers avec défiance, il n'est pas aisé d'obtenir tout ce que l'on souhaiterait. Le principal est que nous y fassions connaître Jésus-Christ, selon le devoir de notre vocation. Cest à quoi travaillent avec un grand zèle les nouveaux Missionnaires que le Père Bouvet amena, les uns à la Cour, où ils furent appelés par l'ordre de l'Empereur, et les autres dans les Provinces. J'aurai l'honneur de vous en entretenir dans une autre lettre, celle-ci n'étant déjà que trop longue. Je suis avec un profond respect, etc.



LETTRE

Du Père de Fontaney, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Révérend Père de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.

A Londres, le 15 Janvier 1704.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

PAR le lieu d'où j'ai l'honneur de vous écrire, vous connaîtrez que je suis revenu de la Chine en Europe sur un vaisseau Anglais. J'espérais être moi-même porteur de la première lettre que je vous ai écrite pendant le voyage, qui a duré six ou sept mois; mais je vois bien que je serai encore ici quelque temps avant que de pouvoir passer en France. Ainsi je vous l'enverrai par la première occasion, et je me contenterai cependant de vous rendre compte, par une seconde lettre, des choses dont il est autant et plus nécessaire que vous soyez instruit, que de celles dont j'ai pris la liberté de vous parler dans la première.

Je commence par un écrit fidèle des petits services que Dieu nous a fait la grâce de ren-

dre aux Missionnaires ecclésiastiques, et à ceux de différens Ordres religieux qui sont en ce Pays-là, ou pour les aider à y faire des établissemens, ou pour les délivrer des persécutions que l'ennemi du genre humain excitait contre eux en diverses Provinces de l'Empire. Je ne dirai rien que sur les lettres que les Missionnaires m'ont fait l'honneur de m'écrire, ou sur celles qu'ils ont écrites à d'autres Missionnaires, qui me les ont communiquées.

Quoique l'exercice de la Religion chrétienne fût toléré à la Chine; depuis la fameuse persécution d'*Yam-quam-sien*, ce grand ennemi du nom Chrétien, les Missionnaires ne laissaient pas de se trouver souvent dans de grands embarras, soit pour pénétrer dans les Provinces de l'Empire, soit pour y exercer leurs fonctions. On ne pouvait alors y entrer librement que par la seule ville de *Macao*, dont les Portugais sont en possession depuis plus d'un siècle; mais il fallait avoir leur agrément, qu'ils n'accordaient pas volontiers aux étrangers. Si l'on prenait une autre route, on s'exposait aux insultes des Mandarins, qui maltraitaient les Missionnaires, et les obligeaient à se retirer. Mais depuis que l'Empereur a pris la résolution d'ouvrir ses Ports, et de permettre aux étrangers de faire commerce dans ses Etats, des Missionnaires de différens Ordres et de toutes sortes de Nations se sont servis d'une conjoncture si favorable pour venir à la Chine, et pour y faire divers établissemens.

Comme dans une moisson si abondante il ne peut y avoir un trop grand nombre de bons Ouvriers, nous avons eu de la joie de l'arrivée de ces Hommes apostoliques, nous les avons reçus comme nos frères, et nous leur avons rendu tous les services qui dépendaient de nous, soit en appuyant, comme j'ai eu l'honneur de vous dire, leurs divers établissemens, soit en fesant cesser les avanies et les persécutions que quelques Mandarins intéressés ou peu affectionnés leur suscitaient. Quoique nous ayons toujours gardé cette conduite, on ne nous a pas rendu en Europe toute la justice que nous avions sujet d'attendre; et lorsque j'arrivai en France en 1700, je fus étrangement surpris d'apprendre qu'on nous y fesait passer pour des gens qui se déclaraient contre les autres Missionnaires, et qui ne cherchaient qu'à renverser leurs Eglises et qu'à s'opposer à leurs établissemens.

En vérité, pour avoir de nous de pareilles pensées, il faut qu'on nous croie bien perdus d'honneur et de conscience; et pour les vouloir inspirer à d'autres, sans s'être bien instruit auparavant de notre conduite, il faut avoir bien oublié toutes les Lois de la justice et de la charité. Pouvons-nous ignorer que de troubler ainsi dans leur ministère des hommes pleins de zèle et de bonnes intentions, ce serait s'attaquer à Dieu même, et attirer sur nos personnes et sur notre travail les foudroyantes malédictions de son Prophète : *Malheur à vous, qui dans vos vues ne regardez pas qu'il s'agit de l'œuvre de Dieu, et qui ne considérez*

pas que ces ames sont l'ouvrage de ses mains? Et opus Dei non respicitis, nec opera manuum ejus consideratis (1).

De plus, oserions-nous jamais nous flatter de pouvoir suffire seuls à convertir toute la Chine? Nous ne le prétendons pas assurément, mon Révérend Père. Ainsi plus nous verrons de compagnons de nos travaux, plus nous aurons toujours de consolation et de joie. Nous écririons encore volontiers, comme saint François-Xavier, dans toutes les Universités de l'Europe, pour exhorter les personnes zélées à venir à notre secours. Voilà nos véritables sentimens : Dieu le sait, et nous osons le dire, que jamais notre conduite ne les a démentis. En voici quelques exemples.

Les Pères Franciscains de Manille (2) furent les premiers qui nous donnèrent lieu de faire connaître ces maximes. Ces Pères ayant résolu de s'établir à *Ngankin*, dont la situation est charmante, et qui a un vice-Roi particulier, quoique cette Ville ne soit éloignée de *Nankin*, Capitale de la Province, que de cinq journées; ils me firent l'honneur de me communiquer leur dessein à *Canton*, où j'étais avec le Père le Comte. M. l'Evêque d'Argolis, qui demeurait chez ces Pères, se joignant à eux, me pria instamment de m'intéresser dans cette affaire, et de les servir auprès des Mandarins. J'écrivis au Père

(1) Isaïe, chap. 5.

(2) C'est la Ville Capitale des Philippines.

Gerbillon, qui m'envoya, peu de temps après, des lettres de recommandation pour les Officiers dont dépendait cet établissement. Je les mis entre les mains du Révérend Père de San Pasqual, Supérieur de ces Pères, et Missionnaire d'un mérite fort distingué. Il présenta ces lettres aux Mandarins de *Ngankin*, qui lui accordèrent tout ce qu'il leur demanda.

Ce fut aussi à-peu-près en ce temps-là, que nous tâchâmes de marquer au Révérend Père de Leonissa, qui est aujourd'hui Evêque de Beryte, combien nous étions sensibles à l'amitié dont il nous honorait. Don Grégoire Lopez, Evêque de Basilée, suivant les pouvoirs qu'il avait reçus du saint Siége, l'avait nommé avant sa mort Vicaire apostolique de *Kiamnam* (1), de *Pecheli* (2), et des autres Provinces septentrionales de la Chine, et lui avait laissé sa maison de Nankin qu'il avait achetée peu de temps avant sa mort. Il trouvait de la difficulté à s'en mettre en possession, parce que cette maison joignant la salle de l'audience d'un des premiers Seigneurs de la Cour, il eut peur que ce Mandarin ne formât quelque opposition, ou ne fit naître quelque incident pour l'empêcher d'occuper cette maison, et d'y établir une Eglise. Il nous témoigna sa peine, et dès ce moment les Pères Gerbillon et Bouvet engagèrent leurs amis à écrire à ce Seigneur:

(1) C'est la province de *Nankin*.
(2) C'est la province de *Pekin*.

ce qu'ils firent d'une manière si obligeante, que le Mandarin, bien loin de faire de la peine au Père de Leonissa, reçut sa visite et la lui rendit ensuite, en lui fesant deux sortes de présens, l'un, disait-il, pour le remercier de celui qu'il avait reçu de lui, et l'autre pour lui marquer la joie de l'avoir en son voisinage.

Nous ne fûmes pas moins heureux à faire rendre justice à M. le Blanc, d'une avanie qu'on lui avait suscitée à *Emoüy* (1). Ce Missionnaire revenant un jour d'un vaisseau Anglais, avec une somme assez considérable qu'on lui envoyait d'Europe pour sa subsistance, et pour celle de ses confrères, le Mandarin de la Douane le fit arrêter, le cita à son Tribunal, confisqua son argent, et fit battre cruellement en sa présence un de ses domestiques. Un procédé si violent surprit étrangement ce vertueux Ecclésiastique, qui n'était pas accoutumé, non plus que les autres Missionnaires, à recevoir de pareilles insultes. Il nous écrivit une lettre fort touchante, sur la disgrâce qui venait de lui arriver. Nous en fûmes sensiblement affligés, et nous prîmes les mesures nécessaires pour lui faire rendre justice. Voici la réparation que nous lui procurâmes. Premièrement, le *Tsonto* (2) de la Province le prit sous sa protection. En second lieu, le Mandarin de la Douane, pressé par ses parens, qui étaient à *Pekin*, et qui désa-

(1) Port de mer de la province de *Fo-kien*.

(2) C'est un Mandarin qui est au-dessus du vice-Roi.

vouaient sa conduite, l'alla voir le premier, lui rendit son argent et l'assura de son amitié. Troisièmement, M. le Blanc étant allé quelques jours après lui rendre visite, ce Mandarin appela le garde de la Douane, qui avait été l'auteur de l'insulte, et le fit étendre sur le carreau pour recevoir un certain nombre de bastonnades : mais M. le Blanc demanda grâce pour ce misérable, et empêcha qu'il ne fût maltraité. Il nous écrivit ensuite qu'il était parfaitement content des satisfactions et des honneurs qu'on lui avait faits.

M. Maigrot, aujourd'hui Evêque de Conon et Vicaire apostolique de la province de *Fo-kien*, eut aussi recours à nous. Ce Prélat demeurait depuis plusieurs années dans la ville de *Fou-tcheou*, Capitale de la Province : mais comme la maison qu'il occupait ne lui parut pas assez commode, il en acheta une autre, et s'en mit en possession. Les voisins, peu contens de voir une Eglise dans leur quartier, commencèrent à inquiéter ses domestiques, et ensuite à le chagriner lui-même. Il me fit l'honneur de m'écrire plusieurs fois à *Pekin*, pour faire cesser une persécution qu'on ne lui suscitait que parce qu'on le regardait comme un homme peu appuyé et peu connu des Mandarins, et qui n'avait pas assez de pouvoir pour réprimer l'insolence de ses voisins. Dieu me fournit une occasion de les détromper, dans le voyage que je fis en ce temps-là par l'ordre de l'Empereur à *Fo-kien* et à *Canton*. Je passai par *Fou-tcheou* ; et pour donner lieu à M. Maigrot

de lier amitié avec les premiers Officiers de la Province, laissant la maison qu'on m'avait préparée, j'allai loger chez lui. Le lendemain et les jours suivans le *Tçonto*, le vice-Roi, le Gouverneur de la Ville, et plusieurs autres Mandarins m'y vinrent voir. Après les premières civilités, je leur présentai M. Maigrot; je leur fis l'éloge de sa vertu et de sa capacité, et je les priai de le considérer comme mon frère et comme mon ami particulier. Je lui attachai particulièrement le Gouverneur de la Ville, qui lui fit dans la suite tant d'honnêtetés, que ce Prélat me pria de l'en remercier. Vous voyez déjà par ce petit détail, mon Révérend Père, que c'est sincèrement et de bonne foi que nous nous intéressons à ce qui regarde les Missionnaires, et que nous nous fesons un plaisir et un devoir de leur rendre tous les services qui dépendent de nous.

Mais ce fut particulièrement en 1698 et 1699 que nous eûmes plus d'occasions de faire paraître notre zèle pour le bien commun, lorsque le Pape eut nommé des Evêques et des Vicaires apostoliques pour chaque Province de la Chine. Plusieurs de ces Messieurs s'adressèrent à nous; ils nous représentèrent l'obligation où ils se trouvaient d'obéir au saint Siége, et les difficultés insurmontables qu'ils allaient trouver dans leurs Provinces, où il n'y avait ni Chrétiens, ni Eglises, ni Missionnaires, s'ils n'étaient appuyés par quelque recommandation de la Cour. La conjoncture était délicate, et ce n'était pas

une petite entreprise que de vouloir s'établir en même-temps en tant de lieux différens : car il était à craindre que dans un Empire où la défiance et les soupçons sont comme l'ame du Gouvernement, on ne fût frappé de tant de nouveaux établissemens, qui se feraient tout-à-coup dans des Provinces où les Européens n'avaient aucune habitude. Cependant comme le saint Siége parlait, nous crûmes qu'il fallait agir, et que le temps était venu d'ouvrir des portes plus vastes à la prédication de l'Evangile.

Le Père Gerbillon, Supérieur de notre Mission, se chargea de cette entreprise. Il commença par M. l'Evêque d'Argolis, qui venait d'être nommé à l'Evêché de Pekin. Comme ce Prélat avait formé le dessein de s'établir sur les frontières du *Pecheli* et de *Canton*, qui dépendaient de lui, afin de se trouver comme au centre de son Diocèse, et de pourvoir à tout; le Père Gerbillon écrivit en sa faveur au vice-Roi de *Canton*. M. d'Argolis, protégé de ce grand Mandarin, acheta une maison à *Lintein*, Ville du second ordre, et s'en mit en possession. Quelques Gens de lettres en murmurèrent, et présentèrent une Requête contre lui. *La Loi que prêchent ces Missionnaires est bonne*, disaient-ils; *mais comme ce sont des étrangers, il est à craindre qu'ils ne causent un jour quelque révolte.* Le Père Gerbillon averti des démarches de ces Lettrés, redoubla ses recommandations auprès du vice-Roi, qui leur imposa silence. Je n'ai pas la lettre que ce Prélat

écrivit au Père Gerbillon, pour le remercier d'avoir si heureusement terminé cette affaire; mais j'ai celle de son Grand-Vicaire le Révérend Père Antoine de Frusionne, Italien et Religieux de saint François. « Je vous rends » mille grâces, dit-il, pour Monseigneur et » pour moi, des bons offices que vous nous » avez rendus; la prière que je vous fais, » est que vous me donniez quelque moyen » de vous marquer ma reconnaissance, et » faire connaître à tout le monde les grandes » obligations que je vous ai. Il y a long-temps, » mon très-cher Père, que je vous connais » de réputation. Avant que de venir à la » Chine, je savais que vous êtes plein de » charité, et que vous faites plaisir à tous » les Missionnaires sans acception de per» sonne. Qui est-ce qui n'en est pas à pré» sent persuadé ? Vos adversaires mêmes » sont obligés de le reconnaître, de l'avouer » et de l'écrire à votre louange, et d'avoir » de l'estime pour vous. »

M. l'Evêque de Pekin travaille maintenant à faire une nouvelle Eglise à *Tong-Chamfou*, en la même province de *Canton*, où il veut établir quatre Religieux de son Ordre (1), qui sont arrivés depuis peu d'Italie. Cette Ville avait toujours paru avoir un grand éloignement pour les Prédicateurs de l'Evangile; mais le vice-Roi, à notre prière, ayant disposé les esprits à les recevoir, les Man-

(1) Ce Prélat, connu auparavant sous le nom d'Evêque d'Argolis, est de l'Ordre de saint François.

darins, auparavant si difficiles et si fâcheux, se sont adoucis, et s'emploient aujourd'hui eux-mêmes à trouver une maison où M. l'Evêque puisse demeurer commodément.

Le Père Gerbillon ne servit pas moins efficacement M. le Blanc dans son établissement d'*Yunnan* (1), comme il paraît par la lettre qu'il lui écrivit en ce temps-là, et qui est datée du 3 Mars 1702. Mais il s'intéressa encore plus fortement pour M. l'Evêque de Rosalie, que le saint Siége avait nommé Vicaire apostolique de la province de *Sou-tchoüen.* Il y employa le crédit du propre fils du vice-Roi, et avertit ce Prélat de ce qu'il venait de ménager, pour lui faciliter l'entrée dans son Vicariat. M. l'Evêque de Rosalie l'en remercia; mais au-lieu d'aller à *Sou-tchoüen*, il résolut de passer en Europe et de se rendre promptement à Rome. Avant son départ, il envoya dans cette grande Province quatre Missionnaires en sa place. C'étaient Messieurs Basset, de la Baluere, Appiani et Mulener. Ils furent près d'un an à s'y rendre. Messieurs Appiani et Mulener s'arrêtèrent à *T'con-pin*, à l'entrée de la Province, dans le dessein d'y faire un établissement. Les peines qu'on leur fit en cette Ville en causèrent de plus grandes à M. Basset, quand il arriva dans la Capitale nommée *Tchin-tou.* Les Mandarins, déjà prévenus contre les Missionnaires, refusè-

(1) C'est une des Provinces occidentales de la Chine, aussi-bien que celle de *Sou-tchoüen.*

rent sa visite et l'empêchèrent de prendre possession d'une maison qu'il avait achetée. Il ne put se prévaloir de la protection du vice-Roi, parce que ce Magistrat était parti depuis quelques mois pour appaiser une sédition sur les frontières de *Sou-tchoüen*. Il voulut entrer en négociation avec les Mandarins de *Tchin-tou*. Il leur représenta que l'Empereur ayant autorisé la Religion chrétienne dans l'Empire par un Edit public, et que le Tribunal des Rites ayant depuis ce temps-là donné un Arrêt en faveur de la nouvelle Eglise de *Nien-tcheou*, ils ne devaient pas s'opposer au dessein qu'il avait de s'établir dans la ville capitale de *Sou-tchoüen*. *Il est vrai*, répondirent-ils, *que l'Empereur a donné un Edit favorable à la Religion chrétienne*; *mais comme il ne regarde que les anciennes Eglises, on ne peut s'en prévaloir pour en bâtir de nouvelles. Pour l'affaire de* Nin-tcheou, *apportez-nous un Arrêt semblable à celui que le Tribunal des Rites a porté en faveur de cette nouvelle Eglise, et nous vous accorderons ce que vous nous demandez.*

Le vice-Roi trouva à son retour à *Tchin-tou*, les Mandarins engagés dans cette affaire; ce qui l'empêcha de recevoir la visite de M. Basset: et quand ce Missionnaire parla des recommandations qu'on avait envoyées de la Cour l'année précédente en sa faveur, les Officiers du vice-Roi lui répondirent que leur maître ne s'en souvenait plus, et qu'il ne fallait pas s'en étonner, dans le grand

accablement d'affaires qu'il avait eues depuis ce temps-là. Ces mauvais succès nous affligèrent sensiblement. M. Basset, qui nous les apprit, pria le Père Gerbillon de lui envoyer une nouvelle recommandation, *afin*, dit-il, *que la première grâce que vous nous avez faite, ne soit pas inutile. J'espère*, ajoute-t-il, *que Dieu ne permettra pas, qu'après être venus de si loin, nous soyons obligés de nous en retourner, et que V. R. qui a tant de zèle pour sa gloire, l'empêchera, si elle peut, comme nous l'en prions, M. de la Buluere et moi.*

J'étais de retour de France à Pekin, quand on y reçut cette lettre, qui est du 3 Juillet 1702. Et quoique les conjonctures ne fussent pas trop favorables, nous résolûmes d'employer tous nos amis pour appuyer les établissemens de M. Basset et de ses confrères. Nous priâmes les Seigneurs qui nous font l'honneur de nous protéger, d'écrire au vice-Roi de *Sou-tchoüen*; ce qu'ils firent fort obligeamment, en joignant à leur lettre la dernière déclaration du Tribunal des Rites, en faveur de l'Eglise de *Nimpo*, afin de convaincre les Officiers de *Sou-tchoüen*, qu'il n'y avait aucun danger pour eux de permettre aux Prédicateurs de l'Evangile de bâtir des Eglises dans leur Province.

Je ne parle point ici de la paix que nous avons procurée aux Révérends Pères Augustins, en les délivrant d'une persécution qu'ils ont soutenue pendant cinq ans, pour la conservation de leur Eglise de *Vou-tcheou* en

la province de *Quang-si*, ni de ce que nous avons fait en faveur de M. Quety, très-vertueux Ecclésiastique des Missions Étrangères, et de plusieurs autres Missionnaires qui ont eu recours à nous, parce que cela m'engagerait dans un trop grand détail. Tout ce que je puis dire, c'est que nous avons agi pour eux avec la même ardeur, que nous aurions pu faire pour nous-mêmes, sans avoir d'autres vues que de leur faire plaisir, et de procurer la plus grande gloire de Dieu. Aussi recevons-nous de la plupart de ces Hommes apostoliques, des marques d'une affection sincère. Si nous sommes dans la tribulation, ils nous consolent. Si Dieu répand quelque bénédiction sur nos travaux, ils s'en réjouissent avec nous ; si l'on nous calomnie, ils confondent nos ennemis par le témoignage qu'ils rendent à la vérité, comme ils firent dans l'affaire de *Nien-tcheou*.

On avait affecté de répandre à Paris, que les Jésuites avaient renversé cinq Eglises de M. l'Evêque de Rosalie, et qu'ils avaient fait maltraiter ce Prélat si distingué par sa naissance et par son zèle. Rien n'était plus mal concerté que ce bruit, qu'on fesait courir. Les Missionnaires de la Chine, qui l'apprirent, en furent scandalisés. Voici comme en parle le Révérend Père Basile, Religieux de l'Ordre de Saint François, et Vicaire apostolique de la province de *Chen-si*, dans la lettre qu'il m'écrivit le 21 d'Octobre 1701. « Bon Dieu, quelle imposture,
» que cette nouvelle qu'on a répandue de

» M. de Lyonne, battu et maltraité à *Nien-
» tcheou*, et de cinq Eglises renversées par
» ordre des Mandarins ! J'ai cru d'abord
» qu'on me parlait d'une Ville de Hongrie,
» appelée Cinq-Eglises. Ne songeons qu'à
» nous rendre dignes de notre vocation,
» mon cher Père, et alors l'imposture, le
» mensonge, et la calomnie, dont on veut
» nous noircir, ne serviront qu'à faire écla-
» ter davantage notre gloire.

» Je me réjouis avec vous, me dit-il dans
» une autre lettre, et je vous félicite de tout
» mon cœur, de ce que les secours qu'at-
» tendaient vos Pères, qui servent Dieu
» avec tant de zèle dans cette Mission, et
» qui travaillent à sa gloire non-seulement
» par eux-mêmes, mais par autant de bras
» qu'ils aident et protègent de Missionnai-
» res, soient heureusement arrivés, malgré
» les dangers presque continuels de naufra-
» ges où vous vous êtes trouvés. »

M. l'Evêque de Pekin était dans les mêmes sentimens. Voici ce qu'il écrivit au Père Gerbillon, à mon retour d'Europe, dans sa lettre du 30 de Septembre 1701. « J'ai une
» vraie joie de l'heureuse arrivée du Père de
» Fontaney, et des huit Missionnaires
» qu'il amène. Que le Dieu de miséricorde
» soit béni, qui donne à mon ame une si
» grande consolation. Je vous prie de me
» faire savoir leurs noms Européens et Chi-
» nois, afin que je les puisse envoyer à la
» sacrée Congrégation, et lui mander
» l'agréable nouvelle de leur arrivée. Je

» suis sûr qu'elle l'apprendra avec beaucoup » de joie. La grâce que je demande maintenant à Dieu, c'est qu'il nous envoie des » Jésuites Français en grand nombre ; j'espère qu'il nous accordera cette faveur. »

Le Révérend Père Alcala, Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, et Vicaire apostolique de la province de *Tche-kiam*, nous écrivit en ce temps-là à-peu-près de la même manière, dans sa lettre du 18 d'Octobre 1701 adressée au Père Gerbillon, qui lui avait écrit pour le remercier du bon accueil qu'il avait fait à *Lan-ki* aux Pères de Broissia et Gollet. « J'ai bien plus de » raison, dit-il dans cette lettre, aussi-bien » que tous les autres Missionnaires, de vous » remercier vous-même, de ce que vous les » assistez tous dans les embarras où ils se » trouvent, au milieu de tant d'Infidèles, » vous servant comme un autre Joseph de » la faveur que Dieu vous donne auprès de » l'Empereur, pour l'utilité de cette Mis- » sion et de ses Ministres. J'en suis très- » bien informé, et c'est pour cette raison, » que j'ai eu toujours beaucoup d'estime et » de vénération pour V. R. »

J'ajouterai à ces témoignages, ce que Monseigneur le Nonce me fit l'honneur de me déclarer à Paris, il y a trois ans, par ordre de la sacrée Congrégation de la propagation de la Foi. Sans doute vous vous en souvenez encore, mon Révérend Père. « La » sacrée Congrégation, me dit-il, ayant » appris, par les lettres qu'elle a reçues des

» Evêques, des Vicaires apostoliques, et de
» plusieurs Missionnaires de la Chine, avec
» quel zèle les Jésuites Français se sont em-
» ployés, depuis qu'ils sont dans cette Mis-
» sion, à soutenir la Religion, et à rendre
» aux autres Missionnaires tous les services
» que la bienveillance de l'Empereur les a
» mis en état de leur rendre, a cru devoir
» donner à ces Pères un témoignage authen-
» tique de la satisfaction qu'elle a de leur
» conduite.

» Ainsi dans une lettre signée par M. le
» Cardinal Barberin, Préfet de la sacrée
» Congrégation, et par *Monsignor* Fabroni,
» Secrétaire de la même Congrégation, elle
» me charge de vous remercier de sa part,
» de vous témoigner combien elle est sen-
» sible à tout ce que vous, et les autres Jé-
» suites vos compagnons, avez fait dans ce
» vaste Empire pour le bien de la Reli-
» gion, et pour soutenir dans leurs fonc-
» tions tous ceux qui y travaillent; et de vous
» assurer que dans toutes les occasions qui
» se présenteront, elle vous donnera des
» marques de sa protection et de sa bien-
» veillance. »

Si c'est une grande consolation pour nous, mon Révérend Père, de voir que les Missionnaires de tous les Ordres et de toutes les Nations, qui travaillent avec nous dans cette pénible Mission, nous rendent justice, je vous avoue que ce n'est pas sans peine et sans qu'il nous en coûte beaucoup, que nous obtenons les recommandations

qu'on nous demande, sur-tout quand nous sommes obligés de nous adresser aux premiers Ministres, aux Présidens des Tribunaux, et aux Seigneurs les plus considérables de la Cour. Pour en être convaincu, il ne faut qu'être instruit du cérémonial de ce Pays : outre qu'il faut attendre longtemps les momens favorables, et prendre bien des précautions pour ne pas se rendre importun, on ne se présente jamais devant une personne de considération, pour lui demander une grâce, sans lui faire un présent. C'est une coutume générale, dont les Etrangers comme nous, ne se peuvent absolument dispenser.

Mais ce qui nous donne le plus d'accès et de crédit auprès des premiers Officiers de l'Empire, c'est la bienveillance dont l'Empereur continue de nous honorer, et dont nous tâchons de nous rendre dignes par les services que nous lui rendons. Car quoique ce Prince ne paraisse plus avoir le même empressement que les années passées pour les mathématiques, et pour les autres sciences de l'Europe où il s'est rendu fort habile, nous sommes cependant obligés de nous rendre souvent au Palais, parce que ce Prince a toujours quelques questions à nous proposer. Il occupe jour et nuit dans des exercices de charité les Frères Frapperie, Baudin et de Rodes, qui sont habiles dans la guérison des plaies et dans la préparation des remèdes, les envoyant visiter les Officiers de sa maison, et les personnes les plus con-

sidérables de Pekin, quand elles sont malades; et il est si content de leurs services, qu'il ne fait aucun voyage en Tartarie ou dans les Provinces de l'Empire, qu'il n'en mène toujours quelqu'un avec lui. Ce grand Prince a aussi fort goûté le Père Jartoux, et le Frère Brocard. Ils vont tous les jours au Palais, par un ordre exprès de Sa Majesté. Le premier est très-habile dans la science des analyses, l'algèbre, les mécaniques et la théorie des horloges; et le second travaille, avec beaucoup d'art, à divers ouvrages qui plaisent à l'Empereur. Quelque occupés qu'ils soient au service du Prince, ils ne laissent pas d'avoir le temps d'annoncer Jésus-Christ, et de le faire connaître aux Officiers du Palais, qui ont ordre de traiter avec eux.

Au-reste, mon Révérend Père, il ne faut pas juger du séjour de cette Cour par ce qui se passe en France, et dans les autres Cours de l'Europe, où l'on peut entrer en société avec les Savans, et avec les personnes les plus distinguées par leurs emplois, et par leur naissance. Dans le Palais de Pekin, on n'a pas le même avantage. Quand nous y allons, nous sommes renfermés dans un appartement qui touche, à la vérité, à celui de l'Empereur; ce qui est une faveur extraordinaire, et la marque d'une grande confiance: mais comme cet appartement est fort éloigné du lieu où les Grands de l'Empire s'assemblent, nous n'avons aucun commerce avec eux, et nous ne pouvons parler qu'à quel-

ques Eunuques, ou à quelques Gentilshommes de la Chambre. Nous passons tout le jour dans cet appartement, et nous n'en sortons fort souvent que bien avant dans la nuit, fort las et fort fatigués. Nous aurions assurément bien de la peine à soutenir une vie aussi gênante que celle-là, et aussi peu conforme en apparence à l'esprit des Missionnaires, si la plus grande gloire de Dieu ne nous y engageait. Mais les accès faciles que nous avons par-là auprès du Prince, et qui donnent un grand crédit à notre sainte Religion, et font que les Mandarins honorent et protègent les Missionnaires, nous dédommagent de toutes nos peines.

Je n'ajouterai rien ici, mon Révérend Père, à ce que je vous ai mandé dans ma première lettre de notre maison de Pekin, si ce n'est que sur le frontispice de la belle Eglise que nous venons de bâtir dans la première enceinte du Palais, à la vue de tout l'Empire, on voit gravé en gros caractères d'or ces lettres Chinoises : *Tien-tchu tung-tchi Kien. Cœli Domini Templum mandato Imperatoris erectum. Temple du Seigneur du Ciel bâti par ordre de l'Empereur.* C'est un des plus beaux ouvrages qui soient à *Pekin:* nous n'y avons rien épargné de ce qui pouvait piquer la curiosité Chinoise, et y attirer les Mandarins et les personnes les plus considérables de l'Empire, afin d'avoir occasion de leur parler de Dieu et de les instruire de nos mystères. Quoique cette Eglise ne fût pas encore entièrement achevée quand je partis de

Pekin, cependant le Prince héritier, les deux frères de l'Empereur, les Princes leurs enfans, et les plus grands Seigneurs de la Cour, étaient déjà venus la voir plusieurs fois. Les Mandarins qu'on envoie dans les Provinces, attirés par la même curiosité, y viennent aussi, et y prennent des sentimens favorables à la Religion, dont nous ressentons les effets quand ils sont dans leurs Gouvernemens. Ce que fit il y a quelques mois le vice-Roi de *Canton*, homme savant, mais zélé au-delà de ce qu'on peut s'imaginer pour les coutumes du Pays, et pour l'observation des Lois, en est une preuve. Le Peuple croyant profiter de cette disposition, lui fit des plaintes de ce qu'un de nos Missionnaires (1) bâtissait deux Eglises trop exhaussées, l'une à *Canton* même, et l'autre à quatre lieues de là, dans la fameuse bourgade de *Fochan*, qui ne le cède en rien à *Canton*, ni pour les richesses, ni pour la multitude du Peuple. Ils demandaient qu'on les abattît, ou du-moins qu'on les abaissât. *Voilà l'Empereur*, leur répondit le vice-Roi, *qui permet d'en élever une plus haute dans son propre Palais; quelle témérité serait-ce de toucher à celle-ci?* Nous avons dessein de rendre cette Eglise le plus magnifique que nous pourrons, afin qu'elle réponde à la majesté du lieu où il a plu à la Providence

(1) Le Père Turcotti, nommé par le saint Siége Evêque d'Andreville, et Vicaire apostolique de la province de *Koüei-tcheou*.

de la placer, et d'autoriser celles qu'on voudra faire dans les Provinces à la plus grande gloire de Dieu. Le Roi y envoya par l'Amphitrite une argenterie complète, et de riches ornemens. Les Mandarins du Palais qui les virent à notre arrivée, et les Chrétiens à qui nous les montrâmes, en furent charmés. Il ne nous manque plus que dix ou douze grands tableaux pour orner le fond, et les deux côtés de l'Eglise.

On travaille présentement à faire divers établissemens dans les Provinces, pour y placer nos compagnons, tant ceux que le Père Bouvet et moi avons amenés à la Chine sur l'Amphitrite, que ceux qui y sont venus par la voie des Indes. On a jeté les yeux sur les provinces de *Kiam-Si*, de *Hou-qouam*, et de *Tche-kiam*, comme celles où l'on peut faire de plus grands fruits, et gagner plus d'ames à Jésus-Christ.

Nos Pères Portugais, qui ont trop peu de Missionnaires pour desservir les Eglises qu'ils ont fondées en diverses Provinces de cet Empire, nous ont priés de leur envoyer les Pères de Premare et Barborier, dont vous connaissez la vertu et la capacité. Le Père de Premare est allé à *Kien-tchang*, et le Père Barborier à *Ting-tcheou*. C'est une Ville du premier ordre, enfoncée dans les montagnes qui séparent la province de *Fo-Kien* de celle de *Kiam-Si*. En moins de quatre mois le Père Barborier à baptisé près de deux cens personnes. Il convertit une famille que le Démon infestait depuis long-temps. Les Bonzes

avaient fait plusieurs fois tous leurs efforts pour chasser le malin Esprit ; mais ce ne fut qu'après avoir invité les Chrétiens à venir en cette maison réciter les prières de l'Eglise qu'elle en fut délivrée. Il alla annoncer Jésus-Christ à deux Villes qui n'avaient jamais vu de Missionnaires. On refusa de l'écouter dans la première ; mais dans la seconde, nommée *Youn-tcheou*, il gagna en sept jours quatorze personnes à Jésus-Christ. Il passa de là dans un Village voisin, où cinquante Catéchumènes reçurent le Baptême. « Je » vis le moment, dit-il, que tout le Vil- » lage se convertissait ; car ils accouraient » tous en foule pour entendre la parole de » Dieu, lorsque leur ferveur se rallentit tout- » d'un-coup par l'imposture d'un homme » qui se mit à décrier nos mystères. Ce mal- » heureux publiait que les Chrétiens fesaient » bouillir dans une chaudière les intestins » d'un homme mort, pour en exprimer une » huile détestable, dont ils se servaient dans » les cérémonies du Baptême. Il soutenait » impudemment un si grand mensonge, as- » surant qu'il l'avait vu de ses propres yeux » à Manille, où il avait demeuré trois ans. » On ne saurait croire, ajoute le Père Bar- » borier, l'impression que firent ces discours » extravagans sur tout le Peuple, qui était » prêt à renoncer au Paganisme. J'eus beau » me récrier, et faire voir dans nos livres » et dans nos catéchismes imprimés l'impos- » ture de ce fourbe, je ne pus les désabuser. » C'est dans ces rencontres qu'un Mission- naire

» naire a besoin de soutien pour se consoler, » et pour se conformer aveuglément aux ordres de la Providence. » Ce zélé Missionnaire visita ensuite les villes de *Chang-han* et d'*Youn-ting*, et les Bourgades qui en dépendent. Ce fut dans une de ces courses Apostoliques qu'il éprouva combien il est avantageux de communiquer aux Idolâtres les livres de notre sainte Loi. « Je fesais » Mission, dit-il, dans un Village où je me » trouvai avec un Vieillard âgé de quatre-» vingt-quatre ans. Il avait la réputation » d'homme savant dans les lettres Chinoi-» ses, ayant reçu le grade de Bachelier dès » l'âge de dix-huit ans. Comme il était sourd, » il ne m'entendait pas d'abord ; peut-être » aussi parce que je ne parlais pas assez bien » la langue. Un Bachelier Chrétien qui » m'accompagnait lui ayant dit de ma part, » qu'étant dans un âge si avancé, il n'était » pas éloigné d'aller dans un autre monde » commencer une vie nouvelle, qui ne fini-» rait jamais. : *comment*, répondit-il avec » un feu qui n'est pas ordinaire aux person-» nes de son âge, *quand un homme meurt*, » *tout ne meurt-il pas avec lui ? Son ame* » *périt aussi-bien que son corps ; et après* » *cette vie il n'y a plus rien à attendre.* Le » Bachelier tâcha de le détromper ; mais » voyant que la dispute s'échauffait entr'eux, » et rendait le Vieillard plus opiniâtre, je » les interrompis, et je donnai au Vieillard » quelques livres de notre sainte Religion. » La lecture de ces livres fit tant d'impres-

» sion sur son esprit, Dieu l'éclairant peu-
» à-peu, qu'il reconnut enfin la vérité de
» notre Religion, l'embrassa, demanda le
» Baptême, et devint un fervent Chrétien.
» Il publiait ensuite par-tout que les livres
» Chinois, même ceux de Confucius, ne
» méritaient pas d'être mis en parallèle avec
» les livres de notre Religion; que ceux-ci
» étaient bien plus clairs, et d'une doctrine
» plus solide et mieux prouvée; que quicon-
» que ne reconnaissait pas Dieu, ou refusait
» d'embrasser sa Loi, après les avoir lus,
» ne méritait pas le nom d'homme; *pou-*
» *chegrin*, c'est l'expression dont il se ser-
» vait. »

Pendant que le Père Barborier travaillait dans les Missions Portugaises, le Père de Broissia eut ordre de faire les nouveaux Etablissemens que nous avions projetés. Il parcourut la province de *Kiang-Si*, et jeta les yeux sur *Vou-tcheou*, *Jao-tcheou*, et *Kiou-kiang*, trois Villes assez peuplées, et du premier ordre. Il y acheta quelques maisons, et y établit les Pères Fouquet, d'Entrecolles et Domenge, pour y fonder de nouvelles Eglises.

Le Père Fouquet trouva quelques Chrétiens à *Vou-tcheou*, dont il augmenta le nombre pendant le peu de temps qu'il y demeura; car il fut obligé de prendre soin de l'Eglise de *Nan-tchan*, capitale de la Province. En voici l'occasion. M. Maigrot, Evêque de Conon, et Vicaire Apostolique de la province de *Fou-kien*; et M. de Lyonne, Evêque de

Rosalie ayant porté leurs plaintes à Rome contre les Jésuites, sur les honneurs que les Chinois rendent à la Chine à Confucius et aux morts, les Evêques de Nankin, de Macao, d'Ascalon et d'Andreville, qui n'étaient pas de leur sentiment, se crurent obligés d'envoyer des Députés en Europe, pour instruire le Pape et la Congrégation du saint Office, qui était chargée de l'examen de cette affaire. On choisit, pour cette importante commission, le Père François Noël, ancien Missionnaire de la province de *Kiang-Si*, et le Père Gaspard Castner, qui avait soin de l'Eglise de *Fochan*, tous deux habiles dans la langue et dans les autres coutumes de la Chine. Ce ne fut pas sans douleur que le Père Noël se vit obligé de quitter sa chère Mission de *Nan-tchan*; il en chargea le Père Fouquet, qui n'en était éloigné que de vingt lieues, jusqu'à ce que les Pères Portugais eussent la commodité d'y envoyer quelques-uns de leurs Missionnaires.

Le Père de Broissia ayant fait, dans la province de *Kiang-Si*, les établissemens dont j'ai parlé, il passa, au mois de Juillet de l'année 1701, avec le Père Collet, en celle de de *Tche-kiam*, dans le dessein de fonder une nouvelle Eglise à *Nimpo*. Comme le Peuple de cette Ville a la réputation d'être fort superstitieux et fort porté au Culte des Idoles, et qu'on prévoyait de grandes difficultés dans le succès de cet établissement, on avait pris du côté de la Cour toutes les précautions nécessaires pour se rendre favorables les Man-

darins de *Nimpo.* En effet le Gouverneur et les autres premiers Officiers de la Ville reçurent nos deux Missionnaires avec honneur ; ils leur rendirent leurs visites, et leur permirent d'acheter une maison dans le quartier qu'ils jugeraient le plus propre à exercer les fonctions de leur ministère. Les Pères n'en ayant point trouvé qu'à un prix excessif, achetèrent un emplacement, et commencèrent à y faire bâtir quelques chambres avec une petite Eglise.

Ces Commencemens si heureux n'eurent pas de suite, parce que les trois Mandarins, sur lesquels ils avaient le plus lieu de compter, leur manquèrent tout-à-coup. Le premier fut disgracié, et perdit sa charge ; le second fut obligé d'aller en son Pays, selon la coutume de la Chine, pleurer la mort de sa mère ; et le troisième fut élevé par l'Empereur à une plus haute dignité ; de sorte que nos deux Missionnaires se trouvèrent à *Nimpo* sans appui et sans protection. Ils ne furent pas long-temps sans s'en apercevoir ; les nouveaux Mandarins commencèrent par leur demander si l'Empereur était informé de leur entrée à la Chine, et de leur demeure à *Nimpo.* Les Pères leur répondirent, qu'étant venus avec le Père Bouvet, l'Empereur leur avait permis de s'établir par-tout son Empire, et qu'ils avaient choisi *Nimpo* pour m'y recevoir à mon retour d'Europe, où j'étais allé par l'ordre exprès de l'Empereur. Le *Tçonto* parut content de cette réponse ; mais le vice-Roi, qui était un phi-

losophe, c'est-à-dire, un de ces Mandarins austères, qui s'en tiennent à la lettre de la Loi, et qui la font observer à la rigueur, fut d'un sentiment contraire. Il ne fut point touché de toutes les raisons que les Pères lui apportèrent; ce fut en vain qu'ils lui représentèrent que l'Empereur avait fait un Edit en faveur de la Religion chrétienne, et qu'il protégeait les Missionnaires. *Ce grand Prince veut bien*, lui dirent-ils, *que nous fassions de nouveaux établissemens dans les Provinces: le Tribunal des Rites ne le défend pas; il vient tout récemment de confirmer celui de l'Eglise de* Nien-tcheou, *et ainsi vous ne devez pas trouver mauvais que nous soyons venus nous établir* à Nimpo, *pour y faire connaître le véritable Dieu, et y prêcher l'Evangile. J'avoue que l'Edit de l'Empereur, dont vous me parlez*, repartit ce Magistrat, *ne défend pas de faire de nouvelles Eglises, mais il ne les permet pas non plus. Le Tribunal des Rites a confirmé l'Eglise de* Nien-tcheou, *mais cette confirmation ne regarde point* Nimpo; *ainsi je veux consulter ce Tribunal sur votre établissement, et lui envoyer les informations que j'ai faites.*

La réponse du vice-Roi alarma nos deux Missionnaires, qui savaient que si le Tribunal des Rites venait une seule fois à prononcer contre un de nos établissemens, tous les vice-Rois des Provinces et les Gouverneurs des Villes ne manqueraient pas de se prévaloir de cette décision, pour former des op-

positions à tous les établissemens qu'on voudrait faire dans la suite. J'étais à *Pekin*, quand nous apprîmes cette triste nouvelle. Nous connaissions, mieux que personne, ce qu'on devait craindre d'une semblable résolution. Nous crûmes qu'il ne fallait rien négliger pour nous rendre favorable le Tribunal des Rites, dans une conjoncture si délicate. Le Père Gerbillon alla voir le premier Président de ce Tribunal, qui lui était affectionné, et l'engagea à être favorable à notre sainte Religion. La manière dont ce Mandarin le reçut, le remplit d'une espérance qui ne fut pas vaine, car peu de jours après, le Tribunal des Rites fit la réponse suivante au vice-Roi de *Tche-kiam*, et aux autres Mandarins, qui l'avaient consulté sur notre établissement de *Nimpo*.

« Vous citez le dernier Edit de l'Empe-
» reur, et vous dites que cet Edit ordonne
» bien de conserver les Eglises qu'on avait
» déjà bâties au Seigneur du Ciel, mais
» qu'il ne parle point d'aucune permission
» d'en faire de nouvelles : sur quoi vous de-
» mandez s'il faut permettre celle qu'on a
» faite à *Nimpo*. Vous citez encore une ré-
» ponse de ce Tribunal, par laquelle nous
» avons dit qu'il fallait laisser en paix l'Eu-
» ropéen *Leong-hon-gin* (1) qui avait acheté
» une maison à *Nien-tcheou*; et vous deman-
» dez s'il faut traiter de la même manière les

(1) C'est le nom Chinois de M. de Lyonne, Evêque de Rosalie.

» deux autres Européens qui viennent d'acheter une maison à *Nimpo*. Voici ce que nous » répondons à vos demandes. L'Edit de » l'Empereur, que vous citez vous-même, » dit clairement que les Pères Européens » sont des hommes d'une vertu reconnue, » qu'ils ne font tort ni déplaisir à personne, et qu'ils ont rendu des services » considérables à l'Etat. Si l'on permet aux » Bonzes et aux *Lamas* de s'établir à la » Chine, et d'y faire des maisons, quelle » raison y a-t-il de refuser aux Pères Européens la même permission? L'Edit finit en » ordonnant qu'on conserve toutes les Eglises qu'ils possédaient alors, et que personne ne les y trouble. Suivant donc cet » Edit, auquel nous obéissons en tout avec » une entière et parfaite soumission, nous » voulons que l'Eglise faite par les Pères » Européens à *Nimpo* leur soit conservée, » et qu'ils puissent y demeurer en paix. C'est » ce que nous fesons savoir au vice-Roi, et » aux autres Officiers de la Province. » Cet ordre est daté du commencement de Septembre 1702.

Nous n'avions pas lieu d'espérer une réponse si favorable; et quand on considère que le Tribunal des Rites, qui a été dans tous les temps l'ennemi déclaré de la Religion chrétienne, semble en cette occasion prendre sa défense, nous justifier et faire valoir nos raisons, on ne saurait assez remercier Dieu de voir un si merveilleux changement. Car ce Tribunal ne se contente pas de rappeler

les éloges de l'Edit de l'Empereur, afin que les Mandarins s'en souviennent; il leur met devant les yeux les raisonnemens qu'on y fait en notre faveur, et les conclusions naturelles qu'il en faut tirer pour nos établissemens. Enfin il nous permet de demeurer à *Nimpo*, et *il nous le permet*, dit-il, *en exécution de cet Edit, auquel il veut obéir avec une entière et parfaite soumission.* Ces paroles sont essentielles, parce que ce Tribunal marque clairement par-là et l'intention de l'Edit, et la manière dont les fidèles sujets de l'Empereur le doivent exécuter.

Nous allâmes voir les principaux Officiers de ce Tribunal, pour les remercier de la protection qu'ils nous avaient accordée dans une occasion si importante. Ils nous marquèrent qu'ils avaient été bien aises de nous obliger, et qu'ils n'en auraient pas tant fait pour les Bonzes : *Car s'ils avaient bâti une Pagode en quelque Ville*, nous dirent-ils, *et que les Mandarins nous consultassent, nous ferions abattre la Pagode sans autre formalité, parce qu'il n'est pas permis aux Bonzes de faire de nouvelles Pagodes à la Chine : mais quand ils en élèvent, ils s'accommodent avec les Mandarins des lieux : et comme ces Officiers ne forment aucunes plaintes, nous fermons les yeux sur ces nouveaux établissemens.* Il nous ajoutèrent fort obligeamment que dans l'Edit de l'Empereur, en faveur de la Religion chrétienne, ils trouvaient de quoi s'autoriser pour nous traiter autrement que les Bonzes; parce qu'on

voyait quelles étaient les intentions du Prince, et la manière dont il s'expliquait. Il ne faut pas que les Missionnaires comptent trop sur les favorables dispositions où s'est trouvé le Tribunal des Rites dans cette occasion, et ils doivent toujours éviter avec de grandes précautions de les consulter sur leurs affaires; car comme les principaux Mandarins qui composent ce Tribunal, changent souvent, il y aurait sujet de craindre que ceux qui seraient alors en place ne fussent pas dans les mêmes sentimens, et ne donnassent une décision contraire, ce qui détruirait toutes les précédentes, et ferait un tort irréparable aux Ouvriers évangéliques, qui ne trouveraient plus les mêmes facilités à s'établir. Ainsi la conduite la plus sage et la plus sûre pour faire de nouveaux établissemens, est de prendre des mesures avec les Mandarins des lieux, et de ne rien faire sans leur permission et sans leur agrément.

Sitôt que la réponse du Tribunal des Rites fut arrivée à *Nimpo*, les Mandarins en marquèrent de la joie aux deux Missionnaires, qui ne songèrent qu'à achever leur maison, dont les ouvrages avaient été interrompus, et qu'à gagner l'amitié de leurs voisins. Le Père Gollet, que le Père de Broissia avait laissé Supérieur de cette nouvelle Mission, commençait à faire un établissement solide, lorsqu'il lui arriva deux accidens qui auraient entièrement ruiné de si belles espérances, si Dieu n'avait eu la bonté de l'en garantir par

une faveur particulière. Voici comme le Père Gollet en parle lui-même, dans une lettre qu'il écrivit au Père Gerbillon le 26 de Janvier 1703.

« La première grâce, dit-il, que Dieu fit
» à cette maison, après nous avoir rendu le
» Tribunal des Rites favorable, fut de la
» préserver d'un incendie qu'elle ne pou-
» vait éviter, sans une espèce de miracle. Le
» 9 de Novembre de l'année dernière 1702,
» le feu prit à huit heures et demie du soir
» à trois maisons au-dessus de la nôtre, et
» du même côté de la rue. Comme le temps
» était fort serein et le vent violent, les deux
» premières furent bientôt consumées : la
» troisième, qui touchait notre maison, et
» qui était plus haute et remplie de bois,
» jetait une grosse flamme qui était poussée
» par le vent avec une grande impétuosité sur
» notre toit. J'étais alors dans le jardin, avec
» un domestique et quelques Chrétiens, qui
» étaient venus à notre secours. Nous nous
» mîmes tous à genoux, et invoquant la misé-
» ricorde du Seigneur, nous le suppliâmes de
» nous aider. Je fis vœu de jeûner au pain
» et à l'eau tous les Vendredis de ma vie,
» s'il délivrait notre maison de l'embrâse-
» ment qui paraissait inévitable. Dans ce
» moment le vent changea, et d'Occident
» il tourna à l'Orient. La flamme, qui bat-
» tait continuellement le toit de notre mai-
» son, se tourna vers les deux maisons em-
» brâsées, et l'horrible fumée qui envelop-
» pait notre bâtiment, fut poussée du même

» côté ; de sorte que nos gens étant montés
» sur le toit, et jetant continuellement de
» l'eau, éteignirent peu-à-peu l'incendie.
» Nos voisins, qui étaient derrière notre jar-
» din, virent un prodige dont je n'ai aucune
» connaissance. Ils assurèrent que pendant
» l'incendie de la maison voisine, ils avaient
» vu sur le milieu de notre toit un grand
» homme vêtu de blanc et fort lumineux,
» qui repoussait la flamme. Aucun de nous
» ne vit rien de semblable, et ce fut assez
» pour me convaincre de l'assistance du Ciel,
» d'avoir vu le vent tourner tout-à-coup,
» lorsqu'on devait si peu s'y attendre. Quel-
» ques voisins et d'autres Chinois firent la
» même réflexion que moi, et ne pouvaient
» s'empêcher d'admirer cette protection par-
» ticulière de Dieu. Dès que le jour fut venu,
» tout le Peuple de *Nimpo* accourut en foule
» pour considérer les tristes restes de l'in-
» cendie. Il fallut ouvrir la porte de notre
» maison, pour les laisser voir à l'aise com-
» ment elle avait été garantie de l'embrâse-
» ment. Ils me félicitaient de ce bonheur,
» et en louaient même celui qui en était
» l'auteur. *La Loi du Seigneur du Ciel est*
» *incomparable*, disait l'un ; *le Seigneur du*
» *Ciel protège ses serviteurs*, s'écriait l'au-
» tre. *Il faut*, disaient-ils encore, *que le Dieu*
» *de ces Pères d'Europe soit bien puissant.*
» Enfin on visita tout, et nous ne fûmes déli-
» vrés de cette foule de Peuple qu'à midi.
» Mais si Dieu en cette rencontre eut la bonté
» de veiller à la conservation de notre mai-

» son, il a bien voulu dans une autre veiller
» aussi à celle de ma personne.

» Un valet Idolâtre, que j'avais pris à
» mon service, dans l'espérance de le gagner
» à Jésus-Christ, entreprit de m'empoison-
» ner. Rien ne lui était plus facile que d'exé-
» cuter son mauvais dessein, parce que
» c'était lui qui m'apprêtait à manger. Il
» espérait que son crime serait caché, et que
» personne n'en ayant connaissance, il pour-
» rait impunément après ma mort s'emparer
» de ce que j'avais. Il mit donc du vert-de-
» gris et du sublimé dans ce qu'il m'avait
» préparé pour dîner. Incontinent après le
» repas, je sentis un fort grand mal de tête,
» et une heure après une douleur fort vive
» aux yeux ; un des deux me cuisait et me
» battait avec autant de violence que si on
» l'eût piqué avec des aiguilles. Cependant
» le Ciel se couvrait et menaçait d'un grand
» orage : j'attribuai mon mal à la disposition
» du temps, et je le dis à quelques-uns de
» mes domestiques. Le valet qui m'avait
» empoisonné étant sorti de la maison, y
» rentra un moment après, et me vint dire
» qu'il avait paru un dragon en l'air hors de
» la Ville, et que le Gouverneur et le Géné-
» ral de la Milice étaient allés le voir. Je
» conclus de son discours que l'orage se dis-
» sipait, ce qui me fit espérer que mon mal
» cesserait bientôt. Je soupai le soir de la
» même manière qu'à dîner, c'est-à-dire,
» de quelques œufs empoisonnés : mon cui-
» sinier en voulut être témoin ; il resta seul

» avec moi durant tout le repas : je l'entre-
» tins de la nécessité de se faire Chrétien ;
» il feignit de goûter mes raisons ; mais il
» m'apporta plusieurs excuses pour retarder
» son Baptême, m'assurant qu'il le recevrait
» dans quinze jours. Il espérait sans doute
» que je ne serais plus alors en état de le
» sommer de sa parole. J'eus une très-mau-
» vaise nuit, et le matin je sentis de très-
» grandes douleurs d'estomac, qui conti-
» nuèrent tout le jour et la nuit suivante jus-
» qu'à deux heures du matin, que je me
» levai, ne pouvant prendre aucun repos.
» J'eus alors de violens vomissemens, qui
» me firent beaucoup souffrir, et ce que je
» rejetais me paraissait au goût un véritable
» poison. Je pris de la thériaque, et fus
» promptement soulagé. Je fis ensuite ma
» prière, pour en rendre grâces à Dieu, et
» je passai assez tranquillement le reste de
» la nuit. Le jour étant venu, j'aperçus que
» ce que les vomissemens m'avaient fait jeter
» n'était qu'un vert-de-gris, mêlé d'une
» autre drogue blanche, et que je ne con-
» naissais pas, mais qu'on m'assura être du
» sublimé, que les Chinois appellent *Sin.*
» On connut encore que c'était un véritable
» poison à deux autres indices, dont plu-
» sieurs personnes furent témoins. *Misericor-*
» *diæ Domini, quia non sumus consumpti.*
» Que ce Dieu de miséricorde soit à jamais
» béni, de vouloir bien faire voir, jusques
» dans les personnes aussi misérables que je le
» suis, que quand on travaille pour sa gloire,

» il veille à notre conservation, et change en
» notre faveur la nature des choses les plus
» capables de nous nuire, selon la parole du
» Sauveur : *et si mortiferum quid biberint,*
» *non eis nocebit.* » Voilà ce que le Père
Gollet nous a mandé de ces deux accidens.

J'arrivai à *Nimpo* vers les Fêtes de Noël, où je fus agréablement surpris de le trouver en parfaite santé ; car ce que je savais qui lui était arrivé, m'avait donné beaucoup d'inquiétude. Il avait déjà formé une petite Chrétienté, qui fut augmentée d'un père de famille, à qui il conféra le Baptême pendant mon séjour. Il s'était converti en lisant nos livres, et ses enfans devaient peu de temps après suivre son exemple. *Si je voulais faire des Chrétiens, ou peu instruits, ou peu réglés dans leurs mœurs*, me dit un jour ce fervent Missionnaire, *j'en aurais baptisé un plus grand nombre; mais avant que de leur conférer ce Sacrement, je les instruis avec exactitude, j'examine les motifs de leur conversion, et je les éprouve, afin de voir s'ils seront constans dans leur résolution.* Il se plaignait, comme la plupart des autres Missionnaires, de n'avoir pas de quoi fournir à l'entretien de deux ou trois Catéchistes ; et il m'assurait que si je pouvais lui en procurer quelques-uns, j'aurais la consolation de voir en peu d'années une Chrétienté nombreuse dans sa Mission, par les bonnes dispositions qu'il remarquait dans les habitans de la Ville et de la Campagne.

Comme on passe en trois ou quatre jours

les C GKI .

A. *Ville de ent son enceinte .*
B. *Forteress ne Quan yong tong pao*
C. *Palais e llandoise .*
E. *Grand m se .*
F. *Pagodes ur aller reconnoitre les vaisseaux*
H. *Retrancher loge la garde avancée .*

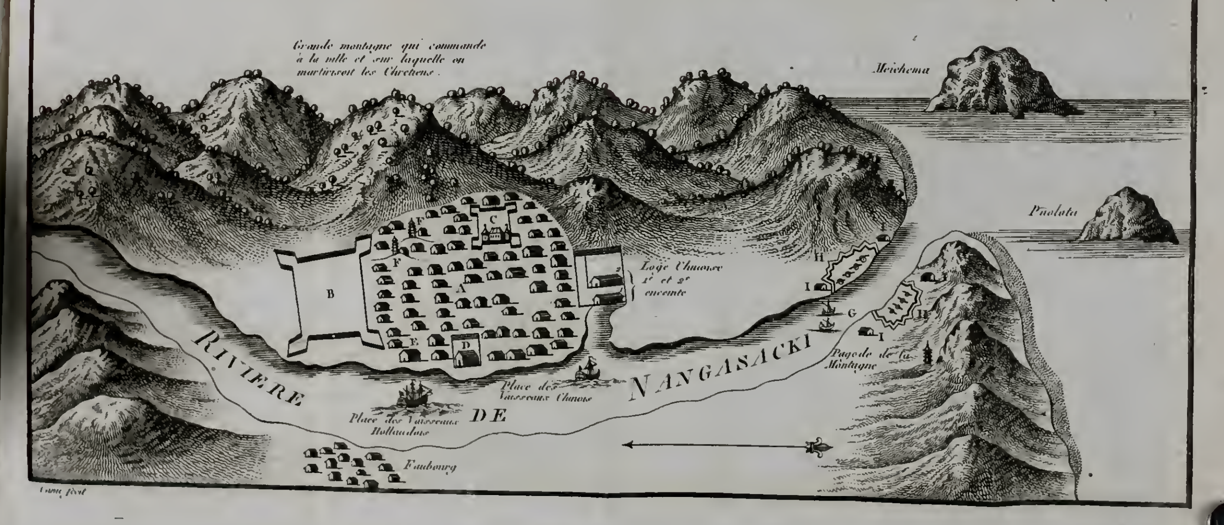


NANGASACKI appellé par les Chinois TCHANGKI.

Echelle d'une Lieue.

½ 1

A. *Ville de Nangasacki sans murs les petits points marquent son enceinte.*
B. *Forteresse de Sung Kun général des troupes ou le nomme Quan yong tong pau*
C. *Palais et petite Forteresse du Gouverneur.* D. *la loge Hollandoise.*
E. *Grand magasin ou l'on garde les ustensilles des Chinois.*
F. *Pagodes élevées sur des éminences.* G *Barques legeres pour aller reconnoitre les vaisseaux*
H. *Retranchemens avec des bateries de Canon.* I. *Cazernes ou loge la garde avancée.*



de *Nimpo* au Japon, quand le vent est favorable, et qu'il n'y a point d'années qu'il ne parte de ce port plusieurs vaisseaux pour *Nangasacki*, j'eus la curiosité de m'informer de l'état où est ce grand Empire. Voici ce que le Père Gollet en a appris de deux Chinois, dont le premier y avait fait cinq voyages; et le second, à qui j'ai parlé moi-même, venait d'en arriver. Ce dernier se disposait à embrasser notre sainte Religion; et il aurait déjà exécuté son dessein, si l'envie de faire un second voyage au Japon ne l'eût arrêté.

Nangasacki, que les Chinois appellent *Tcham-ki*, est une Ville ouverte, d'environ sept à huit mille habitans: elle est environnée de montagnes, dont la cîme est couverte de sapins; les côteaux sont cultivés. La Ville, qui n'est qu'à une lieue de la mer, est située sur le bord d'une rivière, dont l'embouchure est fort étroite: les Japonais l'ont fortifiée par de bons retranchemens, et par deux batteries de canon. On y fait jour et nuit une garde si exacte, que dès qu'il paraît quelque vaisseau, deux barques légères vont le reconnaître, pour en faire leur rapport au Général de la Milice. Si c'est un vaisseau Chinois ou Hollandais, on lui permet l'entrée du Port, parce que ces deux Nations ont la liberté de venir trafiquer à *Tcham-ki*; tous les autres ports du Japon leur sont fermés; et s'ils entraient dans quelques autres, ils y seraient arrêtés, et leurs effets confisqués. C'est ce qui arriva il y a huit ans à un vaisseau Chinois qui, battu de la tempête, et se voyant près de

faire naufrage, se jeta dans le port de *Sachuma*. Le Gouverneur de la Ville fit mettre sur-le-champ le Capitaine du vaisseau et tout l'équipage aux fers, pour avoir contrevenu aux Lois de l'Empire. Cependant ayant été informé du malheur de ces pauvres gens, qui n'étaient venus à *Sachuma* que pour éviter un triste naufrage, il eut pitié d'eux, fit radouber leur vaisseau, et les envoya sous sûre garde à *Tcham-ki*. Voici la manière dont on en use avec les Chinois.

Aussitôt qu'un vaisseau de cette Nation est entré dans le Port, les Officiers de la Ville s'y transportent, pour y prendre un rôle exact de l'équipage et des marchandises. On visite tout avec une exactitude qui ne laisse rien échapper; on ouvre les coffres; on déploie les couvertures; on fouille jusqu'en la doublure des habits; on frappe de tous côtés sur les tonneaux et sur les barils, pour voir s'ils sont pleins ou s'ils sont vides : si l'on trouve quelques livres Chinois on les parcourt; mais le plus souvent on les jette dans l'eau, pour n'avoir pas la peine de les examiner. On demande ensuite à chacun en particulier son âge, sa profession, son négoce; on s'informe particulièrement de sa Religion (1). Après cet examen on expose sur le

(1) C'est ce qu'on appelle le *Jesumi*; le Baron Onno-Swier de Haren, dans ses Recherches historiques sur l'état de la Religion au Japon, relativement à la nation Hollandaise, réfute les Auteurs qui ont assuré que les Hollandais, s'étaient assujétis à cette affreuse profanation; il prétend qu'on ne l'exige que des Catholiques Romains. *Page* 71.

tillac une plaque de cuivre longue d'un pied, et large d'un demi-pied, où l'Image de Notre-Seigneur en croix est gravée, et on oblige chacun à marcher sur cette Image la tête découverte, et un pied nu. Enfin on fait la lecture d'un long écriteau, qui contient de grandes invectives contre la Religion chrétienne, et un abrégé des Edits par lesquels elle a été proscrite au Japon. Après toutes ces cérémonies, on embarque les Chinois huit à huit dans des chaloupes, et on les conduit à leur loge. Quand on est arrivé à la porte on les visite encore, pour savoir s'ils ne portent point sur eux du *gin-sen*, ou de quelqu'autre marchandise de contrebande.

La loge Chinoise est bâtie sur le penchant d'un côteau, d'où l'on découvre toute la Ville. Cette loge a deux enceintes et deux portes. La première enceinte n'est proprement qu'un terre-plein, où les Japonais viennent vendre leurs marchandises aux Chinois. Il n'est pas permis à tous les Japonais d'y entrer, mais seulement à ceux qui en ont obtenu la permission du Général de la Milice. Cette permission est écrite sur une petite planche de bois, qu'on doit porter à son côté. La seconde enceinte contient neuf rangs de bâtimens, qui sont comme autant d'hôtelleries. Chaque rang a sept appartemens, où les Chinois d'un vaisseau sont logés commodément. On ne leur fournit point les ustensiles qui leur sont nécessaires, comme plats, assiettes, parasols, éventails, et on ne leur permet pas de se servir de ceux de leur vais-

seau, qu'on a soin d'enfermer dans un magasin à leur arrivée. Ainsi ils sont obligés d'en acheter. Les Chinois ont une entière liberté d'aller dans la première enceinte de leur loge; mais il ne leur est pas permis d'en sortir: on n'accorde cette grâce qu'aux principaux Marchands, qui vont par ordre du Général à la Forteresse, pour y voir les marchandises qui leur conviennent. Il n'est pas non plus permis aux Japonais de passer de la première enceinte dans la seconde; et si quelqu'un osait y mettre le pied, il serait maltraité par les Soldats qui sont en garde. Pour les marchandises que les Chinois apportent au Japon, on ne les décharge point à terre; mais elles demeurent dans le vaisseau, et on les confie à une garde Japonaise, jusqu'à ce que le Général, qui fait seul tout le commerce du Pays, envoie prendre par un de ses gens ce qu'il a arrêté dans le rôle qu'on lui a présenté.

La loge des Hollandais n'est pas si grande ni si étendue, ni dans une situation si agréable que celle des Chinois; mais elle est propre et mieux bâtie, parce qu'ils en ont fait eux-mêmes la dépense. Elle est sur le bord de la rivière, dans un terrain uni. Les précautions des Japonais à leur égard sont encore plus grandes que celles qu'on garde avec les Chinois. Quand un vaisseau Hollandais est arrivé, on ne permet qu'aux principaux Marchands de descendre à terre: on leur donne une bonne garde, et on les oblige à demeurer enfermés dans leur loge, jus-

qu'au départ de leur vaisseau, c'est-à-dire, pendant trois ou quatre mois. Les Hollandais envoyèrent l'année passée quatre vaisseaux au Japon, et les Chinois environ quarante.

Quoique je souhaitasse ardemment de savoir s'il y avait encore des Chrétiens au Japon, où notre sainte Religion était si florissante au commencement du siècle passé, je n'en pus rien apprendre. Il y a bien de l'apparence que les Empereurs du Japon, qui ont pris pendant près d'un siècle tant de moyens pour détruire le Christianisme, jusqu'à faire souffrir à ceux qui l'avaient embrassé les plus cruels tourmens dont on ait entendu parler, en sont venus à bout. Ce qui est certain, c'est qu'un Missionnaire ne saurait entrer dans cet Empire, pendant qu'on y observera cette rigueur à l'arrivée des vaisseaux. C'est au Père des miséricordes à nous en ouvrir la porte, quand il le jugera à propos pour sa gloire. Les Chinois m'ont tracé un crayon de l'entrée de la rivière de *Nangazacki*; le voici tel qu'ils me l'ont donné.

Au-reste, *Nimpo* est un des Ports que l'Empereur de la Chine a ouvert aux Etrangers. Les Européens n'y sont pas encore venus. Les Anglais s'arrêtent à *Tcheou-chan*, qui est une Ile du côté du Nord-Est, à dix-huit ou vingt lieues de *Nimpo*. Ils y abordèrent par hasard la première fois, n'ayant pu démêler ni trouver le chemin de *Nimpo*, parmi toutes les Iles de cette côte. Depuis ce temps-là les Mandarins de *Tcheou-chan*, qui est un excellent Port, mais peu commode

pour le commerce, ménagèrent des ordres de la Cour pour les y retenir. J'y ai demeuré avec eux depuis la fin du mois de Janvier, jusqu'au premier de Mars de l'année passée 1703, que nous mîmes à la voile pour retourner en Angleterre.

M. Catchepoll, Président de leur commerce dans tous les Ports de la Chine, ne me laissa pas la liberté de loger ailleurs que chez lui, me disant agréablement que les Mandarins m'avaient remis entre ses mains. Il est vrai que le Mandarin de la Douane, qui avait de l'amitié pour moi, lui parla dans les mêmes termes, quand je me rendis à *Tcheou-chan*. Ce que je puis dire de MM. les Anglais qui sont à *Tcheou-chan*, c'est que la conduite qu'ils y tiennent leur fait honneur, et à tous les Européens. Leur dépense, les présens qu'ils font aux Mandarins, les récompenses qu'ils donnent aux Gens des Audiences, car il en faut donner en certaines occasions, leur acquièrent beaucoup de crédit. D'un autre côté, la modération qu'ils font paraître dans les affaires, leur attire l'estime de ceux qui traitent avec eux. Ils savent fort bien qu'avec les Chinois il ne sert de rien de s'emporter, ni d'avoir des manières vives et brusques; la raison, exposée avec douceur et sans passion, les amène au point qu'on souhaite : au-lieu que la même raison, accompagnée de colère et de vivacité, les éloigne et attire leur mépris. Leurs domestiques et les matelots étaient modestes et retenus, et ne donnaient aucun sujet de

plaintes. Comme je parus en être surpris, ils me dirent que la Compagnie d'Angleterre leur ordonnait d'avoir moins d'égard à l'intérêt qu'à ce qui pouvait honorer leur Nation, et la rendre recommandable.

Pendant que nos Missionnaires s'établissaient dans le *Tche-kiam* et dans le *Kiang-Si*, de la manière dont je viens de le marquer, le Père Hervieu travaillait de son côté à faire de nouvelles Eglises dans le *Hou-quang*, Province située presque au milieu de la Chine. Voici comme il en parle dans une de ses lettres.

« Après avoir passé cinq mois à *Nankin*, » uniquement occupé à l'étude de la langue » Chinoise, je reçus ordre du Révérend Père » Gerbillon, notre Supérieur, d'aller incessamment à *Hoan-tcheou*, ville de la » province de *Hou-quang*, pour prendre soin » d'une maison qu'on croyait achetée depuis » trois mois. Je partis le dix-huitième d'Août » de l'année passée (1702), par des chaleurs » si excessives, que je souffris beaucoup » plus en ce voyage, que je n'avais fait en » passant deux fois la ligne, et en demeurant aux Indes pendant dix mois. Après » un voyage de trois semaines, j'arrivai à » *Kicou-kian*, où nous avons une Eglise. » J'y appris qu'il était survenu de nouveaux » embarras à *Hoan-tcheou*, et que la maison n'était pas encore achetée. Je demeurai » donc à *Kicou-kian*, en attendant qu'elle » fût à nous, ou qu'il me vînt de *Pekin* de » nouveaux ordres. Pendant mon séjour, il

» arriva un Chrétien, que deux Huissiers
» gardaient à vue. Cet homme m'apprit
» qu'un des Mandarins de *Hoan-tcheou*, s'é-
» tant fait porter dans la maison d'un Chré-
» tien nommé *Tchu*, il en avait enlevé tou-
» tes les saintes Images; qu'il avait interrogé
» ceux de la maison touchant leur Religion;
» et sur ce qu'on lui avait répondu qu'on y
» fesait profession du Christianisme, il avait
» fait maltraiter les hommes. Que pour lui,
» n'étant pas de la Ville, ni même de la
» province de *Hou-quang*, le Mandarin l'en-
» voyait, sous bonne garde, au Mandarin de
» *Kicou-kian*, qui devait le faire conduire
» jusqu'à un certain lieu, et ainsi de Ville
» en Ville, jusqu'à la ville de *Kan-tcheou*,
» dont il s'était dit. Ce que ce Chrétien nous
» racontait nous paraissait si extraordinaire,
» que nous doutions de la vérité de son rap-
» port : mais un de nos domestiques ayant
» vu la lettre que le Mandarin de *Hoan-*
» *tcheou* écrivait à celui de *Kicou-kian*, nous
» apprîmes que tout le crime de cet homme
» était la profession qu'il fesait de suivre la
» Religion chrétienne, que le Mandarin
» traitait, dans sa lettre, de fausse Religion.
» Nous exhortâmes ce fervent Chrétien à
» estimer la grâce que Dieu lui fesait de souf-
» frir pour une si bonne cause, et nous le
» soulageâmes autant que notre pauvreté
» nous le put permettre. Mais ses peines ne
» furent pas longues; car dès qu'il fut arrivé
» à *Kan-tcheou*, Ville de la province de
» *Kiang-Si*, le Père Amiani, Jésuite Ita-

» lien, demanda sa grâce, et le fit mettre
» en liberté avant même qu'il eût comparu
» à l'audience des Mandarins.

«Cependant les Pères Domenge et Porquet,
» qui étaient chargés de nos établissemens
» de *Hou-quang*, achetèrent enfin la maison
» qu'on m'avait destinée à *Hoan-tcheou*.
» Ils m'en donnèrent avis, et je m'y rendis
» aussitôt. Dès le lendemain nous allâmes,
» le Père Domenge et moi, rendre visite aux
» Mandarins ; mais il n'y en eut qu'un seul
» qui eut la bonté de nous recevoir : ce qui
» nous fit connaître les mauvaises disposi-
» tions des autres à notre égard. On nous
» assura que leur dessein étant de nous chas-
» ser de la Ville, ils pensaient à procéder
» juridiquement contre notre établissement,
» et à porter leurs plaintes aux grands Man-
» darins de la Province. Sur cet avis, le
» Père Domenge partit pour la Capitale,
» où il jugea sa présence plus nécessaire qu'à
» *Hoan-tcheou* ; ainsi je demeurai seul. Le
» Mandarin qui avait fait maltraiter le Chré-
» tien dont j'ai parlé, présenta quelques
» jours après une Requête au Gouverneur de
» la Ville, dans laquelle, sans rien dire
» d'injurieux contre notre sainte Loi, il ex-
» posait que n'y ayant point eu jusqu'ici de
» *Tien-chu-tan*, c'est-à-dire, d'Eglise dans
» *Hoan-tcheou*, il ne croyait pas devoir
» souffrir qu'on y en établît une, et il le
» priait de lui donner sur cela ses ordres.
» Le Gouverneur qui venait de prendre
» possession de sa charge, ne jugea point à

» propos de consulter les grands Mandarins » de la Province sur cette affaire ; il la termina lui-même sur-le-champ, en ordonnant au Mandarin inférieur d'envoyer » incessamment des Huissiers, pour me » faire sortir de ma maison. Aussitôt on me » signifia exploits sur exploits ; et un *Taossée*, c'est-à-dire, une espèce de Bonze » marié, de mon voisinage, profitant de la » conjoncture, ameute une troupe de canailles, dont il se fait accompagner, présente » une Requête au Mandarin contre ceux qui » s'étaient mêlés de cette affaire, et me fait » insulter dans ma maison par les gens qu'il » conduisait. Je ne m'effrayai point d'abord » de ce tumulte, espérant que le Père » Domenge m'enverrait quelqu'ordre du » vice-Roi, qui nous serait favorable : mais » ce Père m'ayant écrit qu'il n'avait pu avoir » audience de ce Mandarin, qui était alors » occupé à l'examen des Licenciés, et voyant » d'ailleurs que la peur avait saisi mes domestiques, et qu'ils étaient prêts à me quitter, je fis venir, d'une Ville voisine, deux » Chrétiens gradués, et leur confiai ma maison, après quoi je partis pour la capitale, » fort content d'avoir commencé ma Mission » par les contradictions et par les insultes, » dans l'espérance qu'elle en serait un jour » plus florissante.

» Quand le vice-Roi eut fini ses examens, nous l'allâmes voir, le Père Domenge et moi, et nous lui offrîmes nos » présens selon la coutume, mais il ne voulut

» lut point les recevoir. Il nous traita cependant avec honneur ; mais quand nous vînmes à lui parler de notre affaire, alors, prenant un visage sérieux : *Pourquoi*, dit-il, *voulez-vous vous établir à Hoantcheou, puisque vous avez déjà ici une Eglise dans la capitale de la Province ?* Nous lui répondîmes que nous ne souhaitions d'y demeurer, que parce que nous voulions instruire plusieurs Chrétiens qui étaient dans le voisinage. Nous ajoutâmes que, si les Mandarins de *Hoantcheou* avaient peine à nous souffrir, c'était parce qu'ils ne nous connaissaient pas, et qu'ils n'étaient pas instruits des excellentes maximes de la Loi de Dieu, qui portait les hommes à la paix et à la vertu ; que s'il avait la bonté de dire un mot en notre faveur, nous serions reçus avec agrément. *Cela est bon*, dit le vice-Roi ; *mais, après tout, vous êtes étrangers, et les Mandarins du lieu s'opposant à votre établissement, je ne peux pas me dispenser d'en donner avis au Tribunal des Rites.* Nous le priâmes de ne nous point commettre avec ce Tribunal. *Vous n'avez pas grand sujet de le craindre*, nous repartit-il ; *puisqu'il vient tout récemment de confirmer votre établissement de* Nimpo, *il ne manquera pas de vous être favorable dans celui de* Hoantcheou. Nous le conjurâmes néanmoins de ne point porter cette affaire à la Cour des Rites, l'assurant que nous aimions

» mieux renoncer entièrement à notre
» maison de *Hoan-tcheou*, que de fatiguer
» davantage les Mandarins de cette Cour.
» Le vice-Roi nous promit tout ce que
» nous voulûmes ; et, pour se défaire de
» nous, il nous dit qu'il parlerait encore
» au Gouverneur de *Hoan-tcheou*, qui
» était alors à la Capitale pour d'autres
» affaires. Trois jours après, le vice-Roi
» nous fit dire qu'il lui avait parlé, et que
» le Gouverneur ne voulait point se char-
» ger de notre affaire. C'était une pure dé-
» faite de ce Mandarin ; car nous sûmes
» certainement, quelque temps après, qu'il
» ne lui en avait pas dit un seul mot.

» Après la réponse du vice-Roi, je n'avais
» plus rien à faire qu'à attendre les ordres
» de mes Supérieurs ; mais prévoyant que
» je demeurerais long-temps à la Capitale,
» je tâchai de m'y occuper le plus utile-
» ment qu'il me fut possible. J'y établis un
» Catéchisme réglé tous les Dimanches,
» pendant que le Père Bayard, avec qui je
» demeurais, fesait des courses Apostoli-
» ques à la Campagne et dans les Villes
» voisines. Cependant le Père Gerbillon
» travaillait à *Pekin* à terminer l'affaire de
» *Hoan-tcheou*. Il fit connaissance avec le
» fils aîné du vice-Roi, Mandarin dans le
» Collége impérial de *Pekin* ; il en obtint
» de nouvelles recommandations pour son
» père, qu'il nous envoya, avec une Requête
» toute dressée pour la présenter au vice-
» Roi, pendant que son fils lui en adres-

» sait lui-même une copie, et le priait instamment de terminer cette affaire à notre avantage.

» Le vice-Roi n'eut pas plutôt reçu ces dépêches, qu'il demanda à parler à quelqu'un de nous. Le Père Bayard alla le trouver. Le vice-Roi, après lui avoir demandé des nouvelles du Père Gerbillon, et s'être entretenu avec lui sur les caractères Chinois, sur la méthode que nous gardions pour les apprendre, après lui avoir fait même expliquer une partie des commandemens de Dieu, lui montra la minute de la Requête que son fils lui avait adressée ; il la mit entre les mains du Père Bayard, et lui dit d'en faire faire une copie dans les formes, et de la donner ensuite au *Sun-pou-koan* ; c'est l'Officier qui a soin de recevoir ces sortes de Requêtes.

» Le Père Bayard étant de retour, m'informa du succès de sa visite : nous regardâmes dès ce moment notre affaire de *Hoan-tcheou* comme terminée ; et pour en remercier Dieu, nous allâmes sur-le-champ à l'Eglise, réciter ensemble le *Te Deum*. En effet, deux jours après, le vice-Roi prononça sur notre Requête une première Sentence, et l'adressa au premier Mandarin de *Hoan-tcheou*. Voici ce qu'elle portait. *En l'année* 1692, *le Tribunal des Rites, dont j'ai l'honneur d'être membre, passa un Edit en faveur des Européens, déclarant que leur Loi n'est*

» *point une Secte fausse et superstitieuse ;*
» *qu'ils ne sont point gens à troubler*
» *l'Etat, et qu'au-contraire ils lui ont rendu*
» *service. Maintenant* Moun-tchin-ki (1)
» *et autres ont acheté une maison dans vo-*
» *tre Ville pour y demeurer*, *et vous les en*
» *avez fait sortir. Ont-ils causé quelque*
» *désordre ou excité quelque trouble dans*
» *votre Ville ou dans ses dépendances ?*
» *Réponse prompte sur cela. Je joins à ceci*
» *une copie de l'Edit du Tribunal des Ri-*
» *tes*, *qui est enregistré dans les archives*
» *de mon Tribunal.*

» Le Gouverneur de *Hoan-tcheou*, qui
» dans le fond ne nous haïssait pas, pénétra
» d'abord les intentions du vice-Roi, et se
» fesant un mérite de s'y conformer, répon-
» dit en ces termes : *Les Européens n'ont*
» *causé aucun trouble dans cette Ville ;*
» *mais nous ayant été représenté qu'il n'y*
» *avait point eu jusqu'ici d'Eglise à* Hoan-
» tcheou, *et que des Européens étaient*
» *venus pour y en établir une, je n'ai osé de*
» *moi-même y consentir*, *ne sachant pas*
» *que le Tribunal des Rites eût passé un*
» *Edit en leur faveur. Mais maintenant que*
» *vous m'avez fait la grâce de m'envoyer*
» *une copie de cet Edit, il est juste de les*
» *laisser faire.*

» Le vice-Roi ayant reçu la réponse de ce
» Mandarin, prononça une Sentence défi-
» nitive. *Puisque ces Européens*, dit-il,

(1) C'est le nom Chinois du Père Domenge.

» *n'ont point causé de trouble dans votre*
» *Ville, comme vous le témoignez vous-*
» *même, ils iront y demeurer; c'est une*
» *affaire finie.*

» Nous allâmes, dès ce jour-là même, » remercier le vice-Roi, de ce qu'il venait » de faire en notre faveur; mais il ne reçut » point notre visite. Il nous fit dire seule- » ment, par le *Sun-pou-koan*, petit Man- » darin de son Tribunal, que nous pouvions » aller demeurer à *Hoan-tcheou*, quand » nous le jugerions à propos.

» Nous partîmes peu de jours après, le » Père Domenge et moi, et nous prîmes, » pour la seconde fois, possession de notre » maison. Aussitôt que nous fûmes arrivés, » nous allâmes voir les Mandarins, qui nous » reçurent avec honneur, et qui nous ren- » dirent tous visite. Le Gouverneur voulut » même nous faire une espèce de réparation » d'honneur; car il dit publiquement devant » tout le monde, que s'il nous avait offen- » sés, c'était parce qu'on ne l'avait pas bien » informé de ce qui nous regardait. Quand » il vint chez nous, il nous offrit huit sortes » de présens à chacun en particulier, quoi- » que nous ne lui en eussions offert que huit » conjointement, le Père Domenge et moi. » Comme il nous marqua par toutes ses dé- » marches, qu'il se réconciliait de bonne » foi, nous prîmes la liberté de lui deman- » der un *kao-ki*; c'est une espèce de sauve- » garde qu'on place en quelqu'endroit émi- » nent de la maison, pour se mettre à

» couvert des insultes de la Populace. Il
» nous le promit sans hésiter, et me le fit
» expédier quelques jours après le départ
» du Père Domenge, qui s'en retourna à la
» Capitale.

» A peine nos visites furent-elles finies,
» que les pluies commencèrent ; ce qui fut
» un contre-temps fâcheux pour moi ; car
» je ne pus faire les réparations nécessaires
» à notre maison, qui se trouvait en très-
» mauvais état, sans portes et sans fenêtres :
» elle était même découverte en tant d'en-
» droits, que quand il fallut y placer mon
» Autel pour dire la Messe, à peine pus-
» je trouver un seul lieu qui fût suffisamment
» couvert. Mais la joie que j'eus de voir
» enfin notre affaire terminée si avantageu-
» sement pour la Religion, ne me permit
» pas alors de faire grande attention aux
» incommodités de mon logement. Il plut
» même à Dieu de me donner encore une
» autre consolation qui me fut très-sensible.
» Le mauvais temps dont j'ai parlé, arrêta
» à *Hoan-tcheou* un assez grand nombre de
» Chrétiens, qui étaient venus de divers
» endroits pour leur négoce. Comme ces
» gens sont presque toujours absens de leurs
» maisons, il y avait six ou sept ans qu'ils
» n'avaient point vu de Missionnaires. Ils
» furent ravis d'apprendre que je m'y étais
» établi : ainsi le Vendredi Saint ils ne man-
» quèrent pas de se trouver à l'Eglise au nom-
» bre de plus de vingt. Ils avaient à leur tête
» un vieux Gradué, de quatre-vingt-deux

» ans, qui eut la consolation, aussi bien
» que tous les autres, d'adorer Jésus-Christ
» crucifié, dans un lieu où il ne l'avait pas
» encore été, du-moins avec les cérémonies
» que l'Eglise prescrit pour ce saint jour.
» Les Chrétiens des lieux circonvoisins en
» ayant été avertis, se rendirent les jours
» suivans à l'Eglise pour y solenniser la Fête
» de Pâques. Je suppléai les cérémonies du
» Baptême à sept adultes et à deux enfans, à
» qui le Baptême n'avait été conféré que par
» des Catéchistes; les autres se confessèrent
» et communièrent. Les Fêtes passées, ces
» Chrétiens se retirèrent, et je demeurai
» tranquille dans mon Eglise, distribuant
» quantité de livres de notre sainte Religion,
» et annonçant Jésus-Christ à tout le monde,
» selon les occasions qui se présentaient.
» Peu de temps après Pâques nous apprîmes
» que les quatre principaux Mandarins de la
» Ville étaient privés de leurs emplois. Cette
» nouvelle nous surprit; mais elle se trouva
» vraie à l'égard de trois de ces Officiers;
» autant eût-il vallu qu'elle l'eût été à l'égard
» du quatrième, car il mourut un mois
» après. Ainsi Dieu, après s'être servi, pour
» établir plus solidement son Eglise, de ceux
» mêmes qui l'avaient traversée, et après
» avoir tiré de leur bouche la justification
» de notre sainte Loi, n'a pas permis qu'ils
» fussent plus long-temps les maîtres d'une
» Ville, où ils avaient fait difficulté de rece-
» voir ses Ministres. Comme les quatre
» Mandarins qui doivent leur succéder, ne

» sont pas encore arrivés, je ne sais en quel-
» les dispositions ils seront à notre égard. Ce
» qui m'embarrasse, c'est qu'il me faudra
» bien des présens pour leur rendre visite, et
» je ne sais où en prendre. J'espère cependant
» que la Providence ne me manquera pas dans
» une occasion si importante pour sa gloire
» et pour l'établissement de cette nouvelle
» Eglise.

» Vous voyez assez, mon Révérend Père,
» par ce que je viens de vous dire, que je
» n'ai point encore pu travailler solidement
» à la conversion des Infidèles. Tout mon
» travail, pendant six mois, a été de faire
» le Catéchisme aux enfans, d'entendre un
» grand nombre de confessions, et de bap-
» tiser une cinquantaine d'adultes. Cela est
» bien éloigné de ce qu'a fait le Père Bayard
» dans ses courses Apostoliques. Ce zélé Mis-
» sionnaire ayant parcouru presque toutes les
» Chrétientés que le feu Père Jacques Motel
» a fondées en différens endroits de cette Pro-
» vince, compte avoir baptisé plus de mille
» personnes dans une seule année. Il faudra
» bien du temps avant qu'on en puisse faire
» autant dans ce quartier-ci, qui est presque
» l'unique du *Hou-quang*, où le zèle du feu
» Père Motel ne s'est point étendu. J'espère
» cependant que Dieu voudra bien répandre
» ses Bénédictions sur cette Ville, qui en a
» neuf autres dans sa dépendance, sans comp-
» ter un très-grand nombre de Bourgades et
» de Villages fort peuplés, et qu'en peu
» d'années nous y aurons une florissante

» Mission. Pour en venir là, il nous fau-
» drait quatre ou cinq bons Catéchistes ; car
» sans ce secours il est difficile d'avancer
» l'œuvre de Dieu, et à peine puis-je en en-
» tretenir un. Mais dans les commencemens
» il faut faire ce qu'on peut, en attendant
» qu'il plaise au Père des miséricordes de
» nous fournir de plus grands fonds, ou de
» suppléer, par quelque voie extraordinaire,
» aux moyens qui nous manquent mainte-
» nant. »

Vous serez peut-être surpris, mon Révérend Père, de ce que je ne vous ai point encore parlé de notre Etablissement de *Canton*. Il ne consiste que dans une maison, que nous achetâmes, il y a dix ans, le Père de Visdelou et moi, pour recevoir nos Missionnaires, et les autres secours qui nous viennent d'Europe. Le Père Bouvet y demeura deux mois, quand l'Empereur l'envoya en France. Il eut le bonheur d'y baptiser neuf ou dix personnes. Je ne fus pas si heureux, quand j'y passai pour m'embarquer sur l'Amphitrite. J'achevai seulement d'instruire un de mes domestiques, et de le gagner à Jésus-Christ. C'était un jeune homme d'un fort beau naturel. Sa conversion a quelque chose d'extraordinaire. Il demeurait à *Nankin*, quand l'Empereur y vint, au commencement de l'année 1699. Le Père Gerbillon, qui était du voyage, le reçut à son service à la prière de ses parens et l'amena à *Pekin*, où je le pris pour m'accompagner jusqu'à *Canton*. Il savait déjà les prières, et tout ce

qu'il faut savoir pour être Chrétien ; mais il différait toujours de l'être. Pendant notre voyage je lui parlai souvent de la nécessité du salut en particulier, et en présence de ses compagnons, qui étaient Chrétiens, et qui l'exhortaient comme moi. Il convenait de tout ; mais il ne prenait point de résolution. *Que diront mes parens*, me repartit-il un jour que je le pressais ? *aucun d'eux n'est Chrétien, je serais le premier à l'être ; c'est à quoi je ne puis me résoudre. Mais*, lui dis-je, *si l'Empereur vous fesait Mandarin, refuseriez-vous de l'être, parce qu'aucun de vos parens ne l'a été jusqu'à présent? Au-contraire, ne serait-ce pas un grand honneur pour vous d'être le premier Mandarin de votre famille, et vos parens ne vous en estimeraient-ils pas davantage ? C'est ici la même chose ; vous serez le premier Chrétien de votre maison, et en portant vos parens à le devenir comme vous, vous serez cause de leur salut. Pouvez-vous mieux faire ? Et n'est-ce pas là une grande grâce de Dieu ?* Comme je ne gagnais rien sur son esprit, je crus qu'il me cachait ses véritables sentimens. Je chargeai donc un Catéchiste de savoir adroitement ce qui le retenait. Les Chinois se parlent confidemment les uns aux autres, et se communiquent aisément leurs peines et leurs plus secrètes pensées. Ce jeune homme lui avoua donc que ses parens fesaient souvent la cérémonie d'honorer leurs ancêtres : *Si je ne le fais pas avec eux*, disait-il, *ils me chasseront de la maison*, et

peut-être me déféreront-ils aux Mandarins, comme un homme qui manque de respect et de reconnaissance pour ses parens. C'est ce qui m'empêche d'être Chrétien.

Mais qui vous a dit, repartit le Catéchiste, *que vous ne pourrez pas assister à ces cérémonies quand vous serez Chrétien ? Je le suis par la grâce du Seigneur, et j'y assiste quand la nécessité m'y oblige. La Religion chrétienne nous défend seulement de demander ou d'attendre des grâces de nos parens morts, de croire qu'ils ont le pouvoir de nous en faire, qu'ils sont présens dans la tablette, ou qu'ils y viennent pour écouter nos prières, ou pour recevoir nos présens; elle défend encore de brûler de la monnaie de papier, ou de verser à terre le vin que nous leur offrons; mais elle ne défend point de reconnaître le bienfait de la naissance et de l'éducation que nous avons reçu d'eux, ni de les en remercier, en nous prosternant devant la tablette où leur nom est écrit, et en leur offrant nos biens. S'il m'est permis*, répliqua le jeune homme, *d'aller avec mes parens faire mes inclinations devant les Images de mes ancêtres, je n'ai plus de difficulté, et dès ce moment je suis Chrétien.* Le Catéchiste me l'amena deux jours après, et me dit la disposition où il était. Il me demanda pardon d'avoir résisté si long-temps à la grâce de Dieu, et me pria de lui donner le Baptême, m'assurant que ni lui ni ses parens n'attendaient rien de leurs ancêtres, quand ils les honorent selon la coutume. Je ne crus pas de-

voir exclure du royaume du Ciel un homme qui avait la Foi, et qui était dans les dispositions que demande le Pape Alexandre VII. Il a vécu depuis ce temps-là fort chrétiennement, et il demeure à présent avec le Père de Visdelou.

Quoiqu'il y ait sept Eglises à *Canton*, une des Jésuites Portugais, qui est la première et la plus ancienne, deux des Pères de l'Ordre de saint François, deux de Messieurs les Ecclésiastiques des Missions étrangères, une des Pères Augustins, et la nôtre, avec un ou deux Missionnaires en chacune, il s'y fait néanmoins très-peu de conversions. C'est à-peu-près la même chose dans les autres Ports, où les vaisseaux Européens ont accoutumé d'aborder. Il n'en est pas ainsi des Villes qui sont dans l'intérieur de la Chine; les conversions y sont plus fréquentes, et on y forme en peu de temps des Chrétientés nombreuses. Vous me demanderez peut-être, mon Révérend Père, d'où vient une si grande différence. J'aime mieux que l'Apôtre des Indes, saint François-Xavier, qui était Envoyé de Dieu avec le don des langues, et avec le pouvoir de faire des miracles pour convertir ces Peuples, vous réponde que moi. Par-tout où les Portugais s'établissaient, ce grand Saint trouvait des obstacles presque invincibles à la propagation de la Foi. Il en était affligé jusqu'à s'ennuyer de vivre (1). *J'aimerais mieux*, dit-il, *être dans*

(1) Lib. 1, Epist. 7.

le fond de l'Ethiopie, ou quelque part dans les terres du Prêtre Jean; j'y travaillerais en paix à la conversion des Gentils, loin de toutes ces misères que mes yeux sont obligés de voir, et que je ne saurais empêcher. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne m'y être pas opposé plus fortement. Faites mieux, poursuit-il; *si la douceur ne corrige point ces sortes de gens, usez de sévérité. Il y a du mérite à reprendre les pécheurs, au lieu que c'est un grand péché devant Dieu de ne les reprendre pas, quand par leur vie scandaleuse ils empêchent la conversion des Infidèles.* Ces mauvais exemples des Chrétiens, dont saint François-Xavier déplorait les funestes effets aux Indes, sont aussi ce qui rend nos travaux inutiles dans les Ports de la Chine. Les Chinois qui y demeurent, font des voyages dans les Royaumes voisins, où ils voient les dissolutions et les débordemens de quelques Européens. Ils sont aux portes de *Macao*, qui ne leur donne pas de meilleurs exemples. Ceux qui viennent d'Europe dans leurs Ports, les confirment dans les mêmes idées, car ils en voient plusieurs qui mènent une vie libertine, et qui sont fort déréglés dans leur conduite. Ce qui suit de là, c'est qu'ils perdent bientôt toute l'estime qu'on leur avait inspirée de la Loi de Dieu. *Les Européens pour être Chrétiens*, disent-ils entr'eux, *en sont-ils plus chastes, plus sobres, plus retenus, moins colères et moins passionnés que nous?* Que s'ils voient les Missionnaires vivre parmi eux sans reproche

et avec édification, ils s'imaginent que c'est plutôt en vertu de leur état, ou de quelque obligation particulière, qu'en vertu de leur Religion. Au-lieu que dans l'intérieur de la Chine, où les vérités qu'on leur prêche sont soutenues de la vie exemplaire des Prédicateurs, ils admirent notre sainte Loi, qui enseigne aux hommes de si excellentes vertus, et qui les engage à les pratiquer.

Mais ne pourrait-on pas arrêter ces désordres, et y apporter quelque remède? Voici celui que proposait l'Apôtre des Indes, dans une de ses lettres (1). Ce serait de ne choisir pour Capitaines des vaisseaux qui vont à la Chine, que des gens d'honneur et de conscience, résolus de s'opposer d'eux-mêmes aux désordres; de leur donner et le pouvoir et des ordres bien précis de punir les scandales; de leur faire des avantages considérables s'ils exécutaient leur commission avec fidélité. J'aime mieux qu'on lise le reste dans les lettres du saint Apôtre des Indes, que de m'en expliquer ici davantage.

Si les Chinois voyaient les Européens qui viennent dans leurs Ports, modérés, charitables, maîtres d'eux-mêmes et de leurs passions; s'ils les voyaient venir souvent à l'Eglise, approcher quelquefois des Sacremens, vivre, en un mot, comme nous enseignons qu'on doit vivre, quelle impression ces exemples de piété ne feraient-ils pas sur leur esprit? Ils donneraient mille bénédictions à notre

(2) Lib. 2, Epist. 5.

sainte Loi : *En populus sapiens et intelligens* (1). *Voilà d'excellens hommes*, diraient-ils, *une Nation sage, et dont les coutumes sont admirables.*

Messieurs les Directeurs-généraux des Compagnies auraient plus d'intérêt peut-être qu'ils ne pensent, à vouloir eux-mêmes seconder en ceci notre zèle. Ils savent que leurs vaisseaux sont exposés à beaucoup de dangers, en allant et revenant sur ces mers ; que Dieu seul est le maître des vents, qu'il y a des écueils et des tempêtes à craindre, que les maladies des équipages, et la rencontre des Pirates sont encore d'autres maux, qu'on ne peut éviter sans une protection particulière. Dieu donc a cent manières de renverser nos desseins, quand nous troublons les siens, ou quand nous souffrons que ceux qui dépendent de nous les troublent.

Après vous avoir rendu compte de l'état de nos Missions, je ne sais s'il est trop nécessaire de vous faire le récit des aventures de l'Amphitrite, dans son second voyage de la Chine. Apparemment vous en aurez déjà été instruit d'ailleurs, par ceux de nos Pères qui se trouvèrent avec moi. Mais il est difficile que chaque personne en particulier remarque tout sur un vaisseau, principalement au temps des tempêtes : je crois que je ne dirai rien qui soit contraire à ce qu'auront rapporté les autres, mais j'ajouterai peut-être quelques circonstances à leur récit, qu'on ne sera

(1) Deut. chap. 4.

point fâché d'apprendre, et qu'il n'y a que moi seul qui aie pu bien savoir.

L'Amphitrite était parti de Port-Louis le 7 de Mars de l'année 1701, commandé par M. de la Rigaudière, que son habileté, son zèle pour les intérêts de la Compagnie royale de la Chine, et sa grande vigilance, toujours accompagnée d'un air honnête, nous fesait aimer et estimer. Il avait pour Lieutenant MM. Horry et la Touche-Bouvet, pour enseignes M. de Beaulieu et M. le Chevalier de la Rigaudière. M. Figeralz venait à la Chine pour être premier Directeur de la Compagnie, et avait pour seconds MM. Pecheberti, France et Martineau. J'y retournais aussi avec huit Missionnaires de notre Compagnie, qui ne respiraient que les occasions de travailler à la gloire de Dieu. La piété régnait dans le vaisseau. Il faut avouer que nos Français sont très-louables, en ce point, dans leurs navigations. On fesait réglément la prière le matin et le soir; on entendait la Messe tous les jours, quand le temps permettait de la dire. Après souper on chantait les litanies, et on s'assemblait par troupes pour réciter le chapelet. Les Dimanches et les principales Fêtes on disait les vêpres, la prédication suivait, les confessions et les communions étaient fréquentes. Durant notre voyage, je vis mourir trois ou quatre personnes comme des prédestinés. On dit que la vie que quelques-uns avaient menée, ne leur promettait pas une fin si chrétienne, et qu'ils furent heureux d'avoir eu auprès deux,

dans ces derniers momens, des personnes zélées qui ne les quittaient point. C'est ainsi qu'en parlaient leurs amis; et tous comprirent par-là combien il est avantageux, dans ce temps décisif, d'avoir de semblables secours.

Nous fîmes un voyage très-heureux jusqu'à cent lieues de la Chine. C'est là que Dieu nous attendait, pour obliger ceux qui vivaient encore dans le péché, d'y renoncer entièrement, et pour nous faire connaître que le bonheur de la navigation dépend uniquement de lui. Ce fut le 29 de Juillet à cinq heures du matin, que nos mâts de misaine et de beaupré furent emportés tout d'un coup dans la mer. Treize matelots, montés sur les vergues y tombèrent en même-temps; trois se noyèrent, les autres furent tirés de l'eau. On accourut pour sauver le grand mât; mais comme il n'était plus soutenu par les mâts de devant, auxquels il est attaché, la tempête et l'agitation de la mer l'ébranlèrent si violemment, que sur les dix heures du matin nous le vîmes prêt à tomber. Tous alors se crurent perdus, car il était entre quatre pompes, éloignées les unes des autres d'environ deux pieds. Ces pompes vont jusqu'à fond de cale, et le mât tombant dessus, les enfonce; et par la violence du coup le vaisseau s'entrouvre, et est submergé dans un moment. Ce n'était pas la seule manière dont sa chûte nous pouvait perdre, car on craignait encore qu'en tombant, il ne brisât une partie de notre bâtiment.

A tous ces dangers, il n'y avait point d'autre remède, dans l'état où nous étions, que d'implorer la miséricorde de Dieu. Tous l'implorèrent en effet, tous prièrent la Sainte-Vierge d'intercéder pour nous, et firent vœu de porter dans la première de ses Eglises en France un tableau peint, où notre naufrage prochain serait représenté. Tous s'adressèrent aussi à saint François-Xavier, Apôtre des Indes et Patron de ces mers, sur lesquelles il avait éprouvé, comme nous, des tempêtes extraordinaires. Dieu, qui nous voyait dans l'affliction, écouta nos prières; le grand mât tomba doucement entre deux pompes, et n'offensa par sa chûte aucune partie du vaisseau.

Mais ce danger qui nous occupait au commencement, parce qu'il était le premier, n'était pas le plus grand. La tempête était furieuse, et la mer irritée s'élevait comme des montagnes. Notre vaisseau n'étant plus soutenu par ses mâts, tournait au gré des vents; les flots le couvraient souvent, et le battaient si violemment, qu'il pouvait être à tout moment englouti. Plusieurs croyaient que nous ne passerions pas la journée. *Multum ibi lacrymarum vidi, multum sollicitudinis et languoris*, dit saint François-Xavier dans une semblable occasion : *nous vîmes bien des pleurs et bien de la consternation ce jour-là*; chacun néanmoins prit le véritable parti, qui était de se préparer à la mort par des confessions générales : on n'avait pas le loisir de les faire bien longues : mais on disait ce

qu'il fallait, et la douleur paraissait sincère. Heureux néanmoins ceux qui n'attendent pas ces extrémités pour penser à leur conversion !

Vous me demanderez peut-être, mon Révérend Père, quel était le sentiment de nos Missionnaires, dans ce moment fatal. Je ne vous dirai pas que nous avions le courage d'un saint François-Xavier, qui ne demandait à Dieu de ne sortir d'un danger que pour rentrer en d'autres plus grands, en travaillant à sa gloire. Je puis vous assurer néanmoins que nous ne regrettions point d'avoir quitté la France, et que personne ne montra de l'étonnement. Quelques-uns même, après avoir achevé d'entendre les confessions, vinrent de compagnie en ma chambre, (c'était durant le plus fort de la tempête,) et montrant un air de joie comme des gens qui ne desiraient plus rien : *Nous venons*, me dirent-ils, *mon Père, prendre congé de vous et vous remercier de nous avoir amenés jusques ici. Nous vous demandons pardon des peines et des mauvais exemples que nous vous avons donnés. Nous sommes contens, et nous nous recommandons à vos prières.* Ce compliment, auquel je ne m'attendais pas, me tira les larmes des yeux. Je leur répondis : *Mes Pères, nous nous sommes aimés pour Dieu dans le temps ; allons, si c'est sa sainte volonté nous entr'aimer en lui pendant toute l'éternité.* Nous continuâmes à prier tout le reste du jour. A minuit, nous dîmes les litanies des Saints, celles de la Sainte-Vierge,

de saint François-Xavier, et celles qu'on récite pour les personnes qui sont sur mer : car, que ne fait-on pas dans ces tristes momens pour obtenir grâce, et pour fléchir la miséricorde de Dieu ?

La tempête cessa le matin, et nous eûmes ensuite deux jours de calme, durant lesquels on dressa quelques petits mâts, pour achever, s'il se pouvait, le voyage. J'ai appris depuis ce temps-là, de personnes qui connaissent parfaitement les mers de la Chine, que la saison de ces vents furieux ne commençait jamais avant le 20 de Juillet, et ne passait guères le 4 d'Octobre ; que durant tout ce temps-là, il fallait se tenir sur ses gardes, et dès qu'on approchait à cent ou deux cens lieues des côtes de la Chine, mettre bas ses perroquets, et ne laisser point en mer sa chaloupe, ni son canot, parce que la tempête, qui surprend ordinairement, et qui vient tout-à-coup, ne permettait plus de les rembarquer. *Il vaut mieux*, disaient-ils, *arriver deux ou trois jours plus tard, en venant avec moins de voiles, que de risquer son voyage et sa vie, en voulant porter toutes ses voiles, et faire plus de diligence.*

Le 5 d'Août, nous étions proche des îles de *Macao*, que nous aurions doublées ce jour-là même, si le vent eût continué ; mais il changea sur le soir, et fut encore contraire le lendemain. M. de la Rigaudière, qui ne se trouvait pas en sûreté au lieu où il était, voulut prendre langue d'un vaisseau Portugais qui vint mouiller à un quart de lieue de

nous, et qui se préparait à entrer dans ces Iles. Nous voulions savoir s'il y avait dans ces parages quelque lieu sûr, où nous pussions nous retirer, et le prier de nous donner un Pilote pour nous y conduire. Ces Messieurs, quoiqu'ils se disent de nos amis, ne permirent pas à notre canot de les approcher; l'Officier eut beau crier qu'il était Français, qu'il était seul, qu'il venait leur demander s'ils connaissaient un abri dans les Iles, on lui fit signe, les armes à la main, de se retirer, et on ne voulut jamais ni lui parler, ni lui donner la moindre connaissance. Une conduite si peu attendue piqua vivement nos gens : elle était d'autant plus cruelle, qu'il y avait, en effet, plus d'un endroit dans ces Iles, où nous eussions pu demeurer en toute sûreté. Si nous l'eussions su, nous serions arrivés à *Canton* en sept ou huit jours, c'eût été gagner un an, et éviter tous les dangers que nous eûmes encore à courir.

Le 7 d'Août, à huit heures du matin, il s'éleva une seconde tempête aussi violente, mais plus dangereuse que la première, parce que nous étions proche les côtes, et que nos mâts et nos voiles étaient trop faibles pour conduire le vaisseau; comme le vent venait du côté de l'Est, il fallut aller vers l'île de *Sancian*, qui était à l'Ouest, à dix ou douze lieues de nous. M. de la Rigaudière eut besoin, en cette rencontre, de toute son habileté. Une de nos voiles s'enfonça; un mât de hune se rompit; à chaque moment il arrivait un nouveau malheur; on remédiait

promptement à tout. Enfin nous entrâmes au soleil couchant dans une baie, où nous étions à couvert du vent d'Est : mais parce que nous y craignions le vent du Sud, qui nous aurait jetés à la côte, nous passâmes deux jours après à l'occident de l'Ile, à la vue du tombeau de saint François-Xavier, où les Jésuites de *Macao* avaient bâti depuis un an une petite Chapelle, laquelle s'apercevait dans l'enfoncement à deux lieues de notre mouillage.

Je ne vous dirai point, mon Révérend Père, quelle fut notre consolation parmi tant de désastres de nous trouver si proche de ce lieu de bénédiction. Nous chantâmes le *Te Deum*, et l'on déchargea tout le canon. Chacun de nous se souvint comme ce grand Saint avait tiré l'Amphitrite du milieu des rochers du *Paracel*, où il s'était engagé dans le premier voyage, et nous ne doutions point que nous ne lui dussions encore notre salut en celui-ci. Comme le vaisseau n'avait point de mât, je partis incontinent avec quelques Officiers, pour en aller chercher à *Canton*. J'eus l'avantage, en passant par la Chapelle du Saint, d'y dire la messe, de baiser pour la première fois la terre qui avait reçu son précieux corps, et de m'offrir à Dieu, pour recommencer ma Mission, où il avait achevé la sienne. Je me souvins de mes Compagnons, que j'avais tous laissés dans le vaisseau, pour la consolation de l'équipage. Dès que je fus à *Canton*, je leur envoyai une galère bien fournie de rameurs, pour être toujours à

leur disposition quand ils voudraient aller au tombeau du saint Apôtre. Ils m'écrivirent que je n'avais pu leur faire un plaisir plus sensible : qu'ils y allaient tous les jours dire la Messe ; que les Officiers et les Matelots y venaient avec eux tour-à-tour ; que tous y avaient communié, et quelques-uns même plus d'une fois. C'était un petit pèlerinage, où chacun allait toujours avec plaisir, durant les vingt jours que le vaisseau demeura sous *Sancian*.

Les mâts que nous apportâmes de *Canton* n'étaient pas assez grands ; mais on n'en trouva pas alors de meilleurs dans tout le Pays. On fut quinze jours à faire sept ou huit lieues, tant les courans étaient rapides. Les Pilotes-côtiers furent d'avis de mouiller sous une île nommée *Niou-co*, dans un endroit assez bon, assurant que les vents d'Ouest ne manquaient point dans le mois de Septembre, et qu'il en viendrait un assez fort pour achever ce qui restait de chemin. Il ne fallait que sept ou huit heures d'un vent favorable, pour doubler les îles de *Macao*, et gagner l'entrée de la rivière de *Canton*, d'où les seules marées nous conduiraient ensuite aisément jusqu'à la Ville.

Ce vent vint en effet, et fit faire deux ou trois lieues ; mais il changea tout-à-coup au coucher du soleil. Les vents d'Est ou de Nord-Est recommencèrent à souffler avec tant de furie, qu'on n'a jamais vu une si horrible tempête. M. de la Rigaudière voulut gagner son premier abri sous l'île de

Sancian ; mais il n'en put venir à bout. Il perdit ses maîtresses ancres, et fut obligé d'abandonner sa chaloupe et son canot. L'obscurité de la nuit, accompagnée d'orages et d'une horrible pluie, ne laissait rien voir. Les vergues, les voiles et les mâts se brisaient les uns après les autres. Ce fut alors qu'on se crut, plus que jamais, au dernier jour de sa vie. Le Père de Tartre et le Père Contancin, que j'avais laissés dans le vaisseau, quand je revins à *Canton* la seconde fois avec mes Compagnons, entendirent les confessions de tout le monde. Chacun voulait, dès qu'il fut jour, qu'on échouât le vaisseau pour sauver sa vie. On se crut trop heureux de le mener derrière une petite Ile, qui les couvrait un peu du vent. On sut deux jours après qu'elle s'appelait *Fan-ki-chan* ; qu'elle était à cinq lieues d'une ville nommée *Tien-pé* ; qu'on avait fait, pour y venir, plus de cinquante lieues sans voiles, en une nuit et une matinée, et passé entre plusieurs Iles, sans en apercevoir aucune.

Quinze jours après, on eut en cet endroit un autre coup de vent qui se peut nommer une quatrième tempête. Les Mandarins de *Tien-pé* m'ont dit depuis, qu'ils allèrent sur une hauteur pour observer si le vaisseau ne déraderait pas : mais par bonheur son ancre tint ; c'était l'unique qui lui restait alors.

J'avais averti M. de la Rigaudière, qu'en cas qu'il n'arrivât pas à *Canton* avant le premier jour d'Octobre, je partirais ce jour-là pour aller prendre les présens de l'Empereur, afin

afin de me rendre au plutôt à *Pekin*. Je partis en effet avec deux galères, accompagné du Père Porquet. Je m'en allai droit à *Niouco*; mais l'Amphitrite n'y était plus : on avait quitté ce poste le 29 de Septembre. Comme personne ne pouvait nous dire quel chemin le vaisseau avait pris, parce que c'était durant la nuit qu'il avait été emporté par la tempête, je le cherchai par toutes les Iles. J'allai à *Sancian*, je visitai toute la côte, et vins jusqu'à *Macao*. Enfin, après avoir couru ces mers durant vingt-cinq jours, et souvent avec danger, je me rendis à *Canton*, où je trouvai des lettres du premier Mandarin de *Tien-pé*, qui me donnait avis que l'Amphitrite était arrivé dans son voisinage, et qu'il se ferait un plaisir de bien traiter les Français. Il écrivait les mêmes nouvelles au *Tçonto*, qui me les communiqua sur-le-champ.

Je me remis en chemin avec le Père Porquet et le Père Hervieu. Ce dernier venait pour servir d'Aumônier, et relever le Père de Tartre et le Père Contancin. Je ne pus retenir mes larmes à la vue de ce pauvre vaisseau, battu si souvent de la tempête, et si fortement protégé de la Providence. A peine y fus-je arrivé, que nous reçûmes deux beaux mâts, dont le *Tçonto* nous fesait présent. Il les avait retirés d'une grande somme de *Siam*, qui avait péri sur les côtes de la Chine, dans la dernière tempête que nous essuyâmes le 29 de Juillet, et nous les fit apporter de plus de soixante lieues, traînés le long des cô-

tes par des galères et des chaloupes, avec toute la peine et la dépense qu'on peut s'imaginer.

Je fis une autre chose pour le salut du vaisseau, qui se pouvait perdre tous les jours, tandis qu'il était sous *Fan-ki-chan*. Ce fut de lui trouver un Port assuré pour se retirer durant l'hiver. On nous avait parlé d'un lieu nommé *Qoan-theou-voan*, éloigné de *Tienpé* d'environ trente lieues vers l'Ouest. Mais avant que d'y aller, nous voulûmes voir nous-mêmes si ce Port était aussi sûr qu'on disait, sans trop s'en rapporter aux Chinois; il fallait en connaître les chemins, et les sonder. Les Mandarins, auxquels j'en parlai, permirent à nos Pilotes de l'aller examiner, et leur donnèrent des gens pour les y conduire.

Enfin, MM. les Directeurs n'ayant ni barques ni chaloupes, pour transporter à *Canton* l'argent et les effets de la Compagnie, je leur cédai mes deux galères, et je revins par terre avec les présens de l'Empereur. Je ramenai avec moi le Père Hervieu, ayant été obligé de laisser sur l'Amphitrite le Père Contancin, à ses pressantes instances. Il avait vu les quatre tempêtes qu'on avait essuyées déjà, sans que rien eût pu ni alarmer son courage, ni épuiser les forces que Dieu seul pouvait lui donner dans un travail si rude et si constant.

Sitôt que M. de la Rigaudière fut arrivé à *Qoan-tcheou-voan*, il m'écrivit plusieurs lettres très-obligeantes. « C'est à présent,

» dit-il, mon Révérend Père, que nous vous
» avons obligation de la vie, mon équipage et
» moi, pour nous avoir procuré des mâts et
» un bon Port. Cela joint aux peines que
» vous voulez bien prendre, et que vos
» Révérends Pères se donnent pour nous,
» ne peut être reconnu par les hommes;
» Dieu seul peut vous en donner la récom-
» pense. Notre vaisseau est en toute sûreté
» dans ce Port; nous y ressentons déjà les
» effets de votre zèle. Tous les Mandarins
» des environs sont venus nous voir, et nous
» ont offert tout ce qui dépendait d'eux. Ils
» font tenir des galères auprès de nous pour
» nous faciliter le transport de toutes choses.
» La joie règne dans notre équipage; nous
» avons un gros poulet pour un sou, un
» bœuf pour quatre francs, et toutes les
» autres denrées à proportion. Enfin, après
» toutes nos peines, Dieu nous a mis dans
» un bon quartier d'hiver, où rien ne nous
» manque. Le Père Contancin devient tous
» les jours plus zélé; je vous promets d'ap-
» porter tous mes soins pour le conserver
» en bonne santé; car il n'est pas venu à la
» Chine pour s'épuiser en travaillant pour
» l'Amphitrite; il doit se réserver pour un
» meilleur et plus grand objet. »

Le Père Contancin m'écrivit quelques jours après les mêmes choses, à-peu-près, mais dans un plus grand détail. « M. de la
» Rigaudière, dit-il, revint incontinent après
» votre départ de *Tien-pé*. Le lendemain
» 15 de Novembre, il fit embarquer les mâts

,, du *Tçonto*, de l'eau, du bois, les malades et les cases qu'on leur avait faites dans l'Ile : de sorte que sur les dix heures du soir nous appareillâmes au clair de la lune ; nous eûmes un vent favorable pour notre mâture. M. de la Rigaudière en profita si heureusement, qu'au lever du soleil, nous vîmes le Port où nous devions entrer, quoiqu'il soit éloigné de vingt-quatre à vingt-cinq lieues du lieu d'où nous étions partis. Le Pilote Chinois de *Tien-pé* nous conduisit fort bien, et en habile homme. Comme le vent s'était abaissé, et que la marée nous était contraire, nous ne pûmes y entrer que sur les trois heures. On passe entre deux bancs de sable, qui s'avancent fort loin dans la mer, sur une ligne parallèle, et forment un canal large de plus d'une lieue. A l'entrée de ce canal, on ne trouve que cinq, six et sept brasses d'eau ; mais plus on approche du Port, plus on y en trouve. M. Horry allait devant nous dans un canot, la sonde à la main. Enfin, nous sommes entrés sans aucune peine, trouvant presque toujours dix brasses. Nous sommes présentement comme dans un bassin, mouillés par huit brasses, à la portée d'un boucanier de terre. La terre nous environne de tous côtés : de sorte que les malades qui étaient au lit, quand nous y entrâmes, n'ont pu reconnaître par où nous étions entrés.

,, Sitôt qu'on eut mouillé, M. de la Rigaudière fit chanter le *Te Deum*, en action

,, de grâces de nous voir enfin en un lieu
,, sûr, et le lendemain on dit la Messe à la
,, même intention. Nous sommes aussi tran-
,, quillement ici, que nous serions dans une
,, chambre ; nous n'avons pas encore senti
,, le moindre mouvement dans le vaisseau ;
,, et il faudrait qu'il fît une tempête bien
,, horrible au-dehors, pour causer du roulis
,, dans le lieu où nous sommes. C'est pour-
,, quoi l'on a mis à terre les mâts et les ver-
,, gues, et l'on a déchargé notre vaisseau.
,, M. notre Capitaine, comme vous voyez,
,, a fait tout ce qui dépendait de lui. Nous
,, vous prions, mon Révérend Père, d'ache-
,, ver le reste, c'est-à-dire, de faire ensorte
,, qu'on nous fournisse les vivres nécessaires,
,, en payant, et que les Mandarins, non-
,, seulement ne nous inquiètent pas, mais
,, qu'ils paraissent même prendre part à ce
,, qui nous regarde. M. de la Rigaudière est
,, bien résolu, de son côté, de retenir ses
,, gens dans le devoir et d'empêcher qu'ils ne
,, donnent aux Chinois aucun sujet de plainte
,, ni de scandale.

,, Samedi au soir, poursuit-il dans une
,, autre lettre, un homme du Mandarin
,, d'*Ou-tchuen* nous avertit que son Maître
,, venait en personne nous témoigner com-
,, bien il s'intéressait à notre arrivée. Il y
,, vint en effet hier matin 21 Décembre, es-
,, corté de cinq galères, et nous rendit visite
,, en cérémonie, avec le grand collier ; ce
,, qui le fit prendre par nos Matelots pour
,, un Chrétien qui portait un gros chapelet

,, au cou. On ne peut nous marquer plus
,, d'amitié, ni parler d'une manière plus
,, obligeante. Il nous promit de faire tout ce
,, qu'il pourrait pour nous rendre service,
,, et nous offrit de nous laisser quelqu'un de
,, ses gens, pour nous conduire où nous vou-
,, drions aller. Il m'a prié instamment de vous
,, assurer qu'on serait content de la manière
,, dont il en userait. Il s'appelle *Tchen-lao-ye*,
,, et signe *Tchen-loung* dans ses billets de
,, visite. On lui donna bien à dîner, et à trois
,, autres Mandarins qui l'accompagnaient.
,, Notre manière de manger leur plut, et ils
,, trouvèrent les liqueurs qu'on leur servit
,, très-bonnes. Sur les trois heures il retourna
,, à sa galère et nous le saluâmes de trois
,, coups de canon, qui firent grand peur
,, aux Chinois qui l'accompagnaient; aussi
,, étaient-ils de bonne poudre. Un quart
,, d'heure après nous allâmes, M. de la Rigau-
,, dière et moi, lui rendre visite. Nous fûmes
,, salués en arrivant de trois coups de canon,
,, et de trois autres en sortant. Nous lui fîmes
,, notre présent. Il partit sur les neuf heures
,, du soir pour s'en retourner, et nous saluâ-
,, mes encore sa galère de trois coups de
,, canon. Au-reste vous serez bien aise d'ap-
,, prendre que nous sommes ici dans l'abon-
,, dance; c'est apparemment un effet de vos
,, soins. Les bœufs ne nous coûtent que
,, quatre francs, la douzaine d'œufs un sou,
,, les poulets autant; jugez combien il s'en
,, mange parmi nos Matelots. On va libre-
,, ment à la chasse; les sangliers, les cerfs,

„ les faons, les perdrix et les beccassines
„ viennent souvent sur la table de M. de la
„ Rigaudière. Dieu semble dédommager nos
„ Messieurs de leurs peines passées, par
„ l'abondance qu'il leur fait trouver ici. »

Voilà, mon Révérend Père, quelle a été la demeure de l'Amphitrite dans le port de *Qoan-tcheou-voan*, près de la rivière de *Sin-men-kian*, à neuf lieues de la petite ville d'*Ou-tchuen*. Le P. Contancin fit, pendant tout ce temps-là, Mission dans le vaisseau à son ordinaire, assidu auprès des malades pour les assister et pour les consoler, prêchant l'équipage tous les Dimanches, et lui donnant les autres secours spirituels. Je lui recommandais toujours sa santé. « Ma santé
„ est à Dieu, m'écrivit-il en me répondant
„ sur ce point, et par cette raison elle me doit
„ être chère : je fais tout ce que vous m'avez
„ ordonné pour la conserver. Si nos Pères
„ qui sont à *Canton* exécutaient vos ordres
„ aussi exactement, ils se porteraient beau-
„ coup mieux. Au nom de Dieu, qu'ils ne
„ pensent point à me venir délivrer, et qu'ils
„ soient contens de me voir demeurer ici
„ quelque temps plus qu'eux. J'y fais la vo-
„ lonté de Dieu, et par ce motif j'y demeu-
„ rerais avec plaisir toute ma vie. »

Quoique le Père Contancin pensât depuis long-temps à se consacrer à la conversion des Infidèles, il n'obtint permission de venir avec moi à la Chine, que trois jours avant mon départ de Paris. C'était le plus jeune de mes compagnons : cependant on peut dire de lui,

qu'il n'a pas été le moindre des Apôtres, s'il est permis de se servir ici de cette expression. Il a fait de grands biens sur l'Amphitrite, et l'on m'en a dit beaucoup de particularités, qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici.

Je ne vous ai rien dit, mon Révérend Père, de quelques autres établissemens, que nous avons encore faits à la Chine; il faut attendre que nous y soyons en paix, et que le Christianisme y prenne racine. Je ne dirai rien non plus des biens que Dieu a opérés par le ministère de quelques-uns de mes compagnons, qui demeurent avec nos Pères Portugais, et qui les aident dans leurs Missions. Le Père de Visdelou a rendu des services considérables à l'Eglise dans la Capitale de *Fo-kien*, où il a remis dans le devoir plusieurs Chrétiens, qui s'en étaient écartés. Le Père Beauvollier continue à les entretenir dans la paix, par ses conseils et par ses prédications. C'est un Missionnaire qui a de grands talens, qui sait plusieurs langues Orientales, et qui s'applique à la connaissance des caractères et des livres Chinois.

Ce que je ne dois point omettre, mon Révérend Père, ce sont les saintes dispositions dans lesquelles j'ai laissé les derniers de nos Missionnaires qui sont venus à la Chine. Dieu qui les a appelés à la vie Apostolique, les y préparait depuis long-temps, par la pratique des vertus solides. Voici ce que quelques-uns d'eux ont écrit en divers temps, au Père Supérieur-Général de notre Mission. Je ne les nommerai point, de crainte de leur

faire de la peine; mais il n'y a que du bien à manifester en général les grâces que Dieu leur a faites, principalement celles qui édifient, et qui nous excitent à les imiter.

« L'unique grâce que je vous demande, „ mon Révérend Père, dit l'un d'eux, c'est „ de me donner tout ce qu'il y aura de plus „ pénible et de plus mortifiant dans la Mis- „ sion, soit pour l'esprit, soit pour le corps. „ Ce n'est point une ferveur passagère qui „ me fait parler ainsi; il y a long-temps que „ Dieu m'a mis dans la disposition de sou- „ haiter, et de chercher en effet ce qu'il y „ a de plus difficile. Si je ne regardais que „ moi-même, je ne parlerais pas ainsi, je „ connais trop ma faiblesse: mais celui en „ qui j'ai mis ma confiance, et pour l'amour „ de qui je suis venu en cette Mission, peut „ tout: ainsi j'espère tout de lui. Si vous „ avez donc quelque endroit où il faille mar- „ cher, jeûner, veiller, souffrir le froid ou „ le chaud; je crois, mon Révérend Père, „ que c'est ce qui me convient. Dieu m'a donné „ des forces qui me mettent en état de sou- „ tenir les fatigues plus aisément qu'un autre. „ Je vous parle comme à mon Supérieur, „ afin que vous puissiez plus facilement dis- „ poser de moi. Je serai bien par-tout où „ vous m'enverrez, parce que je trouverai „ Dieu par-tout. Je vous prie seulement „ de me regarder comme un Missionnaire „ qui veut tout sacrifier à Dieu, et qui „ prétend ne s'épargner en rien pour sa „ gloire.

» J'aurais souhaité, dit un autre, que
„ vous ne m'eussiez pas laissé le choix d'al-
„ ler en l'une ou en l'autre des deux Mis-
„ sions que vous me marquez, mais que
„ vous m'eussiez déterminé. Je n'ai quitté
„ la France que pour obéir à Dieu; et je
„ serais fâché de suivre à la Chine, où sa
„ Providence m'a conduit, d'autre mouve-
„ ment que celui de l'obéissance. J'espère
„ que vous voudrez bien dorénavant me don-
„ ner ce mérite et cette consolation, sans
„ consulter mes inclinations. Je vous conjure
„ donc, mon Révérend Père, par la tendresse
„ et par le zèle que vous avez pour vos infé-
„ rieurs, et pour leur avancement spirituel,
„ de m'accorder toujours cette grâce. Vous
„ aurez la bonté de me donner vos ordres,
„ et j'aurai le plaisir de les exécuter.

» Je suis venu à la Chine, écrit un troi-
„ sième, dans la résolution de m'abandon-
„ ner entièrement entre les mains de mes
„ Supérieurs, également déterminé à rece-
„ voir tout, et à ne rien demander. Ainsi
„ vous pouvez disposer de moi pour les Pro-
„ vinces du Nord, ou pour celles du Midi,
„ de la manière et dans le temps qu'il vous
„ plaira. Par-tout où vous me mettrez, je
„ m'y croirai placé de la main de Dieu, et
„ je ne penserai qu'à l'y servir, et qu'à lui
„ être fidèle le reste de mes jours.

» Je vous supplie, mon Révérend Père,
„ dit encore un autre, d'être persuadé que
„ quoique je sois celui de tous les Mission-
„ naires qui apporte le moins de vertu à la

,, Chine, je ne céderai néanmoins à aucun,
,, avec la grâce de Dieu, sur ce point de ne
,, souhaiter jamais aucun lieu ni aucun em-
,, ploi particulier. S'il y a quelqu'occupa-
,, tion plus pénible, je crois qu'elle me
,, convient mieux qu'à personne, pour plus
,, d'une raison. Enfin je suis, grâces au
,, Seigneur, dans la disposition de ne me
,, regarder point moi-même, mais d'aller
,, par-tout où vous jugerez qu'il y aura plus
,, à travailler pour le salut des ames, et pour
,, la plus grande gloire de Dieu.-- Je ne re-
,, fuserai jamais ni la peine ni le travail,
,, dit le même dans une autre lettre : Dieu
,, m'a donné tant de force jusqu'ici, que je
,, ne crains rien davantage, que de ne pas
,, m'abandonner assez entre les mains de sa
,, Providence. »

Plaise à Dieu, mon Révérend Père, de conserver dans ces sentimens les Missionnaires qui nous sont venus déjà, de les communiquer à ceux qui viendront, et de les perpétuer parmi nous. Cette indifférence des lieux paraît nécessaire, quand le desir de convertir les ames est le seul motif qui nous amène dans ces Missions : car nous ne savons pas où sont ces ames que Dieu veut sauver par notre ministère, et pour l'amour desquelles il nous a appelés aux Missions, conservés dans les voyages et conduits heureusement au port (1). *Ecce gentem quam nesciebas vocabis.* Ne peut-on pas expliquer

(1) Isai. chap 55.

ici la parole du Prophète : *Les Peuples que vous appelerez, vous sont entièrement inconnus ? Ce ne sont point ceux que vous pensez, et moins encore ceux auxquels vos inclinations se portent. J'ai d'autres pensées que vous*; *autant que le Ciel est éloigné de la terre, autant mes vues et mes desseins surpassent toutes vos lumières.*

C'est souvent une rencontre imprévue à notre égard, mais réglée par la Providence, qui est cause de la conversion d'un Infidèle ; c'est une affliction qui le frappe subitement, c'est l'extrémité d'une dernière maladie, c'est un détour qui nous oblige contre nos vues de passer une fois par un certain endroit. Comment se trouver justement dans ces momens favorables, et dans ces temps de salut pour eux, si ce n'est Dieu lui-même qui nous y mène, comme par la main ? Le salut non-seulement d'un simple particulier, mais le salut d'une Province entière est souvent attaché à ces sortes d'évènemens inopinés. Laissons-nous donc toujours conduire, et Dieu nous conduira toujours comme il faut.

Je finirais ici cette lettre, qui ne vous paraîtra déjà peut-être que trop longue, mon Révérend Père, si je ne croyais vous faire plaisir, en vous donnant quelques éclaircissemens sur une ou deux difficultés, que des personnes de vertu me proposèrent au sujet de ces Missions, en mon dernier voyage de France. Vous allez vêtus de soie à la Chine, me disaient-ils, et vous ne marchez pas à pied par les Villes, mais vous allez en

chaise. Les Apôtres prêchaient-ils l'Evangile de cette manière ; et peut-on garder la pauvreté Religieuse, en portant des habits de soie ? Dans l'idée de ces personnes, don j'honore la vertu, aller prêcher Jésus-Christ aux Chinois, et aller nu-pieds le bourdon à la main, c'était une même chose.

Je ne sais pas s'ils prétendent en effet qu'il est libre à la Chine d'aller avec cet habillement, et que les Chinois s'en convertiraient plus facilement ; c'est néanmoins la première chose dont il faudrait convenir. *Nemo enim nostrum sibi vivit* (1), dit l'Apôtre ; car ce n'est point pour lui-même, mais pour gagner des ames à Dieu, qu'un Missionnaire vit dans ces Pays infidèles. Il doit régler ses vertus et toute sa conduite, par rapport à cette fin. Saint Jean-Baptiste portait un gros cilice pour vêtement, et accompagnait sa prédication d'un jeûne très-rigoureux, parce qu'avec ces austérités il touchait et convertissait les Juifs. La manière de vivre de Notre-Seigneur, pendant le temps de sa prédication, fut toujours plus conforme aux usages ordinaires des hommes. Saint Paul se fesait tout à tous, *per infamiam et bonam famam* (2). Il recevait également l'honneur et la confusion, quand par ces moyens il pouvait faire plus de fruit. *Scio et humiliari, scio et abundare*, dit-il, *satiari et esurire, abundare et penuriam pati* (3). Sa

(1) Rom. chap. 14.
(2) 2 Cor. chap. 6, v. 8.
(3) Philip. chap. 4.

vertu ne consistait pas à vivre seulement dans le mépris et dans la disette ; mais quand les peines intérieures venaient, à savoir les souffrir patiemment ; et quand l'occasion se présentait de procurer la gloire de Dieu par des voies plus douces, à ne les refuser pas non plus. C'est cette science que les Hommes apostoliques, à l'exemple de saint Paul, doivent savoir, et qu'ils ne peuvent ignorer ou négliger dans les Missions, sans être responsables du salut de plusieurs ames.

Grâces à Dieu nos Missionnaires de la Chine sont les frères de ceux qui vont nu-pieds en habit de Pénitens, et qui gardent un jeûne si austère dans les Missions de Maduré, de ceux qui suivent dans les forêts du Canada les Sauvages au milieu des neiges, supportant le froid et la faim. Quand nous étions en France eux et nous, et que nous pressions, les uns et les autres, nos Supérieurs de nous envoyer dans les Missions éloignées, on ne remarquait pas plus de régularité, de mépris du monde, de zèle ni de ferveur en ceux qui se destinaient au Canada, qu'en ceux qui demandaient la Mission de la Chine. On ne peut donc pas dire raisonnablement que ce soit par manque de mortification, que ceux-ci n'observent pas les mêmes austérités extérieures dans leur Mission, de même que ce n'est point par relâchement que les Missionnaires de Canada mangent de la viande, pendant que ceux de Maduré n'en mangent jamais. Ce qui est bon et suffisant en un Pays,

pour y faire recevoir l'Evangile, ne vaut rien quelquefois, ou ne suffit pas en un autre.

Nos premiers Missionnaires, au commencement qu'ils vinrent à la Chine, avaient assez d'envie d'y porter, comme dans les autres Missions, des habits pauvres, et qui marquassent leur détachement du monde. L'illustre Grégoire Lopez, Evêque de Basilée, entr'autres, m'a souvent dit que le Père Mathieu Ricci, fondateur de cette Mission, vécut ainsi les premières années, et qu'il demeura sept ans avec les Bonzes, portant un habit peu différent du leur, et vivant très-pauvrement. Les Bonzes l'aimaient tous, à cause de sa douceur et de sa modestie; ils honoraient sa vertu; il apprit d'eux la langue et les caractères Chinois; mais durant ce temps-là il ne convertit presque personne. Les Sciences d'Europe étant nouvelles alors à la Chine, quelques Mandarins eurent avec le temps la curiosité de le voir; il leur plut, parce qu'il avait un air respectueux et insinuant; quelques-uns satisfaits de sa capacité le prirent en affection, et commencèrent à lui parler plus souvent. Ayant appris de lui, dans la conversation, le grand motif de sa venue, qui était de prêcher à la Chine la Loi de Dieu, dont il leur expliqua les principales vérités, ils louèrent son dessein; mais ce furent eux, qui lui conseillèrent de changer de manière. *Dans l'état où vous êtes*, lui disaient-ils, *peu de gens vous écouteront*; *on ne vous souffrira pas même long-temps à la Chine*.

Puisque vous êtes savant, vivez comme nos Savans; alors vous pourrez parler à tout le monde. Les Mandarins, accoutumés à considérer les Gens de lettres, vous considéreront aussi; ils recevront vos visites; le Peuple vous voyant honoré d'eux vous respectera, et écoutera vos instructions avec joie. Le Père qui avait déjà éprouvé que tout ce qu'ils disaient était vrai, (car il sentait bien qu'il avançait peu, et qu'il perdait presque son temps:) après avoir prié Dieu et consulté ses Supérieurs, suivit le conseil des Mandarins. Voilà, disait Monseigneur de Basilée, la raison pourquoi les premiers Missionnaires de votre Compagnie changèrent leur manière d'agir, et se mirent à la Chine sur le pied des Gens de lettres. Il les louait d'avoir pris ce parti, l'unique et le véritable qu'on peut prendre, ajoutait-il, si l'on veut pouvoir y prêcher l'Evangile, et y établir la Religion.

Cinquante ans après, lorsque nos Missionnaires avaient déjà formé une Chrétienté nombreuse, les Religieux de Saint François et de Saint Dominique, attirés par le desir de gagner des ames à Jésus-Christ, passèrent des Philippines à la Chine; mais soit qu'ils ne sussent pas le chemin que nous avions pris, ou qu'ils crussent mieux faire en portant leur habit de Religieux, ils allèrent ainsi le Crucifix à la main prêcher la Foi dans les rues. Ils eurent le mérite de souffrir beaucoup, d'être battus, emprisonnés, et renvoyés dans leur Pays;

mais ils n'eurent pas la consolation de faire le bien qu'ils avaient espéré. Ils l'éprouvèrent si souvent, et toujours au préjudice de leur principal dessein, que d'un avis commun et par des ordres réitérés de leurs Supérieurs-Généraux, ils se déterminèrent enfin à s'habiller et à vivre comme nous.

Il n'y a que deux ans que nous avons encore vu trois ou quatre Religieux de Saint François, arrivés d'Italie, qui voulaient revenir à ces premières manières, et porter leur habit pauvre et grossier dans la Mission, comme ils font, avec tant d'édification, en Europe. Leurs confrères furent les premiers à s'opposer à cette résolution. Monseigneur de Pekin, Religieux de leur Ordre lui-même, les fit changer deux ans après, et les a mis sur le pied des autres Missionnaires.

L'état des Gens de lettres est donc celui que les Missionnaires doivent prendre quand ils viennent à la Chine; et l'on n'en saurait disconvenir, après tant d'expériences; car tous les Religieux qui l'ont pris après nous ne se croyaient pas obligés de nous imiter; on peut même dire qu'ils étaient plus portés à s'opposer à nos manières qu'à s'y conformer, principalement en ce point. Si les Chinois nous regardent véritablement comme des Gens de lettres et des Docteurs d'Europe, qui sont des noms honorables et qui conviennent à notre profession, et que nous prenions cet état, il faut par nécessité que nous en gardions toutes les bienséances, que nous

ayons des habits de soie, et que nous nous servions de chaises comme eux, lorsque nous sortons de la maison pour aller en visite.

Quand nous n'aurions pas même cette raison particulière, il faudrait en user ainsi pour se conformer à la coutume générale du Pays; car les gens du commun portent tous des habits de soie et vont en chaise quand ils veulent visiter quelqu'un. Cela ne passe point pour grandeur ni pour vanité parmi eux, mais pour une marque qu'on honore les personnes qu'on va voir, et qu'on n'est pas dans la nécessité, ni d'une condition méprisable. En Europe, l'usage des soies ne devrait être que pour les grands et pour les riches; ce sont ordinairement des habits de prix; il ne faut pas s'étonner s'ils ne conviennent jamais à la pauvreté d'un Religieux: mais les gens du commun et les valets même, pour la plupart, portent des habits de soie à la Chine. C'est sur ces idées, et non sur celles que nous avons en France, qu'il faut se régler, et que les personnes de vertu dont j'ai parlé doivent examiner nos Missionnaires, sans croire facilement qu'après avoir commencé par l'esprit ils veuillent finir par la chair, ni qu'ils s'amollissent dans un pays où ils sont venus par le seul desir de vivre dans une grande perfection, et de souffrir beaucoup en travaillant pour la gloire de Jésus-Christ.

Je n'ai parlé que par rapport aux visites; car dans la maison, où les Chinois s'habillent comme ils veulent, les Missionnaires vivent très-pauvrement, et ne se servent que des

étoffes les plus communes. Ils vont à pied, lorsqu'ils parcourent les Villages en fesant leurs Missions. Quelques-uns même marchent à pied dans les Villes en diverses occasions ; ce qui peut avoir ses dangers pour la Religion ; car outre les railleries et les paroles de mépris qu'ils s'attirent, et qui assurément ne disposent pas les Chinois à les écouter, ils doivent se souvenir que les Missionnaires ne sont que tolérés à la Chine, et qu'il ne faut s'y montrer que rarement en public, de peur que les Mandarins choqués de les voir en si grand nombre, ou même de les voir souvent, ne se mettent dans l'esprit qu'ils sont trop hardis et qu'il faut en avertir la Cour. Cette considération oblige les Missionnaires à prendre de grandes précautions, et à garder beaucoup de mesures. J'avouerai, si l'on veut, que ce ne serait pas tout-à-fait la même chose, si quelqu'un avait reçu de Dieu le don de faire des miracles comme les Apôtres, et comme saint François-Xavier. Un Missionnaire revêtu de ce pouvoir, irait à pied le bourdon à la main, avec tel habit qu'il voudrait, par toutes les Villes de la Chine. Les Peuples attirés par le bruit de ses prodiges, accourraient en foule pour le voir, et pour l'entendre; ils le respecteraient, ils seraient dociles à ses paroles, ils admireraient sa pauvreté, parce qu'ils croiraient qu'il ne tient qu'à lui d'être riche. Mais quand il se trouverait quelque homme de ce caractère, il ne faut pas croire que les autres Missionnaires, à qui Dieu ne donnerait pas le même

pouvoir, et qui voudraient cependant garder une pareille conduite, trouvassent dans les Peuples le même respect et la même docilité à les écouter.

Le plus sûr, mon Révérend Père, est donc de s'en tenir aux coutumes introduites dans la Mission avec tant de sagesse. On voit, par expérience, qu'elles ont fait déjà beaucoup de fruit. Quand on aura établi solidement la Religion par ce moyen, la Religion à son tour pourra mettre les Missionnaires dans la liberté de les quitter, et de reprendre les manières d'Europe autant qu'ils voudront. Si les habits de soie déplaisent, il n'en faut jamais porter à la maison, ni quand on est seul avec ses domestiques; et quand on va en Ville, que ceux dont on se sert soient toujours très-modestes. On peut même, sous une étoffe de soie, porter la haire et le cilice, selon la pratique de plusieurs saints Missionnaires. Enfin il n'est pas nécessaire d'être revêtu d'un habit de pénitence pour être saint, et pour prêcher l'Evangile. Combien y a-t-il d'excellens Religieux de tous les ordres, dans les pays hérétiques, qui soutiennent, avec un zèle admirable, les intérêts de Jésus-Christ, et qui portent indifféremment toutes sortes d'habits! Il y a plus de cent ans que la Mission de la Chine est fondée; il y est venu des Missionnaires de toutes les Nations de l'Europe, et de différens Instituts: aucun d'eux, grâces à Dieu, n'a renoncé la Foi jusqu'à présent: aucun n'y a commis une action scandaleuse, qui ait dés-

honoré la Religion : c'est une grâce particulière que Dieu a faite à la Mission de la Chine. Il faut donc, ou que la vie qu'on y mène ne porte pas au relâchement, ou que les occasions de se perdre y soient rares, ou que Dieu y protège d'une manière particulière les Ouvriers évangéliques. De quelque principe que cela vienne, c'est toujours une justification de notre conduite, et un grand motif pour exciter les hommes Apostoliques à y venir travailler à la conversion des ames, sur les traces des premiers fondateurs de la Mission.

Je ne parle point de la mortification, de l'humeur et des inclinations naturelles, ce qui est la vraie mortification que les Saints ont tant recommandée, et qui dans cette Mission est si nécessaire, que sans elle on n'y fera rien de grand pour la gloire de Dieu, et l'on n'y pourra même persévérer long-temps. Un Européen est naturellement vif, ardent, empressé, curieux. Quand on vient à la Chine, il faut absolument changer sur cela, et se résoudre à être toute sa vie doux, complaisant, patient et sérieux : il faut recevoir avec civilité tous ceux qui se présentent, leur marquer qu'on les voit avec joie, et les écouter autant qu'ils le souhaitent, avec une patience inaltérable; leur proposer ses raisons avec douceur, sans élever sa voix ni faire beaucoup de gestes : car on se scandalise étrangement à la Chine, quand on voit un Missionnaire d'une humeur rude et difficile. S'il est brusque et emporté, c'est encore pis, ses

propres domestiques sont les premiers à le mépriser et à le décrier.

Il faut encore renoncer à toutes les satisfactions et à tous les divertissemens de la vie. Un Missionnaire qui est seul dans les Provinces, ne sort jamais de sa maison que pour administrer les Sacremens aux malades, ou pour aller dans les Villages faire sa Mission en certains temps. Les visites sont rares à la Chine ; on ne peut s'entretenir qu'avec ceux qui ont déjà embrassé la Foi, et avec les Catéchumènes, auxquels on parle seulement de la Loi de Dieu. Il faut demeurer seul le reste du temps, et s'occuper à prier ou à étudier. C'est pour cette raison que les gens qui aiment l'étude, s'accommodent mieux de cette Mission, que ceux qui n'y ont pas d'inclination.

Enfin un air sérieux et grave, est celui qu'un Missionnaire doit prendre et retenir inviolablement jusques dans l'intérieur de sa maison, s'il veut que les Chinois l'estiment, et que ses paroles fassent impression sur leurs esprits. C'est pour cela que le Père Jules Aleni, un des plus grands hommes qui ait travaillé dans cette Mission, quand les Chrétiens le venaient voir, quelqu'habitude qu'il eût avec eux, prenait toujours un habit de visite pour leur parler. Par cet extérieur composé, il leur inspirait d'abord du respect ; et par sa douceur et son affabilité dans la conversation, il s'attirait ensuite leur estime et leur confiance. Quand il leur distribuait des peintures de dévotion ou des

médailles, il les conduisait à la Sacristie; et là, prenant son surplis et les fesant mettre à genoux, il leur expliquait avec quel respect et avec quelle vénération ils devaient recevoir et garder ces saintes Images. Pour moi, j'admire infiniment, dans cet illustre Missionnaire, non-seulement le soin qu'il prenait de les instruire, mais encore cette application continuelle à garder à l'extérieur tout ce qui pouvait lui attirer le respect, l'attention et l'estime des Chinois, comptant pour rien la gêne particulière que lui donnaient de pareils assujétissemens.

On voit par-là, mon Révérend Père, que nos intentions sont droites et saintes à la Chine, et que nous n'y vivons pourtant pas sans mortification. Avec cela, il faut avouer que c'est de toutes les Missions celle où les Ouvriers évangéliques vivent le plus honorablement. Les grands Seigneurs et le Peuple les estiment et les considèrent. Mais c'est une grâce de Dieu que nous ne saurions assez reconnaître, et que nous rapportons au bien de la Religion autant qu'il nous est possible; car Dieu sait si nous avons quelqu'autre fin. C'est pour cette fin unique que nous étudions, que nous travaillons, que nous fesons des courses pénibles, que nous souffrons, et que nous exposons enfin nos vies à plusieurs dangers, sans cesser jamais qu'à la mort, d'employer ce que nous avons de force et de talens, pour avancer un si glorieux dessein. *Impendam et superimpendar ipse* (1), dit

(1) 2. Cor. chap. 12, v. 15.

l'Apôtre saint Paul : pour lui je sacrifierai tout, et je me sacrifierai moi-même.

J'aurai l'honneur de vous entretenir sur divers moyens de rendre cette Mission encore plus florissante, et d'aider les Missionnaires qui y travaillent. Personne ne demande rien pour soi; mais si nous parlons pour l'œuvre de Dieu, nous sommes persuadés que ceux qui aiment Jésus-Christ, et qui s'intéressent au salut des ames, comme vous faites, seront disposés à nous entendre. Le Démon met tout en œuvre pour détruire cette Mission, et pour en empêcher le progrès. Il voit que les ames se perdent ailleurs à centaines, et à la Chine à millions; que les Peuples n'ont, dans aucun autre Pays, tant de disposition à embrasser la Foi, et les Missionnaires tant d'avantage pour la faire recevoir. Cet ennemi de notre salut voudrait qu'un si grand Empire fût tout à lui. Nous voulons que Jésus-Christ en soit le maître. Nous combattons et nous souffrons pour l'y faire connaître et pour l'y faire régner. Puisse le Ciel bénir des intentions si justes, et continuer de répandre sur nous ses plus précieuses bénédictions! En attendant l'honneur de vous voir, je me recommande à vos saintes prières, et je suis avec un très-profond respect, etc.

Fin du dix-septième volume.

TABLE

TABLE

Des Lettres contenues dans ce Volume.

LETTRE *du Père du Tartre, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. du Tartre son père.* Page 5

LETTRE *du Père de Chavagnac, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père le Gobien, de la même Compagnie.* 63

LETTRE *du Père Fouquet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Monseigneur le Duc de la Force, Pair de France.* 73

MÉMOIRE *sur l'état des Missions de la Chine, présenté en latin, à Rome, au Révérend Père Général de la Compagnie de Jésus, l'an* 1703, *par le Père François Noël, Missionnaire de la même Compagnie, et depuis traduit en Français.* 128

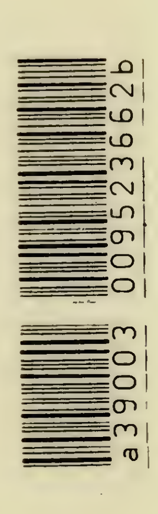
LETTRE *du P. de Chavagnac, Missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au P. le Gobien, de la même Compagnie.* 147

LETTRE *du Père de Fontaney, Missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au Révérend Père de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.* 166

SECONDE LETTRE *du Père de Fontaney, Missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au R. P. de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.* 266

Fin de la Table du 17.ᵉ Volume.




a39003 009523662b

